

# Arol Ketchiemen

## Dictionnaire de l'origine DES NOMS ET SURNOMS DES PAYS AFRICAINS

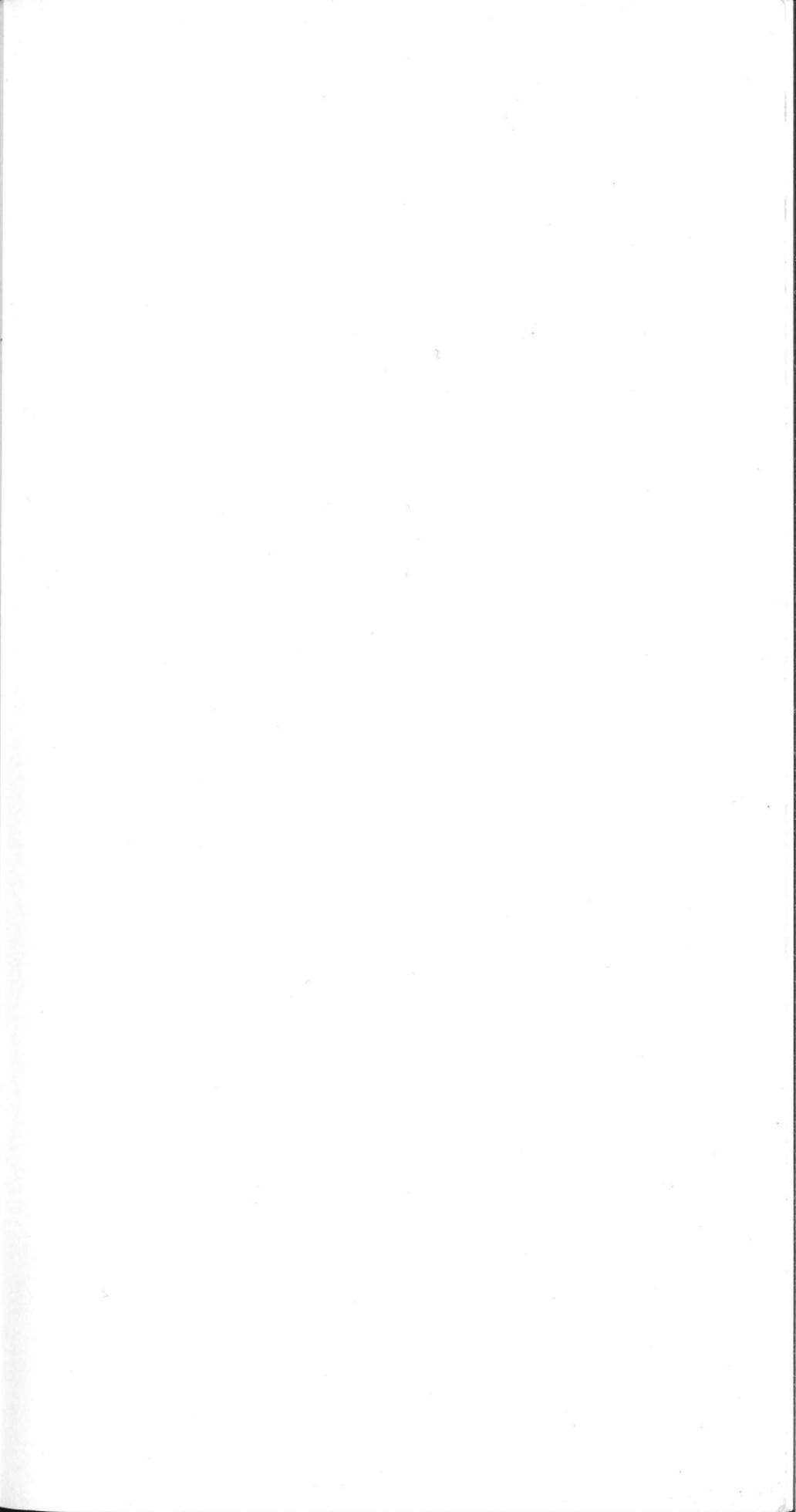
Maroc  
Tunisie Libye Egypte  
Mauritanie Algérie Soudan  
Cap-Vert Erythrée  
Sénégal Mali Burkina Niger Djibouti  
Gambie Faso Tchad Ethiopie  
Guinée Ghana Bénin Centrafrique Kenya  
Sierra Leone Côte d'Ivoire Libéria Nigeria Ouganda Somalie  
Cameroun Rwanda Burundi  
São Tomé et Príncipe Tanzanie  
Gabon Comores  
Congo Malawi  
Zambie Mozambique  
Angola Zimbabwe  
Namibie Seychelles  
Botswana  
Swaziland  
Lesotho  
Afrique du Sud

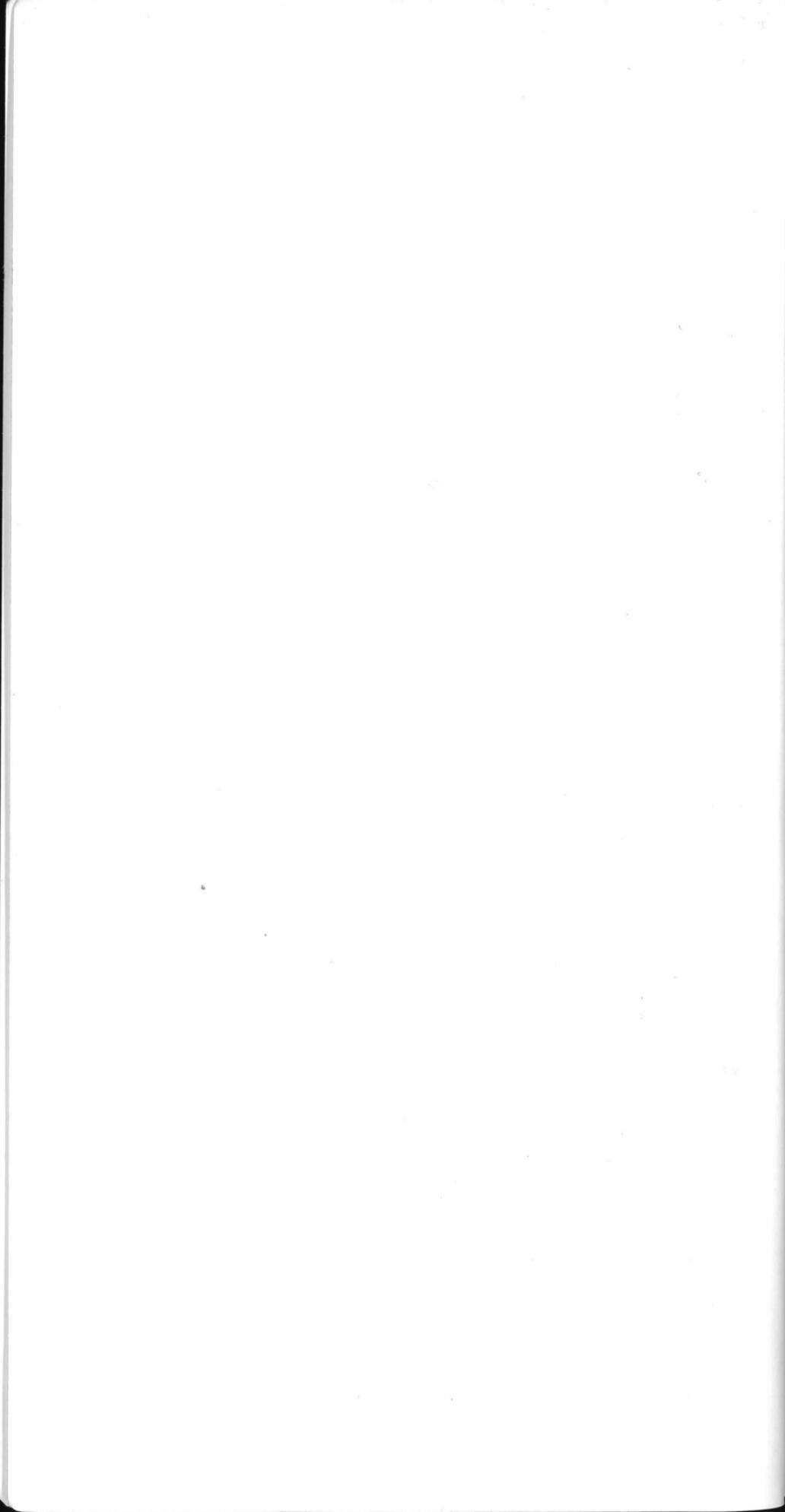
*Ile Maurice  
Madagascar*

FAVRE

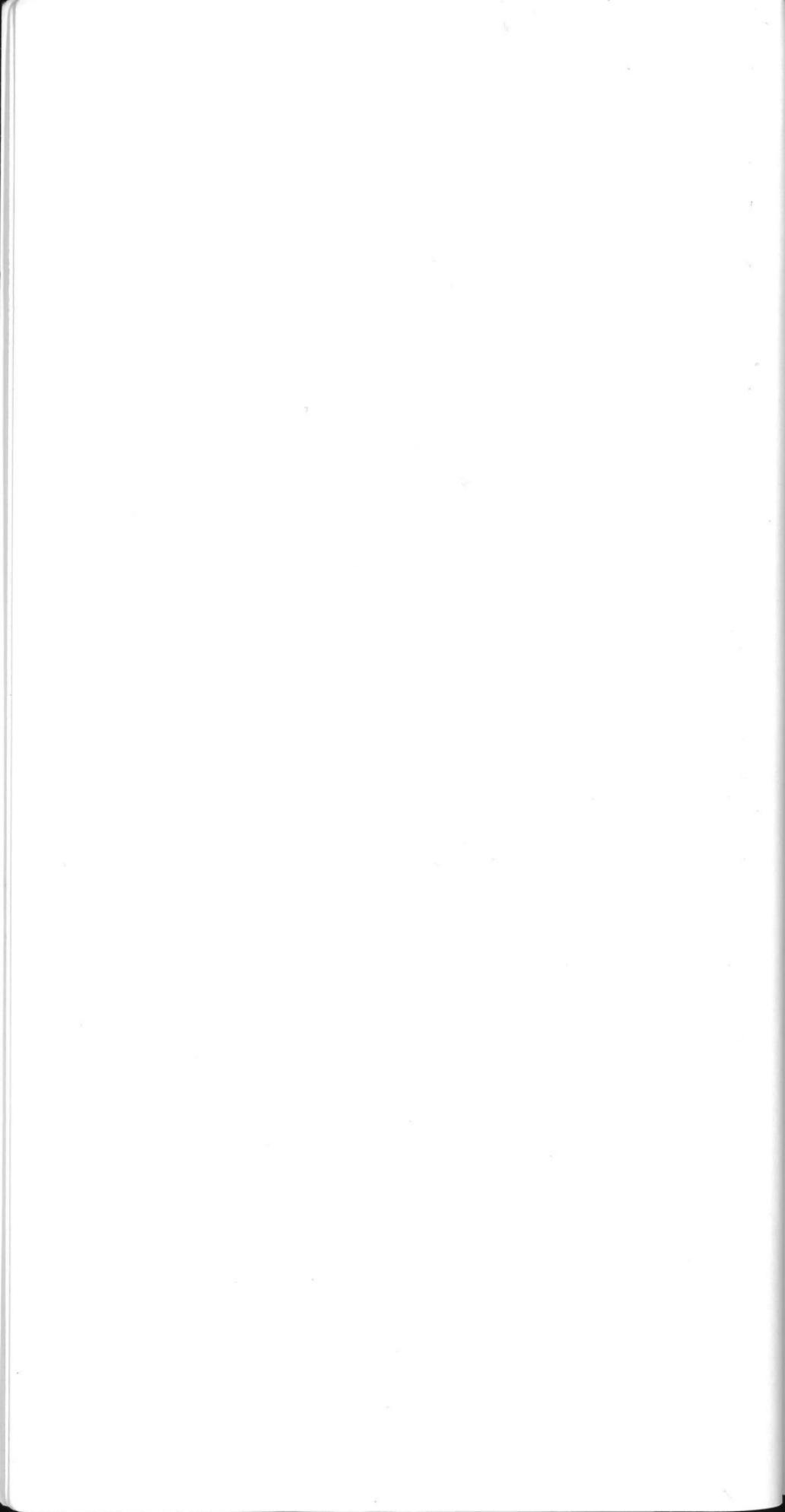


NORTHWESTERN  
UNIVERSITY  
**LIBRARY**



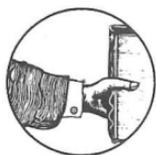


Dictionnaire de l'origine  
des noms et surnoms  
des pays africains



Arol Ketchiemen

Dictionnaire de l'origine  
des noms et surnoms  
des pays africains



FAVRE

**Éditions Favre SA**

Siège social

29, rue de Bourg – CH – 1002 Lausanne

Tél. : (+41) 21 312 17 17 – Fax : (+41) 21 320 50 59

lausanne@editionsfavre.com

www.editionsfavre.com

**Adresse à Paris**

7, rue des Canettes – F – 75006 Paris

Dépôt légal en septembre 2014

Tous droits réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, par tous procédés, y compris la photocopie, est interdite.

ISBN: 978-2-8289-1407-3

Correction, mise en pages et couverture:

Vanahé Antille / Paula Cantero

© 2014 by Éditions Favre SA, Lausanne

*Pour ma mère Christine Houmga  
de regrettée mémoire*



# Table

## Préface

*Odile Tobner*..... 11

**Avant-propos** ..... 13

Afrique..... 17

Afrique du Sud ..... 21

Algérie..... 37

Angola..... 49

Bénin..... 53

Botswana..... 61

Burkina Faso ..... 65

Burundi..... 71

Cameroun ..... 75

Cap-Vert..... 83

Centrafrique ..... 89

Comores ..... 97

Congo..... 103

Côte d'Ivoire..... 115

Djibouti..... 123

Égypte..... 127

Érythrée ..... 133

Éthiopie..... 137

Gabon ..... 141

Gambie ..... 147

Ghana..... 151

## AFRIQUE

Guinée.....	155
Kenya.....	165
Lesotho.....	169
Liberia.....	171
Libye.....	173
Madagascar.....	177
Malawi.....	185
Mali.....	189
Maroc.....	195
Île Maurice.....	199
Mauritanie.....	203
Mozambique.....	219
Namibie.....	221
Niger.....	223
Nigeria.....	227
Ouganda.....	231
Rwanda.....	237
São Tomé et Príncipe.....	241
Sénégal.....	243
Seychelles.....	267
Sierra Leone.....	269
Somalie.....	273
Soudan.....	277
Swaziland.....	281
Tanzanie.....	283
Tchad.....	289
Togo.....	291
Tunisie.....	295
Zambie.....	299
Zimbabwe.....	303
<b>Bibliographie.....</b>	<b>309</b>
<b>Remerciements.....</b>	<b>315</b>

# Préface

## Noms de pays : une invitation au voyage

**E**n s'attachant à établir l'origine des noms des pays africains, Arol Ketchiemen s'engage dans une voie féconde et trop peu explorée, celle d'une linguistique véritablement africaine. Cette voie, comme beaucoup d'autres, a été ouverte par Cheikh Anta Diop, qui étudie les structures des langues africaines pour en reconstituer l'unité, contrairement aux études coloniales qui cherchent au contraire à souligner la multiplicité et les divisions linguistiques qui rendraient les Africains incompréhensibles à eux-mêmes. Tout comme les langues européennes ont révélé leur parenté quand les chercheurs ont reconstitué le noyau préhistorique indo-européen d'où sont sortis les différents idiomes, les langues africaines portent en elles le témoignage des mouvements migratoires qui ont peuplé le continent. Leur étude comparative devrait permettre de faire progresser la connaissance de la préhistoire africaine avec sa civilisation.

À travers les noms de lieux, on accède de façon privilégiée à la géographie et à l'histoire du continent. C'est donc à un voyage dans le temps et dans l'espace que nous invite l'auteur. Les noms de pays ont été majoritairement façonnés par les conquérants européens au gré de la diversité de leurs propres langues. Revenir à des appellations plus spécifiquement africaines a été et est encore une

préoccupation des États africains. Pour cela il faut se fonder sur des connaissances linguistiques autochtones. Là, comme en tout autre domaine, la pauvreté des moyens affectés à la recherche, outre les présupposés établis par les travaux de la science coloniale, freine considérablement le développement des connaissances. On ne peut que se réjouir du projet passionné et désintéressé de ce livre.

Certes l'étymologie n'est pas une science exacte. Le progrès des connaissances linguistiques viendra confirmer ou infirmer ce qui tient de l'hypothèse ou de l'intuition. Mais même et surtout les légendes sont une source infinie d'informations à décrypter. Les grands folkloristes que furent Jean Price-Mars pour la culture des Caraïbes et Vladimir Propp pour la culture slave ont ouvert des perspectives fascinantes à l'interprétation des mythes véhiculés par la culture populaire. Se mettre à l'écoute de la poésie des mots est un moyen de projeter une lueur sur la connaissance des origines qui nourrit inlassablement la curiosité des hommes. La vision philosophique de l'évolution de l'humanité dans la préhistoire que Jean-Jacques Rousseau expose dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* sera confirmée par les découvertes scientifiques des siècles suivants qui permettront de dater l'apparition de l'agriculture au néolithique. La même année 1755 que la publication de ce fameux discours, Rousseau esquisse un *Essai sur l'origine des langues* qu'il n'achèvera pas mais qui montre son ambition d'éclairer la naissance de l'homme et de percer le mystère du langage.

Les noms de pays ont fait rêver bien des écrivains, tant ils ramassent en eux-mêmes d'évocations, images et sons. L'exploration à laquelle nous invite Arol Ketchiemen nous fera découvrir tout un monde poétique.

Odile Tobner

# Avant-propos

L'idée de consacrer un ouvrage aux étymologies des noms de pays africains et aux surnoms de ces pays a germé dans mon esprit lorsque, pour répondre aux questions que je me posais à ces sujets, je me suis rendu compte après de multiples recherches infructueuses qu'aucun ouvrage sérieux abordant ces domaines n'avait encore été rédigé.

Ainsi, pour étancher ma soif de connaissances, je me suis attelé à effectuer de nombreuses recherches toponymiques, linguistiques, étymologiques, historiques sur les noms des pays africains. Recherches qui m'ont amené à découvrir que les étymologies des noms de pays africains largement diffusées et parfois même enseignées dans nos écoles sont souvent incorrectes, fausses, mystifiées et fantasmagoriques. Ce livre est pour moi un moyen de rétablir les vérités historiques, conforter et détailler certaines étymologies, tordre le cou aux mythes, aux interprétations construites de toutes pièces par des historiens peu scrupuleux, dénoncer les méthodes de recherche peu rigoureuses des étymologistes et surtout contribuer à la décolonisation de l'histoire africaine en dénonçant ce que j'appellerai dans cet ouvrage le « mythe de l'incompréhension du Nègre ». Ce mythe voudrait que toute étymologie fautive, erronée ou approximative soit due ou imputée à l'incompréhension d'un « Nègre » qui aurait donné une « mauvaise réponse » à une « très bonne question » que lui auraient posée des explorateurs ; induisant ainsi les valeureux et consciencieux explorateurs en erreur.

Ma démarche lors de la rédaction de cet ouvrage a consisté à aller m'abreuver aux sources originelles de l'histoire en consultant les carnets de bord et relations de voyage des premiers explorateurs ayant visité l'Afrique afin de recueillir les premières formes sous lesquelles sont apparus certains toponymes et les premières significations qu'on leur a attribuées. Car en histoire, les étymologies sont d'un grand intérêt lorsqu'elles sont établies avec exactitude et certitude. Ma démarche d'approche a consisté à analyser les formes des toponymes, leurs significations, et à retracer leur évolution phonétique et sémantique.

Le nom d'un pays est son ADN historique, il renferme un ensemble d'informations relatives à son évolution historique dans l'espace et dans le temps. Il y a de tout dans les étymologies et les surnoms des pays : mythes et mythologies, petites histoires et anecdotes, récits des unions avortées entre pays et vellétés séparatistes à l'intérieur de pays, idéologies nationalistes, typologie de ceux qui y habitent ou y ont habité, topographie...

Cet ouvrage retrace l'évolution des noms des pays africains au cours de l'histoire, il donne, motive et explique de manière détaillée et référencée l'origine des noms et surnoms des pays africains.

De manière générale, les pays africains doivent leurs appellations à la topographie, au relief, à la géographie du pays, au nom du colonisateur, au nom d'un souverain local, au nom d'un ancien royaume glorieux, à l'hydrographie, aux ethnies, à la flore et à la faune, aux richesses de la région, à la typologie des habitants, à la référence faite à un habitant de la région, au saint patron coïncidant avec le jour de la découverte du pays, aux divinités, aux mythes et à la mythologie, etc.

J'ai été confronté à une pléthore de difficultés lors de la rédaction de cet ouvrage. Des difficultés dues notamment à la rareté des sources fiables, à l'absence de documents anciens. Des difficultés aussi liées à la maîtrise des différentes langues locales. En effet, l'étude des noms de pays africains nécessite une maîtrise de celles-ci. Plusieurs toponymes étant relativement récents, pour trouver leur étymologie,

il suffit très souvent de les traduire. Certains toponymes appartiennent à des langues disparues autres que celles que l'on parle de nos jours dans les lieux dénommés. C'est le cas notamment des toponymes latins, grecs, romains, berbères, puniques.

L'étude étymologique des toponymes nécessite aussi une maîtrise du contexte ethnologique, historique et géographique ayant prévalu lors de l'apparition de ces différents noms. D'autre part, comme difficultés inhérentes à toute recherche toponymique : certains noms sont retranscrits et orthographiés de manière différente ou alors l'orthographe initiale du nom a évolué avec le temps. La majorité des noms ont été corrompus par les historiens et les chercheurs lors de leur retranscription de l'oral à l'écrit. D'où la difficulté de retrouver leur origine, leur signification et leur étymologie exacte. Comme le suggérait Saliou Kandji dans l'ouvrage *Sénégal n'est pas Sunugal*, il faut « toujours essayer, autant que possible, dans l'étude et l'analyse de nos « ethnonymes », « toponymes » et autres « hydronymes », de découvrir et de corriger les orthographes fautives qui induisent une prononciation non moins fautive et qui conduisent, les unes et les autres, à des étymons forcément erronés ». C'est dans ce même sillage que le professeur de linguistique berbère et écrivain Mohand-Akli Haddadou soutenait dans un article paru dans *El-Watan* que : « Là où le linguiste hésite, les usagers donnent volontiers des interprétations (ce sont les fameuses étymologies populaires), mais ces interprétations sont souvent fausses, parce qu'essentiellement basées sur des rapprochements phonétiques entre les mots... Et même les explications les plus savantes peuvent être également erronées à cause de l'analogie. »

La recherche étymologique des noms de pays requiert à la fois des compétences en histoire, en géographie, en ethnologie, en linguistique, en dialectologie ou encore en sociologie.

En attendant la constitution d'une équipe d'étymologistes, d'historiens, de géographes, d'ethnologues, de sociologues et de dialectologues pour mener à bien un travail de recherche sur l'étymologie et la toponymie des noms de

pays africains, j'ai procédé avec mes modestes moyens à un premier défrichage du sujet en essayant de produire un travail fouillé et référencé.

Mes principaux objectifs à travers cet ouvrage visent à inciter les Africains à connaître profondément leur histoire, à tordre le cou aux mensonges historiques largement répandus, à soulever le débat sur les étymologies des noms des pays africains et à rendre hommage aux grands hommes qui ont marqué l'histoire africaine et sont à l'origine des noms de certains pays.

# Afrique

De nombreuses hypothèses ont été émises sur l'origine du mot *Africa*. Les Romains auraient donné ce nom aux habitants de l'actuelle Tunisie (l'ancien territoire carthaginois, la pointe nord-est de la région de l'Atlas). Peu à peu, le nom de la province s'étendit, jusqu'à désigner enfin l'ensemble du continent. Il remplaça le nom grec *Libye*, servant à désigner le pays des *Lébou*, tribu vivant sur la côte de Cyrénaïque.

Selon plusieurs chercheurs, c'est le radical *ifri* qui aurait engendré le mot arabe *Ifriqiya*, à l'origine d'*Africa*. *Ifri* désigne par ailleurs une divinité berbère. Une autre théorie voudrait que *ifri* soit un mot berbère signifiant « grotte », en référence aux troglodytes (habitants de caverne).

Une interprétation très courante donne comme origine *Afrig*<sup>1</sup>, nom d'une tribu berbère du sud de Carthage. Selon d'autres chercheurs, le mot *Ifriqiya* viendrait de *Ifren* (mot ayant donné son nom à la tribu des Banous *Ifren* également appelée *Iforen*, *Ifuraces* ou *Afer*)<sup>2</sup>.

D'autres auteurs émettent l'hypothèse selon laquelle *Ifriqiya* viendrait du mot berbère *taferka*, désignant une

<sup>1</sup> NANTET Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique: histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 8.

<sup>2</sup> BABINGTON Michell. « The Berbers », *Journal of the Royal African Society*, vol. 2, n°6, janvier 1903, pp. 161-194 ; AL IDRISSEI (Trad. Reinhart Dozy et Michael Jan de Goeje). *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 102 ; H. R. PALMER, « Oases of the Libyan Desert », *The Geographical Journal*, vol. 73, no 3, mars 1929, pp. 302-303.

propriété terrienne, dont les habitants étaient appelés *Aferkiw*, qui aurait donné *africanus* en latin.

D'autres hypothèses soutiennent plutôt que le nom *Africa* viendrait du mot latin *aprica* (« ensoleillé ») ou du mot grec *aphrike*, *aprik* (« sans froid ») ou peut-être d'un autre terme latin, *africanus*, désignant en Campanie un « vent pluvieux » en provenance de la région de Carthage<sup>3</sup>.

Il serait également possible, d'après une autre théorie, que ce nom vienne du phénicien *faraqua* (l'idée de colonie, de séparation) dont le sens a été transmis par les Carthaginois aux Romains<sup>4</sup>. Car il est établi que les Carthaginois utilisaient ce mot pour désigner les régions avoisinant leur cité, probablement par analogie avec le terme punique *faraqa* (« colonie »). On a également pensé au mot phénicien *Pharikia*, signifiant « pays des fruits », en référence à la fertilité de la région<sup>5</sup>. Les Indiens ont été mis à contribution avec *apara*, qui désignerait l'Occident.

Léon l'Africain, explorateur du XVI<sup>e</sup> siècle, avance une autre étymologie : « L'Afrique en langage arabesque, est appelée *lfrichia*, de ce mot *Faraca*, qui vaut autant à dire en langage des Arabes, comme en notre vulgaire, « divisée ». Et il y a deux opinions pour quoi elle est ainsi appelée : l'une, parce que cette partie de la terre est séparée de l'Europe par la mer Méditerranée, et de l'Asie par le fleuve du Nil ; l'autre, que tel nom soit descendu d'Ifricus, roi d'Ifricus, roi de l'heureuse Arabie, lequel fut le premier qui s'y achemina pour y habiter. Celui-ci ayant été défait en bataille et déchassé des rois d'Assyrie, perdit tout moyen de pouvoir retourner en son royaume, par quoi, avec ce peu qui lui restait de ses gens ; à grande hâte passa le Nil ; puis, dressant son chemin du côté du ponant, ne fit aucun séjour qu'il ne fût parvenu jusqu'auprès de Carthage. Et de là est venu que les Arabes, par toute

<sup>3</sup> ASKHARI JOHNSON Hodari. *The African Book of Names: 5,000+ Common and Uncommon Names from the African Continent*.

<sup>4</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Paris, Klincksieck, 1971, p. 3.

<sup>5</sup> NANTET Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique: histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 8.

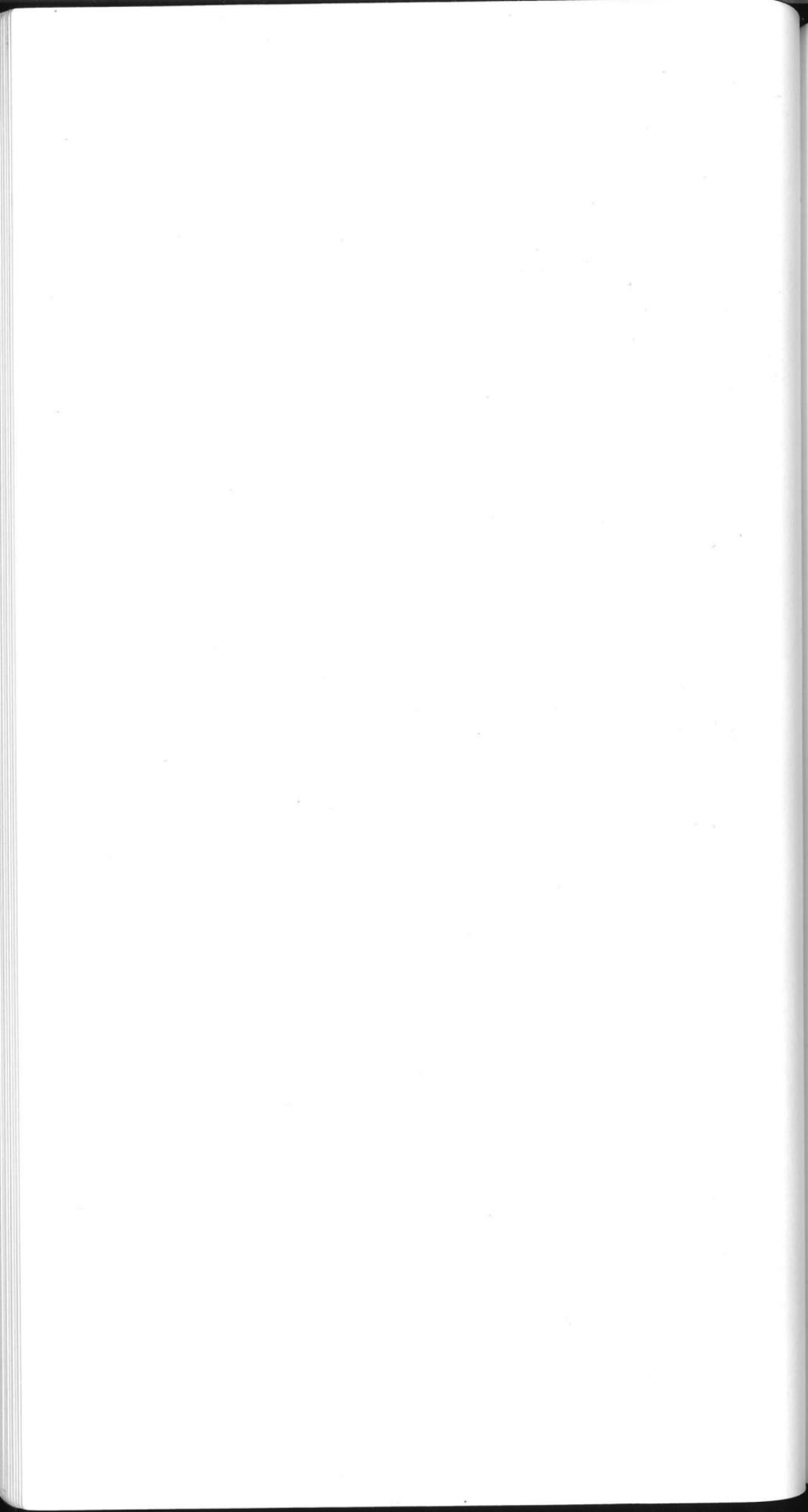
l'Afrique, ne tiennent quasi autre religion que celle de Carthage, et pour toute l'Afrique comprennent seulement la partie occidentale.»<sup>6</sup>

Comme il était de coutume chez les anciens d'avoir tendance à donner aux problèmes historiques et géographiques des solutions gracieuses s'inspirant de la mythologie et des mythes, une hypothèse fait venir le nom *Africa* du philistin *Ifrikos*, nom du fils de Goliath de la Bible, qui selon certains mythes serait l'ancêtre des Berbères<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> Léon l'Africain, *De l'Afrique, Contenant la description de ce pays*, T.1. Paris, 1830, pp. 1-2.

<sup>7</sup> VARGHESE BROWN Roslind, SPILLING Michael. *Tunisia*. Marshall Cavendish, 2008, p. 8.



# Afrique du Sud



Ce pays tient son nom de sa position géographique au sud du continent africain. La dénomination « République d'Afrique du Sud » date du 31 mai 1961. Elle a remplacé l'appellation « Union sud-africaine » qui datait de 1910.

Le nom de ce pays se décline en plusieurs langues : *South Africa* en anglais, *Suid-Afrika* en afrikaans, *Aifric Théas* en irlandais, *Ningizumu Afrika* en zoulou, *Afrika-Borwa* en sotho et en tswana, *Afrika-Dzonga* en tsonga, *Sewula Afrika* en ndébélé, *Ningizumu Afrika* en swazi, *Afrika Tshipembe* en venda, *Mzansi Afrika* en xhosa. L'emploi du terme *Mzansi* (« sud ») seul, issu des milieux sportifs et musicaux, a fait son chemin pour désigner familièrement le pays. Ce

terme est illustré par l'expression *Mzansi fo sho*, qui signifie «sud-africain, bien sûr» et est employée comme slogan par la première chaîne de télévision nationale sud-africaine (SABC 1). *Fo sho* est une déformation argotique de l'anglais *for sure*, signifiant «bien sûr». L'Afrique du Sud est aussi appelée *Azania* («Azanie») par de nombreux nationalistes et partis politiques sud-africains.

## Azanie

À partir des années 1960 apparaît le terme *Azania* chez de nombreux nationalistes noirs d'Afrique australe soucieux d'«effacer» les noms donnés par les colonisateurs européens. À l'issue de l'apartheid, quand une nouvelle constitution sud-africaine est adoptée en 1996, la question du nom du pays a été abordée par l'Assemblée.

Dans ce contexte, le nom «Azanie» a été proposé par le *Pan African Congress*, dans une volonté de marquer symboliquement une rupture avec le passé et la politique de l'apartheid<sup>8</sup>. L'étymologie du mot «Azanie» est fortement controversée.

Selon le *Pan African Congress*, qui est parmi les premiers à l'adopter dans les années 1960, il s'agit du nom grec désignant le continent situé en dessous de l'Égypte. Certains militants africanistes se réfèrent au *Voyage de la mer Érythrée*, récit d'un périple grec au I<sup>er</sup> siècle de notre ère définissant comme Azanie la côte africaine au sud de Zanzibar<sup>9</sup>. De même, Ptolémée (*Géographie*, I<sup>er</sup> siècle) situe l'Azanie entre le cap Guardafui (pointe extrême de la Somalie) et Zanzibar, où le commerce de l'ivoire et des épices entre l'Inde, l'Afrique et la péninsule arabe étaient florissants (il parle de la «côte d'Ajan» ou «Azanie»)<sup>10</sup>. Une autre

<sup>8</sup> BELLAMY William. *Une Identité nouvelle pour l'Afrique du Sud*. Publications de la Sorbonne, 31 mai 1996, p. 156.

<sup>9</sup> LORY Georges. *L'Afrique du Sud*. Karthala Éditions, 2010.

<sup>10</sup> Cette étymologie d'*Azania* est corroborée par le *Dictionnaire de l'Afrique* de Bernard Nantet, pour qui *Azania* est le nom donné par les anciens navigateurs grecs aux côtes de l'Afrique orientale (NANTET Bernard, *Dictionnaire de l'Afrique: histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 33).

explication est qu'un dirigeant du PAC, Patrick Duncan, l'ait lu dans un roman d'Evelyn Waugh, *Black Mischief*<sup>11</sup>.

G.W.B. Huntingford propose deux suggestions pour l'origine du terme «Azanie» : la première le fait dériver de l'arabe *'ajam* («étranger», «non-Arabe»), la seconde du verbe grec *azainein* («sécher», «dessécher»). Ce qui correspond à l'identification des *Azanie* (terme qui se réfère ici au peuple) avec les populations des régions sèches et arides au sud du Sahara. Une autre étymologie proche de la précédente voudrait que l'on donne au terme *Azanie* la signification de «terre des peuples noirs»<sup>12</sup>.

Pour les partisans d'une étymologie arabe<sup>13</sup>, la partie de la côte comprise entre Ras Hafûn et Ras el-Khil est appelée par les Arabes *Berr el-Khazai'n*, «terre des réservoirs», et c'est de là que Guillain<sup>14</sup> veut tirer les noms d'*Azan* ou *Ajaa*. D'autre part, Bruce affirme que «dans la langue des Arabes pasteurs, *Ajan* signifie eau de pluie»<sup>15</sup>, et la côte serait ainsi nommée parce que sans doute, à défaut de sources, on emmagasine l'eau de pluie dans des citernes. Enfin, Silvestre de Sacy explique *Ajan* par l'arabe *el-Adjam*, nom qui s'applique aux peuples étrangers à la race arabe<sup>16</sup>. *Berr el-Adjam* correspondrait ainsi par son sens à l'*Azania* des Grecs.

Quelles que soient l'origine et la signification du mot «Azanie», plusieurs mouvements africains se sont approprié ce nom. Le Congrès panafricain (*Pan Africanist Congress*, PAC) sus-mentionné, utilise ce nom dès les années 1960 en lieu et place d'«Afrique du Sud». Ce parti politique, ancien mouvement de libération, né en 1959 d'une scission de l'aile la plus africaniste de l'ANC, avait élaboré un projet politique néomarxiste qui prévoyait de rebaptiser l'Afrique du

<sup>11</sup> LORY Georges. *L'Afrique du Sud*. Karthala Éditions, 2010.

<sup>12</sup> WAUCHOPE George. «Azania Land of the Black people», in *Frank talk*, Volume 1, n° 5, novembre/décembre 1984, pp. 7-8.

<sup>13</sup> DEVIC L.-Marcel. *Le pays des Zendjs, ou la côte orientale d'Afrique au moyen âge : (géographie, mœurs, productions, animaux légendaires), d'après les écrivains arabes*. Paris, Hachette, 1883, p. 60.

<sup>14</sup> GUILLAIN Charles. *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*. Paris, A. Bertrand, 1856-1857, Tome 1, p. 101.

<sup>15</sup> Cité par DEVIS L.-Marcel, *op. cit.*, p. 60.

<sup>16</sup> *Ibid.*

Sud en «Azanie». Ce parti avait d'ailleurs pris par la suite le nom de *Pan Africanist Congress of Azania*, tandis que sa branche militaire portait l'appellation *Azanian People's Liberation Army* («Armée de libération du peuple d'Azanie»). D'autres organisations encore se donnèrent le nom «Azanie», telle l'*Azanian People's Organisation* (AZAPO) ou Organisation du peuple azanien, un groupe politique sud-africain fondé en 1978 pour lutter contre l'apartheid.

Le mot «Azanie» a même traversé les frontières sud-africaines pour être adopté par le Front de libération de l'Azanie de Joseph Lagu et Joseph Oduho au Soudan, qui faisaient la promotion d'une *Azania* regroupant les pays du sud du continent jusqu'en Afrique du Sud.

L'étymologie du mot «Azanie» est fortement contestée par les sympathisants du Congrès national africain (*African National Congress*, ANC), pour qui il s'agirait d'un mot arabe qui désigne l'Afrique de l'Est et évoque particulièrement l'esclavagisme<sup>17</sup>. Ce mot n'existe en effet dans aucune langue du pays.

Globalement, le soutien populaire à l'adoption du nom «Azanie» est assez faible. Ce terme semble inadapté à une culture démocratique visant à unifier les Sud-Africains dans leur diversité. C'est l'une des raisons pour lesquelles il n'a pas été choisi pour désigner le pays, au grand dam de ses partisans, bien qu'un tel changement eût été une manière de marquer la rupture avec l'apartheid. Le pays a ainsi conservé la dénomination «Afrique du Sud» jusqu'à ce jour. Par contraste, tous les pays voisins de l'Afrique du Sud ont promptement changé leurs toponymes nationaux lors de la décolonisation (Botswana, Lesotho, Namibie, Zambie, etc.) ou lors des changements de régime.

Qui se souvient encore du Bechuanaland, du Basutoland, de la Rhodésie du Sud, de la Rhodésie du Nord ou du Sud-Ouest africain ? Dans d'autres pays africains, l'État a choisi un nom historique et glorieux – Zimbabwe, Ghana, Bénin, Burkina Faso – afin de construire et consolider l'unité nationale.

<sup>17</sup> BELLAMY William, *op. cit.*, p. 156.

## Républiques et nations sud-africaines

L'Afrique du Sud a été fondée à partir du regroupement d'anciennes colonies britanniques et d'anciens États boers. En effet, ses territoires ont connu au cours de leur histoire plusieurs Républiques et États indépendants avant d'être unifiés.

Après avoir rappelé brièvement l'histoire coloniale de l'Afrique du Sud, nous nous pencherons sur l'étymologie des noms de ces quelques Républiques et nations sud-africaines qui ont proclamé leur indépendance par le passé.

L'installation définitive des Européens en Afrique du Sud date de 1652 avec l'établissement, pour le compte de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, d'une station de ravitaillement au Cap dirigée par le Néerlandais Jan van Riebeeck. Des fermiers hollandais appelés *Boers* (« paysans » en néerlandais et se prononce *bour*) rejoignirent les employés de la Compagnie hollandaise des Indes orientales. À partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les missionnaires de la *London Missionary Society* (Société missionnaire de Londres) s'établirent au Cap et travaillèrent à l'évangélisation des peuples khoïsans et bantous. En 1806, les Néerlandais cédèrent définitivement la place aux Britanniques qui devinrent la nouvelle puissance coloniale. Lors du traité de Paris de 1814, la Grande-Bretagne acquit officiellement la colonie du Cap, qui devint britannique. À partir de 1820, des milliers de colons anglais débarquèrent dans la colonie du Cap. En 1835, les Boers quittèrent cette colonie pour les territoires intérieurs de l'Afrique du Sud afin d'échapper à l'administration britannique : c'est le Grand Trek. Mais ils se heurtèrent aux Zoulous. Il s'ensuivit une traversée parsemée de tragédies, de batailles, de guerres ininterrompues contre les Zoulous, qui prit fin lors de la bataille de la Blood River (la « rivière du Sang ») le 16 décembre 1838. Les Boers fondèrent alors la République du Natal en 1840.

Le Natal fut rapidement annexé en 1843 par les Britanniques. Ce qui poussa les Boers à retourner à l'intérieur des terres où ils fondèrent finalement deux nouvelles républiques boers reconnues par la Grande-Bretagne : la République du

Transvaal en 1852 (Convention de Sand River) et l'État libre d'Orange en 1854 (Convention de Bloemfontein).

Les Boers se croyaient enfin à l'abri des Britanniques, mais la découverte de gisements de diamants dans le Transvaal en 1867 relança l'expansionnisme anglais, encouragé par l'homme d'affaires Cecil Rhodes. En 1877, les Anglais en profitèrent pour annexer la République du Transvaal, qui se résigna. Après que l'empire zoulou eut été définitivement détruit par les Britanniques en 1879, les Boers tentèrent de reconquérir leur indépendance en 1880. La première guerre anglo-boer s'acheva par la défaite sévère des Britanniques à Majuba Hill en 1881. Deux ans plus tard, Paul Kruger fut élu président de la République boer indépendante du Transvaal. En 1890, le Royaume-Uni fit échouer le projet de Kruger de prendre le contrôle du Bechuanaland (devenu depuis le Botswana).

En octobre 1899, le président Kruger déclara la guerre aux Britanniques qui ouvrirent des camps de « concentration » où ils enfermèrent les femmes et les enfants boers dans des conditions particulièrement rudes. Mais la guerre des Boers se prolongea jusqu'en mai 1902, alors que le Royaume-Uni, après avoir mis des forces énormes dans la guerre, anéantit les deux républiques boers qui durent s'avouer vaincues.

Par le traité de Vereeniging, signé le 31 mai 1902, le Transvaal et l'État libre d'Orange devenaient des colonies britanniques. Dès lors, les Britanniques se trouvèrent à contrôler un grand nombre de colonies : le Bechuanaland, le Cap, l'État libre d'Orange, le Griqualand, le Natal, la Nouvelle République, le Stellaland, le Transvaal, le Zoulouland.

Après l'annexion d'autres territoires tribaux, la deuxième guerre des Boers (1899-1902) et l'annexion du Transvaal et de l'État libre d'Orange consacrèrent la domination britannique sur toute l'Afrique du Sud, au prix de l'internement et de la mort de milliers de civils boers dans des camps de concentration.

En 1910, le dominion de l'Union d'Afrique du Sud fut fondé à partir du regroupement de toutes les anciennes colonies britanniques et des anciens États boers.

### Colonie du Cap

La Colonie du Cap fut établie à partir de la ville sud-africaine du Cap fondée en 1652. Colonie néerlandaise officiellement établie à partir de 1691, elle fut occupée par les Britanniques en 1795. En 1803, elle redevint néerlandaise, puis repassa définitivement sous la bannière britannique en 1806. Lors de la constitution de l'Union sud-africaine en 1910, la Colonie du Cap perdit son autonomie politique et devint la province du Cap, la plus grande des provinces du dominion mais la moins densément peuplée.

Le Cap a été baptisé ainsi en référence au Cap de Bonne-Espérance. C'est à Bartolomeu Dias que revient la gloire d'avoir atteint le premier les limites sud de l'Afrique, en 1487. Parvenu à l'extrémité du continent, il fut assailli par de terribles tempêtes, d'où le nom « Cap des Tempêtes » donné initialement à ce promontoire. Cependant, le roi du Portugal Jean II, rempli d'un nouvel espoir d'ouvrir la route des Indes, le rebaptisa « Cap de Bonne-Espérance ».

### République de Natalia

Natalia était une République boer du XIX<sup>e</sup> siècle située dans l'actuelle province du KwaZulu-Natal, au sud-est de l'Afrique du Sud et au bord de l'océan Indien. Sa capitale était Pietermaritzburg. La République de Natalia fut constituée en 1839 par les Voortrekkers<sup>18</sup> durant le Grand Trek à l'issue de leur victoire sur les Zoulous du roi

<sup>18</sup> Les Voortrekkers (« ceux qui vont de l'avant » en néerlandais) sont les populations Boers qui ont participé au Grand Trek (Grande Migration) entre 1835 et 1852 en Afrique du Sud. Le terme *voortrekker* est apparu dans les années 1870 pour désigner les communautés boers qui avaient quitté la colonie du Cap au cours des décennies 1830-1840. La migration s'était terminée avec les créations des républiques boers au Transvaal en 1852 et dans l'État libre d'Orange en 1854. Les Voortrekkers étaient principalement des communautés de fermiers boers, de condition modeste, établis dans la région est de la colonie du Cap voire dans les régions frontalières de la colonie. Les Boers étaient les descendants des pionniers d'origine européenne, essentiellement néerlandaise, française et allemande.

Dingane<sup>19</sup> lors de la bataille de Blood River. Elle fut établie conformément au traité proposé par Piet Retief. Traité initialement approuvé par Dingane, avant d'être dénoncé par ce dernier, qui pour marquer sa désapprobation, massacra Retief et ses compagnons. La République de Natalia eut pour représentant un chef charismatique, Andries Pretorius, qui donnera plus tard son nom à Pretoria<sup>20</sup>. La République de Natalia fut dissoute suite à l'occupation et l'annexion du Natal par les Britanniques en 1843. En 1893, le Natal devint une colonie à part entière de la Couronne britannique, dotée de son propre gouverneur. En 1897, le Zoulouland fut annexé au Natal. Ce territoire avait été baptisé « Natal » parce que Vasco de Gama longea les côtes de la région un jour de Noël 1497. Il appela la côte en portugais *Costa do Natal* ce qui signifie en français la « côte de la Nativité »<sup>21</sup>.

## République du Transvaal

La République sud-africaine, également connue sous le nom de « République du Transvaal », était au XIX<sup>e</sup> siècle un État boer indépendant d'Afrique australe. Le Transvaal, qui signifie littéralement « au-delà du Vaal » ou « à travers le Vaal », reçut son nom des Afrikaners qui, dans les années 1830, émigrèrent dans cette région après avoir traversé la rivière Vaal.

Reconnu en 1852 par le traité de Sand River, le territoire du Transvaal fut constitué en république en 1856. Annexée par les Britanniques en 1877, la République du Transvaal fut

<sup>19</sup> Dingane kaSenzangakhona (vers 1795-1840) était un chef zoulou d'Afrique du Sud devenu roi en 1828. Son nom est associé à la défaite zouloue de la bataille de Blood River qui avait suivi le massacre de Piet Retief et des familles voortrekkers. Il fut impliqué avec son frère Umthlangana dans le complot qui aboutit à l'assassinat de leur demi-frère le roi Shaka.

<sup>20</sup> Fondée en 1855, cette ville fut d'abord capitale de la République du Transvaal (1855-1910) puis de l'Union sud-africaine (1910-1961). C'est maintenant l'une des trois capitales de la République d'Afrique du Sud, abritant le pouvoir exécutif (le Parlement siègeant au Cap et le pouvoir judiciaire à Bloemfontein).

<sup>21</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencsiek, 1971, p. 163.

de nouveau indépendante de 1884 à 1900. En 1900, elle fut occupée une seconde fois par les troupes britanniques durant la Seconde Guerre des Boers avant d'être officiellement dissoute en 1902 lors de la signature du traité de Vereeniging. L'ancienne république devint l'une des quatre nouvelles provinces du dominion de l'Union sud-africaine en 1910.

## État libre d'Orange

L'État libre d'Orange a été fondé au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle par des Boers qui avaient émigré de la colonie du Cap lors du Grand Trek à partir de 1835. Il reçut son nom du fleuve Orange, baptisé ainsi en 1777 par l'explorateur hollandais R. J. Gordon en l'honneur de la Maison d'Orange-Nassau, famille régnante d'un territoire hollandais dont était originaire la majorité des pionniers boers.

L'État libre d'Orange fut reconnu par les Britanniques en 1854 par la convention de Bloemfontein, capitale du nouvel État, à la suite du refus britannique de maintenir son autorité juridique et politique sur les territoires constitués depuis 1847 en souveraineté de la rivière Orange. L'État libre d'Orange s'engagea aux côtés du Transvaal contre les Britanniques durant la guerre des Boers de 1899-1902. Cet État fut officiellement annexé à la Couronne britannique le 6 octobre 1900 à la suite du traité de Vereeniging sous le nom d'*Orange River Colony* (« Colonie de la rivière Orange »).

Dès 1904, les Boers revendiquèrent un véritable gouvernement autonome conformément au traité de Vereeniging. En 1905, Lord Selborne devint le nouveau gouverneur et se montra plus ouvert aux revendications boers. Le 27 novembre 1907, la Colonie de la rivière Orange obtint son premier gouvernement avec l'élection au poste de premier ministre d'Abraham Fischer.

La Colonie de la rivière Orange devint l'une des quatre provinces sud-africaines lors de la formation du dominion en 1910. Elle allait le rester jusqu'en 1994.

## Bantoustans

Au temps de l'apartheid en Afrique du Sud, les bantoustans étaient des territoires délimités et réservés à un peuple ou à un groupe de peuples noirs (bantous) qui disposaient à des degrés divers d'une certaine autonomie. Le vocable « bantoustan » est composé du mot *bantu* signifiant « peuple » et du suffixe persan *-stan* signifiant « terre de ». Il signifie donc littéralement « la terre des peuples ». Cette forme de séparation géographique, qui date de 1954, a donné naissance en Afrique du Sud à dix bantoustans. Ils ont la particularité d'être très morcelés et de comporter de nombreuses enclaves. Les bantoustans furent rebaptisés en afrikaans *tuisland* ou en anglais *homelands* en 1970 par les autorités. Ces deux termes signifient « foyers nationaux ». On distingue deux types de foyers nationaux ou bantoustans : des territoires autonomes et des États « indépendants ».

Les territoires autonomes sont au nombre de six :

- Le KwaZulu (pour les Zoulous)
- Le QwaQwa (pour les Basothos)
- Le Lebowa (pour les Pedis et les Ndébélés)
- Le KaNgwane (pour les Swatis)
- Le KwaNdebele (pour les Ndébélés)
- Le Gazankulu (pour les Tsongas et les Vatsongas)

Les États « indépendants », créés à partir de 1976 mais non reconnus par la communauté internationale, sont au nombre de quatre :

- Le Bophuthatswana (pour les Tswanas et déclaré indépendant en 1977)
- Le Venda (pour les Vendas et déclaré indépendant en 1979)
- Le Transkei (pour les Xhosas et déclaré indépendant en 1976)
- Le Ciskei (pour les Xhosas et déclaré indépendant en 1981)

La réintégration de l'ensemble des bantoustans au sein de l'Afrique du Sud est devenue effective avec l'instauration en 1994 d'une démocratie multiraciale dans le pays. De nos jours, le mot « bantoustan » désigne par extension tout

territoire ou région dont les habitants sont victimes de discriminations et se sentent marginalisés ou considérés comme des « citoyens de seconde classe » dans leur propre pays.

Dans le cadre de cette étude, nous nous pencherons uniquement sur l'étymologie et l'histoire des quatre bantoustans qui ont été déclarés indépendants.

### Bophuthatswana

Le Bophuthatswana (surnommé « Bop ») est un ancien bantoustan regroupant l'ethnie Tswana, situé dans le nord-ouest de l'Afrique du Sud durant la période de l'apartheid. En 1961 fut créée l'Autorité territoriale du Tswanaland. Ce territoire fut baptisé ainsi (littéralement « pays des Tswanas ») en 1968. Le 1<sup>er</sup> avril 1972, il prit le nom de *Bophuthatswana*, qui signifie en langue tswana « tout le peuple tswana<sup>22</sup> ». Il obtint son autonomie le 1<sup>er</sup> juin de la même année. Le Bophuthatswana fut déclaré indépendant le 5 décembre 1977 par l'Afrique du Sud, mais cette indépendance ne fut pas reconnue par l'ONU. Néanmoins, ce territoire allait être considéré comme indépendant par l'Afrique du Sud jusqu'en 1994. Cette indépendance eut pour conséquence de faire perdre la citoyenneté sud-africaine à ses résidents ainsi qu'aux Tswanas résidant dans le reste du pays. Le Bophuthatswana fut réintégré dans la République d'Afrique du Sud le 27 avril 1994.

### Venda

Le Venda est une ancienne république située au nord-est de l'Afrique du Sud dans l'ancienne province du Transvaal et qui fait aujourd'hui partie de la province du Limpopo. Il regroupait principalement des populations africaines issues de l'ethnie venda, à laquelle il doit son nom. Son autonomie lui fut accordée le 1<sup>er</sup> février 1973, et il déclara

<sup>22</sup> Voir l'étymologie du Botswana, page 61.

son indépendance le 13 septembre 1979. Le Venda fut un État indépendant non reconnu de 1979 à 1994 dans le cadre du régime d'apartheid. Il fut réintégré dans la République d'Afrique du Sud le 27 avril 1994.

### Ciskei

Le Ciskei était un bantoustan situé dans l'ancienne province du Cap d'Afrique du Sud. Le nom « Ciskei » est formé sur la base de l'hydronyme *Kei* (en référence à la rivière Grand Kei) auquel a été ajouté le préfixe latin *cis-* (signifiant « avant, devant »). Ciskei signifie donc littéralement « territoire avant la rivière Kei ».

Le 4 décembre 1981, le Ciskei devint le dernier bantoustan déclaré indépendant dans le cadre de la politique d'apartheid. Cependant son indépendance ne fut pas reconnue par la communauté internationale – ni par l'ONU ni par les autres États.

### Transkei

Le Transkei est un ancien bantoustan situé dans les anciennes provinces du Cap et du Natal d'Afrique du Sud, aujourd'hui dans la province du Cap-Oriental. Le nom « Transkei » est formé sur le même modèle que celui du Ciskei : il provient de l'association de l'hydronyme *Kei* (en référence à la rivière Grand Kei) au préfixe latin *trans-* (signifiant « au-delà, après »). Transkei signifie donc littéralement « territoire au-delà de la rivière Kei », par opposition au Ciskei.

Le 26 octobre 1976, le Transkei devint le premier bantoustan à accéder à l'indépendance. Celle-ci ne fut pas reconnue par l'ONU ni par les autres États de la communauté internationale. Le Transkei resta un État indépendant non reconnu jusqu'en 1994 dans le cadre du régime d'apartheid. Il regroupait presque exclusivement les populations africaines issues de l'ethnie et de locution xhosa.

## Nation arc-en-ciel

Quelques mois après sa prise de fonction en 1994, le nouveau président Nelson Mandela décrivait sous forme de poésie l'Afrique du Sud qu'il entendait bâtir, unie dans sa diversité multiculturelle et multiraciale: «Chacun d'entre nous est intimement attaché au sol de ce magnifique pays comme les célèbres arbres jacaranda de Pretoria et les mimosas du bush, une nation arc-en-ciel en paix avec elle-même et le monde.»

Il reprenait ainsi le concept de *Rainbow Nation* formulé peu auparavant par l'archevêque Desmond Tutu, qui a essaimé dans le monde entier, marqué les esprits et est devenu le surnom de l'Afrique du Sud. Cette notion a succédé à celle de *société plurale* développée sous l'apartheid dans les années 1960, qui présentait l'Afrique du Sud comme étant une société de nations possédant chacune sa propre culture, ce qui justifiait la séparation raciale<sup>23</sup>.

Plusieurs auteurs parmi lesquels Arend Lijphart et Samuel Huntington suggérèrent à l'Afrique du Sud de faire évoluer son modèle sociétal en s'inspirant par exemple des modèles allemand et suisse<sup>24</sup>. Lijphart envisagea un modèle de *démocratie consociationnelle*, c'est-à-dire un système politique basé sur l'association et le consensus des divers groupes sociaux, ethniques et politiques du pays<sup>25</sup>. L'image de la «nation arc-en-ciel» telle que rêvée par Desmond Tutu est une représentation d'un modèle de société multiraciale avançant main dans la main vers un avenir meilleur, une traduction de l'association et de l'union des différentes communautés d'Afrique du Sud en un nouvel ensemble, selon laquelle tous les Sud-Africains sans distinction de races, de sexes, de

<sup>23</sup> ZULU Paulus. *Les illusions perdues de la réforme politique in La république sud-africaine, état des lieux* (sous la direction de Dominique Darbon). Karthala, 1992, p. 46.

<sup>24</sup> LIJPHART A. *Electoral systems, party systems and conflict management in segmented societies*, in R. Shire, *Critical choices for South Africa: an agenda for the 1990s*. Oxford University Press, Le Cap, 1990; S. Huntington. *Reform and stability in a modernising multi-ethnic society, Conference of the SA Political Association*, Rand Afrikaanse University, Johannesburg, 1981.

<sup>25</sup> ZULU Paulus. *op.cit.*, p. 46.

convictions politiques, de statut social, etc., doivent sortir vainqueurs de la lutte contre l'apartheid.

Les mots refondateurs tels que « nation arc-en-ciel » ont donné naissance à d'autres concepts comme « nouvelle Afrique du Sud » pour désigner celle présidée par un noir ou « miracle sud-africain » pour le bain de sang évité.

Les chiffres de 2011 montrent que la société sud-africaine est réellement multiraciale<sup>26</sup>. On y trouve 41,938 millions de Noirs (soit 79,8 % de la population), 4,586 millions de Blancs (8,9 %), 4,615 millions de métis ou *coloured people* (8,9 %), 1,286 million d'Indiens (2,5 %). Le scintillement de la nation arc-en-ciel se manifeste dans sa splendeur lors des grands événements sportifs où l'on peut apercevoir tous les Sud-Africains unis et en communion sans distinction de race et de convictions politiques pour soutenir leur équipe nationale. Les jeunes représentent l'espoir du rêve d'une nation arc-en-ciel réellement effective. En effet, ils sont à 90 % des groupes mélangés. On constate donc une intégration raciale au niveau des nouvelles générations. Celles-ci n'ont pour la plupart pas connu les heures les plus sombres de l'histoire sud-africaine incarnées par le concept inique de l'apartheid.

Jadis source d'espoir, le concept de nation arc-en-ciel est resté un mirage au regard de l'évolution du pays. Il est soumis à de nombreuses critiques.

## Critiques

Avec la libération de Nelson Mandela, l'Afrique du Sud était devenue le modèle du pardon et de la société multiraciale, au point que l'on avait commencé à parler de « nation arc-en-ciel » en référence à la diversité de sa population<sup>27</sup>. « En ayant mis fin à l'apartheid nous avons accompli l'impossible. Maintenant, nous pouvons travailler avec le possible »,

<sup>26</sup> Émission *Le débat africain* sur Radio France Internationale : « Afrique du Sud, une « nation arc-en-ciel » : mythe ou réalité ? »

<sup>27</sup> *Ibid.*

déclarait l'écrivain sud-africain André Brink en 1994<sup>28</sup>. Mais les émeutes xénophobes des années 2000, la crise sociale qui a débouché sur la tragique grève des mineurs de Marikana, les divisions et tensions à l'intérieur des différents groupes raciaux, l'inégale répartition des richesses, l'assassinat du farouche partisan de l'apartheid Eugène Terre'Blanche semblent remettre en cause l'idée d'une nation dite « arc-en-ciel » si bien qu'on est tenté de se demander si l'idée, le projet de nation arc-en-ciel n'a pas tourné court ; si ce concept n'est pas plus un rêve, un mythe qu'une réalité.

Les premières critiques de ce concept ont fait valoir que le symbole de l'arc-en-ciel n'était pas cohérent avec sa signification supposée. En effet, les couleurs de l'arc-en-ciel ne se mélangent pas et ne comportent pas la couleur noire ni la couleur blanche<sup>29</sup>.

Fin 2012, lors d'un débat intitulé « Afrique du Sud, une « nation arc-en-ciel » : mythe ou réalité ? », l'ancien conseiller politique aux Nations Unies Malik Dechambenoit a fait remarquer que « l'Afrique du Sud est une société très complexe. L'arc-en-ciel est un phénomène climatique où les couleurs se chevauchent mais ne se touchent pas. Donc, on est dans une nation arc-en-ciel. On a ici plusieurs couleurs qui coexistent mais qui ne se rencontrent pas nécessairement. »<sup>30</sup>

Le concept de nation arc-en-ciel s'est profondément effrité après l'ère Mandela. Au-delà des différentes critiques acerbes que l'on peut formuler à l'endroit de cette notion, il convient de relever que l'Afrique du Sud post-apartheid est une nation jeune. Il est illusoire de penser que toutes les vicissitudes et les blessures du passé peuvent se cicatriser en l'espace de quelques années. Le changement radical, politique, économique, social et l'évolution des mentalités

<sup>28</sup> André Brink est né le 29 mai 1935 à Vrede, dans l'État d'Orange, au sud-est de Johannesburg. Issu d'une famille afrikaner (descendant des colons blancs originaires des Pays-Bas), il sera pourtant l'un des fers de lance de la lutte contre l'apartheid.

<sup>29</sup> DARBON Dominique. *La nouvelle Afrique du Sud, Hérodote*. Revue de géographie et de géopolitique, n°82/3, 1996, p. 5 et s.

<sup>30</sup> « Le débat africain », 18 novembre 2012.

ne se produit pas du jour au lendemain. L'image d'une nation arc-en-ciel n'est pas un mythe, c'est une vision, mieux, un rêve que les Sud-Africains peuvent réaliser s'ils se remettent à travailler dans la communion avec dévouement et détermination. Le plus dur a été fait en mettant fin au système de l'apartheid.

# Algérie



L'appellation « Algérie » provient du nom de la ville d'Alger. « Alger » dérive du catalan *Aldjère*<sup>31</sup> lui-même tiré de l'arabe *Al-Djaza'ir*<sup>32</sup>.

Bologhine ibn Ziri<sup>33</sup>, fils du fondateur de la dynastie ziride, appela *Djaza'ir Beni Mezghenna* la ville qu'il bâtit en 960 de

<sup>31</sup> LESCHI Louis. *Les origines d'Alger*. Conférence du 16 juin 1941 publiée dans *Feuillets d'El-Djezaïr*, juillet 1941.

<sup>32</sup> L'orthographe du terme arabe diffère en français selon les sources: *Al-Jazā'ir*, *Al-Djaza'ir*, *Al-Djazā'ir*, *Al-gaza'ir*... Suivant les sources, on utilise l'article *El* ou *Al*. Nous allons utiliser tout au long de cette partie la forme *Al-Djaza'ir*.

<sup>33</sup> LESCHI Louis. *Les origines d'Alger*. Conférence du 16 juin 1941 publiée dans *Feuillets d'El-Djezaïr*, juillet 1941.

notre ère sur les ruines de l'ancienne ville au nom romain *Icosium*<sup>34</sup>.

En français, le nom « Algérie » fut utilisé pour la première fois en 1686 par Fontenelle<sup>35</sup> dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* pour qualifier la Régence d'Alger. Le nom « Algérie »<sup>36</sup> fut proposé par l'ordonnance du roi Louis-Philippe le 31 octobre 1838, puis fut officiellement adopté le 14 octobre 1839 par le ministre de la Guerre Antoine Virgile Schneider<sup>37</sup> afin de remplacer l'expression peu précise de « Possessions françaises dans le Nord de l'Afrique » qui elle-même avait été substituée après la conquête d'Alger à « Régence ou Royaume d'Alger »<sup>38</sup>, appellation n'ayant plus sa raison d'être après la disparition du gouvernement du dey.

## Alger

Une première hypothèse fait provenir le nom « Alger » de celui des îlots qui faisaient face à la ville à l'époque (avant qu'ils ne soient reliés au continent par un môle en 1525). Le nom *Djaza'ir Beni Mezghenna*, « les îles de la tribu des Mezghanna » (tribu berbère locale), apparut pour la première fois chez l'auteur arabe du IX<sup>e</sup> siècle Ibn Hawqal, et fut ensuite utilisé par des géographes médiévaux tels qu'Al-Idrisi et Yaquṭ al-Hamawī.

<sup>34</sup> *Beni*, pluriel de *Ben*, qui signifie « fils », suivi du nom de la tribu, est la forme pour désigner les gens d'une même tribu. Les *Mezghenna* étaient, selon certains, un ensemble de tribus berbères qui habitaient la région d'Alger. Selon les sources, ce mot est écrit *Mezghenna*, *Mezghanna*, etc. Nous avons choisi d'adopter la forme *Mezghenna*.

<sup>35</sup> Bernard Le Bouyer (ou Le Bovier) de Fontenelle, né à Rouen le 11 février 1657 et mort, presque centenaire, à Paris le 9 janvier 1757, était un écrivain français. Il utilisa pour la première fois en 1686 dans *Entretiens sur la pluralité des mondes* le terme « Algérie » pour qualifier la Régence d'Alger.

<sup>36</sup> LESCHI Louis. *op.cit.*

<sup>37</sup> Virgile Scheiner, ministre de la Guerre, décrète le 14 octobre 1839 que : « Le pays occupé par les Français dans le nord de l'Afrique sera, à l'avenir, désigné sous le nom d'Algérie ».

<sup>38</sup> La ville fut prise par les corsaires turcs qui la mirent, à partir de 1516, sous la dépendance politique de Constantinople. Sous la domination turque, le pays algérien prit le nom de « Régence d'Alger », en arabe *Oualiyat el-Djezair*, et quand le pouvoir des deys se fût affermi de « Royaume d'Alger », en arabe *Mamelakat el-Djezair* (Arthur Pellegrin, membre correspondant de l'Académie des sciences coloniales. Documents algériens, Service d'information du Cabinet du gouverneur général de l'Algérie, Série culturelle n° 74, 30 novembre 1954).

Cette étymologie, quoique très vraisemblable, est toutefois critiquée et remise en cause<sup>39</sup>. Pour ce qui est du nom même, le géographe Al-Bakri allègue au XI<sup>e</sup> siècle que la ville s'appelle *Djzèyèr Beni Mezghenna* et l'orthographe en arabe *Djzèyèr* (جزائر) et non *Al-Djaza'ir* (الجزائر). De plus, pourtant très prolixe dans ses descriptions, il ne mentionne à aucun moment que *Djzèyèr* signifie « les îles », bien au contraire, il assimile le nom de la ville aux *Beni Mezghenna*. La version arabe d'Al Bakri, très claire à ce sujet, fut parfois interprétée excessivement par la suite. Ainsi, dans sa traduction William Mac Guckin de Slane ajouta l'explication « les îles de la tribu Mezghenna », mention qui n'existe point dans la version du texte arabe originel. De plus, il l'orthographia *Djazair* plutôt que *Djzèyèr* tel que transcrit par Al-Bakri qui, lui, se refusa dans son texte à une quelconque interprétation inutile. Les pourfendeurs de l'étymologie avancée plus haut (le nom « Algérie » viendrait du mot arabe *Al-Djaza'ir* signifiant « les îles ») soutiennent qu'il a été établi de manière formelle que le nom « Alger » ne comporte pas l'article défini *El* ou *Al* propre à la langue arabe. Cela laisse croire que *Djzèyèr* ne fait pas référence à un nom commun, ni à un qualificatif ou un adjectif, alors précédés de l'article *El* ou *Al*, mais qu'il s'agit plutôt d'un nom propre tout comme *Mezghenna* (qui ne se dit pas *El-Mezghenna*). Ainsi, pour eux, le *El* ou *Al* de *Al (El)-Djaza'ir* généralement admis est un ajout ultérieur, ayant conduit à une fausse étymologie du nom d'Alger, faisant coïncider la similitude phonétique du mot avec la présence d'îlots.

Selon les pourfendeurs de l'étymologie dérivée du nom des îlots, Al-Bakri – considéré comme le premier polygraphe ayant rédigé des notes sur la géographie de l'Afrique du Nord médiévale – ne mentionne des îles à aucun moment dans ses écrits. Si l'on devait retranscrire rigoureusement en langue arabe le nom d'Alger tel qu'écrit par Al-Bakri, il ne faudrait plus l'orthographier *El-Djaza'ir* ou *Al-Djaza'ir*, mais *Djzèyèr* avec le y et sans *El* ou *Al*. Ce qui pousse ces

<sup>39</sup> EL-WATAN. *Toponymie, Icosium, Alger, Al Djazair...* ([www.ijjel-echo.com/Toponymie-Icosium-Alger-Al-Djazair.html](http://www.ijjel-echo.com/Toponymie-Icosium-Alger-Al-Djazair.html)).

chercheurs à conclure que le mot *Djzèyèr* serait plus prompt à désigner la dynastie ziride que des îlots.

En dépit du mystère sur l'orthographe originelle du nom de cette ville (avec ou sans *El, Al*) et des critiques formulées, cette première hypothèse nous semble très crédible. En effet, le nom *El-Djaza'ir* apparaît pour la première fois dans les écrits d'Ibn Hawqal, dans l'ouvrage *S'urat al Ardh* (« La face de la Terre ») sans doute rédigé en 967 : « *El Djaza'ir Bani Mezghenna* est une ville entourée de murailles, au bord de la mer. Elle possède de nombreux marchés. Elle possède aussi des sources qui fournissent une eau potable très bonne. Elle est entourée d'une grande campagne et de montagnes où vivent des Berbères en grand nombre. Elle produit du miel, du beurre, des figues qu'on exporte à Kairouan et ailleurs. La ville possède, à une portée de flèche, une île, qui assure sa sécurité : les gens accourent, dès que l'ennemi s'approche des côtes et le repoussent »<sup>40</sup>. Étant donné qu'Ibn Hawqal a visité cette ville un siècle avant Al-Bakri, les informations qu'il fournit semblent plus fiables que celles d'Al-Bakri. D'autre part, le nom de cette ville est écrit chez Ibn Hawqal avec un *El* ou *Al* et avec la cassure entre le a et le i (*El (Al)-Djaza'ir*).

Tout cela nous conforte dans la version selon laquelle *El-Djaza'ir* signifie « les îles » et fait référence aux îlots qui étaient situés au large de la ville. Bien que persuadés de la véracité de cette version, nous allons analyser les différentes hypothèses étymologiques qui ont été émises.

Une deuxième interprétation soutient qu'Alger ne doit pas son appellation aux îlots qui font face à la ville elle-même, mais plutôt à sa position d'« île » entre la Tunisie et le Maroc, entre la mer et le désert. Cette hypothèse s'appuie sur un article du lexicographe Jean-Baptiste-Bonaventure de Roquefort qui rapportait en 1829, dans son *Dictionnaire étymologique de la langue française*, que les Ottomans et les autochtones appelaient la ville d'Alger du nom d'*Al-Ghazi*,

<sup>40</sup> Ibn Hawqal, *S'urat al Ardh*, cité par Mohand-Akli Haddadou. Professeur de linguistique berbère, écrivain, Université de Tizi Ouzou. EL-WATAN. *Toponymie, Icosium, Alger, Al Djazair...* ([www.jijel-echo.com/Toponymie-Icosium-Alger-Al-Djazair.html](http://www.jijel-echo.com/Toponymie-Icosium-Alger-Al-Djazair.html)).

de *ghazw* en arabe, « la conquérante », étant donné que la piraterie navale était dirigée contre les chrétiens<sup>41</sup>. Il précisait également qu'Alger, de *Al-Djaza'ir*, était un royaume situé entre l'actuelle Tunisie et l'actuel Maroc, sachant que ce royaume était « une île » qu'il fallait relier au continent. Ainsi, il était selon lui question de tout un territoire dénommé île, et non plus de la seule ville d'Alger<sup>42</sup> (qui n'est pas située sur une île ni n'est une péninsule). Cela rejoint les propos du géographe du XII<sup>e</sup> siècle Al-Idrisi qui, traversant le Maghreb pour rejoindre le Maroc, considéra ce territoire comme une suite d'îles (massifs montagneux habités, verdoyants et riches en eaux et en cultures) entre la mer Méditerranée et l'océan Atlantique d'une part et le Sahara d'autre part. Le lien entre Alger et sa signification d'« île » est joint à l'idée d'une île parmi d'autres au sein d'un territoire plus grand, le Maghreb ou « les îles du Couchant » selon Al-Idrisi<sup>43</sup> et non pas les îlots qui font face à la ville elle-même, ce qui coïncide avec la phonétique *dz yer/dziri/dzir youn* pour *Ziri* en berbère et *Djazira* en arabe.

Une troisième version soutient que le nom « Alger » vient de l'anthroponyme *Ziri*. Nous avons vu qu'Alger fut fondée au X<sup>e</sup> siècle par Bologhine ibn Ziri qui, selon Smail Medjeber, lui donna le nom de Ziri pour honorer son père, Ziri ibn Menad<sup>44</sup>. Les défenseurs de cette hypothèse affirment que les habitants d'Alger et de ses alentours étant des Berbères à l'époque de l'apparition de ce nom, *El-Djaza'ir* ne pouvait pas signifier « les îles » en parler berbère.

Cette étymologie, très populaire auprès du grand public et qui a même été défendue au colloque d'Oran<sup>45</sup>, est en

<sup>41</sup> ROQUEFORT Jean-Baptiste-Bonaventure. *Dictionnaire étymologique de la langue française, où sont classés les mots par famille*. Volume 1, Goeury, 1829, p. 235.

<sup>42</sup> L'interprétation par Albert Ferhat de l'article « Alger » de Roquefort laisse songeur. Celui-ci écrit « l'endroit où est situé Alger était anciennement une île que l'on joignait au continent », ce qui est l'acceptation de l'étymologie « les îles » pour le nom Alger, avec une erreur de Roquefort sur la position d'Alger par rapport à l'îlot du Peñon.

<sup>43</sup> Il semble plutôt qu'il s'agisse d'îles mythiques au couchant du Maghreb, dans « l'océan qui baigne la partie occidentale du globe terrestre ».

<sup>44</sup> MEDJEBER Smail. *Une expérience éditoriale en Algérie*. Paris, L'Harmattan, 2006, p. 81.

<sup>45</sup> Colloque sur « le nom propre maghrébin de l'homme, de l'habitat, du relief et de l'eau », organisé du 21 au 23 novembre 2011.

réalité erronée. L'écrivain et linguiste berbère Mohand-Akli Haddadou relève les limites de cette hypothèse et la démonte en se basant sur l'étymologie mais aussi sur l'histoire<sup>46</sup> : « Cette étymologie s'appuie sur deux arguments : l'arabe dialectal et le berbère qui nomme « Alger » *Zayer*, et son habitant *ziri*, rapproché de *Ziri* ; le fait que le pluriel de île, en arabe, est *djuzûr* et non *djaza'ir*. Or si Alger a réellement porté le nom de *Ziri*, elle aurait pris, dans les textes arabes, le nom arabisé du personnage, à l'exemple de *Mansoura*, ou de *al-Naciria* (*Béjaïa*)... Et puis, les textes n'auraient pas manqué de dire que la ville porte le nom de son fondateur, comme on le fait, par exemple, pour *Mansoura* ou *al-Naciria*. Quant au pluriel de *djazira*, *djaza'ir* est bien attesté. Si, dans la langue actuelle, on préfère utiliser *djuzûr*, dans la langue classique, c'était *djaza'ir* qui prédominait. Le grand dictionnaire arabe-français de Kazimirski, établi, au XIX<sup>e</sup> siècle, à partir des grands dictionnaires de l'arabe classique, le donne même comme pluriel unique de *djazira* (tome I, p. 288). Mieux, le célèbre arabisant donne des exemples où le mot désigne, en arabe classique, des îles, en dehors d'Alger : ainsi, les géographes désignaient sous le nom de *Djaza 'ir ql-Khâlidât* les îles éternelles, autrement dit, les Îles Fortunées ou Canaries. D'ailleurs, dans le vocabulaire géographique arabe, le terme *djaza'ir* désignait des territoires maritimes, et celui de notre ville était le territoire de la tribu berbère des Banu Mezghena. Le souvenir de cette tribu est resté vivace dans la mémoire des Algérois qui appellent encore, dans les vieux chants, la ville *Mezghana*. Et des chanteurs comme En Anka, Guerouabi et Meskoud l'ont repris. Mais revenons au mot *djaza'ir*. Les dictionnaires modernes donnent aussi le pluriel *djaza'ir* : c'est le cas du Mundjid, qui donne à *djazira* trois pluriels : *djaza 'îr*, *djuzur*, et *djuzr* (al Mundjid, éd, 1986, p. 89). Le nom français d'Alger est attesté dès le XV<sup>e</sup> siècle sous la forme Alger, prononcé Aljere. Il dérive, lui aussi, d'*al Djaza'ir*. Sous l'influence de la graphie, le mot finit par prendre la vocalisation qu'il a

<sup>46</sup> EL-WATAN, *Toponymie, Icosium, Alger, Al Djazair...* ([www.jijel-echo.com/Toponymie-Icosium-Alger-Al-Djazair.html](http://www.jijel-echo.com/Toponymie-Icosium-Alger-Al-Djazair.html)).

aujourd'hui. Le mot Algérie s'est formé après 1830, d'abord pour désigner la province d'Alger (c'est-à-dire la ville et les régions qui en dépendaient) puis l'Algérie actuelle. Ainsi, l'origine du nom actuel d'Alger est bien arabe. Nous admettons que l'explication de la signification par le nom de Ziri est bien séduisante, mais la linguistique et l'histoire s'y opposent.»

Une quatrième interprétation se base sur le nom complet de la ville, *Djaza'ir Beni Mezghanna* («les îles des Beni Mezghenna»). Partant du mot *Mezghenna*, l'anthropologue Tassadit Yacine émet l'hypothèse d'une forme arabisée d'*Imazighen* («Berbères»), donnant au pays le nom originel *Tiziri n At lmezghan*, «Ziri des Berbères»<sup>47</sup>.

Enfin, une autre étymologie fait dériver le nom «Alger» de *Djezair* qui lui-même viendrait de *Dziri*, du berbère *Tiziri* qui signifie «clair de lune»<sup>48</sup>. Les Algérois se désignent eux-mêmes sous le vocable de *Dziri*. Cette dernière hypothèse nous paraît un peu forcée. Si les Algérois sont appelés *Dziri*, c'est en référence à la dynastie ziride fondé par Ibn Ziri et à la tribu des Ziri. Ces mots «ziride» et «ziri» n'ont rien à voir avec un quelconque «clair de lune».

## Anciens noms d'Alger

De nombreux noms (appellations) ont été donnés depuis l'Antiquité à la place où l'actuelle ville d'Alger a été bâtie : *Ruscurum*, *Iconium*, *Julie césarienne* ou *Saldoe*. Toutefois, les auteurs ne sont pas encore tombés d'accord au sujet de ces différentes appellations<sup>49</sup>.

La ville d'Alger était la capitale de la Maurétanie du temps du roi Juba I<sup>er</sup> (60-46 av. J.-C.)<sup>50</sup>. Les anciens l'ont appelée

<sup>47</sup> TASSADIT Yacine. «Aux origines du peuple», *Awal*, n°9.

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> PERROT Aristide-Michel. *Alger, Esquisse topographique et historique du royaume et de la ville*. Paris, Ladvocat, 1830, p. 61.

<sup>50</sup> DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties*. Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686, p. 168.

*Rufeurum* ou *Rufucurum*<sup>51</sup>, d'autres *Icosium*<sup>52</sup>. Selon certains auteurs, elle était autrefois appelée « ville de Salde »<sup>53</sup>. Le cartographe Gérard Mercator veut, avec quelques autres, que ce soit le *jot* ou la *Julie césarienne* de Ptolémée de Mauritanie, successeur de Juba II<sup>54</sup>.

Nous nous focaliserons sur l'étymologie de deux anciens noms de la ville l'Alger : *Icosium* (*Iconium*) et *Julie césarienne*.

## Icosium

De nombreuses hypothèses ont été émises pour déterminer l'étymologie de *Icosium*.

Au III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, le grammairien latin Solin rapporte une légende qui devait être courante à son époque : « [Durant son périple en Méditerranée] Hercule passant à cet endroit fut abandonné par vingt hommes de sa suite, qui y choisirent l'emplacement d'une ville dont ils élevèrent les murailles ; et, afin que nul d'entre eux ne pût se glorifier d'avoir imposé son nom à la nouvelle cité, ils donnèrent à celle-ci une désignation qui rappelait le nombre de ses fondateurs »<sup>55</sup>. Ainsi, *Icosium* viendrait d'*eikosi*, qui en grec veut dire « vingt ». Cette étymologie est évidemment plus ingénieuse que probante. Il convient de l'écarter.

La numismatique est également une source d'informations précieuse. En novembre 1940, des ouvriers des chantiers de terrassement de la Régie foncière découvraient dans le quartier de la marine un lot de 158 pièces de

<sup>51</sup> BRUZEN DE LA MARTINIÈRE Antoine Augustin. *Le grand dictionnaire géographique, historique et critique*. Paris, Libraires Associés, 1768, p. 156.

<sup>52</sup> LESCHI Louis (directeur des Antiquités de l'Algérie). « Les origines d'Alger ». Conférence donnée le 16 juin 1941.

Extraits des *Feuillets d'El-Djezeair* Nouvelle série, juillet 1941. Fondateur Henri Klein (1910), publiés par le comité du Vieil Alger, Alger, 1941, Collection B. Venis.

<sup>53</sup> D'HERBELOT Barthélémy, GALLAND Antoine, TOUSSAIN LEMOYNE DESESSARTS Nicolas. *Bibliothèque orientale : Ghebr-Luthfallah*. Moutard, 1783, p. 420.

<sup>54</sup> BRUZEN DE LA MARTINIÈRE Antoine Augustin. *op.cit.*, p. 1.

<sup>55</sup> Solin, XXV, 17. EL-WATAN, *Toponymie, Icosium, Alger, Al Djazair...* ([www.jijel-echo.com/Toponymie-Icosium-Alger-Al-Djazair.html](http://www.jijel-echo.com/Toponymie-Icosium-Alger-Al-Djazair.html)); LE GLAY Marcel. « A la recherche d'Icosium ». *Antiquités africaines*, année 1968, Volume 2, Numéro 2, pp. 7-54.

monnaie puniques en plomb, en cuivre et en bronze (Fig. 1), toutes frappées entre le II<sup>e</sup> siècle et le milieu du I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ.



Figure 1 : Monnaies puniques<sup>56</sup>

À l'avvers de ces monnaies (Fig. 2) on aperçoit à droite une tête de femme tournée vers la gauche. En face d'elle se dresse une victoire aux ailes éployées, qui tend vers la tête de la femme une couronne de fleurs. On a pensé à Isis couronnée par la Victoire ou à une personnification de ville ou encore à une divinité protectrice. Faute d'éléments de comparaison, on peut hésiter, bien qu'on soit tenté d'y reconnaître la plus ancienne personnification d'Alger.

<sup>56</sup> LE GLAY Marcel. *op. cit.*



Figure 2 : Monnaie punique : avers<sup>57</sup>

Au revers, on aperçoit au centre de la monnaie un personnage masculin de face, debout sur un socle, vêtu d'une tunique et d'une peau de bête. Il faut reconnaître en lui Melqart, le dieu phénicien, revêtu de la peau de lion attribuée, d'après la légende, à Hercule. À gauche de ce personnage, on lit de droite à gauche une légende en caractères puniques. Le professeur de langues sémitiques Jean Cantineau a reconnu que cette inscription comprenait cinq signes et qu'il fallait la lire *IKOSIM*. Pour la première fois nous est ainsi fourni le nom punique de la ville, dont la forme *Icosium*, adoptée à l'époque romaine, n'est que la latinisation. Reste à savoir ce que signifie *Ikosim*. En spécialiste des langues sémitiques, le professeur Cantineau s'est penché sur ce problème et a montré qu'*Ikosim* était composé de deux mots : l'initial *i* et *Kosim*.

L'initial *i* signifie « île » et se retrouve dans d'autres noms géographiques de la Méditerranée : *Ibosim*, *Ibiça*, dans l'archipel des Baléares ; *Irtos*, l'île San Pietro, au sud-ouest de la Sardaigne ; *Ironim*, l'île de Cossyra (Pantelleria) dans le détroit de Sicile. L'initial *i* nous ramène aux îlots qui frappèrent l'attention des Arabes qui appelèrent le site *Al-Djaza'ir*, c'est-à-dire « les îles ».

*Kosim* se révèle plus difficile à interpréter. Jean Cantineau hésite entre deux sens. Celui d'« épines » et celui d'« oiseaux impurs habitant dans les ruines », c'est-à-dire

<sup>57</sup> *Ibid.*

hiboux<sup>58</sup>. *Ikosim* voudrait dire « l'île des épines » ou « l'île des hiboux ». Victor Bérard dans ses célèbres *Navigations d'Ulysse* avait déjà abordé le problème à partir d'*Icosium* et traduit *Kos* par « mouette ». *Ikosim* serait alors selon lui « l'île aux mouettes ». C'est à cette interprétation, évidemment plus poétique, qu'a voulu se rallier le bureau du Comité du Vieil Alger, lorsque sur l'emblème qui décore les cartes d'adhérents il a fait figurer une mouette au-dessus des îlots d'El-Djaza'ir.

D'autres pièces datant du règne de Juba I<sup>er</sup> et portant également le nom d'*Ikosim* ont été retrouvées en 1952 lors de travaux sous le Trésor d'Alger. Cette trouvaille a fourni quelques renseignements complémentaires sur *Ikosim*. Ce nom fut latinisé sous la forme *Icosium* (« l'île aux mouettes ») lorsque cette contrée acquit le statut de comptoir phénicien d'importance, sous Juba II et Ptolémée, au I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ.

L'intérêt du vocable *Ikosim*, quelle que soit sa signification, est de nous donner l'origine du mot *Icosium* et aussi de nous montrer que c'est l'île, l'île-refuge, qui a frappé les premiers habitants du site, les navigateurs et trafiquants puniques, et bien des siècles plus tard, lorsque la ville d'Alger située à l'emplacement d'*Icosium* reçut son nom, c'est encore ce détail géographique qui a été souligné avec *El-Djaza'ir Beni Mezghanna*, « les îles des Beni Mezghanna ».

## Julie césarienne

L'humaniste Olfert Dapper écrit au XVII<sup>e</sup> siècle que « l'origine de ce nom est que le fils du roi Juba ayant été emmené prisonnier à Rome par Jules César, sut si bien gagner le cœur des Romains pendant son esclavage qu'Auguste lui rendit non seulement la liberté mais même encore le royaume de son père ; en reconnaissance de quoi ce prince, faisant rétablir cette ville, lui donna le nom de Julie césarienne qu'on

<sup>58</sup> LESCHI Louis. « Origines d'Alger », conférence du 16 juin 1941 publiée dans *Feuillets d'El-Djezair*, juillet 1941.

voit encore gravé dans quelques médailles des empereurs Claude et Antonin. Mais depuis elle a changé de nom, parce que les Arabes mahométans qui ravageant l'Afrique se faisaient le plaisir d'abolir le nom romain et qui ne voulaient pas détruire cette ville, lui changèrent de nom et lui donnèrent celui d'Algezair qui signifie île, parce que le mole son havre est devant une petite île ou bien à cause de la proximité des Iles Baleares. Nom qui s'est corrompu depuis en celui d'Alger par le commerce des Européens, les arabes appellent cette ville gezier de beu-Mozgana du nom de ses fondateurs les berbères de branche de mozygana.»<sup>59</sup>

Cette version semble gagner l'adhésion de plusieurs autres auteurs, tels ceux du *Grand dictionnaire géographique, historique et critique*<sup>60</sup> et de *Bibliothèque orientale Ghebr-Luthfallah*<sup>61</sup>.

## Surnoms d'Alger et de l'Algérie

Alger est surnommée *el Bahdja* (« la joyeuse »), *el mahroussa* (« la bien gardée ») ou encore « la blanche ». De nombreux titres d'ouvrage font référence aux surnoms de cette ville. En guise d'exemple, citons *Alger, ville blanche* de Régine Deforges paru en 2001.

De par sa position géographique et stratégique au cœur du Maghreb, l'Algérie est surnommée « le cœur du Maghreb ». Gilbert Meynier a rédigé en 2010 un essai intitulé *L'Algérie au cœur du Maghreb classique*.

<sup>59</sup> DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties*. Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686, p. 168.

<sup>60</sup> BRUZEN DE LA MARTINIÈRE Antoine Augustin. *Le grand dictionnaire géographique, historique et critique*. Paris, Libraires Associés, 176, p. 156.

<sup>61</sup> D'HERBELOT Barthélemy, GALLAND Antoine, TOUSSAINT LEMOYNE DESESSARTS Nicolas. *Bibliothèque orientale : Ghebr-Luthfallah*. Moutard, 1783, p. 420.

# Angola



Le nom « Angola » vient de *Ngola*, titre royal que se donnait le souverain du royaume Ndongo dès le XIV<sup>e</sup> siècle. Les colons portugais, alliés du Ngola dans la lutte contre des seigneurs locaux, auraient nommé cette région en son honneur.

Avant l'arrivée des Portugais en 1480, la contrée était appelée *Ndongo*. Elle avait porté auparavant le nom *Ambonde*<sup>62</sup> et ses habitants étaient appelés *Ambonds* (on trouve également les graphies *Abondos* ou *Abundos*).

<sup>62</sup> *Ibid.* ; BRUZEN DE LA MARTINIÈRE Antoine-Augustin. *Le grand dictionnaire géographique et critique*. Paris, Les Libraires Associés, 1768, p. 404.

L'usage de ces noms, dont l'origine nous est inconnue, est attesté jusqu'en 1828<sup>63</sup>.

Le chercheur Paul Nzinga N'Ditu soutient que le nom *Angola* est la corruption du nom *Ngola*<sup>64</sup>. Le préfixe *a-* est l'article défini «le» en portugais (de même, la région connue chez nous sous le nom «Ambuila» est appelée en koongo *Mbuila*). Pour Paul Nzinga N'Ditu, *Ngola* est lié à *ngo*, «léopard ou panthère», et *nlangu* ou *m'langu*, «eau». *Ngola* signifierait «léopard, panthère des eaux», ou peut-être «poisson-chat», car ces deux félins sont considérés là-bas comme de gros chats sauvages, et la région était faite d'eaux marécageuses riches en silures et poissons-chats. Étant donné qu'une grande partie des souverains de cette région s'identifiaient à un animal puissant de leur contrée, il est fort probable qu'un souverain local identifié d'après son totem (léopard, panthère ou peut-être poisson-chat) eut donné son nom ou titre «Ngola» à ce royaume.

Il convient de mentionner pour lever toute confusion que le nom *Angola* n'a rien à voir avec *Ongola*, l'ancien nom de Yaoundé, la capitale politique du Cameroun (*Ongola* signifie en langue ewondo du Cameroun «la clôture» ou «l'enclos», nom donné en référence à la clôture construite pour empêcher les premiers colonisateurs allemands d'entrer dans la ville).

## Légendes et mythes

La création du royaume de Ngola-Ndongo-Matamba (Angola) semble liée à une disette extraordinaire qui frappa le

<sup>63</sup> WALCKENAER Charles Athanase. *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre: Premiers voyages dans l'océan Atlantique méridional, sur toute la côte occidentale d'Afrique, depuis le cap Lopez-Gonzalvo jusqu'au Cap Negro; Livre XV: Observations des premiers voyageurs sur les royaumes de Loango, de Congo, d'Angola, de Benguella et des pays voisins.* Lefèvre, 1828, p. 74.

<sup>64</sup> Version rapportée par l'Abbé Paul Nzinga, docteur en communication sociale institutionnelle ([www.nenzinga.info](http://www.nenzinga.info)); FORTIA D'URBAN Agricola-Joseph-François (marquis de), MIELLE Jean-François, *Histoire générale du Portugal depuis l'origine des lusitaniens.* Volume 7, Gauthier, 1829, p. 104.

territoire des Mbundu un peu avant le IX<sup>e</sup> siècle. On raconte en pays ndongo qu'un dénommé Ngola Musuri avait reçu la capacité de modeler le fer de son maître et d'en faire tous les instruments dont on pouvait avoir besoin, soit pour l'agriculture, soit pour la guerre, soit pour les usages du quotidien. À cette époque, le commerce était uniquement basé sur des échanges. On troquait tout ce que l'on possédait contre les denrées issues des récoltes ou contre des peaux de bêtes. Comme tout le monde avait besoin des services de Ngola, celui-ci devint très riche. Il construisit de grands magasins, dans lesquels il stocka toutes sortes de légumes et autres vivres qu'on lui avait donnés en échange de ses ouvrages. Il avait la réputation d'être très libéral et exigeait une récompense raisonnable pour son travail. Quand la disette arriva, Ngola ouvrit ses magasins et distribua généreusement ses provisions aux pauvres affamés. Sa charité leur sauva la vie. N'ayant aucun autre moyen de lui témoigner leur reconnaissance, les habitants décidèrent d'un commun accord de l'élire roi. Il devint donc le premier roi du royaume Ndongo, régna sans grand faste et se limita à assurer le bonheur de son peuple. À sa mort, son successeur Ngola Inene modernisa le royaume et le baptisa du nom d'Angola (A-Ngola) c'est-à-dire « sujets de Ngola ».



# Bénin



Le Bénin accède à l'indépendance le 1<sup>er</sup> août 1960 sous la dénomination « République du Dahomey ». En 1972, l'officier Mathieu Kérékou prend le pouvoir. Il adopte en 1974 le marxisme-léninisme comme idéologie officielle du gouvernement et engage un vaste programme de « révolutionnarisation » de la société symbolisé par le changement de nom du pays, devenu la « République populaire du Bénin » en novembre 1975, du nom d'un ancien royaume prestigieux de la région – le royaume du Bénin – qui s'était autrefois épanoui au Nigeria voisin.

C'est pour réduire le poids politique du sud du pays que le nom « Dahomey » a été symboliquement abandonné

en 1975 pour celui de Bénin. Le Dahomey est un ancien royaume fon du sud-est de l'actuel Bénin. Ce nom a été déclaré inapproprié parce qu'il faisait allusion au plus grand groupe ethnique du pays: les Fons (ou Fò, Fonn, Fouin, souvent dénommés Dahoméens à l'époque coloniale). Avant le coup d'État de 1972, le pays avait connu quatre régimes successifs dirigés par des hommes du sud. Le nouveau régime militaire emmené par Mathieu Kérékou disait vouloir par ce changement de dénomination combattre le tribalisme qui avait plongé la République du Dahomey dans l'instabilité. Quand le régime marxiste-léniniste prend fin en 1990, le pays adopte une nouvelle constitution mais conserve le nom « Bénin »: l'appellation du pays devient simplement la « République du Bénin ».

Le royaume du Bénin duquel le pays tire son nom ne recouvre pas le territoire actuel du Bénin, et n'a pas de liens historiques avec le pays sinon de lointaines relations commerciales et quelques incursions militaires<sup>65</sup>. Ce nom a été choisi pour sa neutralité, puisque les frontières politiques actuelles du Bénin réunissent plus de cinquante groupes linguistiques distincts et presque autant de groupes ethniques.

L'étymologie du mot « Bénin » n'est pas établie avec certitude. Une hypothèse dérive « Bénin » d'*Ubini*, mot provenant du yoruba *Ile-ibinu*, signifiant « terre de disputes », qui fait référence à une longue période de conflits ayant sévi dans le royaume. « Bénin » pourrait également être une corruption portugaise du nom de la tribu des *Béni* ou *Bini* (peuple d'Afrique de l'Ouest surtout présent dans le centre-sud du Nigeria). Enfin, une hypothèse qui nous semble peu crédible dérive *Bini* de l'arabe *bani*, signifiant « les fils »<sup>66</sup>.

Il ne faut pas confondre le Bénin actuel avec l'éphémère « République du Benin » qui avait été constituée au Nigeria en 1967 au début de la guerre du Biafra, avec pour capitale Benin City – elle devait son nom à l'ancien royaume du Bénin qui s'était épanoui dans la région.

<sup>65</sup> NANTET Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique: histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 43.

<sup>66</sup> « Étymologie des noms de pays africains. Saviez-vous d'où provient le nom de votre pays ? » ([www.culturebene.com](http://www.culturebene.com)).

## Dahomey

Le Dahomey était un royaume africain situé au sud-est de l'actuel Bénin. À partir de 1894, ce nom a été utilisé pour désigner un territoire de l'Empire colonial français, devenu indépendant en 1960. Le nom *Dahomey*<sup>67</sup>, qui est écrit *Daume* (prononcé *Daoumé*) sur des cartes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, est probablement celui du royaume de *Dauma* dont parle Léon l'Africain dans sa *Description de l'Afrique*.

L'étymologie du mot *Dahomey*, quoique établie, donne lieu à plusieurs versions de la légende sur l'origine du nom de ce royaume.

Une première version soutient que le nom *Danhomé* (en langue fon) est composé de *Dan*, signifiant « serpent », désignant un roi qui résidait à Agbomey, de *ho* signifiant « le ventre » et de *mê* signifiant « dans ». Ce mot signifierait littéralement « dans le ventre du serpent ».

Selon la légende, le roi Dan était importuné par un prétendant au trône, dénommé Houegbadja, qui lui réclamait des parcelles de terrain à n'en plus finir pour pouvoir construire sa résidence. Un jour, fâché et excédé par ces réclamations, le roi Dan lui dit : « Voulez-vous donc vous établir jusque dans mon ventre ? » En réponse, Houegbadja affronta le roi dans un duel à mort et le tua. Il éleva sur le tombeau de Dan son palais royal qu'il appela « dan-ho-mè », ce qui signifie littéralement en fon « dans le ventre de Dan ».

Une autre version de la légende raconte que le roi Houegbadja, petit-fils de Do-Aklin, voulut annexer un État voisin qui avait à sa tête le roi Dan. Assiégé, celui-ci défia Houegbadja de s'installer dans son ventre. Dan fut défait, décapité à Abomey et dans son ventre fut posé le pieu central du palais royal de Houegbadja. Ainsi, le nom signifierait que le roi Houegbadja avait pris son adversaire au mot.

Une troisième version raconte qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle un général qui assiégeait la ville de Canna fit vœu de sacrifier son roi Dan s'il prenait la ville ; après sa victoire il exécuta

<sup>67</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 55.

son vœu en massacrant le souverain et plaçant dans son ventre ouvert la première pierre de son palais.

Toutes ces versions de la légende ont un point commun : elles racontent l'histoire du roi Dan défait par un usurpateur, lequel construisit son palais royal sur le lieu où fut tué et enterré le roi Dan.

Louis-Ferdinand Flutre considère comme erronées ces versions de la légende selon lesquelles *Dahomey* viendrait du roi Dan qui, renversé par un usurpateur, aurait été jeté dans une fosse sur laquelle se serait élevée la nouvelle capitale, *Dan-ho-mè* « sur le ventre de Dan »<sup>68</sup>. En effet, cette légende n'explique pas ce que signifierait le *Dauma* initial, mentionné par Léon l'Africain, et comment il se serait transformé au fil du temps en *Danhomè* ou *Dahomey*<sup>69</sup>. Pour lui, il faudrait chercher l'étymologie de ce nom dans la signification de *Dauma*.

Certains auteurs rapportent que le nom du royaume *Dan-homé* signifierait « dans le ventre du serpent » et serait expliqué par une autre légende, celle d'un serpent sacré, dont le culte était célébré à Ouidah (près de Cotonou, la capitale de l'actuel Bénin).

Quelles que soient les versions formulées de la légende sur l'origine du nom *Dahomey*, elles concourent toutes à consolider l'hypothèse selon laquelle il signifie « dans le ventre de Dan », lequel serait un « serpent » ou un « roi ».

## Surnoms du Bénin

Au début des années 1970, l'espace public du pays se caractérisa par deux tendances principales que résumant assez bien les stéréotypes de « Quartier latin » et « enfant malade » de l'Afrique<sup>70</sup> : d'un côté, une relative permanence

<sup>68</sup> FLUTRE Louis-Ferdinand. *Pour une étude de la toponymie de l'AOF*. Université de Dakar, 1957, p. 112.

<sup>69</sup> MAUNY, *Paris-Dakar*. Voir dans DE PEDRALS, D. P., *Archéologie de l'Afrique noire*, Payot, 1950, pp. 158-178, une longue discussion sur l'expression *Dan-ho-mè* « dans la maison (ho) de Dan », et sur les rapports possibles entre ce nom « Dan » et le Dan biblique, fils de Jacob, dont descendent les Danites, peuple de navigateurs, selon l'Écriture.

<sup>70</sup> *Le Dahomey, « quartier latin » et « enfant malade » de l'Afrique*, Encyclopédie Universalis.

de l'élite politique, majoritairement composée des « évolués » qui firent la renommée du pays dans toute l'Afrique de l'Ouest, de l'autre, une très forte instabilité institutionnelle marquée par d'incessants renversements de pouvoir.

## Quartier latin de l'Afrique

Le Dahomey a été surnommé « le Quartier latin de l'Afrique » en 1948 par le philosophe français Emmanuel Mounier<sup>71</sup> dans son livre *L'éveil de l'Afrique noire*, en référence au célèbre quartier parisien éponyme, en raison du taux élevé de scolarisation et de la qualité des intellectuels et des cadres dahoméens, qui se retrouvaient en poste dans toutes les colonies de l'Afrique occidentale française.

Le Quartier latin de Paris, fort des nombreux établissements universitaires, librairies, collèges et lycées qu'il abrite<sup>72</sup>, a longtemps été considéré comme le lieu du foisonnement des idées et des réflexions. Capitale estudiantine de la culture, il accueillait des clubs de réflexion, des foires, des expositions... C'était le lieu de la vitalité intellectuelle et du bouillonnement créatif, intellectuels et artistes y venaient en nombre.

Dans le Dahomey de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la scolarisation prend beaucoup d'importance. Sous l'influence de missions catholiques et protestantes d'une part, de l'enseignement laïc d'autre part, un enseignement primaire et secondaire se met en place. Les Dahoméens sont nombreux à intégrer la fonction publique et servent dans d'autres territoires de l'Afrique occidentale française. Leur terre d'origine devient réputée pour le nombre, la qualité et la valeur de ses intellectuels et de ses cadres administratifs.

En 1948, Emmanuel Mounier ne tarit pas d'éloges pour magnifier l'intelligence du peuple béninois : « Quoiqu'il en soit, ces populations du Dahomey et du Togo, surtout vers

<sup>71</sup> MOUNIER Emmanuel. *L'éveil de l'Afrique noire*. Éditions du Seuil, 1948.

<sup>72</sup> L'Université de la Sorbonne, le Collège de France, l'École normale supérieure, l'École des Beaux-Arts, la bibliothèque Sainte-Geneviève, pour ne citer que les plus connus.

la côte, sont celles où dès maintenant fleurit la plus fine intelligence africaine. [...] Cotonou, entre la mer et les cocotiers, est le Quartier latin de l'intelligence dahoméenne. C'est de là, sans doute, que partira le plus vif éclair de l'esprit dans l'Afrique [...]. Cette intelligence dahoméenne est étrangement proche du génie français : rationnelle, analytique, agile, dégagée des lourdeurs mystiques de l'âme noire. Sans doute est-ce pourquoi elle a fait la jonction la première. À moins que ce ne soit, comme on le dit ici avec un reflet de malice, parce que le Dahomey est situé sur le méridien de Paris... »<sup>73</sup>

Ce surnom est souvent utilisé comme slogan par des politiciens béninois, pour célébrer l'intellectualisme et le rapport à la science et à la culture de leur peuple. Tel le président du Bénin, Thomas Yayi Boni, qui a utilisé ce surnom pour marteler l'attachement de son pays au savoir lors d'une allocution au Conseil exécutif de l'UNESCO en 2009 : « Le Bénin, ce Dahomey d'hier qu'affectionnait particulièrement Emmanuel Mounier en le qualifiant de « Quartier latin de l'Afrique » demeure une terre passionnée de science et de culture. »<sup>74</sup>

## Enfant malade de l'Afrique

« Enfant malade » de l'Afrique, le Dahomey était atteint d'une instabilité chronique. Le pays connut ainsi, entre 1960 et 1972, une douzaine de coups d'État dont cinq réussis, une dizaine de présidents (six militaires et cinq civils), et changea cinq fois de Constitution.

Après l'indépendance, en 1960, l'armée ne cessa de se politiser et s'autonomisa jusqu'à devenir l'acteur majeur du processus, imposant ses hommes liges ou assumant seule le pouvoir, notamment en 1963, puis de 1965 à 1967 avec le général Soglo, en 1968 avec le putsch du commandant

<sup>73</sup> *Ibid.*

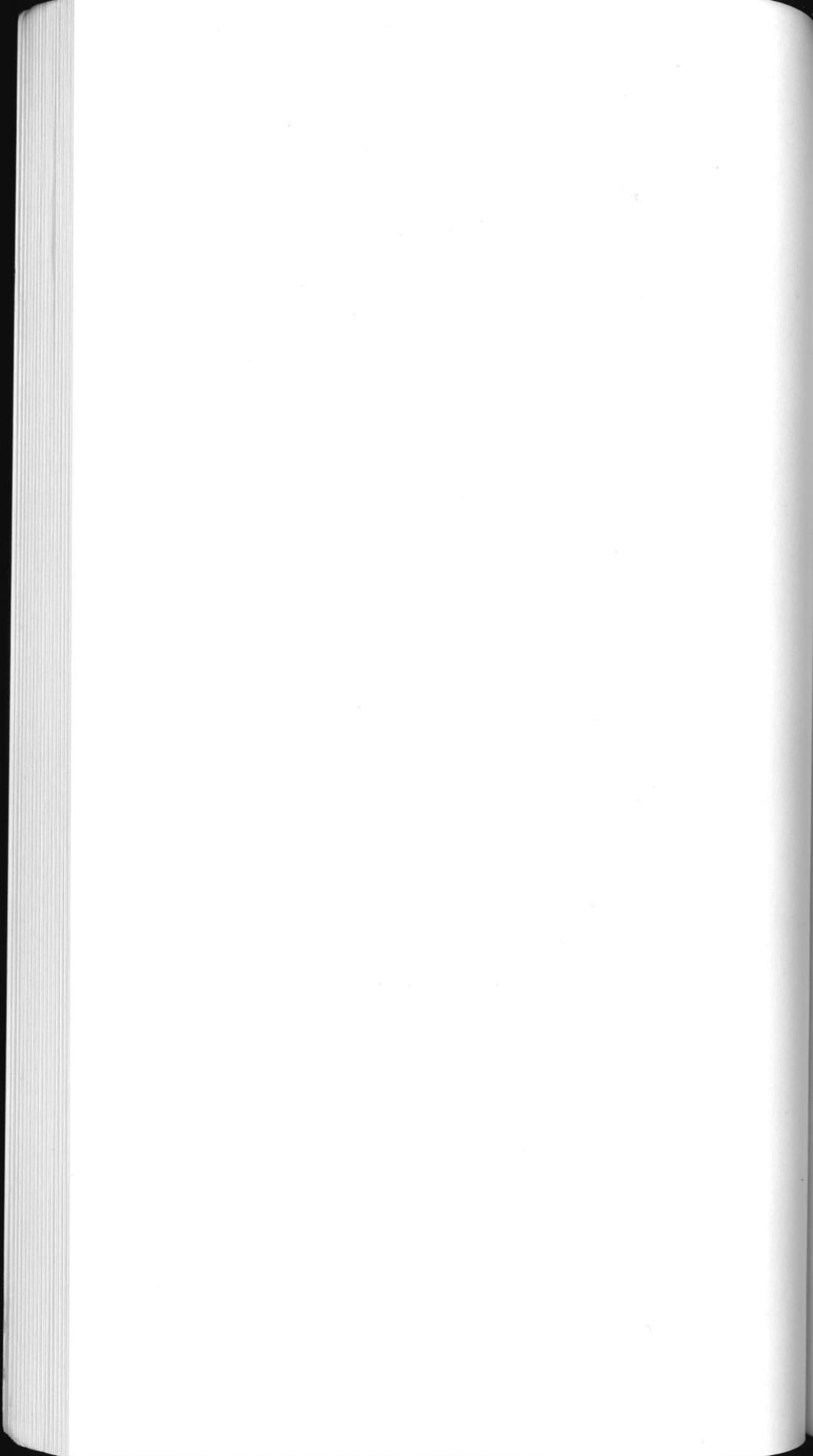
<sup>74</sup> Allocution du président du Bénin (Thomas Yayi Boni) à la 181<sup>e</sup> session du Conseil Exécutif de l'UNESCO, 2 avril 2009 ([www.gouv.bj/spip.php?article1054](http://www.gouv.bj/spip.php?article1054)).

Kouandété et surtout en 1972 avec l'arrivée au pouvoir du colonel Mathieu Kérékou. Celui-ci destitua le Conseil présidentiel et fit mettre en prison les trois précédents présidents. En 1977, il promulgua une nouvelle Constitution, instaurant un régime à parti unique. La même année, une tentative de coup d'État appuyée par des mercenaires échoua et durcit davantage le régime. Les trois anciens présidents restèrent emprisonnés jusqu'en 1981. Cette instabilité s'alimentait de rivalités « ethno-régionalistes » entre Hubert Maga<sup>75</sup>, Sourou Migan Apithy<sup>76</sup> et Justin Thométhin Ahomadegbé<sup>77</sup>. Originaires respectivement du nord (Borgou), du sud-ouest (Porto-Novo) et du centre sud (Abomey), les trois leaders n'eurent de cesse d'exploiter les clivages historiques et ethniques du pays. C'est ainsi qu'ils créèrent des formations politiques aux allures de « partis uniques régionaux ». Ces identifications politiques ethno-régionales marquèrent profondément la structuration de l'espace public dahoméen et nourrirent indubitablement l'instabilité institutionnelle.

<sup>75</sup> Hubert Maga, second élu à la Chambre, à la tête du Rassemblement démocratique dahoméen (RDD).

<sup>76</sup> Sourou Migan Apithy, premier député de la colonie et fondateur du Parti républicain du Dahomey (PRD).

<sup>77</sup> Justin Thométhin Ahomadegbé, leader de l'Union démocratique dahoméenne (UDD), section locale du Rassemblement démocratique africain (RDA).



# Botswana



Le Botswana est un État de l'Afrique australe. Protectorat britannique appelé *Bechuanaland* dès 1885, il devint indépendant en 1966 sous le nom de *Botswana* malgré l'opposition de l'Afrique du Sud qui souhaitait l'intégrer dans son territoire.

*Bechuana* et *Botswana* sont deux variantes orthographiques provenant du mot *Tswana*, qui désigne à la fois l'ethnie la plus importante du territoire et le nom du parler bantou de cette région. Le sens premier de ce mot serait «de même appartenance, sien, propre, pareil». L'ancien nom *Bechuanaland* est formé de ce mot et de l'anglais *land* («pays, terre»), tandis que le nom moderne *Botswana*

correspond au pluriel de *Tswana*, qui se forme avec le préfixe classificateur *ba* ou *bo*. Le Botswana a donc été désigné d'après le nom de ses habitants<sup>78</sup>.

## Surnoms du Botswana

Ce pays est surnommé «le miracle africain», «l'exception du continent»<sup>79</sup> ou encore «la Suisse de l'Afrique». Le Botswana, hormis ses quelques ressources minières, ne disposait pas d'une situation a priori particulièrement favorable: pays enclavé, entouré de la Namibie, de l'Afrique du Sud, du Zimbabwe et de la Zambie, il dispose de moins de 1% de terres arables pour un territoire d'environ 600 000 kilomètres carrés, est soumis à des sécheresses récurrentes et peuplé d'environ 2 millions d'habitants, regroupés pour l'essentiel dans la partie orientale du pays, sur une étroite bande frontalière avec l'Afrique du Sud et le Zimbabwe.

Cette situation n'a pas empêché le Botswana, pays démocratique et multipartite sans interruption depuis son accession à l'indépendance en 1966, de réussir une prouesse unique en Afrique: celle de passer du groupe des vingt-cinq États les plus pauvres du monde à celui des États à revenu moyen supérieur, grâce à l'une des plus fortes croissances du monde (6,1% en moyenne annuelle, de 1966 à la fin des années 1990). Ce pays se classe ainsi fièrement parmi les plus prospères du continent africain. Il est l'un des rares pays du monde qui ait pu afficher, dans la période 1970-2000, une croissance annuelle moyenne de près de 9%.

Le miracle économique botswanéen est fondé sur la diversification des ressources existantes, la stabilité politique et la gestion économique et financière prudente de ses dirigeants, compétents et peu corrompus. La dette

<sup>78</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, pp. 66-67; LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Klincksieck, 1971, p. 62.

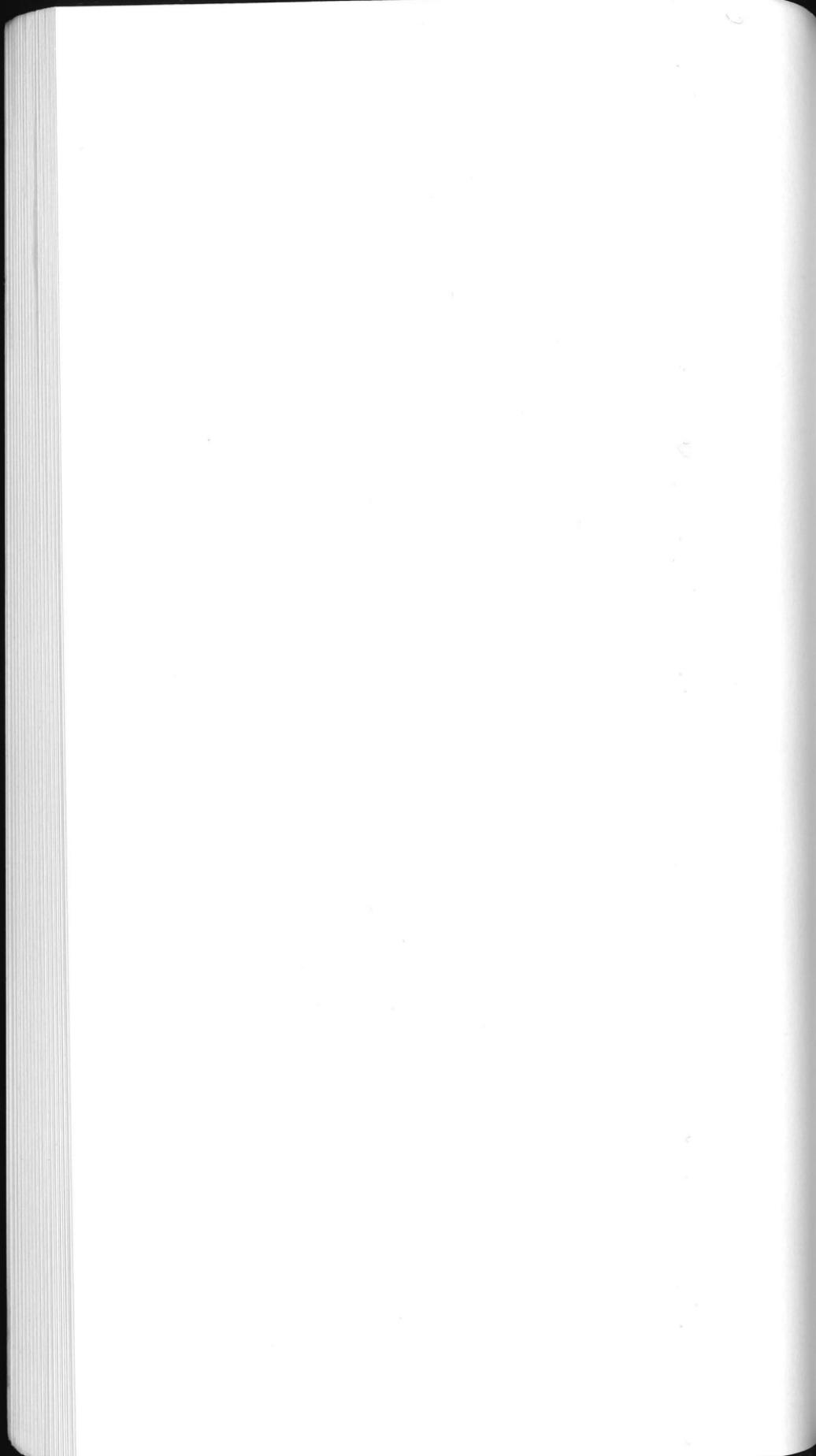
<sup>79</sup> *Botswana*, Encyclopédie Universalis.

extérieure du pays est faible, l'inflation est maîtrisée (7 % par an), les réserves de devises (7 milliards de dollars) sont les plus importantes du monde rapportées au nombre d'habitants. Ces éléments font du Botswana le pays d'Afrique le mieux classé par les instances internationales (Banque mondiale, Transparency International, etc; la Compagnie française d'assurance pour le commerce extérieur considère d'ailleurs le Botswana comme le seul pays d'Afrique présentant « un très bon risque »).

Le Botswana est donc surnommé « le miracle africain », « l'exception du continent » en raison de son exceptionnelle prospérité économique et de sa miraculeuse stabilité politique. Dans une Afrique australe marquée par des accès douloureuses à l'indépendance ou par des conflits raciaux, ce pays fait en effet largement figure d'exception et de miraculé. Il a aussi été surnommé la « Suisse de l'Afrique »<sup>80</sup> par la *Harvard International Review* notamment grâce à un impôt zéro sur les plus-values et à l'important succès de son centre financier international depuis sa création en 2003.

---

<sup>80</sup> Botswana, « Suisse d'Afrique ».  
<http://hir.harvard.edu/blog/khadija-sharife/the-hoover-effect>  
[www.creation-societe-offshore.fr/a-la-une/afrique-evasion-fiscale-en-augmentation](http://www.creation-societe-offshore.fr/a-la-une/afrique-evasion-fiscale-en-augmentation)  
[www.ipsnouvelles.be/print.php?idnews=10884](http://www.ipsnouvelles.be/print.php?idnews=10884)



# Burkina Faso



Le Burkina Faso était autrefois appelé « Haute-Volta ». Ancienne colonie française, la Haute-Volta obtient son indépendance le 5 août 1960. Le 4 août 1984, au premier anniversaire de la « Révolution »<sup>81</sup> qui a mis au pouvoir

---

<sup>81</sup> La révolution burkinabè est une période de l'histoire du Burkina Faso allant du 4 août 1983 au 15 octobre 1987. Le coup d'État du 4 août 1983 place Thomas Sankara à la présidence du Conseil national révolutionnaire (CNR). Il définit son programme comme nationaliste et anti-impérialiste. Outre le changement du nom du pays et de l'hymne national, le gouvernement révolutionnaire entreprit de nombreuses réformes majeures pour combattre la corruption et améliorer l'éducation, l'agriculture et le statut des femmes. La période révolutionnaire s'est achevée le 15 octobre 1987 lors de l'assassinat de Thomas Sankara par les hommes de son ancien camarade, le capitaine Blaise Compaoré.

Thomas Sankara<sup>82</sup>, le nom « République de Haute-Volta » hérité de la colonisation est changé pour *Burkina Faso*. Ce nom provient de la combinaison des deux principales langues du pays, le moré et le dioula. *Burkina* en langue moré signifie « intégrité, honneur » ; *faso* en langue dioula signifie « territoire, terre de nos ancêtres, patrie ». *Burkina Faso* signifie donc « pays ou patrie des hommes intègres ».

Selon la constitution nationale<sup>83</sup> adoptée par référendum le 2 juin 1991, les habitants du pays sont appelés les *Burkinabè* (mot invariable)<sup>84</sup>. Le suffixe *-bè* désigne l'habitant (homme ou femme) en langue foulfouldé, parlée par les Peuls, ce peuple d'éleveurs nomades présents dans de nombreux pays d'Afrique de l'Ouest. Le choix de *burkinabè* est avant tout une décision politique, historique et nationaliste : ce mélange des trois langues (moré, dioula, foulfouldé) ayant le statut de langues nationales au côté du français dans la dénomination du pays et de ses habitants traduit la volonté d'unification d'une société multiethnique (plus de 60 ethnies)<sup>85</sup>. L'objectif de ce choix était aussi de signifier symboliquement aux yeux du monde que l'ère de la colonisation était bel et bien terminée tout en tentant de susciter des sentiments d'appartenance nationale. Aussi, dans ce sillage nationaliste, divers organismes suivirent l'exemple gouvernemental.

Dans la langue française, on utilise les formes « Burkinais » ou « Burkinabés » pour désigner les habitants de ce pays même si, rappelons-le, selon la constitution seul « burkinabè » est admis, et est invariable<sup>86</sup>.

<sup>82</sup> Thomas Sankara est un homme politique anti-impérialiste, panafricaniste et tiers-mondiste burkinabé. Il est né le 21 décembre 1949 à Yako en Haute-Volta et mort assassiné le 15 octobre 1987 à Ouagadougou au Burkina Faso.

<sup>83</sup> Constitution du Burkina Faso adoptée par référendum le 2 juin 1991, Assemblée nationale du Burkina Faso, 1991.

<sup>84</sup> Cette appellation ne suit pas les règles grammaticales connues de la langue française.

<sup>85</sup> ZONGO Bernard. *Parlons mooré*. Paris, L'Harmattan, 2004.

<sup>86</sup> En France, l'arrêté du 4 novembre 1993 ne reconnaissait que les formes *Burkinabè* et *Burkinais*. Tandis que la Recommandation du Journal officiel de la République française n° 0223 du 24 septembre 2008 ne reconnaît que les formes *Burkinabé(e)*. Au Canada, le Bureau de la traduction recommande la forme *Burkinabé*.

En français, on utilise « Faso », « Burkina » ou « Burkina Faso » dans les usages courants et « Burkina Faso » dans les usages officiels. Certains linguistes puristes considèrent qu'il est fautif d'utiliser « République du Burkina Faso » : pour eux, c'est une tautologie, le terme « Faso » remplaçant celui de « République » dans la mesure où il signifie « pays » ou « patrie ». Ils conseillent donc de parler de « République du Burkina » et du « président du Faso » (ou président de la République).

## Haute-Volta

La colonie de Haute-Volta fut établie le 1<sup>er</sup> mars 1919. Le 5 septembre 1932, elle fut dissoute et ses différentes parties furent administrées par le Niger, le Soudan français (futur Mali) et la Côte d'Ivoire où se développa l'économie du cacao. Le pays allait voir son capital humain mis au service de ces autres colonies qui, elles, avaient besoin de main-d'œuvre. Le 4 septembre 1947, la colonie de Haute-Volta fut recréée dans ses frontières initiales au sein de l'Union française avant sa dissolution. Elle devint indépendante le 5 août 1960 en tant que « République de Haute-Volta ».

Le nom « Haute-Volta » vient d'un fleuve dont la partie supérieure coule dans la région, qui fut nommé *Rio da Volta* au XV<sup>e</sup> siècle par les explorateurs portugais. Les habitants de la Haute-Volta sont appelés « Voltaïques ».

Si cette étymologie est établie avec certitude, le choix du nom *Volta* a cependant mis à l'épreuve la sagacité et l'imagination de nombreux étymologistes et historiens. En langue portugaise, *volta* signifie « tour », « courbe »<sup>87</sup>.

Pour le scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle Charles-Athanase Walckenaer « la rivière Volta a reçu ce nom des Portugais, à cause de son entrée dans la mer qui ressemble à un saut »<sup>88</sup>.

<sup>87</sup> Il s'agit d'un emprunt de l'italien *volta* (« tour »), dérivé du latin populaire *volvila* (de la famille de *volvere* « tourner », *volvitare*).

<sup>88</sup> WALCKENAER Charles-Athanase. *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre*. Lefèvre, 1827.

Cette signification est jugée incertaine par son contemporain Thomas Edward Bowdich<sup>89</sup>.

Pour l'ethnographe Maurice Delafosse, «La Volta doit peut-être son nom aux sinuosités de son cour inférieur, qui l'auraient fait ainsi appeler par les Portugais. Mais il se peut aussi que ce soit l'appellation que les indigènes donnent à son embouchure.»<sup>90</sup>

Le marchand hollandais William Bosman écrit au XVIII<sup>e</sup> siècle que «le Rio da Volta a reçu ce nom des Portugais, pour exprimer la rapidité de son cours et surtout celle de son reflux»<sup>91</sup>. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Jacques-Philibert Rousselot de Surgy reprend cette hypothèse et ajoute qu'«un auteur moderne place sa source dans le royaume d'Akan qui borde au sud celui de Gajo vers le neuvième degré de latitude du Nord. Cette rivière traverse de là le pays de Tafou, dont on vente les mines d'or et descend ensuite vers le sud par Quako, Aboura, Ingo et d'autres lieux.»<sup>92</sup>

Pour Bernard Nantet, le fleuve tient son nom du virement de cap plein sud-ouest, suivi par les marins portugais pour éviter les calmes et les courants contraires qui rendent si difficile la navigation en direction du sud du continent. Il soutient aussi que le fleuve a été nommé ainsi par les marchands d'or portugais parce que le fleuve était à la limite de leurs explorations, à partir de laquelle ils étaient censés faire demi-tour<sup>93</sup>: le terme Haute-Volta «a été donné par la colonisation [...]; quand les premiers navigateurs portugais ont exploré les côtes de l'Afrique, à un moment donné ils se sont trouvés face à des vents contraires et ils ont mis beaucoup de temps à comprendre, à trouver qu'il fallait revenir vers l'Ouest pour reprendre d'autres vents et continuer pour

<sup>89</sup> Thomas Edward Bowdich était un explorateur et naturaliste britannique, né en 1790 à Bristol et mort le 10 janvier 1824 à Banjul (Gambie).

<sup>90</sup> FLUTRE Louis-Ferdinand. *Pour une étude de la toponymie de l'AOF*. Université de Dakar, 1957, p. 37.

<sup>91</sup> Lettre XVIII, 1705 («Rio Volta so called by reason of its rapid course and reflux»).

<sup>92</sup> ROUSSELOT DE SURGY Jacques-Philibert. *Histoire générale des voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues*. Chez Didot, 1759, p. 85.

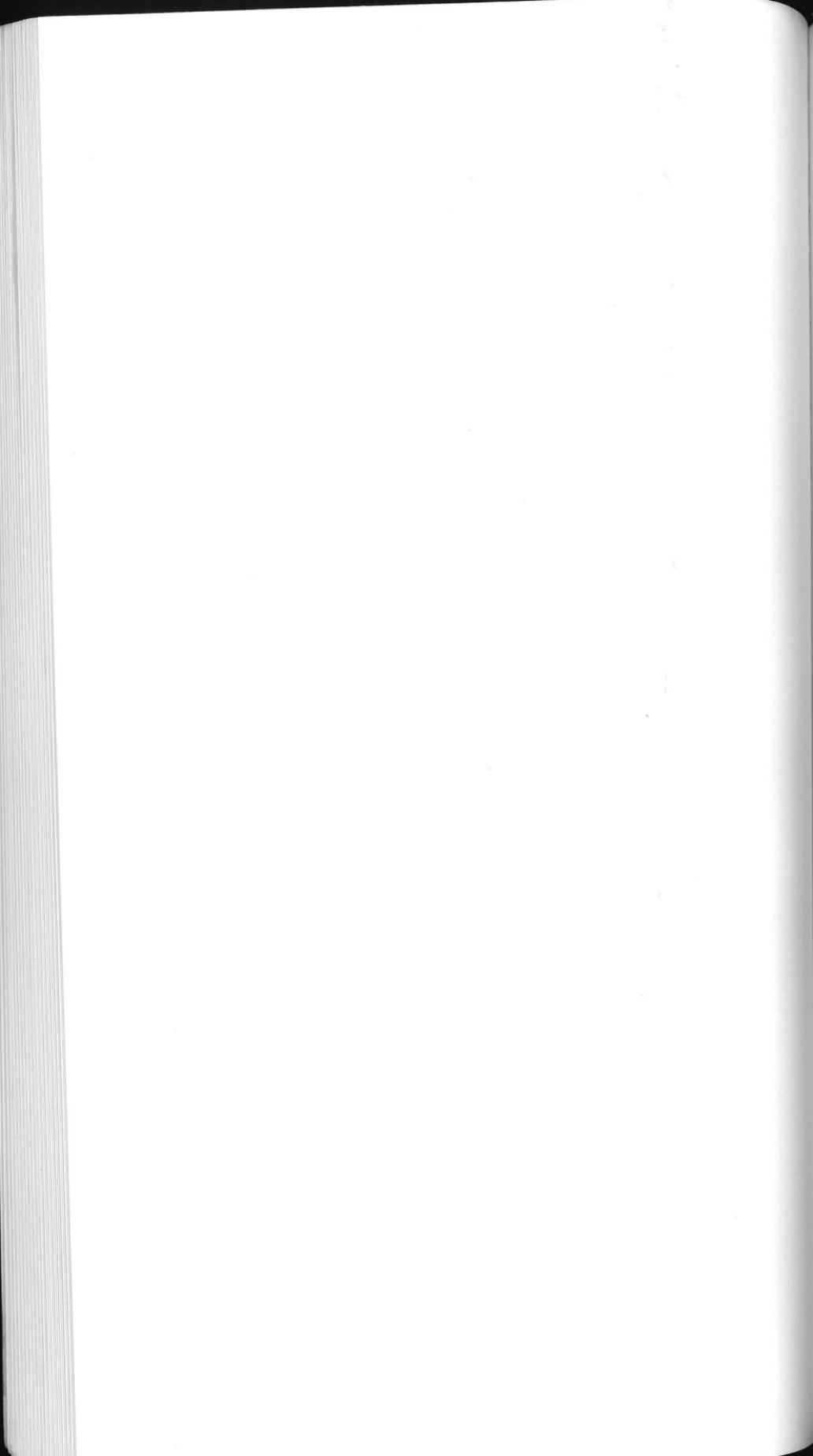
<sup>93</sup> NANTET Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique: histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 151.

éviter les faibles vents du Golfe de Guinée. Et ça, ça s'appelle la « *volta* ». La *volta* c'est donc le fait de faire demi-tour, de virevolter. Et à ce niveau-là se trouve un fleuve qui a été nommé Volta. C'est devenu un endroit géographique. On a pris les sources de ce fleuve qui se trouvait dans cette région, dans ce pays-là et on a donné au pays le nom de Haute-Volta. »<sup>94</sup>

Bien que l'État ait abandonné le nom « Haute-Volta », le mot *volta* subsiste cependant à travers le fleuve Volta et le lac du même nom, entre autres exemples.

---

<sup>94</sup> RFI, « Danse des mots », Les Sapeurs du français : Bernard Nantet.



# Burundi



Le Burundi a pris ce nom quand il a accédé à l'indépendance, le 1<sup>er</sup> juillet 1962. Ce nom a remplacé *Urundi*, nom donné depuis la colonisation allemande en 1891 et conservé à travers le mandat belge entre 1922 et 1962<sup>95</sup>.

L'étymologie populaire veut que *Burundi* signifie dans la langue locale, appelée kirundi, rundi, roundi ou encore urundi, «pays de ceux qui parlent le kirundi». Le préfixe *bu-* est un classificateur de noms de lieux; on le retrouve dans *Bujumbura* et *Bukavu*. L'étymologie du thème *-rundi*

<sup>95</sup> NANTET Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique: histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 291.

n'est pas connue. Ainsi, l'origine communément admise du mot « Burundi » n'est pas certaine.

## Ruanda-Urundi

L'histoire du Burundi se confond avec celle du Rwanda, du moins jusqu'à l'indépendance. Le territoire du Ruanda-Urundi faisait partie de l'Afrique orientale allemande (*Deutsch-Ostafrika*) qui était une colonie créée dans les années 1880. En 1890, Londres et Berlin signèrent le traité de Heligoland-Zanzibar, qui donnait l'Heligoland à l'Allemagne et définissait les limites de l'Afrique orientale allemande. Les frontières exactes ne furent tracées qu'en 1910.

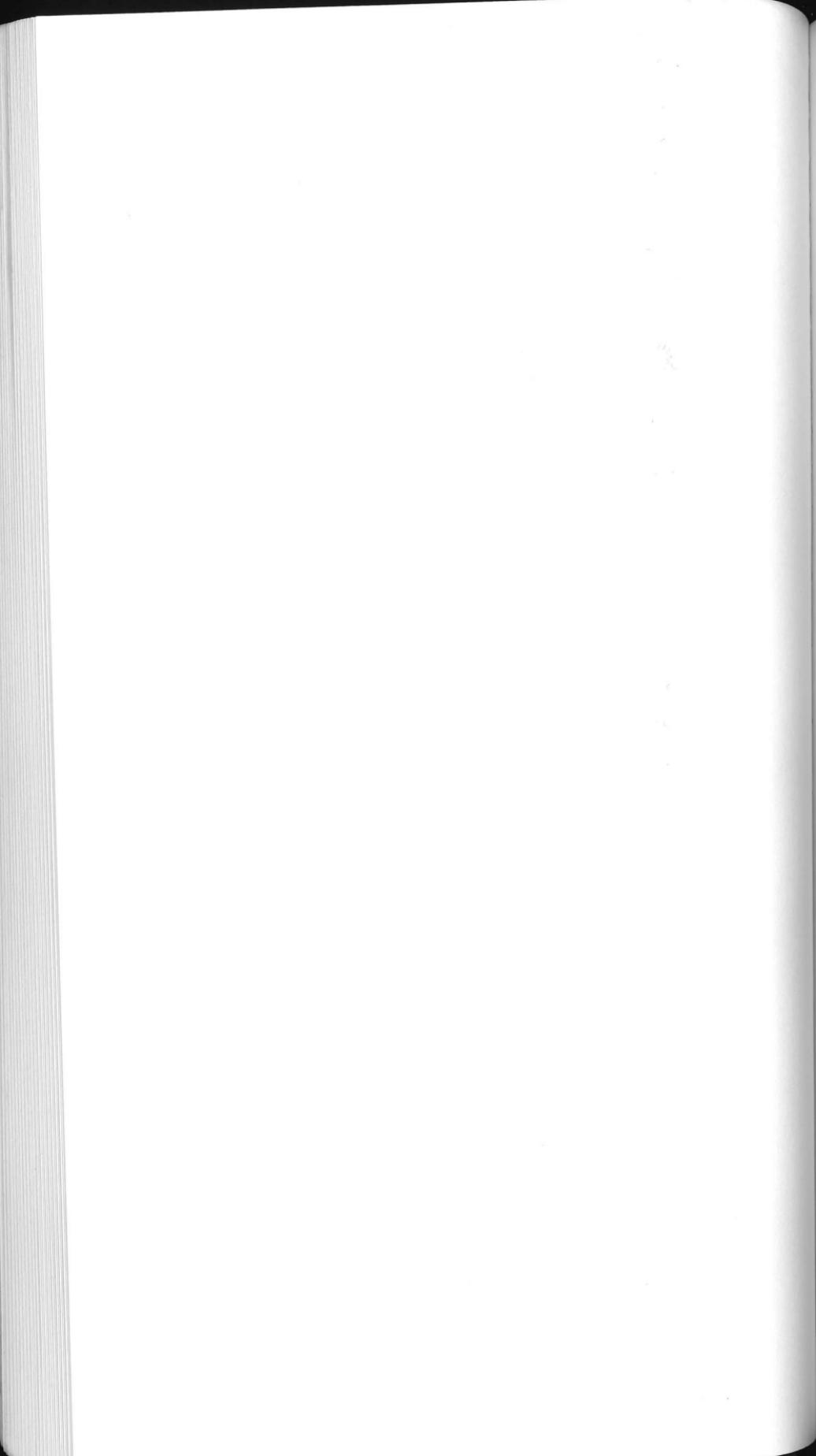
L'un des buts de guerre allemands pendant la Première Guerre mondiale était la formation de la colonie de l'Afrique centrale allemande (*Deutsch-Mittelafrika*), sous la forme d'un empire fermé en reliant les colonies d'Afrique orientale allemande, le Sud-Ouest africain allemand et le Cameroun<sup>96</sup>. Pour les concepteurs d'une Afrique centrale allemande, cette dernière devait, en tant que signe de la puissance allemande, atteindre le même rôle que l'Inde pour l'Empire britannique. Mais la défaite allemande à l'issue de la Première Guerre mondiale anéantit ces ambitions. L'Afrique orientale allemande fut conquise par les armées britannique et belge et fragmentée à l'issue de la guerre pour donner naissance au Ruanda-Urundi (Empire colonial belge) et au Tanganyika (Empire britannique). L'Allemagne, vaincue, dut en effet renoncer à son empire colonial, confié aux pays vainqueurs par le Traité de Versailles en 1919. La Société des Nations confia à la Belgique en 1923 un mandat sur le Ruanda-Urundi qui allait devenir plus tard le Rwanda et le Burundi. En 1925, ces territoires furent rattachés au Congo belge dont ils constituaient désormais la septième province tout en

<sup>96</sup> BIHL Wolfdieter (Éd.). *Deutsche Quellen zur Geschichte des Ersten Weltkrieges Darmstadt*, 1991, pp. 58-59; FISCHER Fritz. *Griff nach der Weltmacht. Die Kriegszielpolitik des kaiserlichen Deutschland 1914/18*. Düsseldorf, 1964. pp. 115-116.

conservant un statut conforme au mandat et une personnalité juridique distincte.

## Surnoms du Burundi

Le Burundi est surnommé «la Suisse de l'Afrique» en raison de la petitesse de son territoire, de ses lacs, de son relief (ses montagnes), de ses paysages verdoyants, bucoliques et somptueux. En raison de sa position géographique, le Burundi est aussi appelé «le cœur de l'Afrique». À l'instar du Rwanda, son relief montagneux lui a également valu le surnom de «pays des milles collines». En effet, sur une carte à petite échelle, il apparaît comme un gros massif montagneux dont les altitudes sont comprises entre 1200 et 2600 m environ.



# Cameroun



Le nom « Cameroun » est un héritage portugais. Les explorateurs des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles qui abordèrent l'estuaire du fleuve appelé actuellement Wouri furent frappés par l'abondance et le foisonnement de crevettes si bien qu'ils le baptisèrent *Rio dos Camarões* (« rivière des crevettes ») ce qui, par déformation, donna naissance au nom « Cameroun ».

Si l'étymologie est incontestable, le débat historique sur l'identité du (ou des) Portugais ayant « découvert » l'estuaire du Wouri et lui ayant donné le nom *Rio dos Camarões* n'est pas encore tranché<sup>97</sup>. Certaines hypothèses penchent pour Fernando Póo et son équipage, qui explorèrent les côtes

<sup>97</sup> OWONA Adalbert. *La naissance du Cameroun 1884-1914*. L'Harmattan, pp. 9-16.

camerounaises en 1472 ; d'autres soutiennent que le fleuve doit son appellation à Jean de Santarem et Pierre d'Escobar ou peut-être à Lopo Gonzalves<sup>98</sup>.

L'appellation *Rio de los Camaros* est attestée sur une carte de Juan de la Cosa datant de 1500<sup>99</sup>. De là, le nom fut étendu à la région avoisinante, puis à tout l'arrière-pays auquel il est resté attaché. *Camarões* a aussi été utilisé pour désigner les montagnes proches de la rivière du Wouri jusque vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce mot a par la suite évolué en *Camarones* quand le Portugal est passé sous la dépendance espagnole.

Lorsque l'Allemagne établit son protectorat<sup>100</sup> sur ce territoire en 1884, elle lui donna ce nom – qui désignait alors la région de Douala – sous la forme germanisée de *Kamerun*. En même temps, la ville principale, appelée alors *Duwalé* par ses habitants, fut rebaptisée *Kamerun-Stadt*. Puis un décret allemand du 1<sup>er</sup> janvier 1901 imposa le nom *Kamerun* pour l'ensemble du pays, tandis que la ville, renseignement pris auprès des populations locales, fut renommée « Douala » par une dérivation de *Duwalé*.

Au terme de la Première Guerre mondiale, le traité de Versailles consacra le partage du « Kamerun allemand » en deux territoires confiés à la France et au Royaume-Uni par des mandats de la Société des Nations en 1922. La majeure partie (les quatre cinquièmes) passa sous l'autorité française sous le nom de « Cameroun ». Le reste devint *British Cameroon* ou *Cameroons* dont une partie est aujourd'hui intégrée au Nigeria. En effet, les Britanniques découpèrent administrativement ce territoire en deux régions, le *Northern Cameroons* et le *Southern Cameroons*. Lorsque le Cameroun français et le Nigeria devinrent indépendants en 1960, se posa la question de ce qu'il convenait de faire du *Cameroons*.

<sup>98</sup> DA COSTA Georges. « Les découvreurs du Cameroun furent portugais », in *Togo-Cameroun*, septembre-octobre-novembre 1929, pp. 271-276 ; BAIÃO Antonio (et al.), *Historia da expansão portuguesa no mundo*. Lisbonne, 1937, I, p. 360.

<sup>99</sup> DERROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 86.

<sup>100</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencsiek, 1971, p. 73. En allemand *Schutzgebiet*.

À l'issue d'un référendum, le *Northern Cameroons* fut rattaché le 31 mai 1961 au Nigeria, tandis que le *Southern Cameroons* fusionna avec l'ex-Cameroun français (devenu indépendant le 1<sup>er</sup> janvier 1960 sous le nom de « République du Cameroun ») pour constituer la République fédérale du Cameroun le 1<sup>er</sup> octobre 1961. Le pays fut renommé « République unie du Cameroun » le 20 mai 1972, puis « République du Cameroun » en 1984.

La forme *Kamerun* est encore utilisée à ce jour par les nationalistes nostalgiques de la colonisation allemande. Elle a resurgi pendant la colonisation française et a été popularisé par l'Union des populations du Cameroun (UPC) qui souhaitait la réunification des Cameroun français et britannique. « L'UPC utilisait le mot « Kamerun », écrit à l'allemande pour faire référence au temps où le Cameroun était sous la botte allemande, mais uni. L'utilisation d'un mot allemand quelques années seulement après 1945, dans une colonie française arrachée les armes à la main au Reich, sonne comme une immense provocation [...] Mais, qu'on ne s'y trompe pas, l'UPC ne développe aucune sympathie pro-allemande : ni nostalgie envers la période de domination allemande ni encore moins indulgence à l'égard du régime nazi [...] Mais ce mot germanique place l'UPC en dehors de la sphère linguistique francophone et même en dehors du référentiel français, encore marqué par l'antagonisme franco-allemand. Cette orthographe, tout comme la demande de réunification, a le mérite de sortir du tête-à-tête avec la France ou le Royaume-Uni [...] « Dieu a créé un seul Cameroun », ose Um Nyobè au congrès d'Eséka de 1952.<sup>101</sup> »

## Wouri

Il est communément admis que le fleuve était appelé *Mundja Mw'Ewodi* en tout cas depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, ce qui

<sup>101</sup> DELTOMBE Thomas, DOMERGUE Manuel, TATSITSA Jacob. *Kamerun! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique - 1948-1971*. La Découverte, 2011, p. 93; UM NYOBE Ruben. « Rapport présenté au Ile congrès statuaire de l'UPC ».

signifie « fleuve d'Ewodi » en langue duala, Ewodi étant la localité abritant le lit du fleuve. Pendant la colonisation du Cameroun par les Allemands (1884-1916), ces derniers tronquaient de nombreux mots du vocabulaire local qu'ils interprétaient à leur façon. C'est ainsi que *éwodi* fut transformé en *wouri*; un mot qui n'a pas d'étymologie locale. Subséquemment, le fleuve Ewodi devint le fleuve Wouri. Toutefois, de nombreux chercheurs locaux trouvent cette version un peu forcée<sup>102</sup>. Pour eux, cette version, qui ne repose sur aucune réalité historique, n'est qu'une pure fabrication. Ekwe Mardochée Roger soutient notamment que le nom Wouri vient de *Lep u Wouri* qui signifie « rivière entière ».

## Ambazonie

En 1972, suite à un référendum, le tout premier président du Cameroun Amadou Ahidjo supprime l'État fédéral pour le remplacer par un État unitaire. Ainsi, la « République fédérale du Cameroun » devient « République unie du Cameroun ». Quelques années après, indépendantistes et autonomistes remettent cela en cause, arguant que les droits de la minorité anglophone ne sont pas respectés par la majorité francophone. « Ils estimaient avoir été lésés par le processus de réunification du pays et reprochaient aux francophones d'avoir accaparé pouvoir et richesses, dont celles issues du pétrole, extrait au large des côtes du sud-ouest anglophone. Ils réclamaient le retour du fédéralisme. Parmi eux, les plus radicaux pensent que l'indépendance est nécessaire pour garantir ces droits. Plusieurs personnalités se sont engagées dans cette cause, comme l'avocat Fon Gorgi Dinka qui a fait sensation en 1985, en revendiquant l'indépendance de l'ancien Southern Cameroons, qu'il a rebaptisé *Ambazonia*. »<sup>103</sup>

Le 10 octobre 1990, le « Conseil de restauration ambazonien » a fait une proclamation formalisant l'indépendance

<sup>102</sup> EKWE MARDOCHÉE Roger. *Pour une nouvelle histoire : l'origine Basaa du nom et du groupe Douala*. Éditions Espoir, 2010.

<sup>103</sup> PIGEAUD Fanny. *Au Cameroun de Paul Biya*. Paris, Karthala, 2011, pp. 130-131.

de «l'Ambazonia» et a désigné HRH Fon Gorji-Dinka président de la «République d'Ambazonia». Cette déclaration d'indépendance n'a été reconnue par aucun pays et la zone est restée sous contrôle de la République du Cameroun.

Le nom *Ambazonia* a été préféré à *Southern British Cameroons* afin de ne pas confondre cette zone avec la région territoriale du sud (*Southern Cameroon*). Les «autonomistes ambazoniens» avaient à cœur de trouver un nom local afin de bannir «Cameroun» qu'ils considéraient comme le symbole du lourd fardeau de l'héritage colonial. Pour cela, ils ont fouillé dans les livres d'histoire et inventé le nom *Ambazonia*. Celui-ci dérive d'*Ambas*, nom donné à la région de l'embouchure du fleuve Wouri. En 1858 Alfred Saker, de la Société missionnaire baptiste anglaise, avait fondé une colonie avec des esclaves libérés à l'endroit appelé aujourd'hui Limbé (dans la région camerounaise du sud-ouest). Ce site, en forme de baie, avait alors reçu le nom anglais *Ambas Bay*<sup>104</sup> («la baie d'Ambas»).

De nombreuses hypothèses sont formulées sur l'étymologie d'*Ambas*. Un texte du XVIII<sup>e</sup> siècle soutient que ce territoire avait été nommé par les Portugais *terra alta de Ambozi* à cause de ses montagnes<sup>105</sup>. Les sécessionnistes ambazoniens abondent dans le même sens : selon eux *Ambas* est une réponse des insulaires Bota aux marins portugais quand ils leur ont posé la question : «Quel est le nom de ces montagnes enflammées ?»<sup>106</sup> En dépit de nos recherches,

<sup>104</sup> Sur le plan musical se sont développés dans les années 1930 une danse et un rythme appelés *ambas-bay* qu'on retrouvait dans la sous-région de Douala. Cette musique, jouée à l'aide d'une petite guitare à quatre ou cinq cordes (*moundende*) et des bouteilles, a envahi le reste du Cameroun et même d'autres pays d'Afrique centrale. Le guitariste faisait circuler sa musique dans les villages, accompagné par le public qui donnait la rythmique à l'aide de bouteilles frappées avec des fourchettes. Véritables virtuoses, les musiciens étaient également d'excellents danseurs, continuant souvent à jouer tout en sautant simultanément sur des tables. Dans les années 1935-1940, l'*ambas-bay* évolue et prend le nom d'*assiko*. À la fin des années 1950, Jean Bikoko Aladin en devint l'une des plus grandes vedettes.

<sup>105</sup> PREVOST Antoine François. *Histoire générale des voyages, ou, Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues*. Didot, 1761, p. 70.

<sup>106</sup> *Sept points résumés à la défense de l'Ambazonie (la question du nom)*, compilation publiée le 25 mars 2005 sur le site du mouvement sécessionniste [www.ambazonia.org](http://www.ambazonia.org) par Justice Muluh Mbu, secrétaire général du Conseil populaire d'émancipation de l'Ambazonie (*Ambazonia people's Emancipation Council*) en réaction à une publication sur [www.postwatchmagazine.com](http://www.postwatchmagazine.com).

nous n'avons pas pu définir le lien entre le nom « Ambas » et les montagnes.

Une version communément admise et relayée par de nombreux auteurs veut que cette appellation émane de *Tierra Alta d'Ambozes*, probablement donnée par un marchand d'esclaves portugais qui aurait visité cette zone vers 1699<sup>107</sup>. Mais pour les sécessionnistes ambazoniens, la baie d'Ambas n'a jamais été appelée « baie d'Amboze »<sup>108</sup>. Pour eux, *Ambas* n'a aucun lien avec le nom *Tierra Alta d'Ambozes*, qui ferait référence à un certain Ambozes qui aurait mis pied le premier dans la future baie d'Ambas vers 1699<sup>109</sup>.

Une autre hypothèse avancée par les sécessionnistes ambazoniens veut que ce nom soit un autre nom pour désigner des cannibales<sup>110</sup>. C'est une hypothèse qui ne repose sur aucun fondement ; il convient de la bannir.

Les sécessionnistes ambazoniens cherchent manifestement une étymologie idéale et glorieuse qui leur siéra pleinement. Selon eux, « L'île où Amboze met les pieds pour la première fois était déjà appelée l'île Ambas. Elle a été appelée Ambas parce qu'elle était si fertile qu'il suffisait juste de jeter des grains pour les voir pousser et porter une récolte dans deux à trois semaines »<sup>111</sup>. Cette hypothèse est à mettre en lien avec une explication donnée par le dictionnaire anglais Webster : « le mot Ambash a des origines africaines touchant aux plantes d'herbes ; l'ambre (amber) est aussi liée avec des sols – des sols brunâtres, riches sombres ; donc il est même naturel de considérer Ambas comme ayant un rapport avec des sols riches que

<sup>107</sup> *Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations de voyage par terre et par mer, contenant... l'état actuel de toutes les nations, enrichie de cartes géographiques*, Volume 6, De Hondt, 1748, p. 61 ; PREVOST Antoine François. *op.cit.*, p. 70.

<sup>108</sup> Site internet officiel du mouvement : [www.ambazonia.org](http://www.ambazonia.org)

<sup>109</sup> *Sept points résumés à la défense de l'Ambazonie (La question du nom)*, compilation publiée le 25 mars 2005 sur le site du mouvement sécessionniste [www.ambazonia.org](http://www.ambazonia.org) par Justice Muluh Mbuhi, secrétaire général du Conseil populaire d'émancipation de l'Ambazonie (*Ambazonia people's Emancipation Council*) en réaction à un poste publié sur [www.postwatchmagazine.com](http://www.postwatchmagazine.com).

<sup>110</sup> *Ibid.*

<sup>111</sup> *Ibid.*

d'y trouver un rapport avec le cannibalisme et un certain « Amboze », »<sup>112</sup> L'heureuse coïncidence qui voudrait qu'un dénommé Amboze eût mis les pieds dans une île appelée Ambas bien avant son arrivée, et que ces deux noms n'auraient aucun lien, semble un peu trop forcée pour être plausible.

Ainsi, les sécessionnistes ambazoniens soutiennent qu'« Ambazonie » vient de la baie d'Ambas qui vient du mot *Ambas*, l'ambre, signifiant « sols brun foncé et fertiles ». Cependant, cette étymologie paraît un peu forcée et arrangée.

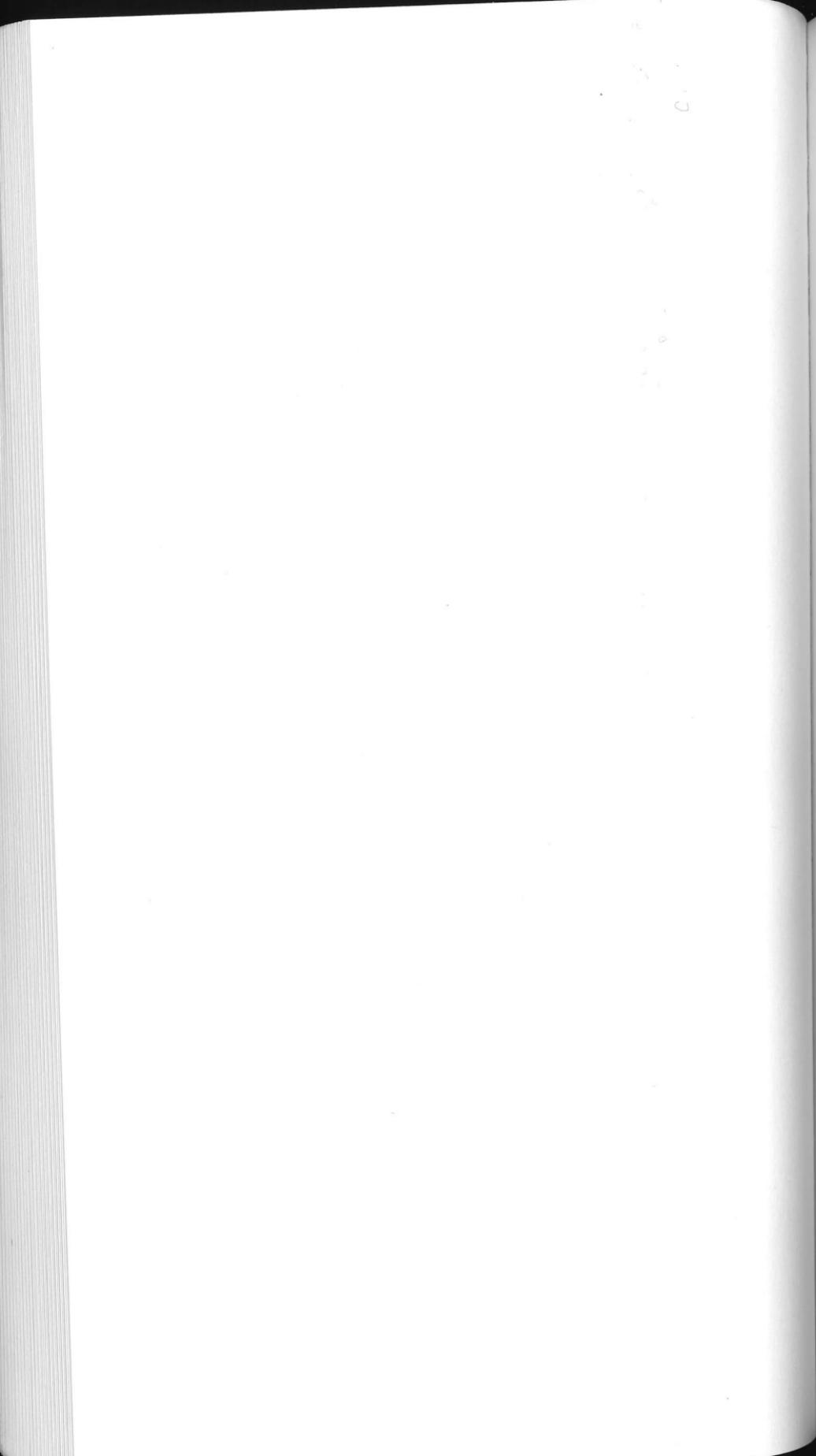
Malgré leurs tentatives acharnées de trouver une étymologie idéale, les sécessionnistes Ambazoniens ne réussissent pas à convaincre. Si *Ambazonia* dérive bien d'Ambas-Bay, l'étymologie d'Ambas ne fait pas l'unanimité. Nous pensons que ce mot émane de *Tierra Alta d'Ambozes*, expression utilisée par plusieurs auteurs anciens pour désigner une partie de l'ancien *Southern Cameroons*, soit à cause de ses montagnes soit à cause d'un marchand portugais qui y aurait mis pied en 1699.

## Afrique en miniature

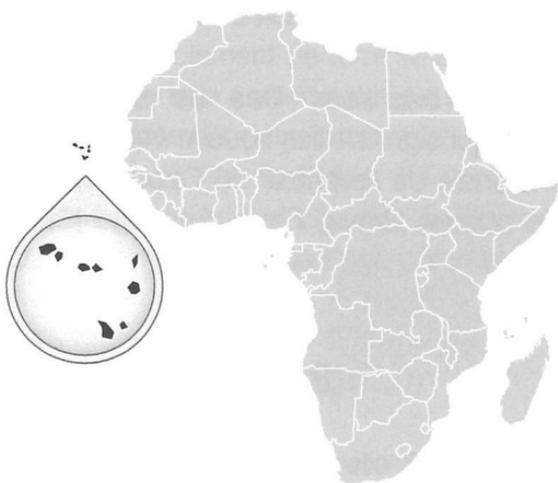
Le Cameroun est surnommé « l'Afrique en miniature » en raison de sa diversité climatologique, géographique, humaine, culturelle. Cette qualification aurait été lancée pour la première fois dans les années 1970 par le Ministère camerounais du tourisme. Le pays comporte en effet des climats variés allant des forêts tropicales du sud à la savane du nord en passant par les montagnes de l'ouest. Ce surnom vaut aussi pour ses peuples puisqu'on ne compte pas moins de 366 ethnies et 240 langues dans ce pays. Les climats, les cultures et la géographie diversifiée du Cameroun donneraient l'impression à un voyageur étranger de visiter plusieurs pays d'Afrique à la fois.

---

<sup>112</sup> *Ibid.*



# Cap-Vert



Ce pays tient son nom de la presqu'île du Cap-Vert (appelée plus simplement «le Cap Vert» lors de sa découverte) qui constitue le point le plus occidental du continent africain.

En 1444, le navigateur portugais Dinis Dias aperçut un cap dont la végétation luxuriante contrastait avec les étendues arides de l'arrière-pays qu'il avait longées jusque-là et le nomma *Cabo Verde* («Cap Vert»). Ce cap fut donc appelé ainsi en raison de sa richesse végétale (de la même manière, le «cap Blanc» fut nommé ainsi par les Portugais parce qu'ils le trouvèrent blanc, aréneux, sans un brin d'herbe ni

une pousse d'arbre<sup>113</sup>). Les îles voisines reçurent également cette appellation (archipel du Cap-Vert) de par leur proximité avec le cap. Quelques explorateurs portugais les avaient aussi appelées *Ilhas verdas* (« îles vertes ») parce que la mer aux alentours était toujours remplie d'une certaine herbe ou verdure si épaisse qu'on ne pouvait pas apercevoir l'eau en cet endroit et que les vaisseaux des explorateurs avaient toutes les peines du monde à la traverser.

L'archipel du Cap-Vert compte dix îles, divisées en deux séries : les îles de Sotavento au sud et celles de Barlavento au nord.

## Îles de Sotavento

Ces îles furent baptisées *ilhas de Sotavento* par les Portugais, ce qui signifie « îles sous le vent ». Constituant la partie méridionale de l'archipel du Cap-Vert, elles sont au nombre de quatre : Brava, Fogo, Santiago (São Tiago) et Maio.

### Brava

Découverte en 1462, elle fut nommée initialement São João (« Saint Jean ») car les marins y débarquèrent un 24 juin, jour de la Saint-Jean. Cette île est surnommée à juste titre « le paradis de l'archipel » en raison de sa beauté. Cependant, son étendue limitée, son aspect montagneux, ses côtes presque partout arides et souvent cachées par des brumes épaisses n'offraient rien d'engageant pour celui qui la jugeait de loin, ce qui lui valut le nom de *Brava* (en français « sauvage ») qu'elle a gardé et qui contraste avec la beauté de ses cultures intérieures.

<sup>113</sup> CA'DA MOSTO Alvisé. *Voyages en Afrique Noire*. Relations traduites de l'italien et présentées par Frédérique Verrier, Chandeigne, 2003, pp. 40, 42 ; CA'DA MOSTO Alvisé. *Relations de voyages à la côte occidentale d'Afrique*. Publié par M.Charles Schefer, E. Leroux (Paris), 1895, p. 125 ; Léon l'Africain, *De l'Afrique contenant la description de ce pays*, tome 2, Paris, 1830, p. 419.

## Fogo

Elle est appelée *São Filipe* par tous les écrivains portugais du XVI<sup>e</sup> siècle en raison de sa découverte le jour de la Saint-Philippe, quoique tous les actes publics de cette époque la désignent sous le nom *Fogo*. Elle le prit lorsque ses habitants y eurent reconnu l'existence des feux volcaniques que vomissait la cime des montagnes dont sa partie orientale était couverte (le mot portugais *fogo* signifie « feu »).

Comme le relève l'auteur de *L'Univers, Îles de l'Afrique*, le volcan de Fogo ne semble pas avoir eu d'éruptions violentes avant 1680, car aucun écrivain d'une époque antérieure à cette date ne fait mention de tels phénomènes qui, à cause de leur étrangeté, n'eussent pu passer inaperçus<sup>114</sup>.

En 1680, un tremblement de terre se fit sentir dans toute l'île. Il fut suivi d'une telle éruption de lave que plusieurs propriétaires de fazendas détruites, atterrés d'une telle calamité, allèrent s'établir dans l'île de Brava, où l'on ne voyait que quelques cases de Noirs affranchis de São Tiago et de Fogo. Ce fut alors que l'importance de Fogo commença à décliner.

## Santiago

L'île de São Tiago (« Saint Jacques ») est la plus grande de l'archipel. Elle fut ainsi appelée par Ca'da Mosto parce qu'elle fut abordée le 1<sup>er</sup> mai, jour consacré chez les Latins à la double fête de saint Philippe et saint Jacques le Mineur<sup>115</sup>.

## Maio

L'île de Maio ou das Maias était autrefois appelée l'île des Mayaes, qui signifie « primevères ». Cette île a sans doute

<sup>114</sup> D'AVEZAC Armand. *L'univers, Îles de l'Afrique*. Paris, Firmin Didot frères, 1848.

<sup>115</sup> CA'DA MOSTO Alvisé. *Voyages en Afrique Noire*, Relations traduites de l'italien et présentées par Frédérique Verrier, Chandeigne, 2003, p. 98; Alvisé Ca'da mosto. *Relations de voyages à la côte occidentale d'Afrique*. Publié par M. Charles Schefer, E. Leroux (Paris), 1895, p. 154; D'AVEZAC Armand. *op.cit.*, pp. 216-217.

été nommée ainsi parce qu'elle fut découverte en mai au moment où les primevères étaient en abondance sur l'île. Celle-ci a été rebaptisée par la suite l'île de Maio («mai» en portugais).

## Îles de Barlavento

Les îles, baptisées en portugais *ilhas de Barlavento* («îles au vent»), sont situées au nord de l'archipel du Cap-Vert. Elles sont au nombre de six et leurs noms reflètent leur découverte par les Portugais : Boa Vista, Sal, São Nicolau, Santa Luzia, São Vicente et Santo Antão.

### Boa Vista

Cette île fut baptisée Boa Vista («bonne vue» en portugais) par Ca'da Mosto parce qu'il l'aperçut la première. Il lui donna ce nom comme souvenir des heureux auspices sous lesquels elle lui était apparue. Elle reçut par la suite l'appellation de Saint-Christophe (car elle a été abordée le jour de la Saint-Christophe) avant de redevenir Boa Vista quelques années plus tard.

### Sal

Cette île doit son nom actuel à la découverte de sel (*sal* en portugais) à Pedra de Lume en 1833. L'exploitation de sel, qui fit venir du monde sur l'île alors peu peuplée, se poursuivit jusqu'au milieu des années 1980.

### São Nicolau

Il y a de fortes chances que cette île ait été ainsi appelée parce qu'elle fut découverte par les navigateurs portugais le jour de la Saint-Nicolas.

## CAP-VERT

### Santa Luzia

Cette île reçut probablement ce nom parce qu'elle fut abordée ou aperçue par les navigateurs portugais le jour de la Sainte-Lucie.

### São Vicente

Le nom de cette île laisse penser qu'elle fut abordée ou aperçue pour la première fois par les navigateurs portugais, vraisemblablement emmenés par Diogo Afonso, le jour de la Saint-Vincent (certainement le 22 janvier 1462)<sup>116</sup>.

### Santo Antão

Cette île fut baptisée ainsi probablement parce qu'elle fut abordée ou aperçue par les navigateurs portugais le jour de la Saint-Antoine.

## Îles Fortunées

Dans la mythologie grecque, les îles Fortunées sont un lieu où les âmes vertueuses goûtent au repos éternel après leur mort. De nombreux auteurs anciens placent ces îles dans les confins de l'Afrique. Ainsi Ptolémée, dans sa *Géographie*, les situe classiquement dans les Hespérides, « région en dessous des Canaries »<sup>117</sup>. Cependant, des recherches récentes localisent plutôt ces îles à l'emplacement de l'archipel du Cap-Vert. Raison pour laquelle il est souvent surnommé « les îles Fortunées ».

L'historien anglais Basil Davidson intitula son livre sur le Cap-Vert paru en 1989 *Îles Fortunées*, accréditant ainsi le mythe des Hespérides.

---

<sup>116</sup> BARBÉ André. *Les îles du Cap-Vert*. Paris, L'Harmattan, 2002.

<sup>117</sup> GAUDIO Attilio. *Les îles Canaries*. Karthala Éditions, 1995, p. 7.



# Centrafrique



Cette région d'Afrique centrale fut colonisée par les Français à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le « Territoire de l'Oubangui-Chari » fut créé par décret le 29 décembre 1903, portant organisation du Congo français et dépendances<sup>118</sup> avant de devenir la République centrafricaine le 1<sup>er</sup> décembre 1958.

L'Oubangui-Chari doit son nom aux deux cours d'eau principaux du pays que sont l'Oubangui et le Chari. L'Oubangui ou Ubangi est un affluent majeur du fleuve

---

<sup>118</sup> « Décret du 29 décembre 1903 portant organisation du Congo français et dépendances », publié au *Journal officiel de la République française* du 24 janvier 1904 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5492365f/f35.image>).

Congo. Selon Pierre Kalck<sup>119</sup>, il doit son nom au grand peuple commerçant des Boubangui, maîtres pendant des siècles de la rivière. Le fleuve Chari prend sa source en Centrafrique et arrose le Tchad.

L'Oubangui-Chari devint la « République centrafricaine » le 1<sup>er</sup> décembre 1958 et proclama son indépendance le 13 août 1960.

Barthélemy Boganda<sup>120</sup>, le père de la nation centrafricaine, baptisa ainsi son pays après sa tentative infructueuse de créer un grand État unissant l'ensemble de l'Afrique équatoriale française<sup>121</sup> : l'Oubangui-Chari, le Gabon, le Tchad, le Moyen-Congo, le Congo belge, qui aurait également été ouvert aux autres territoires d'Afrique.

L'idée d'une union des nations de l'ancienne Afrique équatoriale française n'était pour lui qu'une étape vers un objectif plus large qu'il avait baptisé les « États unis d'Afrique latine ». Celui-ci visait la création d'une union des territoires africains colonisés par les peuples latins (la France, la Belgique, le Portugal, l'Espagne), ayant en partage la culture et la langue latine, à savoir : Angola, Guinée équatoriale, Guinée-Bissau, Mozambique, Congo belge, Congo-Brazzaville, Gabon et Tchad.

Cette idée avant-gardiste des États unis d'Afrique latine était une stratégie pour rendre plus forts les territoires de la sous-région, en vue d'aboutir plus tard à l'union de tous les États d'Afrique.

Ce précurseur du panafricanisme et partisan de l'union africaine soutenait que « les poussières d'États » ne font pas le poids devant les grands ensembles occidentaux et que les frontières héritées du partage de la conférence de Berlin ne répondent pas à une logique ethnique, elles ne

<sup>119</sup> Kalck Pierre, *Histoire de la République centrafricaine : des origines à nos jours*, Tome 1, Berger-Levrault, 1974, Page VI.

<sup>120</sup> Barthélemy Boganda (1910-1959) était un homme politique, ancien député-maire de Bangui, considéré comme le « père fondateur de la République centrafricaine » (RCA). C'est lui qui donna à la RCA son nom, son drapeau, sa devise, son hymne. Les conditions exactes de sa mort n'ont pas encore été élucidées.

<sup>121</sup> L'Afrique-Équatoriale française (AEF) était un gouvernement général regroupant au sein d'une même fédération plusieurs colonies françaises d'Afrique centrale. Cet ensemble disparate était formé de quatre colonies (Gabon, Moyen-Congo, Tchad, Oubangui-Chari). Son chef-lieu était Brazzaville, résidence du gouverneur général.

correspondent absolument pas à la réalité des populations des territoires<sup>122</sup>.

Selon lui, les États unis d'Afrique latine étaient la seule chance de survie pour ces petites nations qui très souvent avaient été séparées par une décision arbitraire à Berlin lors du partage de l'Afrique. Dans un premier temps, Barthélemy Boganda voulait donc réunir tous les pays de l'Afrique centrale et équatoriale en une seule « République centrafricaine » parce qu'il estimait que ces États étaient composés de tribus identiques sur les plans historique, ethnique et coutumier.

Lui qui était né congolais et devenu oubanguien par la force des bouleversements historiques et des découpages fantaisistes des colonisateurs justifiait ainsi le choix du nom « République centrafricaine » pour remplacer celui de « Oubangui-Chari » :

« Je suis né congolais. Je suis devenu oubanguien et aujourd'hui, je ne sais plus ce que je suis. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi le terme République centrafricaine pour désigner ce pays de l'Oubangui-Chari qui est devenu le mien. Mais encore une fois, je ne suis pas né oubanguien. Quand je suis né, ma région faisait partie du Moyen-Congo. Et il fut un temps où le territoire de l'Oubangui faisait un seul avec celui du Tchad. Puisque nous avons eu le gouverneur de l'Oubangui-Chari-Tchad et qui gouvernait un seul territoire<sup>123</sup>. Du côté historique, ethnique et coutumier, nous avons des tribus identiques, nous avons au Moyen-Congo comme en Oubangui-Chari les mêmes tribus et on peut même aller plus loin, à cheval sur le fleuve Oubangui du côté français comme du côté belge, nous avons les mêmes tribus. C'est pour cela que le problème se pose non seulement en territoire français mais également en territoire belge, car une partie de ma tribu se trouve au Congo belge et une partie de certaines tribus du Nord de l'Oubangui se trouve au Tchad. C'est la raison pour laquelle j'ai préféré

<sup>122</sup> La conférence de Berlin (du 15 novembre 1884 à Berlin au 26 février 1885) marqua l'organisation et la collaboration européenne pour le partage et la division de l'Afrique.

<sup>123</sup> Le décret du 11 février 1906, portant sur la réorganisation des possessions du Congo français et dépendances, unit le « Territoire de l'Oubangui-Chari » au « Territoire militaire du Tchad » et les érige en « Colonie de l'Oubangui-Chari-Tchad ».

donner à la République de l'Oubangui l'étiquette de République centrafricaine, étant donné que tous ces territoires sont français, que même ceux du côté belge parlent la langue française, ont la culture française. Nous avons espoir d'en arriver un jour à faire un grand ensemble avec tous ces territoires qui en somme ont toujours été sinon des mêmes tribus du moins très voisins. »<sup>124</sup>

Pourtant, ces pays voisins qui ont les mêmes tribus et de si fortes affinités, qui partagent une même culture, n'allaient pas parvenir à s'entendre pour créer un grand État. L'idée de Boganda fut réfutée par l'ensemble des voisins de la République centrafricaine. Le Tchad afficha son indifférence, le Gabon souhaita devenir un département français, seul le Congolais Jacques Opangault voulut suivre Boganda dans cette aventure. Mais il n'en aurait pas le temps puisqu'il fut balayé par Fulbert Youlou qui s'installa dans le fauteuil à Brazzaville. Boganda, isolé, fut contraint d'oublier son idée de grande République centrafricaine.

L'idée des États unis d'Afrique latine allait elle aussi vite rencontrer des réticences internes car chaque chef d'État voulait préserver ses propres intérêts et régner en maître sur son territoire. Boganda allait donc se contenter de l'Oubangui-Chari. Après l'échec de ses différents projets, il garda le terme « République centrafricaine » pour désigner ce territoire à cause de sa position géographique au centre du continent. Jusqu'à la fin des années 1970 le nom « le » Centrafrique prédomina, avant que le féminin ne s'impose : « la » Centrafrique.

De 1976 à 1979, le territoire de la République centrafricaine fut une monarchie sous le nom d'« Empire centrafricain ». Voilà comment se prépara ce changement. Jean-Bedel Bokassa devint président de la République à la faveur de ce qu'on appela le « coup d'État de la Saint-Sylvestre », le soir du 31 décembre 1965. Il abrogea la Constitution et se déclara président à vie le 2 mars 1972, puis maréchal le 19 mai 1974. Le 4 décembre 1976, le congrès

<sup>124</sup> Extrait de l'émission « Archives d'Afrique » sur RFI consacrée à la vie de Barthélemy Boganda.

extraordinaire du Mouvement pour l'évolution sociale de l'Afrique noire proclama l'Empire centrafricain. Le maréchal Bokassa devint l'empereur Bokassa I<sup>er</sup> le 4 décembre 1977 lors d'une cérémonie ubuesque devenue l'une des plus célèbres bouffonneries de l'histoire africaine contemporaine. Cette parodie de sacre napoléonien avait coûté à l'époque près de 50 millions de francs français, presque l'équivalent de l'aide annuelle de la France à la Centrafrique.

L'intervention d'un contingent français le 20 septembre 1979 par l'entremise de l'« opération Barracuda » mit fin au règne de Bokassa, alors qu'il était en visite en Libye. La monarchie fut abolie et la République centrafricaine restaurée.

David Dacko, cousin de Bokassa et ancien président renversé, fut placé à la tête de l'État par l'armée française. Il proclama le retour à la République lors de sa première déclaration :

« Notre pays s'effondre. Le régime détesté qui l'exploite depuis tant d'années s'est décomposé. Son dernier acte a été marqué par le massacre des enfants de Bangui qui a entraîné enfin la vague des réprobations universelles qui va balayer ce régime.

Après réflexion, aidé en cela par la volonté exprimée malgré les dangers par beaucoup d'entre vous, par des manifestations spontanées, par des inscriptions sur les murs en janvier, en avril, par l'aide et l'encouragement de nos amis de l'extérieur qui restent nombreux, dévoués, efficaces en dépit du discrédit du régime et dont nous citons la France, j'ai pris la décision de rétablir la République centrafricaine et de vous appeler officiellement à vous unir à moi aujourd'hui pour renverser la monarchie de Bokassa, élaborer le difficile programme d'union nationale qui va permettre le retour de la liberté. J'ai pris la tête de ce gouvernement de salut public en ma qualité de seul chef d'État centrafricain élu par vous au suffrage universel. Au nom de ce gouvernement de salut public et du peuple centrafricain, je proclame solennellement la déchéance de l'empereur Bokassa I<sup>er</sup>. »<sup>125</sup>

<sup>125</sup> FOKA Alain. *Les pères fondateurs des indépendances africaines*, Jean-Bedel Bokassa.

## Cendrillon de l'Empire colonial français

Ce territoire, à l'époque de l'Oubangui-Chari, fut surnommé « la cendrillon de l'Empire colonial français » en référence au conte populaire de Charles Perrault, racontant la vie d'une enfant pauvre, honnie et délaissée qui réussit à passer des « cendres » de la misère à la richesse du trône. Dans le conte populaire, Cendrillon n'est que le surnom de l'héroïne, dérivé du fait qu'elle se reposait dans la cendre après avoir terminé son travail.

L'Oubangui-Chari était surnommé ainsi parce qu'il fut longtemps délaissé pour son extrême pauvreté, pour son éloignement de toute côte. Cette partie de l'Empire colonial français fut longtemps négligée et méconnue. Elle ne fut longtemps qu'un réservoir de main-d'œuvre et un lieu de transit. De fait, à l'époque coloniale, l'Oubangui-Chari n'occupa jamais la première place et ne jouissait pas d'une très bonne réputation<sup>126</sup>. Dans son bilan de la période coloniale, l'historien P. Kalck considérait l'Oubangui-Chari comme « la plus délaissée des colonies » françaises<sup>127</sup>.

Et de nos jours, l'ancienne Oubangui-Chari semble un condensé de tous les maux dont souffre l'Afrique. Depuis son accession à l'indépendance, le pays est en proie à une instabilité politique chronique. Le chômage y est grandissant et l'espérance de vie faible – c'est le seul pays du monde où elle diminue de 6 mois tous les ans. Le taux d'illettrisme est très élevé, les travailleurs ne sont pas payés, le népotisme, le clientélisme, la corruption, l'exclusion, les détournements des fonds publics gangrèment le sommet de l'État.

Ce pays ne s'est jamais remis de la perte de son leader charismatique Barthélemy Boganda, décédé juste avant l'indépendance. Il est devenu une sorte de caricature de l'État, une forme d'État sauvage, d'État virtuel. On parlerait même de « malédiction centrafricaine ». Depuis son accession à l'indépendance en 1960, le pays est en proie

<sup>126</sup> BRÉGEON Jean-Joël. *Un rêve d'Afrique: administrateurs en Oubangui-Chari, la cendrillon de l'empire*. Éditions Denoël, 1998, p. 14.

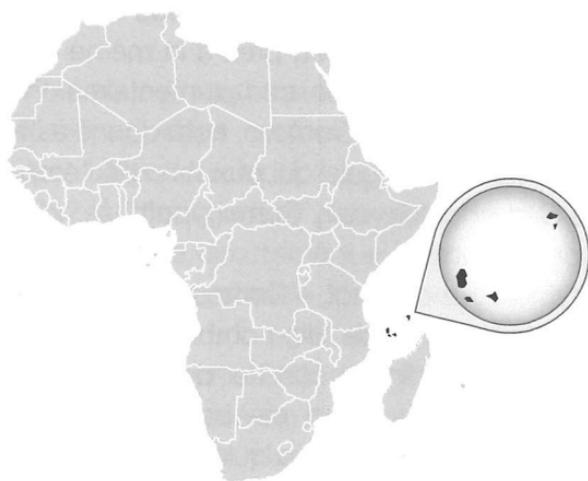
<sup>127</sup> Encyclopédie Microsoft Encarta 2004, art. « République centrafricaine » pour la partie historique.

à une grande instabilité, avec des coups d'État, des rébellions, des mouvements ou des interventions étrangères qui viennent renverser des régimes non élus ou même élus. Entre crises sociales et crises politico-militaires, l'avenir de la Centrafrique est incertain.

Pour rétablir la paix, la stabilité et reconstruire un État digne de ce nom, un changement en profondeur est impératif. Il incombe aux différents acteurs politiques de transcender les réflexes ethniques et claniques afin de bâtir ensemble une nation unie. Il convient de mettre fin à l'impunité, au népotisme, et de renouveler la classe politique. Il faut surtout mettre en place une couverture territoriale des administrations afin d'installer l'autorité de l'État dans toutes les régions de la République centrafricaine et de répondre aux attentes et besoins des populations.



# Comores



Les Comores sont un archipel de l'océan Indien. Autrefois appelé par les Grecs *Ore Selanaie*, ce qui signifie «montagnes de la Lune», les îles tirent leur nom actuel de l'arabe *Jazā'ir al-Qamar* dont la signification est «îles de la lune». Plusieurs hypothèses ont été émises pour expliquer l'origine de ce nom.

Une théorie voudrait que les premiers marins arabes arrivés dans l'archipel aient été frappés par l'aspect lunaire du paysage dû à la présence de lave pétrifiée sur les plages de sable blanc. Éblouis par la luxuriance et la beauté de l'archipel, ces marins l'auraient désigné par l'appellation *Jazā'ir al-Qamar* qui signifie littéralement «îles de la Lune».

Une autre hypothèse voudrait que les marins arabes aient baptisé l'archipel *Jazā'ir al-Qamar* en raison de sa forme évoquant un croissant lunaire.

Une troisième hypothèse proche des précédentes soutient que « de temps immémorial, les marins arabes ont navigué le long de la côte orientale de l'Afrique et avaient noté, comme repère de latitude, au-delà de cette côte, une grande montagne qu'ils appelaient *Djebel el-Qomr* « mont de la lune », apparemment parce que leurs géographes l'avaient identifiée abusivement avec le *Selenes oros* « mont de la Lune » où le géographe grec Ptolémée situait les sources mystérieuses du Nil. C'est d'après cette montagne, pense-t-on, que les marins arabes auraient appelé *Qomair* « petites lunes » les îles montagneuses moins élevées qui se trouvaient en mer à peu près à la même latitude et qui étaient donc des repères complémentaires »<sup>128</sup>. Comores est une francisation de *Comoro*, nom donné à l'archipel par les navigateurs portugais qui eux-mêmes l'empruntèrent à l'arabe *Qamar* ou *Qomair*. Cette hypothèse nous semble la plus convaincante.

L'étymologie du mot « Comores » a mis à l'épreuve l'imagination très fertile de nombreux historiens et chercheurs et n'a pas fini de susciter des hypothèses farfelues. Pour Alfred Moulin, qui a été beaucoup reprise, le nom « Comores » vient de *komoro* qui veut dire : « Là, du feu ! »<sup>129</sup> En effet, assis sur un volcan, le pays crache du feu de temps à autre. Selon lui, cette exclamation fait allusion au Karthala, un volcan toujours en activité qui surplombe l'île de Grande Comore, considéré comme l'un des plus grands cratères du monde.

Selon certains auteurs, « Comores » dérive d'une autre exclamation d'un membre de l'équipage qui aurait « découvert » l'archipel. Depuis son embarcation, il aperçut au loin une sorte de rocher brillant de mille et une couleurs.

<sup>128</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 115.

<sup>129</sup> « Le groupe des îles Comores, de Comoro [à du feu], occupe à peu près le milieu du canal de Mozambique entre 11° et 15° de latitude S. et 40°, 50' à 45°, 10' de longitude Est ». MOULIN Alfred. *L'Afrique à travers les âges*. Paris, P. Ollendorff, 1914.

L'homme ne put s'empêcher de s'exclamer: «Comme or!» Enfin, une autre version tout aussi farfelue qu'incongrue voudrait que les premiers visiteurs du pays, surpris par la tranquillité et la stabilité des lieux, aient prononcé cette macabre exclamation: «Comme mort!» Ces hypothèses erronées sont immédiatement et intégralement battues en brèche par l'histoire car il est clairement établi que les «découvreurs» des Comores n'étaient pas français.

L'archipel des Comores se compose de quatre îles: Grande Comore (Ngazidja), Mohéli (Mwali), Anjouan (Nzuani) et Mayotte (Maore).

## Colonie de Mayotte et dépendances

Après avoir été sous protectorat français jusqu'en 1892, les Comores furent appelées «colonie de Mayotte et dépendances» dès 1908. L'archipel fut rattaché par la loi du 25 juillet 1912 à Madagascar, puis détaché de cette île en 1946 et représenté directement au Parlement français. Ensuite, l'Assemblée territoriale des Comores choisit en 1958 le statut de territoire français d'outre-mer.

L'archipel fut doté en 1961 d'un statut particulier et dirigé par un haut-commissaire représentant la République française et un président du Conseil de gouvernement désigné par les 31 membres formant l'Assemblée territoriale locale.

À la suite des indépendances de nombreux pays africains dans les années 1960, plusieurs intellectuels, Grands-Comoriens pour la plupart, largement influencés par les idées zanzibarites, commencèrent à réclamer l'indépendance. D'un commun accord, dans un objectif d'indépendance concerté, la France proposa un référendum en 1973. En décembre 1974 à l'issue de ce référendum les îles d'Anjouan, de la Grande Comore et de Mohéli optèrent pour l'indépendance à 95 %, alors que les habitants de Mayotte préférèrent à près de 65 % demeurer citoyens français. Le 6 juillet 1975, le président Ahmed Abdallah proclama unilatéralement à Moroni (Grande Comore) l'indépendance des

Comores « dans ses frontières coloniales » (ce qui incluait les quatre îles) formant ainsi l'État des Comores.

Mayotte, qui refusa d'être intégrée au nouvel État, vota pour rester sous administration française. En 1976 un autre référendum confirma ce vote : la population locale se prononça à une immense majorité (99 %) pour son maintien dans l'ensemble politique de la République française avec le statut de collectivité spéciale, qui lui fut accordé sur une base provisoire. Néanmoins, la République fédérale islamique des Comores fut proclamée le 1<sup>er</sup> octobre 1978.

L'étymologie de Mayotte est incertaine. La légende raconte que les Arabes avaient appelé l'île *maouti* ou *mawet* qui signifie la « mort » dans leur langue, en raison du caractère inhospitalier et de la dangerosité de ses récifs coralliens. Les marins arabes étaient les seuls à connaître les passages dans les barrières de coraux qui encerclaient l'île. Lorsque les Portugais (et les autres) arrivaient pour les déloger, ils voyaient toujours leurs navires se fracasser sur la barrière de coraux et mort s'ensuivait. C'est pour cette raison que les Arabes auraient surnommé l'archipel *maouti*, devenu « Mayotte » avec les Français.

Mayotte est surnommée « l'île hippocampe » parce que les deux principales îles qui la composent (Petite-Terre et Grande-Terre) lui donnent la forme d'un cheval de mer. Fidèles à ce surnom, les armoiries de Mayotte représentent deux hippocampes de profil soutenant un écu.

## Archipel aux sultans batailleurs

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les quatre îles des Comores furent le théâtre de guerres incessantes entre sultans locaux. Ces rivalités donnaient lieu à de fréquentes expéditions militaires d'une île contre l'autre ce qui valut aux Comores le surnom d'« archipel des sultans batailleurs »<sup>130</sup>. Cette expression fut popularisée par l'historien français Urbain Faurec, au-

<sup>130</sup> FAUREC Urbain. *L'archipel aux sultans batailleurs. Histoire anecdotique des îles Comores*. Imprimerie Officielle, 1956.

teur d'un petit ouvrage intitulé *Les Comores, l'archipel aux sultans batailleurs*.

Cette expression est aujourd'hui reprise par de nombreux intellectuels comoriens pour faire allusion à la longue période d'instabilité politique et de coups d'État qu'a subis l'archipel. Depuis leur indépendance, les Comores ont en effet connu près d'une vingtaine de tentatives de coups d'État réussis ou non, et elles ont vécu plusieurs crises indépendantistes. La sécession de Mohéli en 1996 puis d'Anjouan en 1997 débouchera en 2001 sur les accords de Fomboni et l'adoption d'une nouvelle constitution accordant une très grande autonomie à chaque île.

En 2008, une nouvelle crise à Anjouan pousse l'Union africaine à mener un assaut sur l'archipel sous le nom « Démocratie aux Comores ». Près de 1000 soldats essentiellement tanzaniens, sénégalais et soudanais interviennent avec les appuis logistiques français et libyen, afin de préserver l'unité de ce pays.

De nombreux Comoriens s'offusquent cependant de la récupération de l'expression « archipel des sultans batailleurs » par les intellectuels. Pour eux, les rivalités des sultans comoriens ont été beaucoup moins sanglantes et meurtrières que celles des seigneurs des royaumes européens au Moyen Âge ou pendant les guerres de religion en France.



# Congo



L'ancien royaume du Kongo a donné son nom à deux pays d'Afrique : la République du Congo et la République démocratique du Congo. Pour distinguer ces deux pays, le nom de leur capitale est souvent mis en exergue dans leur appellation. C'est ainsi que dans l'usage courant, on évite la confusion en les appelant « Congo-Brazzaville » et « Congo-Kinshasa ».

Nous présenterons tout d'abord l'étymologie du mot « Congo » avant de nous pencher sur celle des noms de leurs capitales.

Le Congo a été nommé d'après le royaume du Kongo, qui a par ailleurs donné son nom au peuple *bakongo*.

L'étymologie de «Kongo» demeure incertaine et donne lieu à plusieurs interprétations.

Une première hypothèse rattache le mot «Kongo» à l'expression *ko-ngo* qui signifie «allié de la panthère». Chez les Bantous d'Afrique centrale, un rapport associait cet animal à toute chefferie. Un mythe raconte que le roi du Kongo s'identifiait au léopard ou à la panthère<sup>131</sup>. Lorsque les populations étaient confrontées aux dangers à l'intérieur du royaume, elles venaient trouver refuge auprès du roi en disant «Nous allons chez le léopard», en langue koongo «*Tuele ku Ngo*». C'est la forme brève de cette phrase raccourcie en «*Ku Ngo*» qui aurait donné *Kungo* ou *Kongo*.

Une autre hypothèse voudrait que ce nom eût été celui d'un chasseur émérite du royaume, Nkongo. Par extension, une interprétation voisine rattache ce nom au terme réservé à une arme de jet, le *kongo* ou *kong*.

Selon une autre hypothèse, Kongo dériverait du verbe *kónga - kúnga*, «réunir, joindre», employé dans l'expression *Kongo dia Ntotila* signifiant «union indivisible des États régis par un souverain élu démocratiquement»<sup>132</sup>.

Une autre hypothèse qui nous semble fantaisiste et infondée suggère que le Congo a emprunté son nom au mot bantou *kongo* signifiant «la montagne»<sup>133</sup>. En effet, on a beau chercher, on ne trouve pas une langue bantoue de l'Afrique centrale en laquelle *kongo* signifie «montagne», de plus il n'y a que quelques petits monts dans cette zone et aucune montagne d'après laquelle ce pays pourrait avoir été nommé.

Les différentes hypothèses formulées ont pour point commun la référence au pouvoir, soit par l'allusion faite aux organes de celui-ci (chefferie, royaume...) soit par les symboles du pouvoir (panthère, souverain...) soit par des termes figurant dans les traditions ou les mythes évoquant le héros fondateur du royaume.

<sup>131</sup> Ce mythe et cette hypothèse m'ont été rapportés par l'abbé Paul Nzinga ([www.nenzinga.info](http://www.nenzinga.info)).

<sup>132</sup> *Ibid.*

<sup>133</sup> ASKHARI Hodari. *The African Book of Names: 5,000+ Common and Uncommon Names from the African Continent*. HCI, 2009.

L'existence du royaume du Kongo situé en aval d'un immense fleuve poussa les Portugais à donner au fleuve le nom du royaume. Dans les documents les plus anciens, le cours d'eau était appelé *Rio de padrao* ce qui signifie «fleuve du pilier»<sup>134</sup>. Il avait reçu ce nom car le navigateur portugais Diogo Cão, qui aborda l'embouchure du fleuve en 1482, dressa sur la rive un pilier de pierres pour marquer sa découverte (en effet, le roi du Portugal prescrivait à ses officiers d'ériger une colonne en pierre gravée d'inscriptions convenables et surmontée d'un crucifix en plomb pour marquer leur souveraineté entière sur les terres qu'ils découvraient). Puis le nom «Congo» s'étendit progressivement au fleuve entier. Henry Morton Stanley, qui en explora le cours en 1874-1877, l'appelait toujours *Livingstone River*. Les populations habitant ce royaume désignaient le fleuve sous le nom *Nzadi* ou *Nzai*. C'est cette appellation qui, par emprunt, est devenue en portugais *Zaire*.

## Zaïre

«Zaïre» fut le nom donné à l'actuelle République démocratique du Congo (RDC) de 1971 à 1997<sup>135</sup>. Ce nom serait une corruption portugaise du nom *Nzadi* ou *Nzai* ou *Nzere*, donné par les populations autochtones de l'ancien royaume du Kongo au gigantesque fleuve situé en aval de leur territoire (aujourd'hui appelé le fleuve Congo<sup>136</sup>). Ce nom signifierait en koongo «le fleuve qui avale tous les fleuves» ou «gigantesque cours d'eau». La première mention écrite de ce nom date de 1529 : dans une lettre du roi du Portugal João III adressée au roi du Kongo, le fleuve est appelé *Rio Zayre*<sup>137</sup>.

<sup>134</sup> LEBRUN Henri. *Voyages et découvertes dans l'Afrique centrale et l'Afrique septentrionale*. 6<sup>e</sup> édition, Chez A. Marne et Cie, 1859, p. 32.

<sup>135</sup> JANZEN John M., ARKINSTALL William. *La quête de la thérapie au Bas-Zaïre*. Karthala Éditions, 1995, p. 17.

<sup>136</sup> FORBATH Peter. *The River Congo*. Harper & Row, 1977, p. 19 ; D'AULT-DUMESNIL Édouard. *Nouveau dictionnaire d'histoire et de géographie anciennes et modernes (2<sup>e</sup> édition augmentée d'un nouveau supplément)*. Jacques Lecoivre, 1874, p. 1426.

<sup>137</sup> NDAYWEL E NZIEM Isidore. *Histoire générale du Congo*. De Boeck & Larcier, Paris/ Bruxelles, 1998.

En 1572, le poète Luis de Camões, dans *Les Lusíades*, parle du grand royaume de Congo, déjà converti à la foi du Christ, par où passe le long fleuve Zayre.

L'étymologie de «Zaire» fait l'objet de plusieurs théories. L'abbé Paul Nzinga N'Ditu, auteur de nombreuses recherches sur le sujet, constate qu'aucun des peuples côtiers de l'embouchure du fleuve – les Solondo et les Woyo – ne le désigne comme *Nzadi*. Ce qui le pousse à poser la question suivante : « Si aucun des deux peuples côtiers de l'embouchure ne désigne le fleuve par «nzadi», comment expliquer que nos manuels d'histoire le nomment ainsi ? »<sup>138</sup> Pour essayer d'apporter une réponse, il s'appliquera à interroger les deux peuples sur l'origine du mot *nzadi*. Ces derniers lui ont distinctement répondu de la même façon : « Ce sont les Kongo ya Boma et les peuples vivant au-delà de Matadi qui désignent ainsi le fleuve »<sup>139</sup>.

Lorsqu'il se tourne vers les Bakongo ya Boma pour leur poser la même question, ceux-ci lui répondent que « ce terme remonte à leurs ancêtres koongo que Diego Cão avait rencontrés à l'embouchure du fleuve Congo »<sup>140</sup>.

Après enquête, analyse et recoupage des histoires et récits des deux peuples côtiers de l'embouchure (solondo et woyo), il est arrivé à deux hypothèses complémentaires sur l'attribution au fleuve du nom *Nzadi*. La première tire son origine de la tradition la plus ancienne de Soyo<sup>141</sup> sur l'arrivée de Diego Cão au cap Padron. La seconde analysera l'emploi du temps de Diego Cão en attendant le retour des émissaires envoyés près du roi koongo Nzinga A Khuvu.

La première hypothèse soutient que « Selon la tradition de Soyo, quand en 1482 Diego Cão arriva au cap Padron, il rencontra un pêcheur du nom de Dom Lwolo, un des sujets de la reine de Malele Kya Nsi. Comme il tenait à savoir comment les autochtones appelaient le fleuve qu'il venait

<sup>138</sup> NZINGA NDITU Paul. *L'origine du mot «Zaire»*, p. 7 ([www.nenzinga.info](http://www.nenzinga.info)).

<sup>139</sup> *Ibid.*, pp. 8-9.

<sup>140</sup> *Ibid.*, pp. 8-9.

<sup>141</sup> Ancienne province du royaume du Kongo et actuelle ville située dans le nord de l'Angola.

de découvrir, il lui posa la question, moyennant des signes et paroles en portugais. Ce dernier, ne comprenant pas ce que voulait exprimer son interlocuteur, avoua son ignorance et lui répondit humblement «*ki nzáidi k:*», je ne sais pas. Cette expression solongo est souvent prononcée en avalant le premier mot et la lettre «O» de la fin à tel point que celui qui la perçoit a l'impression d'entendre «*nzá-idi k:*». Et à Diego Cão d'écrire *Zaire*. Pour s'en convaincre il faut entendre un lusophone prononcer le mot «Zaire», l'accent est mis sur *za*, tombe au niveau du *i* et la lettre «E» de la fin est avalée: «*zá-ì-r:*». C'est presque à l'identique du «*nzá-idi k:*» solongo.»<sup>142</sup>

La seconde hypothèse soutient que «Comme il était informé que les deux peuples côtiers de l'embouchure étaient régis par un roi qui habitait loin, Diego Cão lui envoya des émissaires avec des présents dans l'espoir d'être reçu par le souverain koongo. En attendant leur retour il s'était décidé à remonter le fleuve pour le découvrir davantage. Mais arrivé au niveau de Matadi, il ne pouvait plus avancer à cause des rapides et cataractes. Il rebroussa chemin et vint s'installer, d'abord, à Fetish Rock (l'actuel Ditadi dia mwingu ou Pedra do Feitiço en portugais, situé juste en face de Boma), puis rentra au point de départ, c'est-à-dire l'embouchure, et accosta à Bulambembo, à l'autre rive du fleuve, en face de Soyo. À cette époque, la rive droite faisait partie du royaume de Ngoyo. Pour éviter les vagues remuées par l'embouchure, il engagea son navire dans la crique des pirates, un affluent situé entre Bulambemba et Tompo, l'île en face de l'actuel port de Banana, mentionnée dans les anciennes cartes au nom de «île de Rosa». Voyant que la population qu'il y rencontra parlait une langue différente de celle de Soyo, il chercha à savoir comment ce dernier appelait le fleuve. Mais comme toujours, l'équivocité créée par la mimique et le portugais fut comprise de ses interlocuteurs comme s'il voulait savoir le nom de l'affluent. Ces derniers lui répondirent sans ambages: «*nzadi khazi*». Ayant retrouvé un mot similaire à celui du cap Padron, il

<sup>142</sup> NZINGA NDITU Paul. *op.cit.*, pp. 8-9.

se rassura, mit à jour ses notes et confirma que le fleuve s'appelait *Zaire* ou *Nzadi* selon les autochtones. Mais que signifie en fait *nzadi khazi* en kiwoyo ? D'abord, tout comme les Solongo, les Woyo sont des riverains. Étant de tradition matrilineaire, ils considèrent le fleuve comme l'oncle, c'est-à-dire le nourricier de la famille. L'affluent principal qui l'alimente en eau – du moins à cet endroit du fleuve – est considéré comme son amante, sa fiancée. En effet, dans la langue koongo, *nzadi* signifie « amant(e) ou fiancé(e) » et *khazi* « oncle ». »

Après enquête et analyse des différentes hypothèses, l'abbé Paul Nzinga N'Ditu arrive à la conclusion suivante<sup>143</sup> :

« Mon analyse des termes hydrographiques me porte à dire que « *Nzadi* » n'a jamais désigné le fleuve chez les deux peuples côtiers de l'embouchure que sont les Solongo et les Woyo. Ce n'est pas non plus un terme ancien qui ne serait plus d'usage de nos jours. Car ce terme existe bel et bien dans le langage koongo courant et signifie amant ou fiancé. À la question de savoir comment ce terme s'est imposé même chez les autres peuples koongo dont la région n'est pas traversée par le fleuve, la réponse ne semble pas aussi aisée que l'on pense. Mais je crois qu'il s'agit d'un fait dû au complexe d'infériorité très remarqué des koongo vis-à-vis du blanc, à telle enseigne que tout ce qui est bon, beau et agréable appartenait au blanc et leur contraire au noir. C'est ainsi qu'on est arrivé à attribuer au blanc des choses typiquement tropicales qu'il n'a pas dans son pays. C'est le cas des fruits : mangue, papaye, ananas, banane, etc., qu'on déclare souvent d'Europe quand ils sont succulents, beaux, agréables et savoureux et leur contraire aux noirs. Selon les régions, on dit de ces fruits qu'ils sont du Kongo ou du Mayombe. Dans ce même ordre d'idée, je m'incline à croire que vraisemblablement les koongo pensaient que *Nzadi* est le nom par lequel les blancs désignent le fleuve chez eux, que certains parmi eux rendent par *Zaire*. Comme cela vient du blanc, c'est bon, on peut l'adopter tous. »

<sup>143</sup> *Ibid.*, pp. 15-16.

## République démocratique du Congo (Congo belge, Congo-Kinshasa)

Le Congo fut remis au roi Léopold II de Belgique au cours de la conférence de Berlin de 1884-1885. Ce territoire devint sa « colonie privée » sous le nom d'« État indépendant du Congo » avec pour capitale la ville de Boma. De 1884 à 1908, il administra sa « propriété » et s'enrichit considérablement avant de la céder à l'État belge qui en fit une colonie d'exploitation.

Au cours de cette période et jusqu'à nos jours, ce territoire connut plusieurs appellations. De 1908 à 1960, on l'appela « Congo belge » mais aussi « Congo-Léopoldville » jusqu'en 1966, date à laquelle la capitale fut renommée Kinshasa. Le pays accéda à l'indépendance le 30 juin 1960 sous le nom de « République du Congo ». En 1965, le maréchal Mobutu le rebaptisa « République démocratique du Congo » (RDC) avant de le transformer en 1971, au nom de la politique de « l'authenticité », en « Zaïre », ancien nom à consonance nationale. Avec l'arrivée de Kabila au pouvoir en 1997, le pays reprit le nom de « République démocratique du Congo ». La RDC est communément appelée « Congo-Kinshasa » (du nom de sa capitale) ou plus familièrement « Congo-Kin », « Congo-Zaïre », ou plus simplement « Zaïre » ou encore « Congo belge ».

### Kinshasa

En 1929, Léopoldville remplaça Boma au rang de capitale du Congo belge. Elle fut nommée ainsi en l'honneur du roi Léopold II de Belgique qui organisa l'occupation du vaste territoire du Congo, en Afrique centrale<sup>144</sup>. Léopoldville

<sup>144</sup> « La société de géographie, désireuse de consacrer le souvenir de la première expédition africaine et des travaux de son chef, a décidé de lui accorder l'honneur qui n'est réservé que par exception à des nationaux, d'inscrire son nom parmi ses membres honoraires. J'en offre le diplôme au fondateur de la future Léopold-ville d'Afrique, à Karéma, sur les bords du Tanganika! » (« Séance extraordinaire du 27 avril 1881 : Retour de M. le capitaine Cambier à Anvers », in *Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers*, tome 6, Imprimerie Veuve de Backer, Anvers, 1881).

devint en 1960 la capitale de la nouvelle République congolaise indépendante (Congo belge et actuelle République démocratique du Congo). Léopoldville fut rebaptisée Kinshasa le 2 mai 1966<sup>145</sup>.

Kinshasa est née de deux villages, Nshasa et Ntamo (plus tard appelé Kintamo). En koongo, le préfixe *ki* signifie «chez», «appartenant à», «pays, terre ou région de». Le mot qui le suit renvoie très souvent à la première personne qui s'est installée en ce lieu, considérée comme son fondateur. Mais ce mot peut aussi désigner une autre réalité qui caractérise l'endroit. C'est le cas de Kinshasa. *Ki* signifie alors «pays, terre ou région de». La région de Nshasa servait de décharge pour les populations de la contrée. Son nom viendrait du verbe *n'sasa* ou *sasikisa* qui signifie «dispenser». Les ordures étaient déposées à cet endroit du fleuve, juste à côté de Kintambo, où il a la forme d'une courbe étroite comme une gorge étranglée avec un courant fort, qui dispersait tout ce qu'on y jetait<sup>146</sup>.

Une autre hypothèse veut que Nshasa signifie «marché».

Une étymologie proche veut qu'en koongo (langue de famille bantoue), Kinshasa signifie «le marché au sel». Selon l'abbé Paul Nzinga : «On y reconnaît le nom du sel (*nshasa*) précédé du préfixe classificateur *ki-*, lequel caractérise notamment les objets et les lieux. C'est dans le village de Kinshasa que l'on troquait traditionnellement l'indispensable sel, apporté de l'océan Atlantique et du cours inférieur du fleuve, contre des produits de l'intérieur du pays.»<sup>147</sup> Les habitants de Kinshasa sont appelés les «Kinois».

## Katanga et Sud-Kasaï

L'actuelle République démocratique du Congo connut des mouvements sécessionnistes au cours de son histoire qui

<sup>145</sup> *Le Monde*, 4 mai 1966, p. 5; LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencsiek, 1971, p. 132.

<sup>146</sup> Cette version est rapportée par l'abbé Paul Nzinga ([www.nenzinga.info](http://www.nenzinga.info)).

<sup>147</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 225.

aboutirent à la formation des États éphémères du Katanga et du Sud-Kasaï. En effet, dans les années 1960, dans les frontières de la jeune République fraîchement indépendante cohabitèrent trois États distincts, chacun avec son président, son gouvernement, son drapeau voire son armée. Outre la République du Congo, naquirent en l'espace de quelques semaines l'État du Katanga et l'État minier du Sud-Kasaï qui allait devenir par la suite l'État autonome du Sud-Kasaï.

## Katanga

Le 11 juillet 1960, Moïse Tshombé proclame unilatéralement l'indépendance de la province du Katanga, moins de deux semaines après l'indépendance du Congo-Kinshasa qui avait eu lieu le 30 juin 1960. L'État autoproclamé prend pour capitale Élisabethville<sup>148</sup>. Les sécessionnistes katangais reçoivent l'appui et le soutien des milieux d'affaires pro-occidentaux, au premier rang desquels la puissante Union minière du Haut Katanga. La Belgique apporte son soutien militaire et logistique à l'État sécessionniste et reconcentre ses troupes au Katanga en prétextant la protection des nombreux ressortissants belges présents dans la province. L'État du Katanga ne sera jamais reconnu par l'ONU ni par la communauté internationale.

Le 21 février 1961, le Conseil de sécurité de l'ONU décide d'envoyer des Casques bleus rétablir l'ordre au Congo. À la fin de l'année, l'armée nationale congolaise et les troupes de l'ONU lancent une attaque militaire contre celles de Moïse Tshombé. L'État du Katanga finit par être réuni de force au Congo, trois ans plus tard, avec la participation des troupes de l'ONU.

En 1971, à l'occasion de la politique et philosophie du retour à l'authenticité prônée par le président Mobutu, la

<sup>148</sup> Fondée par les Belges au début du XX<sup>e</sup> siècle, la ville avait été nommée d'après Élisabeth de Bavière, devenue reine des Belges. En 1965, Élisabethville fut rebaptisée Lubumbashi.

province du Katanga reçut le nom de « Shaba », qui signifie « cuivre » en swahili, en référence à ses gisements très importants. En 1997, après la chute et l'exil de Mobutu, la province reprit le nom « Katanga ».

## Sud-Kasaï

Le Sud-Kasaï était une région de la République démocratique du Congo ayant fait sécession dans des conditions similaires à celles du Katanga au cours de la période de troubles qui suivit la décolonisation du Congo belge. Le 8 août 1960, l'autonomie de l'état minier fut proclamée, avec pour capitale Bakwanga (actuelle Mbuji-Mayi). Albert Kalonji en devint le président (puis roi) et Joseph Ngalula le chef du gouvernement. Après une campagne militaire sanglante de quatre mois durant laquelle des milliers de civils furent massacrés, le gouvernement central reprit le contrôle de la région et arrêta Albert Kalonji fin décembre 1961, entérinant la fin de la sécession du Sud-Kasaï. L'ancien roi tenta de mettre sur pied un nouveau gouvernement après s'être évadé en 1962, mais l'aventure ne dura que quelques semaines. En septembre 1962, Albert Kalonji fut renversé lors d'un coup d'État militaire (instigué par son premier ministre, Joseph Ngalula). Il s'exila alors 18 mois en Espagne, où il resta jusqu'en 1964<sup>149</sup>.

## République du Congo (Congo-Brazzaville)

L'actuelle République du Congo fut successivement appelée « Congo français » et « Territoire du Moyen-Congo » pendant l'époque coloniale afin d'éviter une confusion avec l'État indépendant du Congo devenu Congo belge en 1908. En novembre 1958, à la suite de la loi-cadre de Gaston Defferre de 1956, le Territoire du Moyen-Congo devint la

<sup>149</sup> KALONJI DITUNGA MULOPWE Albert. *Congo 1960, La sécession du Sud-Kasaï, la vérité du Mulopwe*. L'Harmattan, 2005.

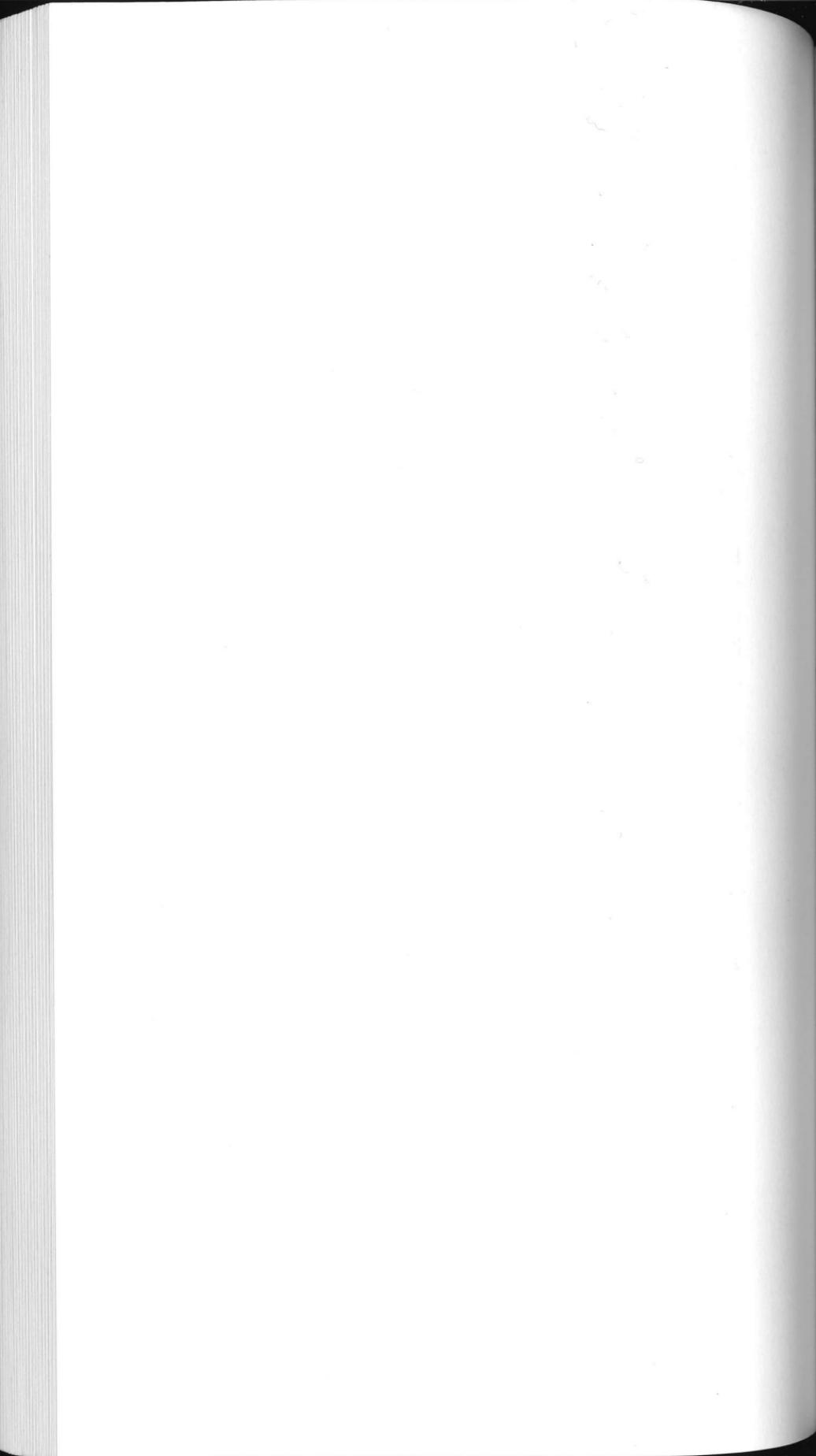
République du Congo. Le 15 août 1960, celle-ci accéda à l'indépendance sous le nom officiel de « République congolaise ». En 1965, elle reprit le nom de « République du Congo ». Par la suite, le pays va porter le nom de « République populaire du Congo » de 1969 à 1992, avant de reprendre le nom de « République du Congo » de 1992 à nos jours. Dans le langage courant, on l'appelle « Congo-Brazzaville » (du nom de sa capitale) ou plus familièrement « Congo-Brazza » pour la distinguer de la République démocratique du Congo.

## Brazzaville

Brazzaville est la capitale de la République du Congo (Congo français). Elle fut nommée ainsi dès sa fondation le 3 octobre 1880 en l'honneur de l'explorateur français d'origine italienne Pierre Savorgnan de Brazza, qui atteint le site au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>150</sup>. Ses habitants sont appelés les Brazzavillois.

<sup>150</sup> Le 1<sup>er</sup> octobre 2006, un peu plus de cent ans après son décès, les restes de Pierre Savorgnan de Brazza de même que ceux de son épouse et de leurs quatre enfants ont été exhumés du cimetière chrétien des Brus, dans le quartier d'El Madania sur les hauteurs d'Alger, où il reposait depuis 1905, pour être transférés vers Brazzaville où ils ont été réinhumés le 3 octobre 2006 au cours d'une cérémonie officielle.

Ce transfert de dépouilles a fait naître de nombreuses polémiques. Certains Congolais ayant assisté à cette cérémonie ont affirmé trouver « ridicule » que l'on célèbre Savorgnan de Brazza ou que l'on rapatrie ses restes. Pour eux, « c'est proprement légitimer, remercier l'humiliation colonialiste ». Lors d'un colloque organisé à Franceville par la fondation Savorgnan de Brazza, des universitaires gabonais et congolais se sont notamment insurgés de ce que « des colonisés puissent faire l'apologie du colonisateur ». De plus, le coût élevé de cette opération a été vivement critiqué par de nombreux intellectuels congolais, offusqués des dépenses faramineuses et du déploiement d'un arsenal logistique et diplomatique pour accueillir les restes d'un ancien explorateur étranger alors que les dépouilles de nombreux héros de l'histoire congolaise, tel André Matsoua, reposent toujours hors du territoire congolais. Savorgnan de Brazza repose désormais à Brazzaville dans un mausolée érigé devant la mairie. À peine la construction achevée ont fusé des propositions de reconvertir le mausolée en un « panthéon » pour accueillir et honorer les dépouilles des personnages qui ont marqué l'histoire de la république du Congo. En septembre 2013, la justice française a ordonné la restitution par le Congo de la dépouille de Savorgnan de Brazza à ses descendants, qui reprochaient au Congo de ne pas avoir respecté des engagements pris en 2006 en échange du transfert de sa dépouille dans la capitale congolaise (« Le Congo condamné à rendre la dépouille de l'explorateur français Pierre Savorgnan de Brazza », AFP).



# Côte d'Ivoire



Les Portugais João de Santarém et Pedro Escobar découvrirent le littoral ivoirien en 1470-1471. Jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les seuls Européens présents sur ce littoral furent portugais. Ils allaient être rejoints à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par les Hollandais, puis au XVII<sup>e</sup> siècle par les Français et les Anglais. D'abord protectorat français en 1843, ce territoire devint colonie française en 1893. La Côte d'Ivoire acquit son indépendance le 7 août 1960.

Cette région connut une multitude d'appellations au cours de son histoire. Les noms donnés par les Européens variaient en fonction de l'accueil des populations locales et des produits qu'ils échangeaient avec elles.

Le littoral fut nommé en référence au commerce d'ivoire effectué entre les Portugais et les populations locales. On trouvait en effet un grand nombre de dents d'éléphants dans la région. Dans les textes anciens, le nom du pays apparaît tantôt sous la forme *Coste des Dents* tantôt *Coste de l'ivoire*, *Côte d'ivoire*, *Ivory Coast*, *Littus dentium vel Eboris*, etc.<sup>151</sup> En 1601 apparut le nom « Coste des dens » chez le Hollandais Pieter de Marees. Les Hollandais allèrent même jusqu'à nommer le territoire dans leur langue, *Tand Kust* (« côte d'ivoire »). Ce type d'appellation suivait une tendance couramment pratiquée sur la côte africaine, dont d'autres parties avaient été nommées de manière similaire : « Côte de l'Or », « Côte des Esclaves », « Côte des Graines » encore appelée « Côte de la Malaguettes » ou « Côte du Poivre »<sup>152</sup>.

En octobre 1985, le gouvernement ivoirien demanda que le nom « Côte d'Ivoire » (sans trait d'union) soit utilisé tel quel par tous les pays quelle que soit leur langue<sup>153</sup>. Hormis les pays francophones, si les ministères des affaires étrangères de certains pays se sont conformés par politesse diplomatique au souhait du gouvernement ivoirien, en revanche la plupart des médias de ces pays ont refusé d'obtempérer en arguant que le français n'est pas leur langue nationale, c'est en particulier le cas des médias des pays dont l'écriture n'est pas latine (Chine, Russie, Japon...).

Depuis 1985, le pays a donc deux noms : le nom officiel en français et un nom vernaculaire dans la langue de chaque pays. Ainsi, la Côte d'Ivoire est appelée en albanais *Bregu i Fildishtë*, en allemand *Elfenbeinküste*, en anglais *Ivory Coast*, en bosnien *Obala Slonova če*, en croate *Bjelokosna Obala*, en danois *Elfenbenskysten*, en espagnol *Costa de Marfil*, en finnois *Norsunluurannikko*, en turc *Fildiçi Sahili*...

<sup>151</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencsiek, 1971, p. 87.

<sup>152</sup> La Côte des Graines, du Poivre ou de Malaguettes est la partie occidentale de la côte de Guinée qui s'étend entre la Sierra-Leone et le cap des Palmes. Elle tire son nom d'une plante appelée par les explorateurs « graine du paradis », « poivre de Guinée » ou « malaguettes ».

<sup>153</sup> Cette exigence est cependant non conforme aux règles de la typographie française qui prescrit, pour la graphie des noms d'unités administratives ou politiques, des traits d'union entre les éléments d'un nom composé, ce qui donnerait normalement « Côte-d'Ivoire ».

## Côte des bonnes Gens et des males Gens

Du temps des premiers colonisateurs, la Côte des Dents ou de l'Ivoire était subdivisée en deux parties: « la Côte de bonnes Gens » et « la Côte de males Gens »<sup>154</sup>.

La Côte des bonnes Gens doit son nom à l'hospitalité de ses habitants, qui acceptèrent l'installation des comptoirs coloniaux sans opposer trop de résistance, car eux-mêmes n'étaient pas enclins au commerce.

À l'inverse, la Côte des mauvaises Gens fut ainsi nommée car le commerce y étant déjà très étendu, les peuples qui y vivaient opposèrent une grande hostilité et une farouche résistance à la pénétration de colonisateurs européens, qui ne purent pas y implanter forts et comptoirs.

## Terre d'Éburnie

La Côte d'Ivoire est communément appelée la « terre d'Éburnie ». Cette appellation a été popularisée par le fantasque Kragbé Gnagbé Opadjilé, qui souleva le pays bété – au centre-ouest de la Côte d'Ivoire – en 1970 et proclama la « République d'Éburnie ».

En effet, le 26 octobre 1970, Gnagbé Kragbé Opadjilé, un étudiant bété, crée un nouveau parti, le Parti national africain (PANA), dans son canton du Guébié, situé à l'ouest de la Côte d'Ivoire. Avec quelques centaines de paysans, il occupe la capitale régionale Gagnoa et proclame une « République d'Éburnie ». Pour servir de cadre et de base à l'action politique et militaire du gouvernement provisoire, est promulguée une loi dite « loi organique

<sup>154</sup> SAVARY DES BRÛLONS Jacques, SAVARY Philémon-Louis. *Dictionnaire universel de commerce: d'histoire naturelle, & des arts & métiers*, Chez les frères Cl. & Ant. Philibert, 1765, p. 1111; MORERI Louis. *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*. Chez Denys Mariette, 1707, p. 391; MORERI Louis. *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*. Chez les libraires associés (Le Mercier, Desaint & Saillant, Jean-Thomas Herissant, Boudet, Vincent, Le Prieur), 1759, p. 182; *Encyclopédie des gens du monde, par une société de savans*, 1840, p. 295; BALBI Adriano. *Abrégé de géographie*. Volume 2, J. Renouard et Cie, 1838, p. 892.

de l'État d'Éburnie» ou «loi organique d'octobre»<sup>155</sup>. Cette tentative de sécession est sévèrement réprimée et Gnagbé Kragbé abattu avec ses fidèles dans les affrontements qui s'ensuivent.

Le mot «éburnie» est une corruption du radical latin *eburneus* «d'ivoire», dérivé d'*ebur* «ivoire», *eboreus* «qui est d'ivoire». Ce radical latin a donné naissance aux mots français «éburnéen», «éburnin» et «éburné», dont la signification est: «qui ressemble à de l'ivoire». On comprend donc aisément le choix du nom «terre d'Éburnie».

Le néologisme «éburnie» ne figure pas (encore) dans les dictionnaires français. Certains partisans de l'attribution d'un nouveau nom à la Côte d'Ivoire proposent toutefois «Éburnie» comme substitution. Pour eux, le terme «ivoire» et son dérivé «ivoirité»<sup>156</sup> contiennent de nombreuses vicissitudes: le premier porte en lui le lourd héritage de l'époque coloniale, tandis que le second est souillé de connotations haineuses ravivant le souvenir douloureux de certaines dérives idéologiques et politiques qui ont ébranlé le pays.

De nombreux universitaires et intellectuels africains ont proposé de changer le nom de la Côte d'Ivoire. Lors d'une conférence organisée en 2010 au Conseil économique et social de Côte d'Ivoire sur le terme «Respect de la diversité culturelle, facteur d'intégration et de paix», le professeur de sociologie Dédy Séry a affirmé que le nom actuel du pays «est une référence zoologique que nous devons enrayer» avant de poursuivre: «puisque le nom reflète la personnalité

<sup>155</sup> «Proclamation aux Tribus d'Éburnie» de Kragbé Gnagbé, (<http://echosdivoire.wordpress.com/2010/08/05/document-historique-proclamation-aux-tribus-d%E2%80%99eburnie-de-kragbe-gnagbe/>); «Document historique: «Loi organique de l'État d'Éburnie»; GADJI DAGBO Joseph. *L'affaire Kragbé Gnagbé, un autre regard 32 ans après*. Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 2002, 176 p.

<sup>156</sup> L'ivoirité est un concept visant à définir la nationalité ivoirienne dans un processus de démocratisation et d'unification nationale d'une société en manque d'imaginaire «globalement national». Elle s'appuie sur des notions culturelles et vise à promouvoir les cultures et productions nationales. Il se dégage au sein de ce concept une revendication d'une identité culturelle ivoirienne exclusive, l'ivoirité était aussi un support idéologique destiné à défendre exclusivement les intérêts politiques et économiques des Ivoiriens. Ce concept allait être perverti et imprégné d'idées nationalistes et xénophobes. Il conduisit notamment à l'élimination du candidat Alassane Ouattara à l'élection présidentielle de 1995 et à la naissance d'un mouvement d'exclusion au sein de la population ivoirienne.

de celui qui le porte, le nom de notre pays doit coïncider avec les préoccupations des populations»<sup>157</sup>.

L'historien sénégalais Fadel Dia, dans un article intitulé «Et si la Côte d'Ivoire changeait de nom?»<sup>158</sup>, propose de suivre l'exemple du révolutionnaire Sankara en choisissant un nouveau nom afin de se défaire de l'héritage colonial et des dérives idéologiques.

Qui plus est, phonétiquement l'adjectif «ivoirien» se rapproche de l'expression «il ne voit rien». Pour les pourfendeurs du nom «Côte d'Ivoire», l'adjectif dérivé évoque dans la conscience collective celui qui ne voit rien. «Le problème c'est l'appellation des habitants de la Côte d'Ivoire», explique le pasteur Assi L. Israël, vice-président de l'ONG Nouvelle Identité: «Les Ivoiriens, qui veut dire «ceux qui ne voient pas»... Donc le nom ivoirien détruit mon peuple et le rend aveugle.»

Témoins de la vaste répartition du souhait de remplacer le nom «Côte d'Ivoire», les nombreux sondages et pétitions circulant sur internet. Houphouët Kouassi, auteur d'une telle pétition, estimait que «Le Nom qu'on donne à quelqu'un est souvent lié à sa vie future. Quand vous appelez un enfant «petit voyou», il se comportera de la sorte, afin que ce surnom lui colle à la peau.» Pour justifier l'objet de sa pétition, Houphouët Kouassi affirme que dans le cadre de ses recherches sur internet, il a «souvent été frustré quand [il doit] choisir dans une liste déroulante le nom de son pays. Tantôt c'est Côte d'Ivoire, tantôt c'est Ivory Coast ou ignoré simplement.» Il constate que le nom de son pays varie en fonction de la langue du pays dans lequel il se trouve: «On a beau imposer que le nom de la Côte d'Ivoire ne soit plus traduit dans chaque langue, sur le terrain le nom de ce beau pays est manipulé selon la langue de celui qui en parle.»<sup>159</sup> Cet Ivoirien souhaite que son pays soit désigné partout dans le monde par un nom unique qui caractérise ses habitants.

<sup>157</sup> Professeur Dédy Séry, intervention «Il faut changer le nom de la Côte d'Ivoire» (<http://news.abidjan.net/h/362629.html>).

<sup>158</sup> <http://fadeldia.blogspot.ch/2011/02/et-si-la-cote-divoire-changeait-de-nom.html>

<sup>159</sup> Pétition mise en ligne en 2007 par Houphouët Kouassi.

Force est de constater que la majorité des signataires de sa pétition ont penché pour l'appellation « Éburnie ».

Les partisans d'un nouveau nom soutiennent qu'un changement serait la meilleure façon de tourner la page de l'histoire coloniale et de la longue crise qui frappe le pays depuis la mort du président Félix Houphouët Boigny en 1993<sup>160</sup>.

La crise politico-militaire née en septembre 2002 a engendré un sursaut de popularité du mot « Éburnie » auprès des Ivoiriens. De même, ce nom a resurgi de plus belle dans la tourmente qui a suivi les élections présidentielles de 2010<sup>161</sup>. Cette crise postélectorale a fait naître de nombreux mouvements de libération éphémères et sporadiques, à l'instar du Front national de libération de l'Éburnie<sup>162</sup>.

Nonobstant les considérations politiques et nationalistes, de nombreux Ivoiriens se sont approprié le mot « Éburnie ». Une grande loge maçonnique de la Côte d'Ivoire porte l'appellation « La Grande Éburnie de Côte d'Ivoire »<sup>163</sup>. L'ambassade de Côte d'Ivoire au Maroc est allée jusqu'à utiliser l'expression « Terre d'Éburnie »<sup>164</sup> sur son site officiel. Une maison d'édition ivoirienne porte le nom « Les éditions Éburnie »<sup>165</sup>. Une cérémonie de récompense des artistes

<sup>160</sup> Félix Houphouët-Boigny (18 octobre 1905 - 7 décembre 1993) fut le premier ministre ivoirien et le tout premier président du pays de 1960 à 1993.

<sup>161</sup> À l'issue d'une élection présidentielle sous tension, les deux candidats arrivés au second tour, Laurent Gbagbo et Alassane Ouattara, prêtent serment comme président de la République de Côte d'Ivoire. Le pays se retrouve alors avec deux présidents tentant de s'imposer sur l'ensemble du territoire. Mais Alassane Ouattara, bénéficiant de l'appui de nombreux États étrangers, ainsi que d'instances économiques et financières tant régionales qu'internationales, parvient à paralyser l'économie et assécher les finances de l'État ivoirien. La communauté internationale, qui le reconnaît comme unique vainqueur des élections, demande à Laurent Gbagbo de lâcher le pouvoir et de s'avouer vaincu. Les partisans de ce dernier considèrent cette injonction de la communauté internationale comme une ingérence dans les affaires internes d'un pays souverain et crient au néocolonialisme. Et pour marquer la souveraineté et marteler l'indépendance de la Côte d'Ivoire, d'éminents économistes pro-Gbagbo réfléchissent à la création d'une monnaie ivoirienne afin de se libérer de la dépendance au franc CFA qui est arimé à l'euro et dépend du trésor français.

<sup>162</sup> Très actif sur internet (blog eburnielibre.centerblog.net).

<sup>163</sup> Quelques obédiences maçonniques en Afrique subsaharienne, héritage durable des années de colonisation. WAUTHIER Claude (journaliste, auteur avec Hervé Bourges des *Cinquante Afrique*, Le Seuil, Paris 1979). « L'étrange influence des francs-maçons en Afrique francophone ». *Le Monde diplomatique*.

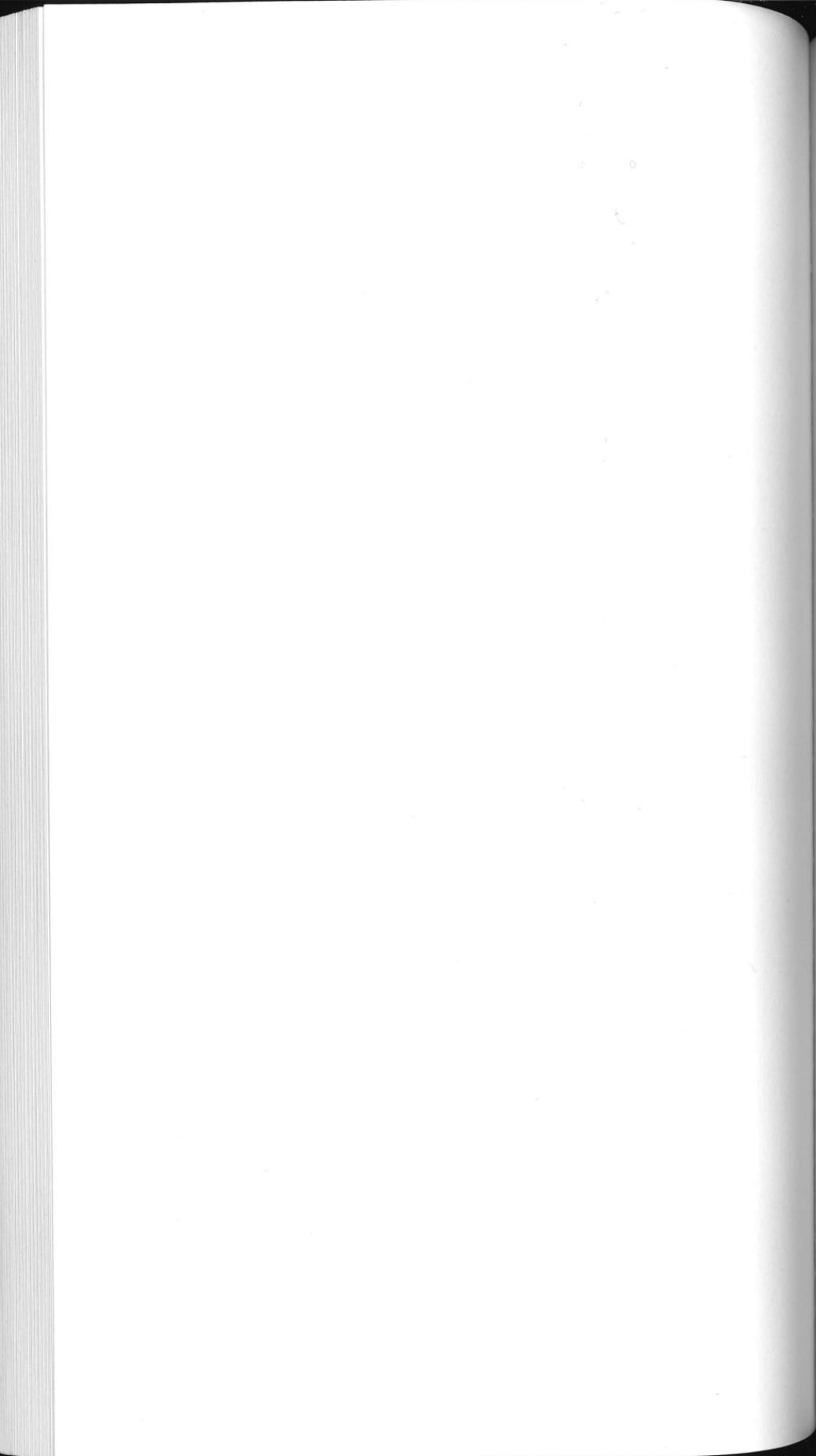
<sup>164</sup> Site internet de l'ambassade de Côte d'Ivoire au Maroc en date du 12 décembre 2012 (<http://ambassadeci-maroc.weebly.com/terre-deburnie.html>).

<sup>165</sup> Les éditions Éburnie ont été créées en novembre 2001 par Marie-Agathe Amoikon-Fauquembergue et ont débuté leurs activités effectives en février 2002.

musiciens ivoiriens a été créée en 2005 sous l'appellation «Eburnies Music Awards». Une compagnie d'exploration minière et de prestation de services porte le nom Eburnie Mining & Services. De nombreux sites internet ivoiriens portent également le nom «Éburnie»<sup>166</sup>.

---

<sup>166</sup> [www.eburnienews.net](http://www.eburnienews.net), [www.eburniemining.com](http://www.eburniemining.com) et bien d'autres.



# Djibouti



Ce territoire reçut successivement les appellations de « Côte française des Somalis » en 1896 et « Territoire des Afars et des Issas » en 1967. En 1975, la Somalie revendiqua la ville de Djibouti et les territoires habités par les Somalis, accélérant ainsi le processus d'indépendance de Djibouti. Un référendum tenu le 8 mai 1977 donna une majorité en faveur de l'indépendance (98,8%) et le 27 juin 1977, le territoire devint indépendant sous le nom de « République de Djibouti ».

L'étymologie de Djibouti donne lieu à plusieurs interprétations. Une version courante fait dériver le toponyme de *gabod* ou *gabouri* ou *gabouti* qui désigne dans la langue

des Afars, habitants de cette région, une assiette tissée de fibres de palmier et utilisée pour des buts cérémoniaux<sup>167</sup>. La forme de Djibouti, un cap composé de quatre petites plates-formes madréporiques, rappelait ces plateaux en vannerie. Les Afars auraient nommé ainsi leur territoire<sup>168</sup>. De là dériverait le nom arabe *Ras* (« cap ») *Gabuti* ou *Djabuti* que les Français ont emprunté en le simplifiant<sup>169</sup>.

« Djibouti » pourrait également provenir de l'arabe yéménite *dji-bouti* signifiant dans cette langue « amène le boutre », c'est-à-dire un petit navire arabe à voiles, à l'arrière très élevé, utilisé par les premiers Yéménites arrivés à Djibouti. Le toponyme pourrait aussi venir de la langue somali, dans laquelle *djab-outi* signifie « le lieu où s'est cassé l'ogre »<sup>170</sup>. Une légende des Issas, l'un des deux peuples locaux, va dans le même sens : « Djibouti » serait le nom d'un animal mythique qui tuait du bétail et s'attaquait à la population locale ; les habitants l'auraient traqué et tué à l'endroit où se dresse aujourd'hui la ville.

Selon d'autres étymologies non établies, Djibouti fut nommé d'après la partie la plus profonde du golfe de Tadjoura. « Djibouti » pourrait encore signifier « Terre de Tehuti » ou « Terre de Thoth » (le dieu égyptien de la Lune)<sup>171</sup>.

## Côte française des Somalis

De 1896 à 1967, la « Côte française des Somalis » était le nom donné au territoire actuel de Djibouti. Par le décret du 20 mai 1896, les Français créèrent une nouvelle colonie réunissant le territoire d'Obock, le protectorat du Tadjourah, le Gobaad, le Ghoubbet-el-Kharab et le pays des Issas avec Djibouti pour nouvelle capitale. Ce fut la naissance

<sup>167</sup> ASKHARI Hodari. *The African Book of Names: 5,000+ Common and Uncommon Names from the African Continent*. HCl, 2009.

<sup>168</sup> AUZIAS Dominique, LABOURDETTE Jean-Paul. *Petit Futé Djibouti*, 2006, p. 102.

<sup>169</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 140.

<sup>170</sup> LECLERC Jacques. *Djibouti*. Québec, TLFQ, Université Laval, 27 mai 2009 (<http://www.axl.cefanelaval.ca/afrique/djibouti.htm>).

<sup>171</sup> [www.etymologie.info](http://www.etymologie.info)

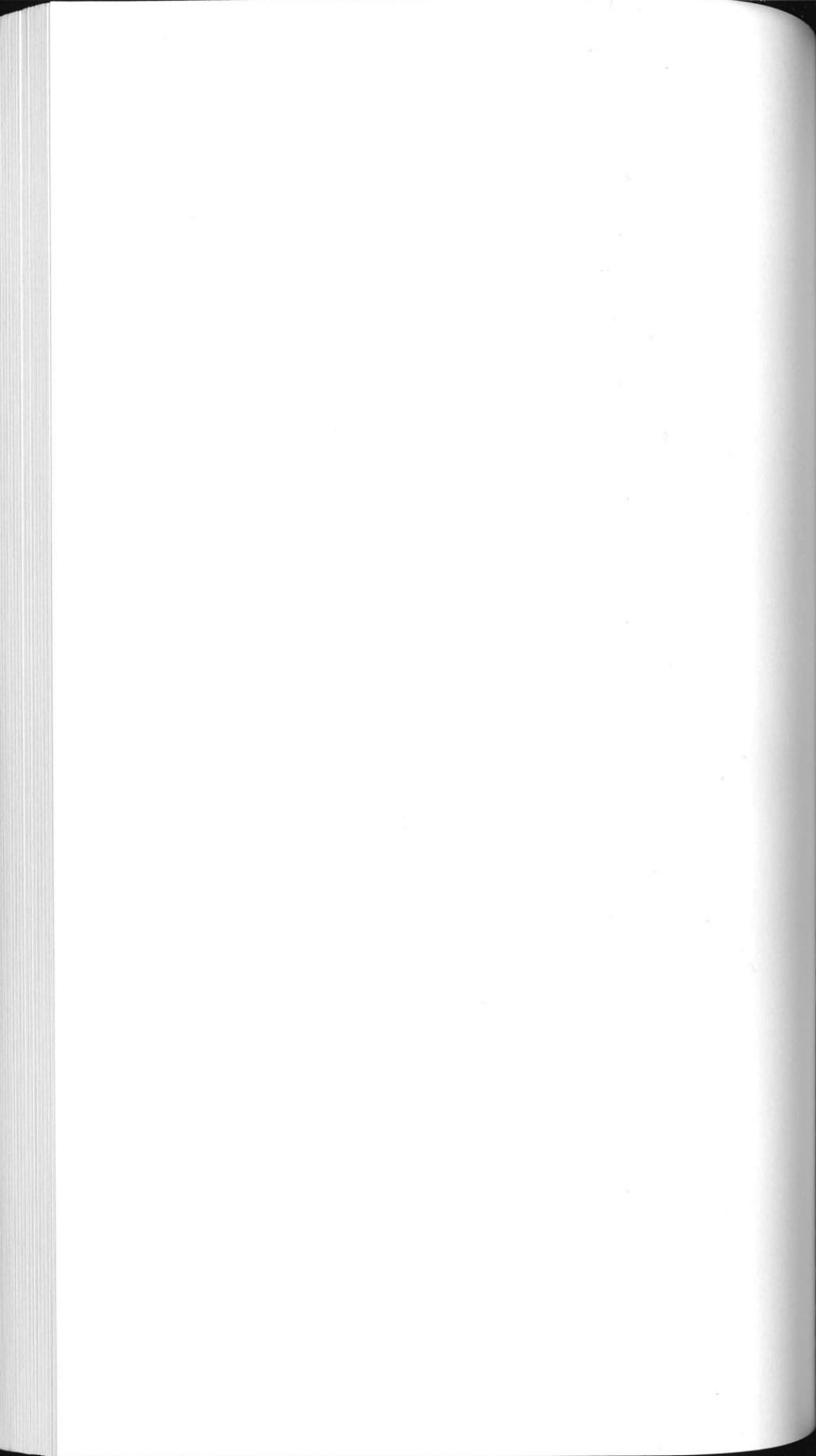
officielle de la « Côte française des Somalis et dépendances ». Ce territoire fut ainsi appelé d'après l'ethnie majoritaire de la région, les Somalis, qui sont divisés en trois clans : les Issas (majoritaires), les Gadaboursis et les Issaqs. Leur langue est le somali, aussi appelé issa.

## Territoire français des Afars et des Issas

À la suite du référendum du 20 mars 1967, la colonie changea de nom pour devenir le « Territoire français des Afars et des Issas ». Cette nouvelle appellation faisant référence aux deux principaux groupes ethniques du pays visait à équilibrer la représentation des deux communautés et surtout à supprimer la mention du mot « Somali » afin de limiter les prétentions hégémoniques de la Somalie qui voulait annexer ce territoire en prétextant qu'il était en majorité peuplé de Somalis (les Issas étant un clan somali). La colonie allait porter ce nom jusqu'en 1977, quand Djibouti devint indépendant.

## Pays des braves

Djibouti fut surnommé ainsi en raison de la bravoure et du courage des Issas et des Afars qui se battaient comme des guerriers pour protéger leurs territoires et leurs pâturages.



# Égypte



L''étymologie du mot « Égypte » demeure incertaine. Une version le fait dériver du nom latin *Ægyptus* qui provient à son tour du grec ancien *Αἴγυπτος* (*Aígyptos*). Dans la mythologie grecque, Égyptos ou *Ægyptos* était un roi africain qui s'empara du territoire qui nous intéresse auquel il donna son nom<sup>172</sup>. Diodore et plusieurs autres auteurs anciens avancent qu'*Ægyptus* était le fils de Belus, roi de Babylone<sup>173</sup>; après que son père en eut été

<sup>172</sup> Apollodore d'Athènes dit « Pseudo- Apollodore ». *Bibliothèque*, Livre II, 1, 4.

<sup>173</sup> DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties*. Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686, p. 32.

chassé, il aurait régné soixante-huit ans sur le royaume, lui laissant son nom.

Selon une autre version, le nom « Égypte » viendrait de l'ancien égyptien *hikuṗtah* (*hut-ka-ptha*, *hāwīt kuṗ pitāh* ou *Hout-Ka-Ptah* selon les sources) signifiant « château du ka (âme) de Ptah » ou « temple de l'âme de Ptah », nom qui désignait le grand temple de Memphis et, par extension, la ville elle-même. Ce nom aurait donné *Ai-ku-pi-ti-jo* qui apparaît dans le linéaire B, l'écriture syllabique des Mycéniens, pour évoquer la capitale Memphis<sup>174</sup>. Les Grecs auraient étendu ce nom pour l'appliquer à l'ensemble du territoire. C'est ce terme qui aurait donné *Ágyptos* en grec classique. Cependant il n'est plus toujours admis aujourd'hui qu'*Aiguptos* serait l'emprunt grec de l'ancien égyptien *hut-ka-ptha*, bien que ce nom eut été connu même hors de l'Égypte (ougaritique *hkpt*)<sup>175</sup>. Selon Strabon, le nom grec *Ágyptos*<sup>176</sup> dérive de *Αἰγαίου ὑπτίως* (*Aigaίου hypṑtíōs*): « la terre en dessous de la mer Égée » (*Aiga* signifiant « mer » en bas préhellénique).

Comme le relèvent Deroy et Mulon<sup>177</sup>, « l'existence d'*aiguptios* sur une tablette mycénienne de Cnossos (linéaire B *a3-ku-pi-ti-jo*) implique l'usage d'*Aiguptos* en Grèce au moins dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ensuite le nom est fréquent dans les poèmes homériques, dont le texte a dû être arrêté vers 800 av. J.-C. Les contextes montrent bien que, dans la majorité de ses emplois, le nom ne désigne pas spécifiquement l'Égypte, mais un domaine côtier méditerranéen oriental beaucoup plus vaste, encore qu'indéfinissable. Néanmoins, il y a une série de passages, peut-être de composition ionienne relativement récente, où *Aiguptos* se trouve restreint à l'Égypte, particulièrement à la région du Delta. C'est ce sens que les Ioniens donnaient encore au

<sup>174</sup> POLET Sébastien. *L'origine des mots Égypte et Memphis* (<http://suite101.fr/article/lorigine-des-mots-egypte-et-memphis-a29841#ixzz26BnmF6S7>).

<sup>175</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 153.

<sup>176</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Klincksieck, 1971, pp. 95-96.

<sup>177</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, pp. 152-153.

nom à l'époque d'Hérodote. Une évolution du sens semble donc s'être produite, probablement liée au recul des relations maritimes des Grecs après l'époque mycénienne. L'absence d'étymologie grecque plausible laisse penser que le mot pourrait être d'origine préhellénique et ne permet pas de déceler la valeur primitive. Il reste que dans ses plus anciens emplois *Aiguptos* ne désigne jamais précisément Memphis. La question n'est donc pas complètement résolue. »

L'Égypte a aussi été connue dans le passé sous l'appellation *Kmt* (ancien égyptien) puis *Kemet* et *Khamit* ce qui signifiait « terre noire » en référence au limon de couleur noire apporté par les crues du Nil après les inondations estivales<sup>178</sup>. Certains rois se firent même représenter en noir afin de démontrer qu'ils étaient garants de l'approvisionnement en nourriture du pays, en étant maîtres des crues du fleuve. Pour le Sénégalais Cheikh Anta Diop, auteur de recherches scientifiques, linguistiques, sociologiques et anthropologiques, le mot *Kmt* ne s'applique pas à la terre égyptienne en référence au limon de couleur noire apporté par les crues du Nil, mais fait référence aux peuples noirs qui auraient habité la région dans les temps anciens<sup>179</sup>.

La République arabe d'Égypte, en arabe *Gumhuriyya' Miṣr al-'Arabiyya*, est communément appelé *Miṣr* par ses habitants (prononcé *Maṣr* en arabe égyptien). L'étymologie de *Miṣr* demeure incertaine. Il s'agirait d'un mot sémitique signifiant « métropole », « grande ville » ou « capitale ». Son

<sup>178</sup> ASKHARI Hodari. *The African Book of Names: 5,000+ Common and Uncommon Names from the African Continent*. HCI, 2009.

<sup>179</sup> Selon lui, le substantif *Kemet* et ses dérivés ont eu une longue descendance. La racine *Kmt* a proliféré dans les langues africaines et signifie également « noir » en wolof et en peul. *Khum* veut dire « charbonné » et *khemit* « ce qui a charbonné » en wolof. Il note aussi qu'en peul *khembou* veut dire « charbon ». Le nom *Kemet/Kmt* a survécu en copte sous les formes *Keme* et *Khemi*. L'écrivain grec Plutarque, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, en cite une forme hellénisée *Khemia* « action de fondre du minéral ». Cette forme allait servir à désigner une science occulte et chimérique qui s'est constituée dans l'Égypte romaine byzantine (l'alchimie). Les Arabes l'ont reprise sous le nom *al-kimiya* et l'ont fait connaître à l'Occident médiéval sous le nom latin médiéval *alchimia*. Le mot « chimie » est apparu dans la langue française en 1356. Les termes « alchimie » et « chimie » (écrit souvent « chymie ») étaient strictement synonymes jusqu'à l'apparition de la chimie moderne au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. À noter que *Kemit* est peut-être originellement parent de l'hébreu biblique *Cham* « le noir » qui, dans la Genèse, est le nom du second fils de Noé, censé être l'ancêtre des Africains.

usage proviendrait du nom de la nouvelle capitale bâtie à Fustat sous le premier calife fatimide d'Égypte, Ubaydallah al-Mahdi, au X<sup>e</sup> siècle, appelée *misr al-qâhira* («la capitale victorieuse», aujourd'hui Le Caire)<sup>180</sup>.

Une autre version soutient que *Misr* vient du babylonien *misru* signifiant «l'étranger» ou «la frontière». En effet, pour un habitant de l'antique Mésopotamie, l'Égypte représentait l'ultime frontière occidentale et son habitant était l'étranger par excellence<sup>181</sup>. *Misr* apparaît en hébreu sous la forme *Mitzraïm* (*Misrayim* ou *Mitzráyim* selon les sources) qui se rapproche du sens de «double» (c'est un duel). Ce mot pourrait signifier «deux Égypte» et pourrait ainsi évoquer les deux anciens royaumes de Haute-Égypte et Basse-Égypte. Ce mot pourrait aussi signifier «les deux détroits», en référence à la séparation entre Haute et Basse-Égypte. Ou alors il pourrait aussi signifier «détroits» ou «endroits étroits», se référant à la forme du pays qui suit le cours du Nil.

Le mot *Mitzraïm* a un poids historique considérable dans la Bible. Il apparaît près de 680 fois dans le texte sacré où il s'applique à l'Égypte entière<sup>182</sup>.

Certaines interprétations vont chercher l'étymologie de ce nom chez le personnage biblique Mesrain, fils de Cus. Pour Léon l'Africain «les Égyptiens (selon l'opinion de Moïse) sont descendus de Mesrain, fils de Cus, qui fut de Chan<sup>183</sup>, et Chan de Noé, qui fait que les Hébreux suivant le vocable appellent la région et les habitants du même nom *Mesrain* et tout le pays est appelé par les Arabes *Mesré* mais les habitants le nomment *Chibth*»<sup>184</sup>.

Léon l'Africain au XVI<sup>e</sup> siècle et plusieurs auteurs après lui relèvent que les Égyptiens anciens appelaient leur pays

<sup>180</sup> Le Caire, en arabe *al-qâhira* ou *Al-Qâhira*, signifie «la victorieuse».

<sup>181</sup> *L'origine des mots Égypte et Memphis* (<http://suite101.fr/article/lorigine-des-mots-egypte-et-memphis-a29841#ixzz26BnGglWJ>).

<sup>182</sup> FONTINOY C. *Les noms de l'Égypte en hébreu et leur étymologie*. Chronique d'Égypte, 1989, vol. 64, no127-128, Fondation égyptologique Reine Elisabeth, Bruxelles, pp. 90-97.

<sup>183</sup> Mieux connu sous la graphie «Cham».

<sup>184</sup> Léon l'Africain, *De l'Afrique contenant la description de ce pays*, tome 2, Paris, 1830, p. 180.

*Chibth*<sup>185</sup> en hommage à un homme portant ce nom qui commença à régner et à faire bâtir les maisons dans ces lieux. Il fut vraisemblablement le premier roi qui y eut régné (raison pour laquelle les habitants auraient attribué ce nom à leur pays).

Le nom grec ancien Αἰγύπτιος/*Aigúptios* qui signifie «Égyptien» a donné le terme «Copte». Dans les premiers siècles du christianisme s'est développée en Égypte une branche de chrétiens qui ont été appelés en grec *Aiguptioi*. Par la suite ce mot a été déformé après syncope phonétique en *Kuptios*. Puis, lorsque les Arabes musulmans ont occupé l'Égypte à partir du VII<sup>e</sup> siècle, ce mot a été encore déformé en *Qibt* ou *Qobt*. C'est cette dernière forme qui a donné l'ethnonyme «Copte» en français, lequel sert aussi à désigner la langue.

## Pays des pharaons et grenier à blé de Rome

L'Égypte est surnommée «le pays des pharaons», qui étaient ses souverains durant l'Antiquité. C'est également pour cette raison que la sélection nationale égyptienne de football est surnommée «les Pharaons».

Dans l'Antiquité, l'Égypte était surnommée «le grenier à blé de Rome» en raison de ses fortes productions qui lui permettaient de fournir à la Rome antique d'importantes cargaisons de blé.

<sup>185</sup> MÉNAGE JAULT Gilles. *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Lib. Briasson, 1750, p. 410; MÜNSTER Sebastian, DE BELLEFOREST François. *La cosmographie universelle de tout le monde*. Volume 2, Chez Michel Sonnius, 1575, pp. 1978-1979.



# Érythrée



Ce pays doit son nom à la mer Rouge, qui le borde du côté oriental. En effet, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les colons italiens lui donnèrent le nom latin utilisé pour désigner la mer Rouge, *Mare Erythraeum*<sup>186</sup>, qui à son tour dérive du nom grec ancien de cette mer *Ἐρυθρά Θάλασσα* (*Eruthra Thalassa*). Ainsi, « Érythrée » signifie littéralement « la rouge ».

Si la mer fut appelée « Rouge » par les Anciens, c'est parce que son fond abritait un coquillage, le murex, dont

---

<sup>186</sup> ASKHARI Hodari. *The African Book of Names: 5,000+ Common and Uncommon Names from the African Continent*. HCI, 2009.

une des glandes fournissait la couleur pourpre. Cela donnait l'impression que la mer était rouge<sup>187</sup>.

Le territoire correspondant à l'actuelle l'Érythrée était peuplé de plusieurs dynasties avant l'arrivée des colons italiens. Il n'est devenu une entité qu'en 1884-1885, lorsque les puissances européennes se sont partagé l'Afrique en traçant des frontières artificielles. L'Érythrée a été une colonie italienne de 1885 à 1941. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les forces britanniques se sont emparées du territoire qu'ils ont administré jusqu'en 1952. Les Nations Unies ont alors décidé de fédérer l'Érythrée et l'Éthiopie afin de contenter à la fois les revendications annexionnistes de l'Éthiopie et la volonté indépendantiste des Érythréens. Cependant, en 1958 des exilés érythréens au Caire ont fondé le Mouvement de libération de l'Érythrée (MLE).

En 1962, l'Érythrée a été annexée par l'Éthiopie dont elle est devenue une province. Le MLE a été remplacé par le Front de libération érythréen (FLE). À la fin des années 1970 a émergé le Front populaire de libération de l'Érythrée (FPLE), qui s'est révélé un adversaire efficace du gouvernement éthiopien. C'est ainsi qu'en 1990, le FPLE s'est emparé de la ville de Massawa et, l'année suivante, a pris le contrôle de la grande ville d'Asmara. Le 8 mai 1993, l'Érythrée a obtenu son indépendance. L'Organisation des Nations unies l'a accueillie officiellement parmi ses membres et a reconnu au FPLE la légitimité de diriger le pays.

## Surnoms de l'Érythrée

L'Érythrée est un pays mystérieux. Fermée au monde (les journalistes et les touristes n'y sont pas les bienvenus), elle est aussi un État duquel il est interdit de sortir. Ses 5 millions d'habitants sont prisonniers de l'immense camp

<sup>187</sup> NANTET Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique: histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 111. Clin d'œil à l'étymologie, l'équipe nationale de football de ce pays est surnommée «Red Sea Boys», les garçons de la mer Rouge.

de travail forcé qu'elle est devenue. Ce qui vaut à ce pays ses surnoms de « prison à ciel ouvert » et « bagne africain ». Dans ce contexte, la résignation ou la fuite sont les deux seules voies qui s'offrent aux Érythréens. Les candidats à l'émigration sont nombreux, même si l'évasion se fait au péril de leur vie<sup>188</sup>. De nombreux sportifs et fonctionnaires érythréens ont profité de leurs voyages à l'étranger pour s'évader, et ce fut même le cas d'un ministre du gouvernement<sup>189</sup>. Pour Léonard Vincent, auteur du livre *Les Érythréens*, cette défection montre que l'Érythrée est simplement devenue invivable.

Le pays est surnommé aussi « la Corée du Nord africaine ». Les superficies des deux pays sont équivalentes (environ 120 000 km<sup>2</sup>), et le dictateur érythréen Issayas Afewerki est souvent comparé à Kim Jong-Il, l'ancien despote nord-coréen. Ancien guérillero maoïste et héros de la guerre d'indépendance, Issayas Afewerki est devenu un tyran sanguinaire qui emprisonne ses opposants et met fin à toutes les libertés dont celle de la presse<sup>190</sup>.

L'Érythrée est aussi surnommée « l'Albanie de l'Afrique » parce qu'elle est considérée par plusieurs pays comme le point de passage des livraisons d'armes et de l'influence

<sup>188</sup> Leurs portes d'évasion sont le Soudan et l'Éthiopie. Il fut un temps où les candidats à l'évasion partaient en bateau depuis le port de Massawa pour rejoindre la côte yéménite, sur l'autre rive de la mer Rouge. Mais de façon à endiguer ce phénomène, la pêche a été interdite. Dorénavant, les bateaux restent à quai, les marins au port et les estomacs vides.

Les jeunes Érythréens sont nombreux à payer de leur vie pour s'échapper de leur « prison à ciel ouvert ». Entassés dans des camions et des embarcations de fortune, ils tentent de traverser coûte que coûte la frontière. Et s'ils sont attrapés, ils risquent de croupir dans l'un des quelque trois cents camps de détention que compte le pays. En octobre 2013, une embarcation de fortune transportant environ 500 migrants parmi lesquels de nombreux Érythréens a fait naufrage au large de Lampedusa, en Italie, faisant plus de 350 morts. L'Érythrée a gardé le silence sur ce naufrage : aucun média officiel ne l'a évoqué. C'est une petite station de radio basée à Paris qui a informé les Érythréens du drame.

<sup>189</sup> Ali Abdou, le ministre de l'Information de l'Érythrée, profita d'une mission en Europe pour disparaître dans la nature. Une quinzaine de jours plus tôt, la quasi-totalité de l'équipe nationale de football s'était volatilisée alors qu'elle participait à un tournoi régional en Ouganda.

<sup>190</sup> La radio et la télévision sont les organes de propagande du dictateur et de son régime. Reporters sans frontières (RSF) classe d'ailleurs régulièrement l'Érythrée comme le pire pays au monde dans le domaine du respect des droits les plus élémentaires des journalistes. Le trio Érythrée, Turkménistan et Corée du Nord est surnommé par RSF « trio infernal » parce que ces pays figurent régulièrement en tête de la liste des pays dans lesquels il n'existe « aucune liberté publique ».

## AFRIQUE

iranienne dans la région. Le silence international permet au président de fournir armes et entraînements aux shebabs islamistes de Somalie et de déstabiliser la Corne de l'Afrique. L'Érythrée demeure l'un des pays les plus fermés et l'une des dictatures les plus sanguinaires du monde.

# Éthiopie



L'usage le plus ancien du nom « Éthiopie » remonte aux Épopées d'Homère; ce mot est mentionné trois fois dans *L'Odyssée* et deux fois dans *L'Illiade*. Il apparaît aussi à plusieurs reprises dans la Bible pour désigner les territoires au sud de l'Égypte<sup>191</sup>. Puis il a été appliqué aux hautes terres de la Corne de l'Afrique pour désigner un royaume centré sur la cité d'Aksoum; celui-ci s'est approprié ce nom après avoir adopté le christianisme au IV<sup>e</sup> siècle<sup>192</sup>.

<sup>191</sup> Le nom « Éthiopie » a été utilisé dans la Genèse 2, 13.

<sup>192</sup> L'usage du mot « Éthiopie » pour désigner le royaume d'Aksoum apparaît pour la première fois au IV<sup>e</sup> siècle sur l'inscription d'Ezana qui traduit *Habachat* par *Aithiops* (Αἰθίοψ) en grec ancien (ABEBE Berhanou. *Histoire de l'Éthiopie d'Axoum à la révolution*. Paris, Maisonneuve & Larose, 1998, p. 8).

L'étymologie du mot «Éthiopie» donne lieu à plusieurs versions. Selon la théorie communément admise, «Éthiopie» vient du mot grec *Αἰθιοπία* (*Aithiopia*), de *Αἰθίοψ* (*Aithiops*), «Éthiopien», formé des mots *αἶθ* «brûlé» et *ὤψ* «visage». Ainsi, «Éthiopie» signifie littéralement le pays de «ceux qui ont le visage brûlé».

Certaines sources donnent une autre origine. Selon *La Chronique des rois d'Aksoum*, un manuscrit ge'ez du XVII<sup>e</sup> siècle, «Éthiopie» est dérivé d'Ityopp'is, un fils de Koush inconnu de la Bible et petit-fils de Cham qui aurait fondé Aksoum. Pline l'Ancien exposait déjà cette tradition au I<sup>er</sup> siècle de notre ère en parlant d'«Aethiops, fils de Vulcain»<sup>193</sup>. Une tombe située près d'Aksoum est attribuée à Ityopis<sup>194</sup>.

L'Éthiopie a reçu différents noms des Anciens: ils l'ont appelée parfois *India* et ses habitants «Indiens»<sup>195</sup>, nom qu'ils appliquaient à plusieurs nations reculées. Elle fut aussi appelée *Atlanta* et *Aetheria* suivant Pline et Strabon, ou *Aera* par Hefychuis. On la désignait aussi anciennement comme *Céphania*<sup>196</sup>. Elle fut appelée «Abyssinie» jusqu'en 1889.

## Abyssinie

Le nom «Abyssinie» a désigné par le passé plusieurs régions d'Afrique, dont la Nubie, le Soudan, le désert de Libye et l'actuelle Éthiopie. «Abyssinie» est l'ancien nom le plus connu de l'Éthiopie. Il fut employé jusqu'en 1889<sup>197</sup>. Son origine n'est pas clairement établie.

D'après Bernard Nantet, Abyssinie viendrait du nom *Habasha*, donné par les anciens Égyptiens à l'une des

<sup>193</sup> Il dit, sans que l'on sache à quel territoire il se réfère: «Le pays entier a été appelé Aethérie, puis Atlantie, puis Éthiopie, d'Éthiops fils de Vulcain.». PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, VI, 35.

<sup>194</sup> MUNRO-HAY Stuart. «*Aksoum, An African Civilisation of Late Antiquity*», p. 15.

<sup>195</sup> «Les anciens ont quelques fois donné le nom d'indiens aux peuples d'Éthiopie», «L'Éthiopie dans Procope est nommé Inde». MENTELLE Edme. *Encyclopédie méthodique: Géographie ancienne*. Volume 2, Partie 1, Chez Panckoucke, 1789, p. 188.

<sup>196</sup> *Histoire universelle, depuis le commencement du monde, jusqu'à présent* («Histoire de l'Éthiopie», chapitre 1, pp. 432-433) Arkstée, 1751.

<sup>197</sup> LEMARCHAND Philippe. *L'Afrique et l'Europe: atlas du XX<sup>ème</sup> siècle*. Éditions Complexe, 1994.

principales populations de langue sémitique à l'origine de l'empire d'Aksoum. Ce nom se retrouve également en Arabie du Sud. Jusqu'à la fondation de l'Éthiopie moderne par Menelik II à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il a servi à désigner les royaumes d'Aksoum et Gondar qui se sont épanouis dans la province du Tigré au nord-est du lac Tana<sup>198</sup>.

Olfert Dapper dans sa *Description de l'Afrique* de 1686 soutient que « Le mot Abyssinie vient ou du nom des habitants que les Arabes nomment *Abasi* ou *aubasiba* et avec leur article *elbabasibi* ou *Abaseniem*, peuple qui comme le témoigne Stéphane dans son livre *Urbibus* après avoir habité l'Arabie heureuse passa de là en Afrique. On trouve aussi qu'elle tire son nom d'un certain territoire d'empire nommé *Abissi* qui est sous l'empire du prêche jan d'où quelques-uns croient que tous les Abissins sont venus. »<sup>199</sup> Pour sa part Saïd Ali soutient que le mot « Abyssinie » vient de l'arabe *El Habesga* (IV<sup>e</sup> siècle)<sup>200</sup>. Il s'agirait d'une corruption de ce mot signifiant « mixte », en raison de la population noire et blanche présente dans cette région. D'autres auteurs comme Serge Losique abondent dans ce sens en soutenant qu'« Abyssinie » signifie bien « peuple mélangé », « population mixte » en référence à la multiplicité ethnique locale. Mais cette approche est rejetée par l'auteur inconnu du Volume 29 de *l'Histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à présent* : selon lui ce mot est issu du nom du peuple « abasseni » qui faisait autrefois son séjour dans la partie de l'Arabie heureuse, vers les côtes de la mer Rouge et dans les régions fertiles des alentours. Un bon nombre de ces Abasseni auraient passé le détroit Babal-Mandab (bal-el-Mandel) pour se transporter en Éthiopie qui aurait été nommée d'après eux *Abassie* ou *Abasene*, qui donnera Abyssinie. Cette hypothèse lui paraît plus vraisemblable que celle qui se rapporte à la mixité de la population.

<sup>198</sup> NANTET Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique : histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 2.

<sup>199</sup> DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties*. Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686, p. 410.

<sup>200</sup> *Difficuldades da linhua portuhuesa*, 283 (cité par LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencsiek, 1971, p. 32).

## Toit de l'Afrique

L'Éthiopie comporte d'immenses plateaux d'altitude : près de 65% du massif montagneux africain se situe dans ce pays, ce qui lui vaut le surnom de « toit de l'Afrique ».

# Gabon



Le Gabon, situé en Afrique centrale, fut une colonie française avant de devenir en 1960 une république indépendante. Selon la version communément admise, quoique erronée, son nom proviendrait du mot portugais *gabão* qui signifie «caban de marin». Il s'agit d'une sorte de manteau ou couverture, confectionné d'un gros tissu de laine avec un capuchon, utilisé par les peuples côtiers du Portugal (principalement de la région d'Aveiro, au nord du pays).

Cependant cette origine ne résiste pas à une analyse plus poussée de l'étymologie du mot «*gabão*». Selon le *Moderno Dicionário de Língua Portuguesa Michaelis* (2009), *gabão* serait entré dans la langue portugaise via l'italien

*cappa* (*gabbano*), probablement emprunté du perse *kābā*<sup>201</sup>. Sur le plan sémantique, *gabão* donne lieu à deux traductions distinctes en français : Gabon (le pays) et caban (le vêtement de marin).

Plusieurs hypothèses plus ou moins proches ont été émises sur les circonstances de l'attribution du nom *Gabão* au pays qui nous intéresse. L'une d'elles soutient qu'ayant atteint l'estuaire du fleuve Komo, les Portugais trouvèrent qu'il avait la forme d'un caban de marin et l'appelèrent *Rio do Gabão*. Ce nom commença dès lors à être utilisé pour désigner la région avoisinante<sup>202</sup>.

Une hypothèse proche soutient qu'ayant atteint l'estuaire du fleuve Komo, les Portugais trouvèrent que les sommets des arbres côtiers avaient la forme d'un caban avec un capuchon tombé en arrière<sup>203</sup>.

Ces deux variantes sont largement diffusées dans les livres d'histoire et enseignées dans les écoles. Néanmoins, si l'on procède à une analyse et confronte la documentation trouvée, ces hypothèses s'effondrent comme un château de cartes.

Il est fort probable que le nom « Gabon » ait été emprunté aux populations africaines locales<sup>204</sup>. Cette hypothèse est renforcée par l'existence de toponymes d'origine portugaise bien distincts pour désigner ce territoire.

Le nom du fleuve apparaît pour la première fois dans l'Atlas de Christoforo Soligo en 1486 sous la forme *Rio de Gabam*<sup>205</sup>. Dès 1500, on trouve dans un document

<sup>201</sup> Selon le *Dictionnaire étymologique de la langue française*, notre langue aurait emprunté le mot italien *cappa* pour créer « caban », qui apparaît dès 1448. En outre, la forme espagnole *gaban* apparue en 1552 a été empruntée à l'italien *gabbano* qui provient de l'arabe *qabā'* « sorte de tunique à longues manches ». Le nom « Gabon » serait quant à lui venu au français par le biais du portugais.

<sup>202</sup> RATANGA-ATOZ Angés. *Histoire du Gabon des migrations historiques à la République, XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Nouvelles Éditions Africaines, 1985, p. 12.

<sup>203</sup> DI DOMENICO Leandro. *Recherche d'exploitations documentaires des explorateurs portugais dans la région du Gabon / Congo-Brazzaville : Une perspective ethno-linguistique et historique*. Mémoire de Master 2, 2008-2009.

<sup>204</sup> DI DOMENICO Leandro. *Recherche d'exploitations documentaires des explorateurs portugais dans la région du Gabon / Congo-Brazzaville : Une perspective ethno-linguistique et historique*. Mémoire de Master 2, 2008-2009 ; BLOCH O., VON WARTBURG W. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, p. 95.

<sup>205</sup> TEXEIRA DA MOTTA Avelino. *Topónimos de Origem Portuguesa na Costa Ocidental de África: desde o Cabo Bojador ao Cabo de Santa Catarina*.

espagnol la forme *Rio de Gabon*. C'est à partir de cette époque que *Gabon* commença à être utilisé pour désigner la région avoisinante<sup>206</sup>.

Dans une description de la côte du Golfe de Guinée, l'explorateur de la fin du XV<sup>e</sup> siècle Duarte Pacheco Pereira a utilisé le nom *Guabam* pour désigner le fleuve de l'estuaire du Gabon: «Au-delà de l'île do Corisco, à 17 lieues, on trouve un fleuve assez grand qui a 9 brasses à l'embouchure et dans son chenal. Il s'appelle Rivière du Guabam.»<sup>207</sup> Si l'on considère que Duarte Pacheco Pereira a effectué son voyage une vingtaine d'années après la première expédition sur ces lieux, il a dû utiliser des cartes fournies par d'autres navigateurs portugais. Comme il était lui-même portugais, s'il n'a pas employé le nom «*Gabão*», c'est certainement le signe que ce nom n'a jamais été utilisé pour désigner l'estuaire du fleuve Komo<sup>208</sup>.

En 1670 Olfert Dapper a décrit la côte du Gabon avec précision: la «Rivière du Gabon est connue par quelques géographes comme *Gabam* et que Linschoten l'appelle *Gaba*»<sup>209</sup>.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Rousselot de Surgy mentionne le fleuve sous les formes *Rio Gaban* et *Gaon*, comme l'appellent les Portugais. Il précise que d'autres le nomment *Gaba*, *Gabona* et *Gabam*<sup>210</sup> (en effet, cette appellation est attestée, avec la graphie *Gabam*, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle).

La phonologie du portugais continental aux alentours de 1500 nous donne des renseignements utiles. Selon Clara Barros<sup>211</sup>, spécialiste du sujet, la diphtongue –ão aurait déjà été uniformisée en 1500. Cela signifie que les marins ont

<sup>206</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencsiek, 1971, p. 103.

<sup>207</sup> «Adiante da ilha do Corisco dezasete leguoas he achado hum Rio asaz grande, que a noue braços na boca e canal d'elle; ha nome ho Rio do Guabam.»

<sup>208</sup> DI DOMENICO Leandro. *Op.cit.*, p. 14.

<sup>209</sup> DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties*. Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686, pp. 228 et 318; DI DOMENICO Leandro. *Op.cit.*, p. 15.

<sup>210</sup> ROUSSELOT DE SURGY Jacques-Philibert. *Histoire générale des voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues*, chez Didot, 1746-1801, p. 455.

<sup>211</sup> DI DOMENICO Leandro. *Op.cit.*, p. 15.

certainement entendu en position finale un son nasal comme –am (de *gabam* ou *guabam*). En outre, selon l'historien et linguiste Pedro Dinis Correia, l'orthographe portugaise *am* ou *an* en position finale ne correspond pas au phonème /am/ mais au phonème /ʁw/, fait qui aurait influencé le rapprochement avec le nom *gabão* [ɣaβvʁw] - [ɣaβvʁwʃ]<sup>212</sup>. Cela signifie que les marins auraient pu entendre chez les populations locales le phonème /am/ et le transcrire *am*, et, enfin, ils auraient changé la graphie *am* pour *ão* car les deux représentent le phonème /ʁw/. Ensuite, le mot *guabam* comporte la diphtongue /wa/ que *gabão* ne possède pas. Cela indique que la lettre «u» de *guabam* a dû avoir au moins une réalité acoustique, ce qui réduit la possibilité que ce nom provienne de *gabão*. Ainsi l'hypothèse d'une origine à partir d'un mot autochtone proche du son /ɣwaβʁw/ semble plausible<sup>213</sup>.

De nombreux chercheurs et écrivains ont contesté l'origine communément admise du nom «Gabon». Tel Louis d'Estampes: «Le vaste estuaire du Gabon tire son nom du mot portugais *Gãbao*, qui signifie caban. Nous acceptons l'étymologie, mais en contestant sa justesse. Il faut avoir vraiment beaucoup d'imagination pour faire de pareils rapprochements. On n'en manquait point, paraît-il, au XV<sup>e</sup> siècle.»<sup>214</sup> Nous sommes d'accord avec cette explication – les cartes les plus anciennes représentant l'estuaire du fleuve ne donnent absolument pas l'impression d'apercevoir l'image d'un caban, il faudrait réellement avoir beaucoup d'imagination pour le prétendre. Nous pensons que c'est plutôt le mot *guabam* ou *gabam* qui s'est transformé au fil du temps pour donner «Gabon».

À notre sens, certains étymologistes français qui se sont penchés sur le sujet ont commis une erreur de méthodologie en essayant de rapprocher le nom «Gabon» du mot français «caban». Une fois le rapprochement établi, pour justifier cette étymologie, ils se seraient empressés de

<sup>212</sup> DI DOMENICO Leandro. *Op.cit.*

<sup>213</sup> DI DOMENICO Leandro. *Op.cit.*

<sup>214</sup> D'ESTAMPES Louis. *La France au pays noir*. Paris: Bloud & Barral, p. 109.

traduire «caban» en portugais (*gabão*) car l'histoire montre bien qu'en 1472, les Portugais furent les premiers à pénétrer la région de l'estuaire. Ils auraient inventé une histoire, comme il était de coutume à cette époque-là, pour justifier l'étymologie du nom du pays. Mais ils n'expliquent pas comment le terme *gabão* se serait par la suite transformé en «Gabon»<sup>215</sup>.

Il est fort probable que le nom «Gabon» ait une origine purement africaine. Pour l'Abbé Paul Nzinga N'Ditu ce toponyme signifie «pays du léopard» ou «pays de la panthère»<sup>216</sup>. Il émet l'hypothèse selon laquelle tous les pays issus de l'ancien royaume du Kongo porteraient le nom du léopard ou sa consonne dominante, la gutturale «g» (Gabon, Angola, Congo). Cette piste n'est pas à négliger.

L'opinion erronée selon laquelle «Gabon» viendrait du portugais *gabão*, très ancrée dans l'histoire, l'est également dans l'esprit de nombreux Africains. Un célèbre rassemblement continental autour du hip-hop porte le nom «Festival Gabao». De nombreux événements et mouvements au Gabon portent fièrement le nom Gabao, comme le projet Gabao Village ainsi que de nombreux sites internet et blogs gabonais : Gabao.net, Gabaotube, Gabaoathletes, Gabao-transports, etc.

<sup>215</sup> Le même procédé de réflexion basé sur une méthodologie peu rigoureuse a conduit à une erreur sur l'étymologie du nom «Mozambique». Certains étymologistes ont cherché un mot ou une expression portugaise très proches de la prononciation de «Mozambique» pour parvenir à la conclusion selon laquelle ce toponyme proviendrait du portugais *mosambuco* qui signifierait «rassemblement des bateaux» (Voir étymologie de Mozambique, page 219).

<sup>216</sup> Paul Nzinga N'Ditu, prêtre à Rome ([www.nenzinga.info](http://www.nenzinga.info)).



# Gambie



Ce pays tient son nom du fleuve qui le traverse. L'étymologie la plus répandue (quoique fausse) veut que celui-ci dérive du mot portugais *câmbio* «échange, marché» en référence au commerce que les Portugais y pratiquaient. Or *câmbio* et ses déclinaisons n'apparaissent nulle part dans les relations de voyage des premiers explorateurs qui ont visité le territoire de l'actuelle Gambie.

Le premier nom se référant à la Gambie figure dans les écrits du Vénitien Louis Cado Mosto qui a visité l'embouchure du fleuve vers 1445. Il note «R. Galbia» en référence au fleuve, à une époque antérieure au commerce portugais en Gambie, qui a débuté en 1455 avec l'établissement de comptoirs

commerciaux le long du fleuve, à partir desquels était organisée la traite des Noirs<sup>217</sup>. Si ce nom est antérieur au commerce portugais, il est donc impossible qu'il dérive de *câmbio*. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Léon l'Africain évoque un « Pays de Gambre »<sup>218</sup>. Au siècle suivant, Olfert Dapper mentionne un « royaume de Gambia » et une « rivière de Gambia »<sup>219</sup>. Ce nom apparaît également chez Joseph-François Lafitau<sup>220</sup> et chez plusieurs autres auteurs sous la forme « Gambra »<sup>221</sup>. Toutes ces appellations ou déclinaisons anciennes du nom « Gambie » confirment qu'il n'est pas dérivé du portugais *câmbio*.

Une autre hypothèse, peu argumentée, veut que « Gambie » soit d'origine africaine et signifie « rivière » en langue locale<sup>222</sup>. Les populations locales appellent ce fleuve *Ba-dimma*, « rivière qui est toujours rivière, rivière jamais tarie »<sup>223</sup>. Certains auteurs font dériver « Gambie » de ce nom *Ba-dimma*<sup>224</sup>. Le rapprochement phonétique nous semble toutefois difficile à établir.

## La Sénégambe

Le Sénégal proclama son indépendance le 20 août 1960 suivi par la Gambie le 18 février 1965 à l'issue d'un réfé-

<sup>217</sup> MAUNY Raymond. « Présence Africaine », 65; LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencksieck, 1971, p. 104.

<sup>218</sup> Léon l'Africain. *De l'Afrique contenant la description de ce pays*, tome II. Paris, 1830, p. 134, pp. 425-426.

<sup>219</sup> DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties*. Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686, p. 238.

<sup>220</sup> LAFITAU Joseph-François. *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, Tome 1. Paris, Saugrain Père, p. 37.

<sup>221</sup> Suivant M. Golberry, le nom national du fleuve à son embouchure est *Gambra*, dont nous avons fait « Gambie » (*Fragments d'un voyage en Afrique*, 2. vol, Paris, 1802, tome II, p. 150); *Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux, considérés principalement dans leurs supports avec la civilisation*. Volume 2, 1824.

<sup>222</sup> ASKHARI Hodari. *The African Book of Names: 5,000+ Common and Uncommon Names from the African Continent*. HCI, 2009.

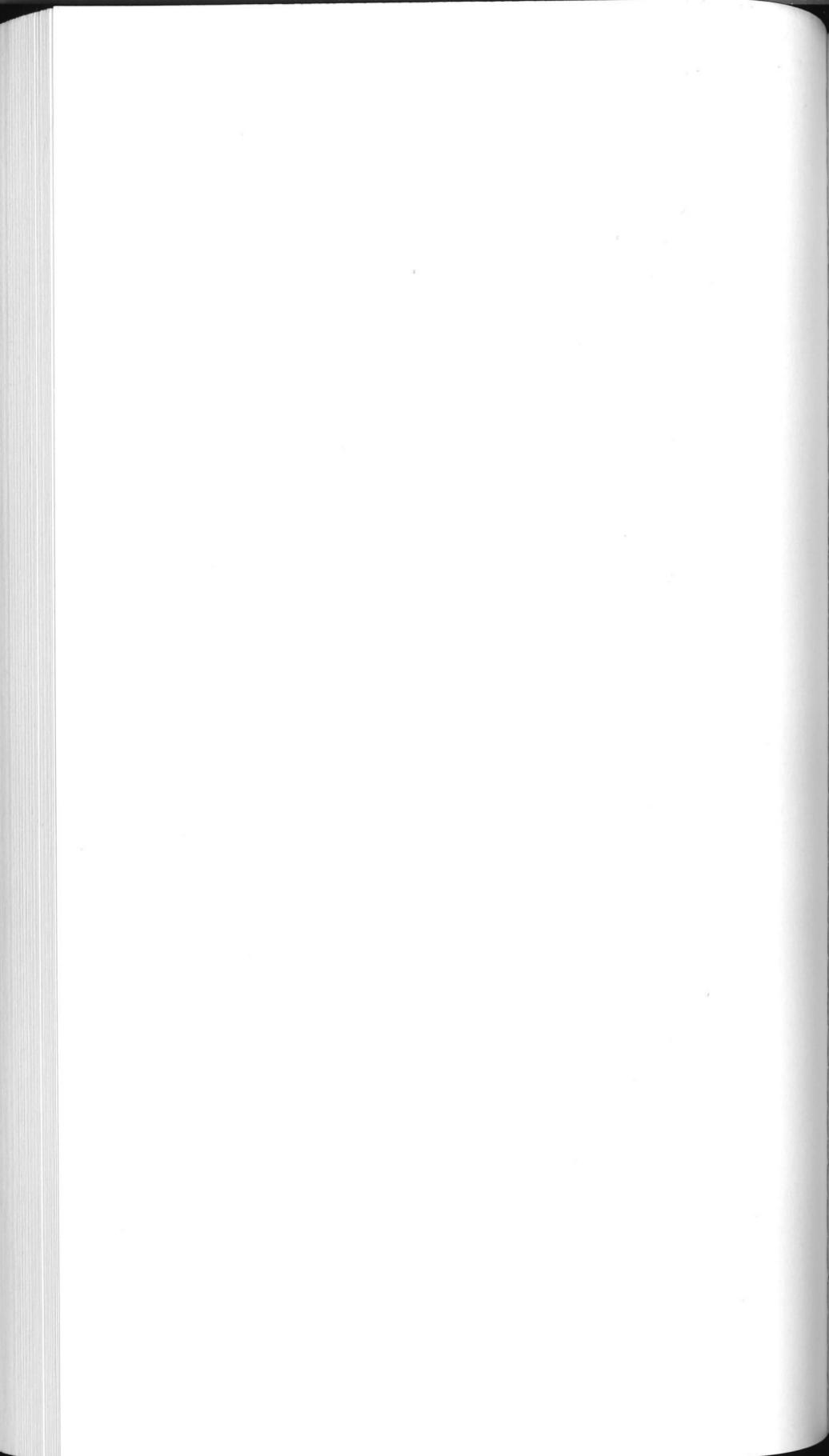
<sup>223</sup> MOLLIER Gaspard Théodore. *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie*, tome II. Bertrand, 1822, p. 310; MONTEMONT Albert. Extrait de *Journal of a mission et Mungo park's travels*. Bibliothèque universelle des voyages : effectués par mer ou par terre dans les diverses parties du monde depuis les premières découvertes jusqu'à nos jours. Volume 25, Armand-Aubrée, p. 341.

<sup>224</sup> LEMARCHAND Philippe. *L'Afrique et l'Europe: atlas du XX<sup>e</sup> siècle*. Éditions Complexe, 1994.

rendum populaire. Le 30 juillet 1981, le président gambien Dawda Jawara fut victime d'une tentative de coup d'État qui entraîna l'intervention des forces armées sénégalaises. Celles-ci se portèrent au secours du président gambien et rétablirent la situation en quelques jours. L'année suivante, le Sénégal obtint la création d'une « Confédération de Sénégal-gambie » dirigée par le président sénégalais Abdou Diouf avec son homologue gambien Dawda Jawara comme vice-président. Le pacte, signé le 17 décembre 1981, entra en vigueur le 1<sup>er</sup> février 1982. Cette union avait pour but essentiel la promotion de la coopération entre les deux États, en particulier dans le domaine des affaires étrangères, et l'amélioration des communications internes. Il était question notamment, pour le Sénégal, de désenclaver la région méridionale de Casamance, pratiquement isolée du reste du pays par l'État gambien. Malgré la volonté du Sénégal de voir cette Confédération servir de base à la construction d'un État sénégambien<sup>225</sup>, celle-ci n'eut guère de suite concrète, que ce soit du point de vue économique que politique, des intérêts trop divergents séparant les deux pays. La Confédération fut d'abord gelée en août 1989 à la demande d'Abdou Diouf puis dissoute le 30 septembre 1989 à la demande du Sénégal. Un traité d'amitié est toutefois maintenu entre les deux pays depuis 1991.

---

<sup>225</sup> En 1974, Abdou Diouf, alors président du Sénégal et de la Confédération de la Sénégal-gambie, s'était exprimé en ce sens : « La vocation du Sénégal et de la Gambie est de former un seul État ». MAKÉDONSKY Éric. *Le Sénégal. La Sénégambie*, tome 2. Paris, L'Harmattan, 1987, p. 156.



# Ghana



Le Ghana tient son nom d'un ancien royaume éponyme d'Afrique de l'Ouest. Sous la colonisation britannique, dès la fin du XX<sup>e</sup> siècle, ce pays fut appelé *Gold Coast* en anglais, *Costa do Ouro* en portugais, « Côte-de-l'or » en français, parce qu'on y trouvait ce métal précieux en abondance.

Alors que le territoire se préparait à accéder à l'indépendance, l'historien et politicien J. B. Danquah proposa de le rebaptiser *Ghana* afin de marquer une rupture avec le passé colonial et d'adopter une dénomination plus nationaliste conforme au passé historique glorieux du

pays<sup>226</sup>. Cette proposition reçut la bénédiction de Kwame Nkrumah<sup>227</sup> et de tous les nationalistes ghanéens qui militaient pour un panafricanisme s'appuyant sur l'idée d'une Afrique n'ayant pas connu la colonisation. Le jour même de l'indépendance, Nkrumah décida d'abandonner le nom colonial *Gold Coast* au profit de *Ghana*, en hommage à l'empire qui avait porté ce nom du IV<sup>e</sup> siècle au XIII<sup>e</sup> siècle environ.

Même si les recherches historiques de J. B. Danquah l'avaient amené à conclure abusivement que la *Gold Coast* se trouvait à l'emplacement de l'ancien royaume glorieux du Ghana, il est désormais clairement établi que le site du Ghana moderne ne correspond pas à celui de l'ancien Empire du Ghana. Celui-ci était situé plus au nord, dans une région sahélienne qui englobait une partie des actuels Sénégal, Mauritanie et Mali<sup>228</sup>. Ce grand royaume tirait sa prospérité du commerce avec les régions plus septentrionales et son roi portait le titre de *Ghana*<sup>229</sup>. L'Empire du Ghana n'a pas de liens géographiques ou historiques directs avec le Ghana moderne. J. B. Danquah a sans aucun doute été induit en erreur par la profusion de textes anciens attestant de la présence d'une importante quantité d'or dans l'ancien royaume du Ghana. Dès le VIII<sup>e</sup> siècle il a été signalé et décrit dans des textes arabes comme le pays de l'or et considéré comme le centre d'un intense trafic reliant l'Afrique du Nord

<sup>226</sup> Nana Joseph Kwame Kyeretwie Boakye Danquah dit « docteur J. B. Danquah » (1895-1965) était un homme d'État ghanéen, politicien, historien et panafricaniste. Il a joué un rôle important dans l'histoire du Ghana. Il est également célèbre pour avoir fait partie des « Big Six », les six leaders de la Convention de la Gold Coast unie, le principal parti politique de la colonie britannique de la Gold Coast. J. B. Danquah, aux côtés de Kwame Nkrumah, Obetsebi Lampetey, Ako Adjei, Edward Akufo-Addo et William Ofori Atta, fut arrêté par les autorités coloniales en 1948 à l'issue d'une manifestation des vétérans de la Seconde Guerre mondiale revendiquant l'amélioration de leurs conditions de vie et le paiement de leurs pensions, qui se termina par le meurtre de trois vétérans non armés par la police coloniale. Leur popularité s'accrut à la suite de ces événements, une manifestation fut organisée pour réclamer leur libération, et ils devinrent des héros nationaux sous l'appellation « The Big Six » (ils figurent d'ailleurs sur les billets de cedi ghanéen). J. B. Danquah mourut dans les geôles du régime en 1965.

<sup>227</sup> Kwamé Nkrumah (1909-1972) était un homme politique qui mena le Ghana vers l'indépendance. Panafricaniste convaincu, il est considéré comme le « père de la nation ghanéenne ».

<sup>228</sup> FANCELLO Sandra. *Les aventuriers du pentecôtisme ghanéen*. 2006.

<sup>229</sup> DEROUY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 195.

au continent noir. Le nom «Ghana» apparaît pour la première fois dans une histoire écrite en 770 par le géographe et astronome arabe El-Fazari, qui s'en réfère comme à une «terre d'or». Au IX<sup>e</sup> siècle, l'historien et géographe arabe El-Hamathani décrivait le Ghana comme «une terre où l'or brillait comme des plantes dans le sable, ou comme des carottes cueillies au soleil». L'historien égyptien du IX<sup>e</sup> siècle El-Hakkam mentionnait également le Ghana comme une «terre d'or»<sup>230</sup>. En 872, le géographe arabe El-Yakubi écrivit: «Le roi du Ghana est un Grand Roi [...] On trouve dans son territoire des mines d'or, et il a sous sa coupe un grand nombre de royaumes.» De même, Ibn Hawqal qui visita le Ghana en 977, écrivit: «Les rois de cette ville ont des relations avec le roi du Ghana, qui est l'homme le plus riche du monde par son or.»<sup>231</sup> Le géographe almoravide du XII<sup>e</sup> siècle El-Idrisi écrivit dans son *Dictionnaire géographique* que «Ghana est une grande ville située à l'extrémité méridionale du Maghreb et contiguë au pays des nègres, c'est le lieu de réunion des commerçants qui de cette cité pénètrent dans les déserts conduisant aux régions d'où vient la poudre d'or.» El-Idrisi rapporta en 1154 que le roi du Ghana était si riche que ses chevaux étaient attachés de paillettes d'or de 15 kg. Tous ces éléments ont fait croire à J. B. Danquah que la «*Gold Coast*» se trouvait au même emplacement que l'ancien Empire du Ghana caractérisé précisément par une abondance d'or sur ses terres.

Il est fort probable que le mot *Ghana* signifie «roi guerrier» en référence au titre accordé aux rois de l'Empire du Ghana. C'est justement la signification de *Ghana* dans le parler des Sarakolé, peuples mandingues d'Afrique occidentale.

La forme Ghana est largement utilisée et diffusée. Les auteurs arabes (Yakout, Al-Bakri) s'accordent sur le fait que ce mot n'est pas d'origine arabe<sup>232</sup>. Al-Bakri écrivit que

<sup>230</sup> Le nom «Ghana» nous a été transmis par tous les auteurs arabes sans exception sous la forme *Ghânat* (nominatif *Ghânatou*, accusatif *Ghânata* et cas indirect *Ghânat*). Les populations noires le prononçaient *Ganata*.

<sup>231</sup> *Histoire de l'empire du Wagadu* ([www.soninkara.com/histoire-geographie/histoire/histoire-de-l'empire-du-wagadu\\_2.html](http://www.soninkara.com/histoire-geographie/histoire/histoire-de-l'empire-du-wagadu_2.html)).

<sup>232</sup> DELAFOSSÉ Maurice. *Haut-Sénégal-Niger (Soudan français)*, Première série, Tome II. G.P. Maisonneuve et Larose, pp. 20-22.

Ghana était le titre donné aux rois de l'Aoukar, un ancien royaume soninké<sup>233</sup>. Ce titre est par extension devenu nom de la ville et celui de l'Empire. Le mot *Ghana* a sans doute le sens primitif de « chef » ou « roi » en langue locale, probablement le soninké. Al-Bakri écrivit en 1067 : « Ghana était le titre donné aux rois et signifiait chef guerrier ou chef de guerre. »<sup>234</sup> D'autres auteurs trouvent l'étymologie du mot « Ghana » dans le mot soninké *nghana* qui signifierait « valeureux »<sup>235</sup>.

## Gold Coast

L'explorateur et le marchand portugais Fernão Gomes et Jean de Santerem fondèrent le premier comptoir européen du golfe de Guinée en 1471 (à l'ouest de la ville actuelle Cape Coast). Ce comptoir fut baptisé *São Jorge da Mina* (Saint-George-de-la-Mine) mais fut bientôt appelé *El Mina* (la mine) en raison de la grande quantité d'or que les Portugais y trouvèrent. Fernão Gomes fut dès lors surnommé « Fernão Gomes da Mina » et reçut de nombreux honneurs (il fut anobli et reçut pour armoiries un écu à trois têtes de Noirs portant des boucles d'or aux oreilles et au nez ainsi qu'un collier du même métal)<sup>236</sup>. Plus tard, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le Ghana devint une colonie britannique connue sous le nom de « Gold Coast » selon un principe courant à l'époque<sup>237</sup>.

<sup>233</sup> AL-BAKRI. *Description de l'Afrique septentrionale*. Imprimerie impériale (Paris), 1859, p. 381.

<sup>234</sup> DELAFOSSE Maurice. *Op.cit.*

<sup>235</sup> DIETERLEN Germaine, SOUMARE Mamadou. *L'empire de Ghana : Le Wagadou et les traditions de Yérére*. Karthala Éditions, 1992, p. 75.

<sup>236</sup> ENDERS Armelle. *Histoire de l'Afrique Lusophone*. P. 17.

<sup>237</sup> D'autres parties de la côte africaine ont été nommées de manière similaire : « Côte d'Ivoire », « Côte des Esclaves », « Côte des Graines » encore appelée « Côte de la Malaquette » ou « Côte du Poivre ».

# Guinée



Trois pays africains portent le nom de « Guinée » : la République de Guinée (ex-Guinée française) communément appelée « Guinée-Conakry », la Guinée-Bissau communément appelée « Guinée portugaise » et la Guinée équatoriale couramment dénommée « Guinée espagnole ». Pour différencier ces trois entités, nous nous attarderons également sur l'étymologie des noms de leurs capitales.

L'étymologie de « Guinée » a donné lieu à une pléthore d'hypothèses et de légendes, mais demeure incertaine. Une légende dérive ce nom du mot soussou *guinée* signifiant « femme ». Des navigateurs portugais auraient débarqué sur la côte et auraient demandé à une femme qu'ils

croisèrent en ces lieux : « Quel est nom de ce pays ? » Celle-ci leur aurait répondu qu'elle était une *guinée* et qu'ils aurait dû s'adresser plutôt à un homme. Les explorateurs égarés dans ce quiproquo en auraient conclu que ce pays portait l'appellation « Guinée ». Une autre version qui semble fantaisiste fait découler « Guinée » de l'altération d'un autre mot soussou, *djinné*, qui signifie « diable ».

Une autre explication fait dériver « Guinée » du mot berbère *agane*, qui signifierait « brousse ». Une interprétation largement répandue dérive « Guinée » d'un autre mot berbère, *aguinaw* (ou *gnawa* ou *aguinou* selon les sources), qui signifie notamment « homme noir »<sup>238</sup>. D'où l'expression *Akal n-Iguinawen* ou *aguinaoui* signifiant « Terre des Noirs ». Une étymologie proche de la précédente fait dériver « Guinée » du même terme berbère *aguinaw*, mais dans son sens « les muets, ceux qui ne savent pas parler »<sup>239</sup>. Cette hypothèse soutient que ce terme était utilisé pour désigner les Noirs rencontrés dans cette région parce qu'ils parlaient des langues incompréhensibles. Cette supposition paraît cependant douteuse. Toujours est-il que le terme qui a donné le nom « Guinée » a d'abord été adopté par les Portugais et figure sous les formes *Guinua*, *Gineua*, *Ginya*, *Ginyia*, *Gheneoa* et *Ghinea* sur les cartes européennes dès le XIV<sup>e</sup> siècle. Avant 1150, Zohri mentionne le *Kanawa*<sup>240</sup>; en 1229, Yaqout cite le *Kinawa*<sup>241</sup>. On ne peut affirmer s'il s'agissait déjà de l'ethnonyme ayant donné naissance à « Guinée ». Dès les premiers postulants chrétiens du XIV<sup>e</sup> siècle, la chose est certaine. Des textes du cartographe majorquin Angelino Dulcert datant de 1339 spécifient même que la *Ganuya* est la « Terre des Nègres ». C'est ainsi que « Guinée » devient synonyme de « pays des Noirs »<sup>242</sup>.

<sup>238</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Klincksieck, 1971, p. 112.

<sup>239</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 208.

<sup>240</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Klincksieck, 1971, p. 112.

<sup>241</sup> *Ibid.*

<sup>242</sup> ENDERS Armelle. *Histoire de l'Afrique Lusophone*. Pp. 14-18; Gomes Eanes de Zurara. *Chronique de Guinée* (1453), traduite et annotée par Léon Bourdon et présentée par Jacques Paviot. Éditions Chandeigne, pp. 304 et 308.

Par contre, chez Léon l'Africain (1526), *Ghinea* est « le pays de Dienné »<sup>243</sup>.

Plusieurs auteurs et chercheurs ont émis l'hypothèse selon laquelle Dienné (ou Djenné) serait la source du terme arabe *Guinauha*, qui aurait par la suite été traduit en « Guinée » par les Européens. C'est une hypothèse erronée car le terme « Guinée » est bien antérieur au nom de Dienné. Le géographe arabe Zohri divisait l'Afrique intertropicale en trois régions : Guinaoua (Guinée), Koukaoua (Bornou et Kanem) et Habech (Abyssinie) ; pour lui, « Guinée » était synonyme de « Soudan occidental » et n'avait certainement aucun rapport avec le nom de Dienné, étant donné qu'il écrivit vers 1137, c'est-à-dire plus d'un siècle avant la fondation de Dienné et l'imposition de ce nom à la colonie soninké de Dioboro !

Maurice Delafosse pourfend aussi cette hypothèse : « On a voulu parfois faire dériver le nom de la ville de Dienné, nom qui se prononce également Guienné, le mot « Guinée » employé autrefois pour désigner le Soudan occidental et appliqué depuis plus spécialement à la région côtière... Or en berbère et notamment dans le dialecte ehleuh usité au Maroc, « Noir » se dit *aguinou* pluriel de *iguinaouen*, d'où l'expression *akal-n-iguinaouen* « pays des Noirs », traduction exacte de *blad-es-soudân* qu'emploient les Berbères pour désigner le Soudan. »<sup>244</sup> Par ailleurs Delafosse remarque que « Zohri, géographe arabe du XII<sup>e</sup> siècle, emploie pour désigner « le pays des noirs » un mot qu'il écrit tantôt *Ganoua* et tantôt *Guinaoua* [...] Si l'on voulait faire dériver « Guinée » du nom d'une ville africaine, il serait plus logique de faire venir ce mot du nom de Ghana, qui est cité par le même Zohri comme la ville principale de la Guinaoua. Mais je n'accepterais pas davantage cette étymologie ne serait-ce qu'à cause de la différence des orthographes adoptées par Zohri qui écrit Guinaoua par un kef, un nou, un alif, un ouaou et un ta-merboutha tandis qu'il écrit Ghana par un Ghain, un alif, un noun et un ta-merboutha. »

<sup>243</sup> MAJNY Raymond. *Présence africaine*, 66.

<sup>244</sup> DELAFOSSE Maurice. *Haut-Sénégal-Niger (Soudan français)*, Première série, Tome II. Paris, E. Larose, 1912.

Ce qui a amené à faire dériver « Guinée » de Dienné est sans doute le fait que Léon l'Africain parle d'un « royaume de Ghinée » qu'il situe le long du Niger, au nord du Mali ; c'est-à-dire d'une façon très approximative dans le royaume où se trouve Dienné. Il écrit : « Ce second royaume est appelé par nos marchands [lisez « par les marchands du Maghreb »] *gheneoa*, mais ceux de Gennes, Portugal et Europe qui n'en ont entière connaissance, l'appellent Ghinea »<sup>245</sup>. Si Léon l'Africain plaçait assurément Dienné dans son « royaume de Ghinée », il donnait au terme *gheneoa* ou *ghinea* la même signification que Zohri. Cela seul peut expliquer le passage où il avance qu'une partie de la « Guinée » est sur l'océan à l'endroit où le Niger (comprendre « le Sénégal ») se rend dans ce lieu.

En définitive, Delafosse juge « vraisemblable par la suite que le mot « Guinée » nous soit venu des Berbères marocains par l'intermédiaire des premiers navigateurs portugais qui relâchèrent sur la côte atlantique du Maroc : ces navigateurs ayant demandé aux indigènes riverains le nom des pays du Sud, s'entendirent répondre *akal-n-iguinaouen* qu'ils traduisirent par « pays de Guinée », en orthographiant ce dernier mot *ginoa* ou *genoa*, forme qui se rapproche très sensiblement, dans la bouche d'un Portugais, de la prononciation berbère et surtout du mot berbère arabisé employé par certains pour désigner le Soudan. »

## Guinée-Conakry

L'ancienne colonie de Guinée française est devenue indépendante en 1958 sous le nom de « Guinée ». Cette république est communément appelée « Guinée Conakry » du nom de sa capitale. Celui-ci provient d'un mot en langue soussou signifiant « au-delà des eaux » ou « l'autre

<sup>245</sup> « Royaume de Ghinée : ce second royaume appelé par nos marchands Ghenea, mais ceux de Gènes, Portugal et Europe qui n'en ont entièrement connaissance l'appellent Ghinea, lequel confine avec le premier. Ce royaume s'étend sur le fleuve Niger environ deux cent cinquante milles » (Léon l'Africain. *De l'Afrique*, tome II. Paris, 1830, p. 148).

rive»<sup>246</sup>. Conakry a longtemps été surnommée « la perle de l'Afrique de l'Ouest ».

## Guinée-Bissau

En 1974, la colonie appelée « Guinée portugaise » est devenue la Guinée-Bissau, du nom de sa capitale, afin de se distinguer de la Guinée, ancienne colonie française devenue indépendante en 1958. « Bissau » est une corruption du mot *Pbsaoo* qui signifie en langue balanta « la terre des Bsaoo ». *P* signifie « la terre de », *b* est un préfixe classificateur de type bantou marquant le pluriel, et *saoo* désigne une personne. *Bsaoo* était l'ethnie du village devenu aujourd'hui la capitale du pays.

La légende raconte que lorsque les Portugais ont débarqué à cet endroit, ils ont demandé aux Balantas (ethnie locale) rencontrés sur les lieux le nom du territoire situés au-delà de la rivière. Ceux-ci auraient répondu « Pbsaoo » (la terre des Bsaoo) ce que les Portugais auraient retranscrit en « Bissau ».

## Narco-État d'Afrique

La Guinée-Bissau est surnommée « le narco-État d'Afrique » parce qu'elle constitue une plaque tournante du trafic de stupéfiants. L'Office contre la drogue et le crime des Nations Unies lui a octroyé ce qualificatif car elle sert de tête de pont de l'Amérique latine vers l'Europe. Le trafic gangrène le pays jusqu'au sommet de l'État. L'élite dirigeante, les députés, les militaires ont tous succombé aux charmes des narcodollars. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mars 2009, le président Joao Bernardo Vieira et son chef d'état-major des armées, le général Tagmé Na Waié, ont été assassinés à

<sup>246</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencksieck, 1971, p. 84 ; DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 116.

quelques heures d'intervalle très probablement par les trafiquants colombiens<sup>247</sup>.

## Guinée équatoriale

En 1959 l'Espagne a donné à sa colonie le nom de « Région équatoriale » constituée de deux provinces, le Río Muni et le Fernando Póo, toutes deux représentées au Parlement de Madrid. Le *Río Muni* tient son nom de la rivière « Río Muni ». Ce nom est une corruption d'un mot en langue locale qui signifie « silence » (rivière tranquille)<sup>248</sup>. L'île de *Fernando Pó*, après avoir été baptisée *ilha Formosa* (« la belle île »), a été renommée ainsi en 1494 en l'honneur de l'explorateur portugais qui la découvrit. Depuis 1979 elle est connue sous l'appellation « île de Bioko ». Elle a longtemps été surnommée « île-jardin » en référence à la fertilité de son sol et aux plantes qui y poussaient.

Ces deux provinces ont obtenu leur autonomie en 1963 sous le nom de « Guinée espagnole ». Puis celle-ci a accédé à l'indépendance en 1968 sous le nom de « Guinée équatoriale » en référence à son ancienne appellation de « Région équatoriale ».

## Koweït africain

Troisième producteur africain de pétrole et quatrième fournisseur des États-Unis, ce petit État relativement peu peuplé est souvent surnommé le « Koweït africain »<sup>249</sup>. Subitement la Guinée équatoriale qui depuis des décennies survivait grâce au cacao et au bois est devenue le nouvel eldorado, le pétrole ne cesse d'injecter dans le pays d'énormes

<sup>247</sup> « Le naufrage du narco-État guinéen », *Le Figaro* ([www.lefigaro.fr/international/2009/03/17/01003-20090317ARTFIG00041--bissau-le-naufrage-du-narco-etat-guineen-.php](http://www.lefigaro.fr/international/2009/03/17/01003-20090317ARTFIG00041--bissau-le-naufrage-du-narco-etat-guineen-.php)); « Les élections en Guinée Équatoriale, le « Koweït africain », cimentent le pouvoir présidentiel », *Quindi* ([www.quindiblog.eu/log/2008/05/quindi-la-guine.html](http://www.quindiblog.eu/log/2008/05/quindi-la-guine.html)).

<sup>248</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencksieck, 1971, p. 190.

<sup>249</sup> « La Guinée équatoriale se veut le « Koweït » africain », *Le Monde.fr*, 6 août 2011.

quantités d'argent, et les vols Malabo-Houston sont devenus directs et quasi quotidiens. En 2010, la production du pays atteignait 273900 barils par jour, selon un rapport de la compagnie BP, qui précisait par ailleurs qu'au rythme actuel la Guinée équatoriale détenait des réserves pour plus de dix-sept ans.

## Anecdotes

Le mot « guinée » ou *guinea* a longtemps désigné une monnaie d'or anglaise<sup>250</sup>. Elle fut ainsi nommée parce qu'elle avait été frappée pour la première fois en 1662 sous le règne de Charles II avec de la poudre d'or provenant de la côte de Guinée. Un guinée valait 21 shillings. Aussi avait-on frappé des demi-guinées valant 10 shillings 6 pences, ainsi que des tiers et des quarts de guinées. Depuis 1816, une nouvelle monnaie d'or dite « souverain » fut introduite, dont la valeur légale de 20 shillings répondait à la dénomination jusqu'alors fictive de la livre sterling. On cessa dès lors de frapper des guinées.

Le mot « guinée » a également désigné une pièce de tissu qui servait de monnaie d'échange dans la région. Les Hollandais avaient commencé à échanger avec les marchands maures de la baie d'Arguin (Mauritanie) des pièces de tissu contre de la gomme. Quand les Français les évincèrent, ils firent de même avec des tissus provenant de leurs comptoirs de l'Inde qui adoptèrent le nom de « guinées ».

Le nom « Guinée » a connu une extension bien au-delà du continent africain. La Papouasie-Nouvelle-Guinée doit son appellation aux Espagnols qui revendiquèrent l'île en 1546 d'après le Traité de Tordesillas. Ils la nommèrent « *Nova Guinea* » en raison de la ressemblance de ses habitants avec les tribus de la côte de Guinée en Afrique. Ils pensaient avoir découvert une « nouvelle Guinée ». Le nom

<sup>250</sup> NANTET Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique: histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 151; *Encyclopédie des gens du monde, par une société de savants*. 1840, p. 296.

Papouasie quant à lui provient de « Papou » qui, d'après le naturaliste Alfred Wallace, est issu du malais *puwah-puwah* ou *papuwah* signifiant « crépu »<sup>251</sup>.

## Union des États africains

L'Union des États africains fut un regroupement éphémère de quelques États d'Afrique de l'Ouest : le Ghana, la Guinée et le Mali. Cette union politiquement socialiste et panafricainiste fut dirigée par les révolutionnaires Kwame Nkrumah du Ghana, Sékou Touré de Guinée et Modibo Keita du Mali. Kwame Nkrumah insistait pour qu'on se dirige vers une union complète alors que Sékou Touré souhaitait plutôt un rapprochement économique.

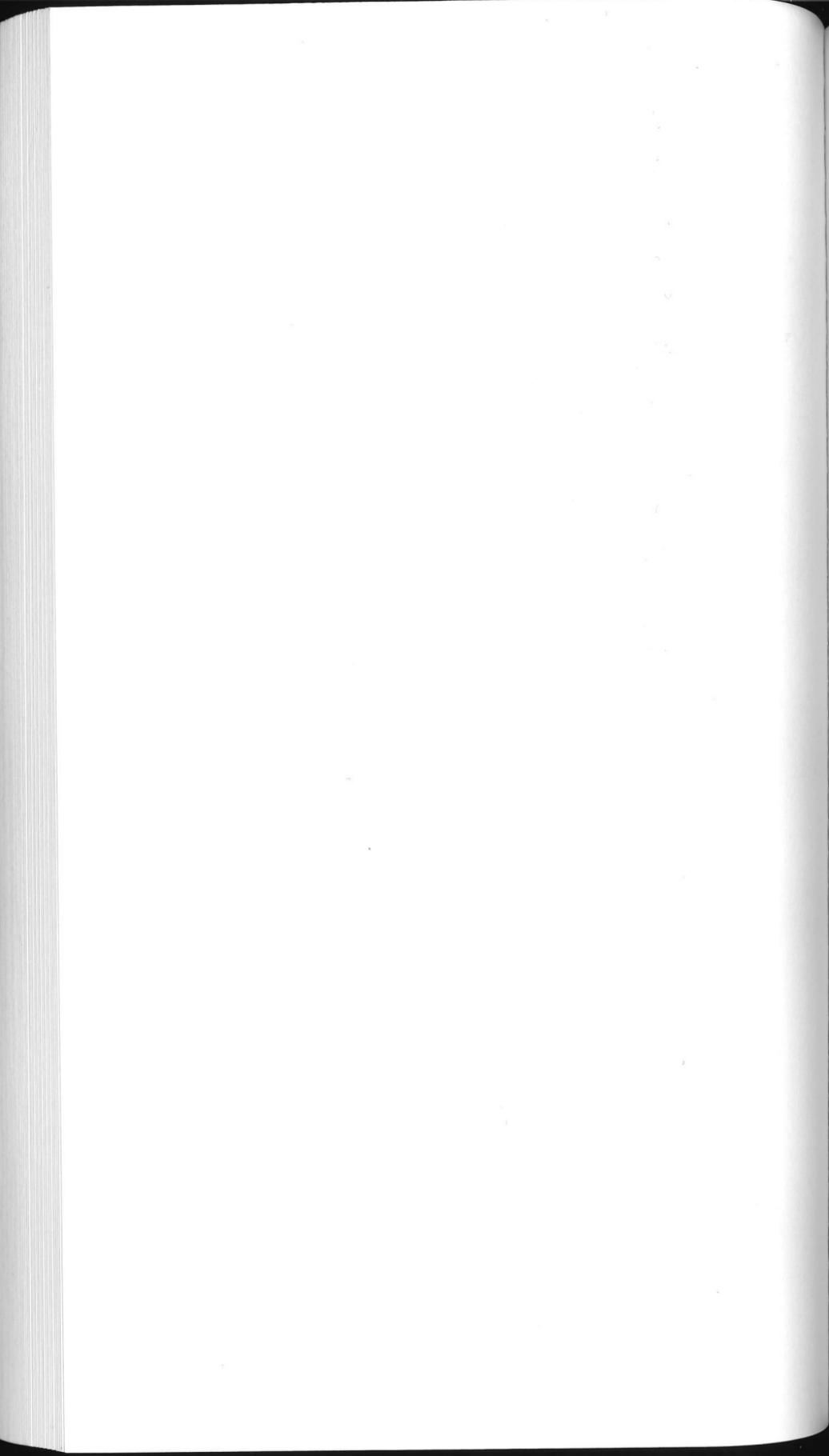
Premier président du Ghana, Kwame Nkrumah avait été l'un des tout premiers présidents africains à adopter l'idée avant-gardiste du panafricanisme. En plus de revendiquer l'indépendance immédiate de l'Afrique, il prêchait la formation d'une identité supranationale – les « États-Unis d'Afrique » – qui devait permettre au continent de devenir l'une des plus grandes puissances du monde. Dans ce but, il s'engagea en 1958 à poursuivre avec ses homologues africains « une politique africaine commune ». Cette même année, il fut le premier à apporter son soutien financier à la Guinée indépendante de Sékou Touré en lui accordant un prêt de dix millions de livres sterling. Le 23 novembre 1958 fut formée l'Union Ghana-Guinée. Elle était destinée, selon les espoirs de ses fondateurs, à être le noyau des futurs États-Unis d'Afrique. Le Mali la rejoignit en 1961.

Lors de sa création, l'Union adopta le drapeau du Ghana (rouge, jaune, vert) avec deux étoiles noires. Quand elle fut renommée « Union des États africains », il fut spécifié que son drapeau resterait celui du Ghana mais avec autant d'étoiles noires qu'elle compterait de membres. C'est ainsi qu'elle en adopta une troisième pour le Mali. Ces étoiles (*black stars*) font référence à la Black Star Line, ligne de

<sup>251</sup> WALLACE Alfred Russel. *New Guinea and its Inhabitants*. 1879.

navigation fondée par Marcus Garvey et destinée à rapatrier les Noirs vers le continent africain. L'Union des États africains avait pour hymne la célèbre chanson du musicien de highlife E. T. Mensah *Ghana, Guinea, Mali Union*.

L'union des États africains vola en éclats en 1962 lorsque la Guinée de Sékou Touré tenta un rapprochement avec les États-Unis. Ce rapprochement « contre nature » était en opposition avec la ligne marxiste de ses partenaires, qui étaient plutôt orientés vers l'Union soviétique en cette période de guerre froide. Si l'Union n'a jamais été dissoute officiellement, elle n'est plus que purement symbolique.



# Kenya



D'abord protectorat britannique sous le nom « Afrique orientale britannique », ce territoire devint la « colonie du Kenya » en 1920 et un État indépendant en 1963.

Il tient son appellation du mont « Kenya » ou « Kignea » dont le nom provient du kikuyu *kere-Nyaga* signifiant « montagne blanche »<sup>252</sup>. Les différentes tribus ont des appellations distinctes pour le mont Kenya. Les Embu l'appellent *Kirenia* ce qui signifie « montagne de la blancheur », les Massai *Ol Donyo Eibor* ou *Ol Donyo Egere*, soit « la montagne

---

<sup>252</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliensieck, 1971, p. 131.

blanche» et «la montagne tachetée»<sup>253</sup>. Les Akamba (en swahili Wakamba) l'appellent *Kiinyaa*, «montagne de l'autruche», une appellation qui renvoie à la couleur des pics enneigés et rocailleux ressemblant au plumage d'une autruche mâle<sup>254</sup>. Toutes ces tribus ont choisi une appellation descriptive pour cette montagne se référant à la couleur blanche due aux sommets neigeux de la montagne et à ses pics légèrement tachetés.

L'orthographe du nom de la montagne (et du pays) a évolué avant de correspondre à «Kenya». La montagne fut portée sur la carte pour la première fois par le missionnaire anglican Johann Ludwig Krapf en 1849<sup>255</sup>. Il séjournait dans un village wakamba lorsqu'il aperçut la montagne pour la première fois<sup>256</sup>. Il lui attribua le nom de *Kegnia* ([*'ki:njə*] dans la prononciation phonétique anglaise)<sup>257</sup> par une déformation de *Kiinyaa* ou *Kirinyaga*, *kere-Nyaga*, le nom usité dans une des langues bantoues de la région<sup>258</sup>. Certains auteurs appellèrent le pays par la suite *Kénia* ou *Kignea*<sup>259</sup>. Le toponyme actuel «Kenya» n'apparut qu'en 1894 avant de devenir officiel en 1920 lorsque la colonie du Kenya fut fondée<sup>260</sup>. On continua toutefois de trouver d'autres orthographes pour désigner ce pays<sup>261</sup>.

<sup>253</sup> BIGOT Jean. *Où va le Kenya ? Un grand d'Afrique entre tensions et développement*. Éditions L'Harmattan, 1<sup>er</sup> septembre 2011, p. 27 ; THOMSON Joseph. *Through Masai Land*, 3<sup>e</sup> édition. Frank Cass & Co Ltd, Londres, 1885.

<sup>254</sup> Kenya Wildlife Service, *Mount Kenya Official Guidebook*, 2006.

<sup>255</sup> Johann Ludwig Krapf (11 janvier 1810 – 26 novembre 1881) était un missionnaire anglican d'origine allemande, également explorateur et linguiste, qui a joué un rôle important dans l'exploration de l'Afrique de l'Est. Cf. ses *Voyages en Afrique orientale*, parus en 1858.

<sup>256</sup> «Extrait du journal de Krapf» in *Church Missionary Intelligencer*, volume 1, p. 345, 13 mai 1850.

<sup>257</sup> *Oxford English Dictionary*, Oxford University Press, 2<sup>e</sup> édition, 1989.

<sup>258</sup> FOOTIT Claire. *Kenya. The Brade Travel Guide*, Bradt Travel Guides Ltd, 2004.

<sup>259</sup> JACOBS Alfred. *Afrique nouvelle, récents voyages, état moral, intellectuel et social dans le Continent noir*. Paris, Didier, 1862, p. 54.

<sup>260</sup> GREGORY John Walter. «Contributions to the Geology of British East Africa - Part I. the Glacial Geology of Mount Kenya», *Quarterly Journal of the Geological Society* vol. 50, Geological Society of London, 1894, pp. 515-530.

<sup>261</sup> DUTTON E.A.T., GREGORY J. W. *Kenya Mountain - Appendix 3: The Geology of Mount Kenya*. Jonathan Cape, Londres, 1926 ; REYNOLDS H., Secretary Permanent Committee on Geographical Names, RGS, «The spelling of Kenya» in *The Times*, 8 février 1932, p. 8.

## KENYA

Lorsque le Kenya obtint son indépendance en 1963, Jomo Kenyatta fut élu premier président<sup>262</sup>. La coïncidence sur l'orthographe de son nom de famille entraîna un changement de la prononciation de « Kenya », qui se transforma en ['kɛnjə'] en anglais (l'une des langues officielles du pays), rejoignant la prononciation française.

---

<sup>262</sup> Jomo Kenyatta (20 octobre 1894 – 22 août 1978) était un homme politique kényan d'origine kikuyu. Premier ministre du Kenya de 1963 à 1964 puis président de la République de 1964 à 1978, il est considéré comme le père de la nation. Né sous le nom Kamau wa Ngengi, il se convertit au christianisme et devint John Peter Kamau, puis plus tard Johnstone Kamau. Par la suite il adopta le nom Kenyatta, après avoir été surnommé ainsi à cause d'une ceinture qu'il portait (« Kenyatta » signifie « ceinture de perles » en massai).



# Lesotho



Ce pays, appelé officiellement « Royaume du Lesotho », est totalement enclavé dans l'Afrique du Sud. Il correspond à l'ancien protectorat britannique du Basutoland (« le pays des Basuto ») devenu indépendant en 1966. À la base des noms Basutoland et Lesotho se trouve le mot *sotho* ou *suto*, ethnie majoritaire du pays, les Sothos. L'origine de *sotho* n'est pas éclaircie avec certitude. Dans les langues de la famille bantoue, les noms sont toujours employés avec des préfixes classificateurs. Un individu de l'ethnie *sotho* est désigné par la forme *masotho*, et une pluralité de tels hommes se dit *vasotho*. La langue qui leur est propre est appelée *sesotho*, au moyen du préfixe *se-* des ustensiles,

des moyens, des mots, etc. Le territoire propre à l'ethnie est construit avec le préfixe *le-* des pays, des îles, des fleuves, etc. Selon certaines hypothèses, *sotho* signifierait « noir » ou « à la peau noire ». D'autres hypothèses dérivent ce mot du fleuve *Usutu* qui signifie « marron » en langue locale<sup>263</sup>.

## Le royaume dans les nuages ou dans le ciel

Le Lesotho est surnommé « le royaume dans les nuages » parce qu'il est situé en haute altitude, « dans le ciel, près des nuages ». Le point géographique le plus bas du pays se trouve à 1400 mètres, tandis que le plus haut est le mont Thabana Ntlenyana qui culmine à 3482 mètres. Le Lesotho est le seul pays du monde dont l'ensemble du territoire est situé à une altitude aussi haute.

---

<sup>263</sup> ASKHARI Hodari. *The African Book of Names: 5,000+ Common and Uncommon Names from the African Continent*. HCI, 2009.

# Liberia



Le nom «Liberia» vient du mot anglais *liberty* qui veut dire «liberté», provenant du latin *liber* («libre»). Ce pays fut symboliquement appelé ainsi parce qu'il fut fondé comme terre d'accueil pour les esclaves noirs libérés aux États-Unis.

C'est l'association philanthropique *American Colonization Society*, la Société américaine de colonisation, fondée en 1816, qui développa l'idée de créer en Afrique un foyer réservé aux Noirs affranchis. Ce projet s'inspirait dans ses grandes lignes d'un antécédent britannique : la création en Sierra Leone en 1787 par la Grande-Bretagne d'un foyer d'accueil pour les esclaves noirs affranchis. Les négociations entre les rois locaux et la Société américaine de

colonisation aboutirent à un accord en décembre 1821. En échange de quelques produits manufacturés, la Société américaine de colonisation se vit accorder des terres pour accueillir les esclaves libérés. La capitale, fondée en 1822 et bâtie par les premiers affranchis, prit le nom de *Monrovia* en 1824 en hommage à James Monroe, président des États-Unis de l'époque. Ils baptisèrent symboliquement leur nouveau pays *Liberia*. Le drapeau fut calqué sur celui des États-Unis, avec une seule étoile. Le 26 juillet 1847, le Liberia devient le premier État indépendant d'Afrique noire et fut pendant longtemps avec l'Éthiopie le seul État non colonisé de cette région.

## Côte des graines ou du poivre

Le Liberia se situe dans l'ancienne région autrefois appelée « Côte des Graines, du Poivre ou de Malaguette ». Celle-ci correspondait à la partie occidentale de la côte de Guinée qui s'étend entre la Sierra Leone et le cap des Palmes. Son nom venait de celui d'une plante appelée par les explorateurs « graine du paradis », « poivre de Guinée » ou « malaquette ». Il fut donné à la région en raison des richesses qu'elle offrait aux puissances colonisatrices. D'autres parties de la côte africaine ont été nommées de manière similaire : « Côte d'Ivoire », « Côte de l'Or », « Côte des Esclaves ». La région garda son nom jusqu'à l'abolition de la traite négrière et la formation à son emplacement de deux États, la Sierra Leone et le Liberia.

# Libye



Le mot «Libye» prend ses racines dans l'Antiquité. Il figure dans les textes d'Homère, Hérodote, Diodore, Pline, Scylax et Strabon et désignait les régions d'Afrique du Nord situées à l'ouest de l'Égypte<sup>264</sup>. Mais, comme le relève Olfert Dapper dans sa *Description de l'Afrique*, ce nom était souvent étendu à toute l'Afrique par les anciens auteurs grecs comme Hérodote et Diodore<sup>265</sup>.

---

<sup>264</sup> « *Africam Graeci Libyam appellavere, qua mare ante eam Libycum incipiens Aegypto finitur.* » Pline l'Ancien. Histoire naturelle, Livre III, Chapitre 1.

<sup>265</sup> DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties.* Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686, p. 214.

Il est fort probable que la Libye tienne son appellation de l'ancienne tribu berbère *Libou*, *Libu*, *Libues*, appelée *Libuā* par les Grecs et *Rbw* par les Égyptiens<sup>266</sup>. Le nom *Rbw* est retrouvé dans les inscriptions hiéroglyphiques égyptiennes à partir du XII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Les Libyens sont probablement les *Loubin* de la Bible et les *Lebalai* de Procope<sup>267</sup>. Leur origine est très difficile à établir. Ni les *Libykoï* *Logoï* d'Hérodote ni l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, pas plus que les études plus récentes, ne fournissent de renseignements ethnologiques sur les Libyens, tant les brassages de populations, de religions et de coutumes ont été nombreux et tant s'y sont succédé de conquérants.

Les Grecs rapprochent l'origine du nom « Libye » à celui de « Lybie », fille d'Epaphos (fils de Zeus) et de Memphis dans la mythologie. Ce rapprochement nous semble forcé et sibyllin. Les Grecs avaient en effet coutume de donner aux problèmes historiques et géographiques des solutions gracieuses s'inspirant de la mythologie (c'est dans cet ordre d'idées que le continent européen aurait pris le nom d'une princesse phénicienne de la mythologie grecque, et que l'Égypte aurait reçu son nom d'un roi africain, Égyptos ou *Ægyptos*, qui se serait emparé de son territoire)<sup>268</sup>. D'autres auteurs dérivent le mot « Libye » de l'arabe *lehib* qui signifie « chaleur excessive ».

En 1911, les Italiens ont repris l'appellation antique « Libye » pour l'appliquer à la région tripolitaine puis pour nommer l'ensemble des territoires de « Libye italienne » après leur conquête. Les trois parties traditionnelles du pays sont la Tripolitaine, la Cyrénaïque et le Fezzan. « Tripolitaine » signifie en grec ancien « trois villes », en référence à Oea, Leptis Magna et Sabratha, les trois villes les plus

<sup>266</sup> DEROY Louis, MULON Mulon Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 274 ; NANTET Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique : histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 199 ; LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Klincksieck, 1971, p. 140.

<sup>267</sup> DELAFOSSE Maurice. *Haut-Sénégal-Niger (Soudan français)*. Première série. Tome I, Le pays, les peuples, les langues.

<sup>268</sup> DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique, contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties*, Chez Wolfgang, Waesberge, Boom & Van Someren, 1686, p. 214. Par dérivation du nom « Libye », les Grecs ont donné l'appellation « Libs » au vent que les Romains appelleront « vent africain ».

importantes de la région depuis l'Antiquité. La Tripolitaine a par la suite donné son nom à l'ancienne ville d'Oea, devenue Tripoli. La Cyrénaïque tire son nom de l'ancienne ville grecque Cyrène. Dans la mythologie grecque, *Kyrèné* est une nymphe des eaux d'une beauté extraordinaire originaire de Crète ou de Thessalie. Apollon, l'ayant vue dompter un lion sur le mont Pélion, succomba à son charme et l'enleva pour la transporter en Libye dans un char d'or. Une autre version raconte qu'Eurypyle, roi de Libye, proposa d'offrir son royaume à quiconque parviendrait à tuer le lion qui ravageait son pays. Cyrène y parvint et fonda la ville qui porte son nom. Quant au Fezzan, il tire son nom d'une appellation dont les Romains avaient fait *Phazania*, au témoignage de Pline l'Ancien, et qui fut adopté par les Arabes après leur expansion en Afrique du Nord au VIII<sup>e</sup> siècle. La base semble avoir été le nom libyco-berbère *fas* « source » dont provient le toponyme marocain Fès. Le pluriel *fasan* désignait globalement cette région riche en eau. Le Fezzan est réputé pour avoir, suivant un relevé de 1950, 277 sources et 612 puits<sup>269</sup>.

## Jamâhiriyya, l'État des masses

En 1977 le colonel Muammar Kadhafi changea le nom du pays en « Grande Jamahiriya arabe libyenne populaire et socialiste ». Le pays était dès lors généralement désigné par la périphrase *Jamâhiriyya*, signifiant « État des masses ». Kadhafi avait en effet mis en place un système de « démocratie directe » à travers les comités populaires. Un peu plus d'un an après la chute du colonel, le pays a changé de nom de nouveau. Le Congrès national libyen a approuvé officiellement le 8 janvier 2013 l'appellation « État de Libye » en tant qu'expression de la volonté populaire de rompre avec l'ancien régime de Kadhafi.

<sup>269</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 174.

## La « verte Libye » du colonel Kadhafi

Ce pays fut surnommé la « verte Libye » parce que le colonel Kadhafi avait adopté le vert comme couleur de prédilection<sup>270</sup>. La couleur de l'islam était devenu le symbole de la Jamâhiriyya arabe libyenne. En 1975 Kadhafi avait publié son fameux *Livre vert* dont le titre faisait référence au *Petit Livre rouge* de Mao Zedong (le livre le plus vendu du monde après la Bible) pour exposer son idéologie de « la troisième théorie universelle ». En 1977, la Libye a adopté un drapeau uniformément vert, seul drapeau national du monde ne possédant qu'une seule couleur et ne présentant aucun motif. À la chute de Kadhafi, elle a repris le drapeau adopté à l'indépendance.

---

<sup>270</sup> ROSSI Pierre. *La verte Libye de Qadhafi*. Hachette réalités, 1979.

# Madagascar



**M**adagascar est une grande île de l'océan Indien, au sud-est de l'Afrique, devenue un État indépendant en 1960. Ce pays fut très tôt désigné sous les appellations *Madagasikara*, *Madeigascar*, *Mogelasis*, ou *Mogelasio* avant de prendre la forme qu'on lui connaît aujourd'hui, *Madagascar*. Les premiers Européens à visiter partiellement l'île furent des Portugais, qui lui donnèrent l'appellation *ilha de San Lourenço* (île Saint-Laurent), qu'elle porta aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, Marco Polo rapporte dans son récit de voyage l'existence dans l'océan à l'est de la côte africaine d'une île appelée *Madeigascar* ou *Mogelasis* (nom écrit

aussi *Mandesgasgar*, *Madagastar*, *Mandeschar*, *Madeigastat*, etc., selon les éditions et les sources). De là l'embaras des cartographes pour situer cette île dans l'océan Indien, les uns la distinguant de l'île Saint-Laurent, les autres la confondant avec elle, d'autres encore restant indécis. L'erreur de Marco Polo, qui traduit par « île » le mot arabe *Djezira* signifiant aussi « presque île, côte », devint une vérité pour les géographes. En 1492 Martin Behaim, établissant son fameux globe terrestre, y campa une grande île (imaginaire) « Madagascar » sous le tropique du Capricorne, à l'est de l'île de Zanzibar et aussi grande qu'elle. En 1502 la carte portugaise de Cantino mentionne l'île sous le nom de « Madagascar », tel que nous le connaissons aujourd'hui ; mais sa position géographique restait encore vague<sup>271</sup>. Ayant constaté que l'île de Madagascar n'existait pas à l'endroit où on la situait, le cartographe Oronce Finé assimila en 1531 Madagascar et Saint-Laurent à une seule et même île connue sous les deux noms. C'est donc lui qui fut à l'origine de la dénomination fautive sous laquelle l'île de Madagascar est aujourd'hui connue. « Madeigascar » ou « Mogelasis » de Marco Polo n'était en réalité que la côte orientale de la Somalie et la ville de *Mogadichou* (en arabe *Makdachaou*), actuelle Mogadiscio. Cette erreur n'a été repérée que très tard. En outre, les informateurs de Marco Polo décrivaient « Madagascar » comme un pays riche en lions, léopards, girafes, éléphants, et habité par des musulmans mangeant des chameaux. Cette description ne pouvait pas s'appliquer à l'île, mais correspondait plutôt à ce qu'on savait de la côte orientale de l'Afrique, au sud de la péninsule de Somalie. L'erreur l'a emporté et même les Malgaches ont suivi les Européens, appelant « Madagascar » leur île entière, alors qu'ils n'avaient dans leurs parlers que divers noms de régions. D'après l'*Histoire et géographie de Madagascar* d'Henri d'Escamps, parue en 1884, le nom « Madagascar » était inconnu des

<sup>271</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencsiek, 1971, p. 147.

Malgaches avant le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. Son introduction est due aux Anglais qui suggèrent au roi des Hovas, Radama I<sup>er</sup>, de prendre le titre de « roi de Madagascar » et le reconnaissent comme tel dans les traités conclus par Sir Robert Farquhar en 1817, 1820 et 1823.

En 1890, le naturaliste et explorateur Alfred Grandidier fit une communication à l'Académie des inscriptions et belles lettres tendant à établir que Marco Polo désignait par *Madeigascar* la ville de *Magadoxo* sur la côte de *Zaoguebar* et que ce fut Oronce Finé qui proposa d'appliquer ce nom à l'île Saint-Laurent<sup>272</sup>. Cependant, malgré cette mise au point et cette tentative de rétablissement de la vérité, certains chercheurs s'obstinent à croire que le *Madeigascar* de Marco Polo désignait effectivement la grande île africaine.

Les cartographes arabes connaissaient depuis longtemps Madagascar, qu'ils appelaient du nom de *Gezirat-Al-Komor*<sup>273</sup>, ce qui signifie « île de la Lune », nom qui fut ensuite appliqué aux Comores (voir étymologie des Comores, page 97).

L'étymologie de « Madagascar » demeure inconnue et incertaine. L'île a été mentionnée pour la première fois sous la forme *Magaster* dans un manuscrit de Marco Polo ; le *Ma* est probablement le préfixe pluriel bantou<sup>274</sup>. Diverses hypothèses ont été émises. L'une d'elles, véhiculée par l'abbé Maynard au XIX<sup>e</sup> siècle, voudrait que « Madagascar » provienne de *madecasse* ou *madecashée* qui signifierait « grande terre ». En quelle langue précisément ? L'auteur ne nous le dit pas<sup>275</sup>. Une autre hypothèse affirme que « Madagascar » est issu du mot *Malagasy*, que les Malgaches utilisent pour se nommer et qui désigne aussi la langue nationale du pays<sup>276</sup>. Aucune de ces hypothèses ne repose sur un argumentaire solide et référencé.

<sup>272</sup> FERRAND Gabriel. *Les musulmans à Madagascar et aux îles Comores*. Paris, E. Leroux, 1902, p. 83.

<sup>273</sup> BROWN Mervyn. *A History of Madagascar*. Markus Wiener Publishers, Incorporated, 2000.

<sup>274</sup> FERRAND Gabriel. *Op.cit.*, pp. 85-90.

<sup>275</sup> L'abbé Maynard, *Saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres, son influence*, tome 3, Paris, Ambroise Bray, Libraire-éditeur, 1860, p. 104.

<sup>276</sup> BROWN Mervyn. *Op. cit.*

Le nom « Madagascar » n'a pas manqué d'exercer la sagacité des étymologistes. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, M. Guet et M. L. Taylor ont publié les résultats de leurs observations à l'issue de quelques travaux de recherches<sup>277</sup>. M. Guet, après avoir conduit des Carthaginois à Madagascar pour les besoins de sa cause, fit venir le nom de cette île de *Madar-A-htoret* ou *Madas Astarté*, ce que signifie « île d'Astarté », équivalent de *Tuni-el-camar*, « terre de la lune » ou enfin « île de Tunit ». M. L. Taylor s'intéresse plutôt aux deux formes *Malagosse* ou *Madagosse*. *Gosse* signifierait selon lui « hommes » en swahili ancien. *Ma(l/d)a-gosse* signifierait « ma (l/d) a hommes ». La terminaison *ar* de « Madagascar » serait selon lui le suffixe malais qu'on trouve dans « Zanzibar », « Nicobar », « Malabar » et qui signifie « pays » ou « île ». Cet auteur stipule également que « la langue hava est un dialecte malais. *Malay* signifie « montagnes ». Par conséquent, *Mala-goscar* pourrait vouloir dire « le pays des (malay/montagnes) hommes », tandis que *Mada-gasc-ar* signifie « l'île des Mada ou Madai », et désignerait soit la tribu actuelle des Madai qui se trouve au sud-est du Victoria Nyanza ou la côte somalie autrefois appelée *Madun* ou *Madain* »<sup>278</sup>.

Gabriel Ferrand estime que « Les étymologies de M. Taylor sont aussi fantaisistes et peu sérieuses que celle de M. Guet et il n'y a pas lieu de s'y arrêter davantage. *Madagascar* signifie très probablement et tout simplement « pays des Malgaches » et n'est que la transcription défectueuse de l'arabe *Madagasbar* **مدقسبر**. Marco Polo qui n'a jamais visité la grande île africaine l'a mentionnée d'après les récits des voyageurs et négociants arabes qui fréquentaient les îles occidentales de la mer des Indes. Il est parfaitement admissible que les Arabes qui commerçaient ou prêchaient l'islam sur les deux autres côtés de l'île et qui avaient entendu les indigènes se qualifier de *Madagasy* ou *Madegasy* aient arabisé ce nom en *Mada-gasy-bar* **مدقسبر**. La terminaison *-bar* entre dans la composition de nombreux

<sup>277</sup> GUET Isidore. *Les origines de l'île Bourbon et la colonisation française de Madagascar*. Paris 1888, in 8° ; « The origin of the name Madagascar » in *Antananarivo, Annual and Madagascar Magazine*, Antananarivo, 1891, in-8°.

<sup>278</sup> FERRAND Gabriel. *Op.cit.*, pp. 85-90.

noms géographiques de l'océan Indien tels que : Zanzibar, Tranquebar, Nicobar, Malabar etc. Et M. Taylor commet une grave erreur en prenant ce mot arabe pour le suffixe malais *ar*. Si on transcrit en arabe les différentes leçons du nom de la grande île africaine, on trouve :

Madagastar : مدقستر

Madeigastar : مدقستر

Madagasbar : مدقسبر

Madagasikara : مدقسكر

Madagascar : مدقسكر

Ces sept leçons ont une partie commune « *Madagas* » *دقس* et des désinences différentes *ك, ل, بر, دقس* n'étant que la transcription du nom que les habitants de Madagascar se donnent eux-mêmes, il y a tout lieu de supposer que le suffixe qui lui est adjoint doit signifier « terre » ou « pays ». On pourra objecter que *بر* désigne spécialement la terre ferme, le continent. L'abjection ne serait pas spécieuse car ce mot se trouve dans Zanzibar *زنزبر* qui est le nom d'une île d'une superficie sans importance comparée à celle de Madagascar. La différence entre *Madagasbar* et *Madagascar* s'expliquerait alors par les altérations qu'ont subies les noms géographiques recueillis par les voyageurs anciens dans les différentes copies ou éditions de leurs ouvrages.

Plusieurs écrivains postérieurs à Marco Polo qui se sont occupés de Madagascar désignent la grande île africaine sous ce nom et constatent qu'elle est appelée ainsi par les indigènes. André Thevet dans ses *Singularités de la France antarctique* dit : « combien qu'elle ait été découverte par les Portugais et nommée Saint-Laurent et auparavant Madagascar en leur langue ». P. Maffei dont la relation fut imprimée en 1637 dit également : « *et Madagascarem olim nunc Divi Laurentii insulam* ».

Flacourt commence ainsi la description générale de l'île : « L'île Saint-Laurent est par les géographes nommée Madagascar, par les habitants du pays *Madécase*, par Ptolémée *Menuthias*, par Pline *Cerné*, par l'auteur de la *Géographie Nubienne*, par les Perses et les Arabes *Sarandib* mais son vrai nom est *Madécase*. »

[...] L'authenticité des renseignements fournis par Flacourt est indiscutable. On peut aujourd'hui encore en parcourant la côte orientale de Madagascar son livre à la main assister aux mêmes scènes de la vie malgache et constater l'existence des mêmes coutumes qu'il a décrites il y a plus de deux siècles. M. Grandidier a pu dire avec juste raison « que les récits de ce vieil auteur portent le cachet de la vérité ».

« Je vous offre cette Ile, dit Flacourt dans la dédicace de son livre au surintendant des finances Fouquet. Non point parée ni enrichie comme sont la Chine, le Japon, la Perse ni la grande Inde, mais comme elle est dans sa rudesse et dans sa naïveté. Aussi est-elle sans fard et sans artifice. Il n'y a rien d'ajusté en elle, que son antiquité parmi laquelle elle a conservé sans interruption ce qu'elle a appris de la loi de nature dans laquelle elle subsiste encore, à l'exception de quelque petit nombre de gens entachés du mahométisme. »

Les peuplades malgaches suivent encore la loi de nature qui les régissait au XVII<sup>e</sup> siècle. L'introduction de l'islamisme a seulement apporté certaines modifications dans les croyances et les coutumes de quelques tribus des côtes sud-est et nord-ouest. En dehors des immigrations musulmanes et malaises, les Malgaches ont vécu jusqu'à l'arrivée des Portugais ignorés de tous, isolés du reste du monde. Des immigrants musulmans et malais que le hasard ou la propagande religieuse avaient amenés à Madagascar se mêlèrent aux aborigènes et donnèrent naissance aux tribus qui prétendent à la descendance d'ancêtres venus d'au-delà de la mer.

Leur histoire, semée d'inexactitudes, nous a été conservée par la tradition qui mentionne généralement le retour des musulmans dans leur patrie pour y être enterrés à côté de leurs aïeux. L'authenticité de ce voyage est plus que douteuse. Il y a tout lieu de n'y voir qu'un trait de mœurs malgaches mis gratuitement par le conteur indigène à l'actif de Raminia et des prétendus émigrés mekkois. Il est plus probable et même certain, en se conformant au témoignage de Flacourt, que par suite des difficultés de

communication, les musulmans ne conservèrent aucune relation avec leur pays d'origine.

Après avoir énuméré les divers noms sous lesquels était connue la grande île africaine, Flacourt ajoute que son vrai nom est *Madécase*. La ressemblance de ce mot avec *Madadoxo* me paraît absolument fortuite. C'était autrefois un petit royaume musulman de peu d'importance. Les Arabes le désignaient et le désignent encore sous le nom **مقدقد**, *Magdickdo* et les Souahili sous celui de **مقدش**, *Mogadicho*.

Ce n'est plus maintenant qu'un port de la côte somalie, situé par 2° environ de la latitude nord, fermé aux Européens et où trafiquent seuls quelques négociants arabes de Zanzibar. Les Malgaches n'en ont certainement jamais connu le nom. L'hypothèse de M. Grandidier tendant à démontrer que Marco Polo a voulu désigner par Madagascar la ville de Magadoxo ne serait acceptable qu'autant qu'il n'existât en malgache aucun nom national se rapprochant de celui qu'a reproduit le voyageur vénitien. Or au XVII<sup>e</sup> siècle, les indigènes appellent leur île *Madécase*. Cette dénomination employée sur toute la côte orientale était certainement en usage depuis fort longtemps parmi les tribus maritimes. Les inimitiés de peuplade à peuplade, de clan à clan, de village à village n'en auraient pas permis la diffusion rapide et encore moins l'adoption unanime par des tribus nobles, roturières et esclaves qui ne cessaient de lutter l'une contre l'autre pour arriver à la suprématie. On peut donc affirmer que déjà du temps de Flacourt cette appellation était déjà très ancienne. Les Arabes qui fréquentaient les îles de la mer des Indes occidentales arabisèrent, comme je l'ai dit plus haut, ce nom en *Madagasbar* et c'est sous cette forme qu'il fut cité à Marco Polo. La faune africaine dont ce voyageur dote Madagascar ne me paraît pas un argument suffisant pour repousser l'hypothèse que j'ai émise. Marco Polo n'étant pas venu à Madagascar n'a fait qu'enregistrer les renseignements qu'on lui donnait sur cette île et il ne saurait être rendu responsable de leur inexactitude. »<sup>279</sup>

<sup>279</sup> FERRAND Gabriel. *Op.cit.*, pp. 85-90.

## Île Saint-Laurent

Le navigateur portugais Diego Dias, en route vers les Indes, fut le premier Européen à approcher les côtes de Madagascar en 1500. L'île reçut alors le nom de *São Laurenço*, « Saint-Laurent », en référence au saint du jour de sa découverte, probablement le 10 août 1500 (le 10 août 1506 selon certaines sources<sup>280</sup>), selon une coutume courante chez les Portugais et les Espagnols. Olfert Dapper préconise une étymologie différente: l'île aurait reçu son nom de Laurent Almede, explorateur qui selon lui en aurait fait la découverte le premier<sup>281</sup>.

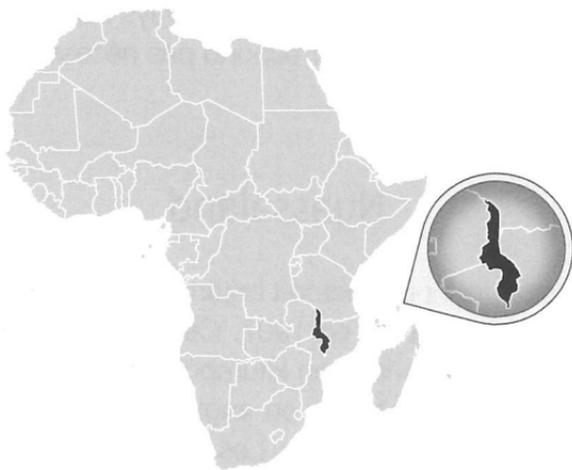
## Surnoms de « Madagascar »

Madagascar est surnommée « l'île rouge » en référence à la latérite qui colore ses plateaux et recouvre une grande partie de ses sols. Elle est aussi surnommée « la grande île » en raison de sa superficie: elle est en effet la cinquième île du monde après l'Australie, le Groenland, la Papouasie-Nouvelle-Guinée et Bornéo. Sa taille (587 000 kilomètres carrés) et l'exceptionnelle richesse de sa faune et de sa flore (elle bénéficie de l'une des biodiversités les plus riches de la planète, avec beaucoup d'espèces animales ou végétales qui n'existent pas ailleurs) lui ont valu le surnom d'« île-continent » ou « huitième continent » (si l'on considère l'Amérique du Sud et l'Antarctique comme des continents à part entière).

<sup>280</sup> DERROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 291.

<sup>281</sup> DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties*. Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686, p. 427.

# Malawi



Lorsque le protectorat britannique du Nyassaland accéda à l'indépendance en 1964, il fut renommé « Malawi » par son premier président Hastings Banda, qui jouissait d'une grande influence. L'étymologie de ce nom n'est pas établie avec certitude. Une hypothèse largement répandue veut qu'il dérive du nom du lac Malawi. Celui-ci provient de la langue chichewa (celle de l'ethnie majoritaire de la région, les Chawa) et signifierait « flammes » (« eaux en flammes », « langues de feu » ou « lumière réfléchie » suivant les sources)<sup>282</sup>.

<sup>282</sup> LEMARCHAND Philippe. *L'Afrique et l'Europe: atlas du XX<sup>ème</sup> siècle*. Editions complexe, 1994.

Ce mot évoquerait le scintillement et le reflet éblouissant du soleil lorsqu'il se lève au-dessus du lac. Le drapeau national représente d'ailleurs cette image, qui symbolisait les nouvelles lueurs d'espoir au moment de l'indépendance du pays. Exemple de l'adhésion populaire à l'hypothèse qui veut que le mot « Malawi » signifie « flammes » en chichewa, l'équipe nationale de football est surnommée *The Flames*.

Selon une autre hypothèse, « Malawi » pourrait dériver de « Maravi », mot utilisé pour désigner un lac, le peuple maravi et l'empire éponyme. Le président Hastings Banda avait déclaré qu'il avait vu dans les années 1940, sur une ancienne carte française appelée *La Basse Guinée comprenant les Royaumes de Loango, de Congo, d'Angola et de Benguela*, un « lac Maravi » dans « le pays Bororo ». Notons que ce « lac Maravi » ne correspond pas nécessairement au lac Malawi.

## Nyassaland

Ce territoire devint protectorat britannique en 1891 et prit le nom de « Nyassaland » en 1907. Ce nom provient du mot *Nyassa* qui signifie « lac » en kitumbuka, la langue locale, et du mot *land* « pays, terre » en anglais. *Nyassaland* signifie littéralement « le pays du lac ». Les réactions nationalistes et l'accession à l'indépendance en 1964 ont donné au pays et au lac le nom ancien de « Malawi ».

## Fédération de Rhodésie-Nyassaland

La Fédération de Rhodésie-Nyassaland ou Fédération d'Afrique centrale fut créée en 1953 pour unir le Nyassaland et les deux Rhodésie (du Nord et du Sud). Elle fut fondée par la puissance colonisatrice britannique dans l'optique de retarder les volontés indépendantistes de ces territoires.

Sous l'impulsion des mouvements nationalistes, la Fédération éclata en 1963 sur un constat d'échec et les trois « colonies » qui la constituaient devinrent indépendantes

quelques années plus tard sous des appellations différentes (voir étymologie de Malawi page 185, étymologie de Zambie page 299, étymologie de Zimbabwe page 303).

## Surnom de « Malawi »

Ce pays est surnommé le « cœur chaud de l'Afrique » en raison de l'hospitalité, de l'accueil chaleureux et de la nature amicale et affectueuse de ses habitants. L'album *The Warm Heart of Africa* (le cœur chaud de l'Afrique) du groupe The Very Best sorti en 2008 est sans aucun doute un clin d'œil à la chaleur humaine et à l'optimisme des Malawites.



# Mali



Le Mali est un État d'Afrique occidentale, ancien Soudan français, devenu une république indépendante en 1960. Il tient son appellation du nom de l'ancien empire du Mali qui s'était épanoui en Afrique de l'Ouest entre le XIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. L'étymologie du nom de ce pays demeure incertaine. Le nom *Malal* apparaît en 1068 chez El-Bekri<sup>283</sup>. Le nom *Mali* ou *Malli* est attesté depuis le XII<sup>e</sup> siècle, mais son origine n'est pas bien établie. Il ne fait aucun doute que le nom du pays est lié au peuple *manding* ou *malinké*, qui

---

<sup>283</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Klencksieck, 1971, p. 150.

forme la majeure partie de la population. Les habitants ont toujours appelé leur pays *Mandeng* (ou *Mandé*, *Mandeng*, *Mandî*) et non *Mali*. Ces noms signifient littéralement dans leur langue « la bonne chance ». Tandis que selon une version largement vulgarisée, le mot « Mali » signifie « hippopotame » en malinké et bambara, mais celle-ci est probablement fautive et infondée<sup>284</sup>. Selon une autre version, il signifie « lieu où vit le roi »<sup>285</sup>.

Nous suivons l'analyse de Maurice Delafosse qui relève que « Ce nom [Mali] est prononcé souvent *Mané* ou *Mani* par les gens du Ouassoulou, *Malé* ou *Mali* par les Soninké, *Mallé* ou *Malli*, *Mellé* ou *Melli* par les Peuls : cette dernière prononciation a été adoptée par plusieurs auteurs arabes et par des auteurs européens qui les ont mis à contribution, tandis que d'autres adoptaient l'orthographe *Mali* ou l'orthographe *Mandé* ou *Manding*, mais toutes ces formes ne sont que des variantes d'un même mot, variantes parfaitement conformes aux lois de la phonétique soudanaise. »<sup>286</sup> Maurice Delafosse ajoute qu'« On a voulu trouver à ce mot une étymologie totémique et on a traduit *Mali* par « hippopotame » et *Mandé* par « petit lamentin ». Ces deux étymologies sont rejetées par les indigènes du pays, c'est-à-dire les Malinké, qui déclarent que Mandé ou Mali est simplement le nom de leur patrie et qu'ils n'en connaissent pas la signification et qui au surplus n'ont aucun totem de peuple, pas plus le lamentin que l'hippopotame : un de leurs clans seulement a pour tana ou « tabou » l'hippopotame et il n'en porte pas le nom (clan des Keïta).

Si d'ailleurs la forme *mali* peut signifier « hippopotame » dans certains dialectes, ce sens ne peut en aucune façon s'appliquer à la forme *mandé*, par contre, si l'on peut traduire *mandé*, *mané*, *mani* etc. par « petit lamentin », il serait bien difficile de donner la même traduction aux formes *mali*,

<sup>284</sup> DERROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 296.

<sup>285</sup> ASKHARI Hodari. *The African Book of Names: 5,000+ Common and Uncommon Names from the African Continent*. HCI, 2009.

<sup>286</sup> DELAFOSSE Maurice. *Haut-Sénégal-Niger (Soudan français)*, Première série, Tome I, Le pays, les peuples, les langues. pp. 121-127.

*mallé* etc. On pourra encore proposer l'étymologie de « fils de maître », mais elle serait également fort douteuse. Le nom de cette capitale a été orthographié tantôt *Mali*, tantôt *Melli* ou *Mellé*, tantôt *Mandi* (notamment par les Portugais) ou *Mandé*, toutes formes qui ne sont, ainsi que je l'ai indiqué précédemment, que des variantes dialectales du nom du *Mandé* ou *Manding*, pays primitif des *Mandenga*, *Mandingues* ou *Malinké*. »

Les étymologies totémiques ne sont qu'opportunes. Elles résultent de la traduction littérale de ces mots et d'une coïncidence heureuse ou malheureuse qui leur donne une signification dans les langues locales. *Mandé*, *Mali* et leurs variantes *Mani*, *Mallé*, *Malli*, *Mellé*, *Melli* représentent un même territoire, une même réalité significative. Elles ont été adoptées et vulgarisées par les auteurs arabes et européens. Mais quelle est l'étymologie de « Mandé » ou « Mandeng » ?

Une étymologie obscure les fait dériver du mot local *Mandinka* qui signifie « les Mandingues » ; *ma* = « mère » + *denk*, *deng* ou *ding* = « enfant » ce qui donne littéralement « enfant de la mère » par allusion à la descendance en ligne utérine en usage chez ces peuples<sup>287</sup>. Maurice Delafosse relève que « Les malinké se dénomment eux-mêmes *Mandenka*, *Mandenga*, *Mandinga* ou *Maninga* selon les prononciations régionales ; les Dioula disent plutôt *Manenga* ou *Mandenga* et les Banmana, *Maninka* ; les Peuls les appellent *Mandinké*, *Malinké*, *Mellinké* ou *Mellenké* (sing. *Mandinkédio*, *Malinkédio*, etc.) ou encore *Mandinkobé*, *Malinkobé*, etc. (sing. *Mandinko*, *Malinko* etc.), et les Touareg *Imalan* (sing. *Amali*) : toutes les expressions ont la même valeur, celle de « gens du Mandé, Manding, Mali, Melli etc. », c'est-à-dire du pays qui est porté sur nos cartes sous le nom de « Manding » au sud de Kita et sud-ouest de Bamako et qui fut en effet le pays d'origine de ceux que nous appelons nous-mêmes *Mandingues* ou *Malinké* »<sup>288</sup>.

<sup>287</sup> LOSIQUE Serge. *Op.cit.*, p. 151.

<sup>288</sup> DELAFOSSE Maurice. *Haut-Sénégal-Niger (Soudan français)*, Première série, Tome I, Le pays, les peuples, les langues. pp. 121-127.

## Le Soudan français

Le mot «Soudan» vient de l'arabe *bilad as-Sudan* qui signifie «terre des Noirs» (voir étymologie de Soudan, page 277). Cette colonie française fut nommée «Soudan français» en 1920 pour être distinguée du Soudan colonisé par la Grande-Bretagne et l'Égypte. En 1959, le Soudan français intégra la Fédération du Mali<sup>289</sup>. Mais suite aux rivalités qui opposèrent le président de l'Assemblée Léopold Sédar Senghor au chef du gouvernement Modibo Keita, la Fédération du Mali vola en éclats et le 22 septembre 1960, Modibo Keïta proclama l'indépendance du Soudan français qui devint une République et adopta le nom du prestigieux empire médiéval du Mali.

## Azawad

L'Azawad (variantes orthographiques *Azaouad* ou *Azaouâd*) est un territoire situé dans le nord du Mali. Ce mot d'origine tamasheq signifie littéralement «territoire ou terre de transhumance», et correspond à peu près à la notion française de «pâturage». Les habitants sont appelés les *Azawadis* ou *Azawadiens*. Mossa Ag Attaher, le porte-parole du Mouvement national de libération de l'Azawad, soutenait en 2013 que «[le mot Azawad] en tamashek, la langue des Touaregs, vient d'*azawa*, qui veut dire «cuvette» ou «assiette». Ce mot désigne aujourd'hui le territoire situé entre le Mali, la Mauritanie, l'Algérie, le Niger et le Burkina Faso, et dont nous réclamons l'indépendance.»<sup>290</sup>

<sup>289</sup> La Fédération du Mali réunit le Sénégal et le Soudan français (actuel Mali) de 1959 à 1960. Lors du Congrès de Bamako tenu du 29 au 30 décembre 1958, les représentants du Sénégal, du Soudan français, du Dahomey (actuel Bénin) et de la Haute-Volta (actuel Burkina Faso) mirent en place un plan en vue de créer la Fédération. Le 14 janvier 1959 s'ouvrit l'Assemblée constituante de la nouvelle Fédération au palais du Grand Conseil de l'AOF. Les 21 et 22 janvier 1959, la Constitution de la Fédération du Mali fut ratifiée par le Soudan français et le Sénégal, tandis que la Haute-Volta et le Dahomey se retirèrent, dissuadés par la France et la Côte d'Ivoire qui créa avec eux le Conseil de l'entente. La Fédération du Mali proclama son indépendance le 20 juin 1960.

<sup>290</sup> «L'État malien est complice du terrorisme islamiste», interview de Mossa Ag Attaher, *Charlie Hebdo*, 6 février 2013.

Ce territoire a exprimé son désir d'autonomie depuis 1958, alors qu'il était sous administration française<sup>291</sup>. Depuis l'accession du Mali à l'indépendance en 1960, l'Azawad a continué à exprimer ses velléités autonomistes à travers les rébellions touarègues. Le 6 avril 2012, le Mouvement national de libération de l'Azawad a proclamé unilatéralement l'indépendance de «l'État indépendant de l'Azawad»<sup>292</sup>. Cette déclaration a été immédiatement rejetée par l'Union africaine et par la Communauté des États de l'Afrique de l'Ouest. L'indépendance de l'Azawad n'est pas reconnue par la communauté internationale.

---

<sup>291</sup> BERNUS Edmond. *Nomades et commandants: administration et sociétés nomades dans l'ancienne AOF*. Éditions Karthala, 1993, p. 225. Lettre du 30 mai 1958 adressée au général de Gaulle par Mohamed Mahmoud Ould Cheikh, cadî de Tombouctou, signée par 300 chefs locaux.

<sup>292</sup> Déclaration de l'indépendance de l'Azawad, 6 avril 2012 ([www.mnlamov.net/component/content/article/169-declaration-dindependance-de-lazawad.html](http://www.mnlamov.net/component/content/article/169-declaration-dindependance-de-lazawad.html)).



# Maroc



Le mot « Maroc » dérive de *Marruecos*, nom espagnol de la ville de *Marrakush* (Marrakech), fondée en 1062 et qui fut la capitale de trois dynasties marocaines, almoravide, almohade et saadienne<sup>293</sup>. L'étymologie de ce toponyme a donné lieu à diverses hypothèses. Une interprétation non établie donne à *Marrakush* la signification de « terre de parcours »<sup>294</sup>. Tandis que selon une autre hypothèse peu probable, *Marrackech* est une forme locale correspondant à l'arabe

<sup>293</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 303.

<sup>294</sup> LAGDIM SOUSSI M. B. « Les rapports de Marrakech avec le monde rural dans le domaine de l'artisanat » in *Méditerranée* 4, 1986, p. 22.

classique *Marrukuch* signifiant « la bien parée, la belle »<sup>295</sup>. La ville aurait été nommée ainsi à cause de la beauté de ses édifices bâtis avec un soin et un art appliqué. Ces hypothèses nous paraissent obscures et incertaines. *Marrakush* dérive probablement des mots berbères (*ta*)*murt* qui signifie « terre » (ou (*a*)*mur* qui signifie « partie ») et *akush* qui signifie « Dieu ». La traduction littérale est « Terre de Dieu » ou « Terre sainte ».

Auparavant, le Maroc était appelé *Maghreb el-Aqça* (*Maghreb al-Aksa* ou *Maghrib al'aqsa* selon les sources)<sup>296</sup>. Cette expression signifie « Pays du couchant » ou « Pays de l'Occident » ou « Maghreb extrême » par opposition à *Machrek* (*al-Mashriq*) qui signifie « l'endroit où le soleil se lève », le levant. Le Maroc était ainsi désigné parce qu'il est le pays le plus occidental du monde arabe<sup>297</sup>. Dans le passé, il était connu en Orient sous le nom *Marrakech*, une appellation d'ailleurs toujours en cours en Iran. En français, « Maroc » a désigné à la fois le pays et sa ville emblématique jusqu'en 1890. Ce nom a légué plusieurs mots à la postérité des langues. « Maroquin » et « maroquinerie » viennent du mot espagnol *marroquín*, qui désigne le cuir dont la technique a été importée du Maroc. Le mot italien *Marocchini* vient de « Maroc » et désigne de façon un peu péjorative tous les habitants du Maghreb. Le « Maroc » est aussi le pays où les Grecs anciens situaient le mythique jardin des Hespérides.

## Surnoms de « Marrakech »

Marrakech est surnommée « la ville rouge » ou « ville ocre » en raison de la couleur de ses constructions, ses

<sup>295</sup> DERROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 303.

<sup>296</sup> LUGAN Bernard. *Histoire du Maroc, des origines à nos jours*. Ellipses Marketing, 2011, p. 14.

<sup>297</sup> Maroc se dit en arabe *al-Maghrib*, ce qui signifie « le couchant » ou « l'Occident » (littéralement : « le Maghreb »). Le terme « Maghreb » prête à confusion car il désigne à la fois le Maroc et le Maghreb, partie de l'Afrique du Nord qui représente les pays arabes de l'ouest ou de l'Occident de l'Arabie. Afin d'opérer un distinguo entre ces deux entités, on désigne le Maghreb par *al-Maghrib al-'arabiy*, soit « l'Occident arabe », et on nomme le Maroc *al-Maghrib al-'aqṣaa*, signifiant « le couchant lointain » ou « l'Extrême-Occident ».

remparts et ses principaux monuments. Elle a également pour surnoms « perle du sud » ou « porte du sud ».

## Surnom du « Maroc »

Le Maroc est surnommé « l'empire chérifien », du mot *cherif* signifiant « noble » et s'appliquant à tout ce qui désigne les descendants de Mahomet par sa fille Fatima Zahra et son beau-fils Ali. Le royaume porte ce surnom car il est régenté par la dynastie alaouite depuis la mort du dernier souverain saadien en 1659, dont le souverain est considéré comme un descendant du prophète par sa fille Fatima, via l'un de ses deux petits-fils, Hassan et Hussayn.

## Sahara occidental

Ce territoire doit sa dénomination à sa position géographique à l'ouest du désert du Sahara. Le mot *sahra* signifie « désert » en arabe ; il s'agit d'une forme substantivée de l'adjectif *ashar* signifiant « de couleur fauve, jaunâtre ». Ce mot est appliqué par certains auteurs à un ensemble de terrains rocaillieux, de steppes et de sables<sup>298</sup>. Léon l'Africain, par exemple, emploie au XVI<sup>e</sup> siècle *sahara* dans le sens de désert en général. La mention la plus ancienne de « Sahara » comme toponyme qui nous soit parvenue est celle de l'historien Ibn Abd Al-hakam au IX<sup>e</sup> siècle, mais son usage pourrait remonter au VIII<sup>e</sup>, sinon au VII<sup>e</sup> siècle<sup>299</sup>.

La portion du désert qui nous intéresse fut colonisée par l'Espagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et reçut alors le nom de « Sahara espagnol ». Depuis le départ des Espagnols en 1976, ce territoire a été annexé par le Maroc, qui le considère comme partie intégrante de son royaume, mais il est

<sup>298</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Klincksieck, 1971, p. 194.

<sup>299</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 418.

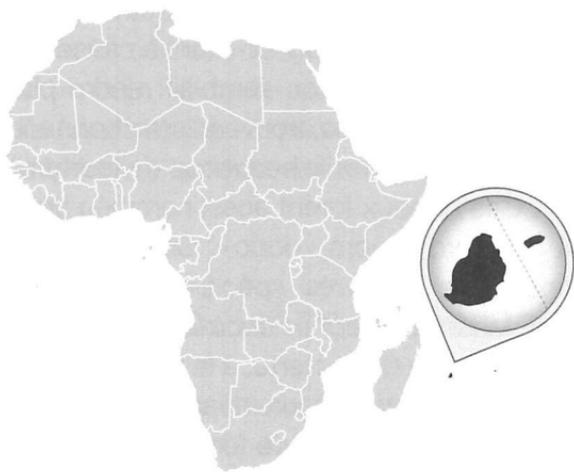
revendiqué par les indépendantistes du Front Polisario<sup>300</sup>, qui ont proclamé la « République arabe sahraouie démocratique » (RASD) en 1976, du nom du peuple sahraoui. Le Sahara occidental est reconnu comme un État à part entière par l'Union africaine, mais considéré comme non autonome par les Nations Unies. A ce jour, il n'a toujours pas trouvé de statut définitif sur le plan juridique<sup>301</sup>. Il est contrôlé à 80 % par le Maroc et 20 % par le Front Polisario, soutenu par l'Algérie. Le dossier saharien, devenu un enjeu global illustrant la rivalité entre le Maroc et l'Algérie, bloque la construction de l'Union du Maghreb arabe<sup>302</sup>.

<sup>300</sup> Le Front Polisario a été formé le 10 mai 1973 à Zouérate (Mauritanie), dans le but de mettre fin à l'occupation espagnole du Sahara occidental. Son nom est l'abréviation de l'espagnol *Frente Popular de Liberación de Saguia el Hamra y Río de Oro* (*Front populaire de Libération de la Saguia el Hamra et du Rio de Oro*). Cette appellation vient du nom du canal qui traverse la capitale, *Saqiyat al-Hamra* (qui signifie en arabe « canal rouge »), et du territoire appelé Rio de Oro qui fait partie du Sahara occidental (du portugais *rio* « rivière » et *oro* « or », autrement dit « la rivière de l'or », découverte en 1436 par Alfonso Gonçalves Baldaia).

<sup>301</sup> La RASD est membre fondateur de l'Union africaine, mais pas des Nations Unies ni de la Ligue arabe. En 1984, après la reconnaissance de la RASD par l'Organisation de l'unité africaine, le Maroc décide de se retirer de celle-ci.

<sup>302</sup> BERTRAND Jordane, *Histoire des indépendances africaines et de ceux qui les ont faites*, Afromundi Editions, 2010, p. 110.

# Île Maurice



Cette île fut occupée par les Hollandais dès 1598. Ils baptisèrent le pays en l'honneur de Maurice de Nassau, souverain Hollandais de l'époque, prince d'Orange (en néerlandais *Mauritius*).

## Île de France

Les premiers à avoir exploré l'île Maurice furent très certainement des navigateurs arabes. Une carte de 1153, dressée par le célèbre géographe arabe Al Sharif el-Edrissi, montre que les trois îles des Mascareignes portaient

les noms de *Dina Arobi* (île Maurice), *Dina Margabin* (île de La Réunion) et *Dina Moraze* (île Rodrigues)<sup>303</sup>. Dans cet ordre d'idée, sur la mappemonde de l'italien Albert Cantino qui date de 1502, l'île Maurice figure sous l'appellation arabe *Dina Arabi* ou *Arobi* ce qui signifie « l'île abandonnée » ou « dévastée » et en dit long sur l'appréciation qu'en eurent les navigateurs arabes. Les Portugais explorèrent l'île au début de l'année 1500 et la nommèrent *Ilha do Cirne* ou *Cisne* (en français « île du Cygne »)<sup>304</sup>. Ils y trouvèrent en effet « des oiseaux gros comme des cygnes qui portaient une sorte de capuchon de peau sur leur forte tête et n'avaient que trois ou quatre plumes noires à la place des ailes et quatre ou cinq petites plumes grisâtres frisées au lieu de queue. Ces oiseaux furent par eux nommés *walyvogels*, c'est-à-dire « oiseaux de dégoût », tant à cause de la dureté de leur chair que la cuisson semblait rendre plus coriace excepté celle de l'estomac, trouvée assez bonne, que parce qu'il y avait dans la même île beaucoup de tourterelles excellentes »<sup>305</sup>. Ces oiseaux furent aussi nommés *dotaers*, dont on a fait plus tard le nom « dodo ». Cet oiseau, aujourd'hui mentionné dans les livres spécialisés sous le nom de « dronte de Maurice » (*Raphus cucullatus*), s'est éteint moins d'un siècle après sa découverte, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, avec l'arrivée des Européens. Il figure néanmoins sur les armoiries du pays. L'équipe nationale de football de l'île Maurice est surnommée « les Dodos » en référence à cet oiseau emblématique qui a marqué l'histoire de l'île.

Certains auteurs tels que Dominique Auzias et Jean-Paul Labourdette estiment à tort que le nom *Ilha do Cirne* (île du Cygne) aurait été choisi en référence au nom de l'un des vaisseaux de la flotte d'Alphonse Albuquerque qui aurait touché l'île en 1507<sup>306</sup>. Pour les Portugais, les îles de

<sup>303</sup> Île Maurice ([www.tifq.ulaval.ca/axl/afrique/maurice.htm](http://www.tifq.ulaval.ca/axl/afrique/maurice.htm)).

<sup>304</sup> Nom écrit suivant les sources *Iha do cime*. *Dictionnaire de sciences naturelles*, Levrault, Schoell, 1819, p. 159; CUVIER. *Dictionnaire des sciences naturelles*, Le Normant, 1819, p. 519. Cuvier cite pour étayer son propos le *Recueil de Voyages aux Indes orientales*, Rouen, 1725, tome 2 in-12, p. 160.

<sup>305</sup> *Recueil de Voyages aux Indes orientales*, Rouen, 1725, tome 2 in-12, p. 160.

<sup>306</sup> AUZIAS Dominique, LABOURDETTE Jean-Paul. *Op.cit.*, pp. 103-104.

l'archipel des Mascareignes servaient simplement de relais et de centre de ravitaillement sur la route des Indes<sup>307</sup>. Ils ne les occupèrent jamais. Puis les Hollandais baptisèrent l'île « Maurice » et l'occupèrent dès 1598. En 1710, ils l'abandonnèrent volontairement à la suite de graves sécheresses et de terribles ravages des cyclones. En 1715, Maurice passa sous le contrôle de la France lorsque Guillaume Dufresne d'Arsel l'aborda et en prit possession. Elle fut renommée « île de France ». Puis elle fut occupée par les Britanniques en décembre 1810. Selon les clauses du traité de Paris de 1814, les Français perdirent définitivement les archipels des Seychelles et des Mascareignes à l'exception de la seule île Bonaparte (La Réunion), rebaptisée *Isle of Bourbon* par les Anglais, qui fut rétrocédée à la France<sup>308</sup>. L'île de France fut officiellement rattachée à l'Empire britannique en 1814, date à laquelle elle retrouva son ancien nom *Mauritius* (île Maurice). Le 12 mars 1968 l'île Maurice devint un État indépendant et elle est une République depuis le 12 mars 1992.

## Perle, étoile et clef de l'océan Indien

L'île Maurice est surnommée « la perle de l'océan Indien » en raison de ses belles plages, de la splendeur de ses villages, de son authenticité et de ses paysages diversifiés. Cette île est aussi connue sous le surnom « l'étoile et la clef de l'océan Indien ». Sur les armoiries de Maurice, on peut en effet lire en latin « *Stella Clavisque Maris Indici* ».

<sup>307</sup> L'archipel des Mascareignes tient son appellation du nom du navigateur portugais Pedro Mascarenhas qui les explora. Toutes les îles de l'archipel appartiennent aujourd'hui à la République de Maurice, sauf l'île de La Réunion qui constitue un Département français d'outre-mer.

<sup>308</sup> Pour rompre avec le nom d'île Bourbon, trop attaché à l'ancien pouvoir royal, la convention nationale décida, par décret du 23 mars 1793, de renommer le territoire « île de la Réunion ». L'île redevint « île Bonaparte » de 1806 à 1810 puis à nouveau « île Bourbon » de 1810 à 1848. Elle devint définitivement l'« île de la Réunion » à la suite d'un arrêté du gouvernement provisoire du 7 mars 1848.



# Mauritanie



La Mauritanie est le « pays des Maures », peuple arabo-berbère qui constitue la majeure partie de la population. Elle fut baptisée ainsi par Xavier Coppolani, un aventurier venu conquérir ce territoire pour le compte de la France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>309</sup>. Il définit les limites de ce territoire dont l'administration lui fut confiée et l'appela « Mauritanie occidentale » en décembre 1899. Il s'inspira du nom *Maur-etania*, qui dans l'Antiquité désignait la province romaine

---

<sup>309</sup> Xavier Coppolani, né en 1863 à Marignana (Corse) et mort en 1905 à Tidjikdja (Mauritanie), fut un administrateur colonial français, fondateur du territoire de la Mauritanie et considéré comme le « pacificateur de la Mauritanie ».

correspondant au nord du petit Maghreb, soit le littoral méditerranéen du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie actuelle, dont le territoire de la Mauritanie actuelle ne faisait pas partie<sup>310</sup>.

En 1903, la Mauritanie fut dite « protectorat des pays maures ». Puis en 1920, celui-ci fut décrété colonie française ; c'est alors que le nom « Mauritanie » réapparut. En 1946, la colonie devint un territoire d'outre-mer. Le 28 novembre 1960, la Mauritanie accéda à l'indépendance, malgré l'opposition du Maroc et de la Ligue arabe unie, qui prétendaient qu'elle était « partie intégrante du Maroc » et refusaient de reconnaître son existence en tant qu'État. La signature d'un traité à Casablanca en 1970 mit un terme aux revendications marocaines, et la Mauritanie intégra la Ligue arabe unie trois ans plus tard. Son nom officiel est « République islamique de Mauritanie » (*Al-Jumhuriyyah al-Islamiyyah al-Muritaniyyah* en arabe).

Il est clairement établi que la « Maurétanie » antique avait été ainsi nommée d'après ses habitants, « les Maures ». Le mot « Maure » apparaît déjà dans l'Antiquité grecque sous la forme *μαύρος* / *μωρος* (Mauros/Moros) qui a donné *Mauri* (Mori) en latin. Ce nom a été attribué par les Romains dès le début de leur histoire (c'est-à-dire le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère) aux populations de la région septentrionale de l'Afrique, qu'ils nommaient pour cette raison *Mauretania*<sup>311</sup>. La signification du mot « Maure » a connu une importante évolution à travers l'histoire, et son étymologie donne lieu à plusieurs interprétations. Nous recensons ainsi :

- une étymologie phénicienne-carthaginoise ou punique ;
- une étymologie gréco-latine ;
- plusieurs étymologies africaines ;
- une étymologie arabe.

<sup>310</sup> « Xavier Coppolani dessine alors les frontières de son futur terrain d'action qu'il nomme Mauritanie, sans doute en hommage à l'ancienne province romaine, Mauretania, « pays des Maures ». Mais à en juger par le tracé rectiligne, on peut penser qu'il a fait fi de cette histoire millénaire et des ses traditions locales en matière de délimitations... » (Luc Mondoloni, France 3-Corse, [www.bibliomonde.com/livre/xavier-coppolani-fils-corse-homme-afrique-6218.html](http://www.bibliomonde.com/livre/xavier-coppolani-fils-corse-homme-afrique-6218.html)).

<sup>311</sup> ATGIER Paul. *Les Maures d'Afrique, origine ethnique du mot « Maure » et ses diverses significations successives*, p. 619.

Étymologie phénicienne-carthaginoise  
ou punique

Cette étymologie avance que « Maures » signifie « Occidentaux, les gens du couchant ». D'après Samuel Bochart, les Maures, ou *Mauharin* (en langue punique) reçurent cette appellation parce qu'ils étaient les plus éloignés à l'ouest, c'est-à-dire les plus occidentaux<sup>312</sup>. Adjoignant à ce propos, Vivien de Saint-Martin relève que les gens du couchant, les « aborigènes de l'Atlas », furent désignés sous le nom de *Maouharia*, « les Occidentaux », par les premiers qui fréquentèrent les environs extrêmes de la Méditerranée et y battirent des établissements<sup>313</sup>. Passée chez les Grecs puis chez les Romains, cette appellation se transforma en « Maure » et, avec le suffixe punique, en « Mauritanie ».

Ainsi, pour Brochart, *Maures* équivaut à *Mahur* ou, rien n'étant plus commun dans les langues orientales que l'éli-sion des gutturales, *Maur*, c'est-à-dire « qui est de l'oc-cident », la Mauritanie étant à l'occident de Carthage<sup>314</sup>. Adolphe Bloch considère toutefois comme « pas très claire » cette étymologie phénicienne-carthaginoise. En effet, le récit du périple d'Hannon, Carthaginois qui explora le nord-ouest de l'Afrique aux alentours de 500 avant Jésus-Christ, ne mentionne ni *Maouharia* ni *Mauharin*, mais seulement des peuples qui s'appelaient les uns « Lixites » et les autres « Éthiopiens »<sup>315</sup>.

Maurice Delafosse souscrit, lui, à cette étymologie lorsqu'il écrit que « le nom Maure est un nom générique pour désigner les populations arabes et arabo-berbères. Il a été emprunté aux Latins qui le tenaient eux-mêmes des Grecs, lesquels l'avaient formé du mot punique *Mahourin* (ou *Maouharin*) qui signifie « les Occidentaux » et est l'équivalent

<sup>312</sup> BLOCH Adolphe. « Étymologie et définitions diverses du nom de Maure », in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 17 décembre 1903, Volume 4, Numéro 4, pp. 624-628.

<sup>313</sup> *Ibid.*

<sup>314</sup> *Histoire universelle depuis le commencement jusqu'à présent*, volume 29, Moutard, 1781, p. 4.

<sup>315</sup> BLOCH Adolphe. *Op.cit.*, pp. 624-628.

exact de l'arabe *Maghrebiiyyin*, en sorte que «Mauritanie» est tout simplement synonyme de «Maghreb». »<sup>316</sup>

## Étymologie gréco-latine

Selon cette étymologie «Maures» proviendrait du grec et signifierait «Noirs». Isidore de Séville et Manilius rapportent que les Maures étaient ainsi appelés par les Grecs à cause de leur couleur de peau<sup>317</sup>. Une communication de Paul Atgier sur le sujet en 1903 a donné lieu à d'intenses discussions et a permis de confronter les différents arguments. Partisan de la thèse gréco-latine, Paul Atgier a livré l'analyse suivante<sup>318</sup>: «Tout montre qu'antérieurement à la colonisation romaine elle-même, l'élément noir constituait la majeure partie de la population de cette région [la Maurétanie]; les Berbères étaient ensuite arrivés par immigrations successives à des époques indéterminées, au milieu de cette population noire, eux qui étaient des blancs. D'où provenait lui-même le nom de «Maures» donné par les Romains à cette population à prédominance berbère? Nous en voyons l'origine dans le mot latin *Mauri* ou *Mori* qui, suivant certains auteurs latins, Virgile entre autres, est employé dans le sens de «Noirs». *Mori* est aussi le radical de notre expression actuelle de Moricaud, diminutif de *more* usité de nos jours pour qualifier des individus au teint plus ou moins noir.

Les Berbères, d'autre part, étant de race blanche, ce mot de *Mauri* ou *Mori* ne pouvait provenir d'eux et devait préexister à leur immigration en Mauritanie; il leur avait été

<sup>316</sup> DELAFOSSE Maurice. *Haut-Sénégal - Niger (Soudan français)*. Tome I, «Le pays, les peuples, les langues», repris par FLUTRE Louis-Ferdinand. *Pour une étude de la toponymie de l'AOF*, Université de Dakar, 1957, pp. 48-49; LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencksieck, 1971, p. 153.

<sup>317</sup> BLOCH Adolphe. *Op.cit.*, pp. 624-628; *Histoire universelle depuis le commencement jusqu'à présent*, volume 29, Moutard, 1781, p. 4; à titre anecdotique, dans un passé relativement récent, le philosophe Karl Marx était surnommé «le Maure» à cause de son teint foncé, de sa barbe et de ses cheveux d'un noir ébène.

<sup>318</sup> ATGIER Paul. «Les maures d'Afrique, origine ethnique du mot «Maure» et ses diverses significations successives» in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 17 décembre 1903, Volume 4, Numéro 4, pp. 619-623.

néanmoins conservé par les Romains d'autant qu'à leur époque cette région était peuplée d'éléments ethniques noirs plus abondants qu'aujourd'hui et que conséquemment les Berbères d'alors devaient être encore plus métissés de Noirs que ceux de nos jours.

Une des caractéristiques d'ailleurs de la race berbère est d'avoir la peau blanche dans l'enfance et brune par la suite soit par nature, soit par métissage ; soit surtout pour les deux motifs. Ce fait est très appréciable chez les Touareg ces Berbères du sud algérien. Nous l'avons constaté chez les Touareg adultes que nous avons eu l'occasion d'étudier ; ils présentaient, les uns le type celtique de nos paysans bretons, d'autres le type ibère de maint paysan gascon, n'ayant par leurs traits aucune trace de métissage nègre mais ayant néanmoins le teint très basané ; parmi eux se trouvaient aussi les types réellement métissés d'éléments nègres.

Ce qui tend à prouver que le mot Maure ou More signifiait une population noire primitivement, c'est ce mot lui-même que nous retrouvons dans les expressions françaises anciennes signifiant des objets noirs, ainsi par exemple :

- 1° Un cheval « cap de More » se dit en hippatrie d'un cheval blanc, bai, gris, ou rouan mais à tête noire ;
- 2° Un « gris de More » se dit en teinturerie d'un gris se rapprochant du noir ;
- 3° Un « teint de More », d'après l'Académie, se dit d'un teint tirant sur le noir ;
- 4° « À laver la tête d'un More on perd son temps et sa lessive » allusion à corriger un incorrigible.

Voyons après ces diverses locutions quels sont les nombreux objets de couleur noire dont le nom a pour radical le mot « Maur ou Mor », car ce mot s'écrivant de ces deux façons :

Maur – elle.

Un des noms de la plante au tournesol (*Croton tinctorium*) à cause du suc foncé fourni par cette plante.

Maur – et

Nom du fruit de l'airelle à

ou: Mor – et.

cause de sa noirceur.

Mor – eau.	Nom du cheval de robe noire. Jument morelle (ancien mot).
Mor – elle.	Solanée vireuse appelée aussi Morelle noire.
Mor – ille.	Espèce de champignon dont la variété qui lui a valu ce nom est noire.
Mor – illon.	Raison noir (variété de).
Mor – illon.	Canard noir (id).
Mor – ion.	Onyx noir, rougeâtre.

En latin nous trouvons aussi :

Mor – us.	Mûrier dont le fruit est noir.
Mor – um.	Mûre dont le jus est noir.
Mor – us.	Employé dans le sens de « noir » dans les œuvres de Virgile.
Mor – ulus.	Diminutif de noir ou Moricaud.
Moro – sphinx.	Lépidoptère sphingidé aux ailes teintées de noir.

En grec nous voyons les mots suivants :

μαύρος	Noir obscur.
μωρον	Fruit du mûrier (baie noire).
μαυρος ou μαυρουσιος	Maure.
μαυρουσια	Maurusie (nom grec de la Mauritanie).

Le radical *μαυρ* est le même qu'en latin mais la terminaison varie puisqu'au lieu de *ουσια* le latin dit *itania* pour signifier la même région.

Il semble donc d'après ces dernières racines que le mot Maure provient du grec *μωρος* ou *μαυρος* et du latin *Maurus* ou *Morus* (mot lui-même paraissant d'origine phénicienne) et ait été attribué aux populations noires du nord de l'Afrique, par les Grecs et les Romains, avant l'ère actuelle puisqu'en arabe « les noirs » ou la race noire se dit « Soudan ou Essoudane » et en Berbère être « noir » se dit « Berrick ou Iberiker » étymologie des mots « Ibère » et « Berbère ».

Le mot de Mauritanie du temps des Romains était un nom générique désignant la région habitée par des populations noires comme le fut plus tard le nom de Nigritie ; le nom de Maure eut ainsi plus tard son équivalent en celui de Nègre.

De même que les Berbères héritèrent du nom de Maures des noirs qu'ils avaient envahis, de même les Arabes dans la suite héritèrent du nom des Berbères qu'ils avaient envahis dans le mot de Berberie, Barbarie, pays barbaresque donné au pays conquis par les Arabes sur les Berbères.

Quant aux Maures d'Espagne, il y a encore lieu ici de distinguer parmi eux les Berbères et les Arabes, les premiers poussés par l'invasion des seconds, tout d'abord et avec lesquels ils se mélangèrent ensuite. Nos historiens anciens de l'Aquitaine semblent d'ailleurs les distinguer nettement des Arabes dans les invasions que firent les uns et les autres, à maintes reprises d'Afrique en Espagne et en France au VIII<sup>e</sup> siècle.

Si ces historiens les nomment *Maures* c'est que ces Berbères d'Afrique étaient réellement métissés de noir, comme nous l'avons dit, ou tout au moins basanés de teint, cette appellation les différenciait de celle de *Sarrasins* que ces mêmes historiens donnaient alors aux Arabes qui, traversant l'Afrique, l'Espagne, la France, en conquérants, n'étaient pas encore métissés d'élément nègre. Leur conquête n'avait-elle pas été une rapide trouée dans les régions déjà colonisées par les Berbères rejetés alors dans les montagnes où nous les retrouvons sous le nom de Kabyles ou dans les déserts où nous les retrouvons sous le nom de Touareg, eux qui avaient été antérieurement les conquérants des Noirs ou Mori proprement dits.

Comme nous le voyons, ce mot de Maure a subi plusieurs détournements de son sens primitif, plusieurs étapes dans sa signification.

Sa première signification ou ethnique selon nous est celle de « Noirs » attribuée aux populations noires du nord de l'Afrique avant l'invasion libyco-berbère.

Sa deuxième signification fut attribuée aux successeurs de ces populations noires dans cette même région, quelle

que fût leur race (Berbère romains, Vandales, Byzantins, Arabes, Nègres (signification ethnographique).

Plus tard l'expression de Maure eut une signification historique et fut attribuée aux Musulmans d'Alger qui firent invasion en Espagne et en France au VIII<sup>e</sup> siècle.

Enfin aujourd'hui et datant du Moyen Âge nous retrouvons encore ce mot n'ayant plus qu'une signification religieuse attribuée à toutes les populations musulmanes, d'Afrique, d'Asie, d'Océanie quelle que soit leur race.

Il est fréquent dans nos sciences anthropologiques de voir une appellation ethnique varier de signification suivant les âges et les régions, suivant qu'elle est employée au point de vue linguistique, ethnologique, anthropologique, et de voir son étymologie se perdre dans la nuit des temps, témoins l'étymologie et la signification du mot Celte lui-même qui nous est cependant beaucoup plus familier. »

Adolphe Bloch, qui a assisté à la communication de Paul Atgier, en profite pour faire connaître les résultats de ses propres recherches<sup>319</sup>. C'est l'étymologie grecque selon laquelle μαυρος signifierait « noir » qu'il juge la plus vraisemblable. Il écrit que « les Grecs donnèrent (par synecdoque) le nom de *Maourousia* à l'extrémité occidentale de l'Afrique sans doute, parce qu'ils y rencontrèrent beaucoup d'indigènes au teint foncé, semblables à ceux que l'on y voit encore aujourd'hui, et c'est pour cela aussi que le périple d'Hannon y signale des Éthiopiens, c'est-à-dire des noirs comme les *Maourousiens* (ce qui ne veut pas dire que ces Éthiopiens étaient de véritables nègres).

Remarquons que le mot français *Amaurose* provient du grec μαύρωσις, employé déjà par Hippocrate pour désigner l'*obscurcissement* de la vue, et que ce terme n'est guère différent de Μαυρούσιος nom grec de Maure. (Ici α n'est pas privatif.)

Mais plus tard certains auteurs qui écrivaient dans la langue grecque, finirent par se servir du mot latin

<sup>319</sup> BLOCH Adolphe. « Étymologie et définitions diverses du nom de Maure » in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 17 décembre 1903, Volume 4, Numéro 4, pp. 624-628.

*Mauri* (Μαῦροι) en remplacement de Μαυροῦχοι, ainsi qu'on peut le constater dans les œuvres de Flavius Josèphe et de Pausanias.

Voici maintenant l'opinion des anciens sur l'origine des Maures.

Strabon rapporte que certains auteurs voient dans les Maourousiens les descendants des Indiens qui vinrent en Libye à la suite d'Hercule.

Si cette supposition n'indique pas l'origine réelle des Maures, elle démontre, du moins que ceux-ci étaient de couleur foncée comme les Indous.

Salluste, comme nous le savons, prétendait que les Maures étaient d'origine mède.

Procopé croyait qu'ils étaient d'origine chanéenne, et le géographe arabe Edresi le copie en rapportant que les peuples, d'origine berbère, habitaient anciennement la Palestine à l'époque où régnait Djalout (Goliath).

D'autres écrivains arabes pensent, au contraire, que les Berbères étaient venus d'Arabie.

Quoi qu'il en soit, les auteurs anciens, ainsi que ceux du Moyen Âge et même ceux des temps modernes, ont toujours considéré le Maure comme étant un type de couleur foncée, bien qu'ils connussent aussi des indigènes africains de couleur claire ou basanée.

Ainsi Procopé décrit les Maures comme étant noirâtres.

Cresconius Corripus, africain lui-même (VI<sup>e</sup> siècle) leur assigne une face noire.

Inutile, je pense, de multiplier les preuves à ce sujet.

Dans la langue française et dans d'autres langues européennes, le mot *Maure* s'est conservé avec la même signification. Ainsi le mot français *moricaud* signifie comme on le sait celui ou celle qui a le teint foncé. Un Cheval cop de *more* est un animal à la tête noire; *morillon* veut dire raisin noir, etc.

Dans le dictionnaire étymologique de la langue française par Ménage (XVII<sup>e</sup> siècle) *More* est défini un homme noir ou noirâtre.

À propos des Maures d'Espagne on lit dans le même dictionnaire: nous avons appelé Mores ou Maures les

Arabes qui avaient conquis l'Espagne parce qu'ils venaient de Mauritanie, c'est-à-dire du pays des noirs ou noirâtres.

On a même donné le nom de Maures aux véritables nègres. Ainsi Soemmerring, l'illustre anatomiste qui était aussi anthropologiste (XVIII<sup>e</sup> siècle) écrivit un important mémoire sur les *Différences corporelles du More et de l'Européen* (1784). Or, c'était du nègre qu'il s'agissait. Shakespeare (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) dans sa célèbre tragédie d'*Othello* ou *Le More de Venise*, a représenté ce personnage sous les traits du nègre.

Mais la dénomination de Maure eut encore une autre signification. Ainsi, en 1777, de Brosse écrivait à ce propos : *More*, dans sa vraie signification actuelle, désignait tout le peuple noir ou basané faisant profession de mahométan. Ainsi on peut dire que le terme *More* est presque synonyme de celui de mahométan noir ou basané. Dans la presque île de l'Inde, *More* est un nom de religion.

Chenier, en 1787, s'exprime dans les mêmes termes.

MM. Collignon et Deniker, dans leur travail sur les *Maures du Sénégal*, y ajoutent les détails suivants :

Tous les Européens, disaient-ils, englobaient sous le terme général de Maures tous les musulmans du nord de l'Afrique. Cette appellation fut dans la suite, exportée par les voyageurs portugais et espagnols des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles dans les îles de l'Océan indien où, encore aujourd'hui, on se sert du mot castillan *Moros* pour désigner les populations musulmanes des îles Philippines et Soulou. Le vocable anglais *Moors* ou *Moormen* est aussi employé dans le même sens à Ceylan quand il s'agit de distinguer les populations urbaines musulmanes, métis-sées de sang arabe, d'avec les indigènes cinghalais ou tamiles.

Rappelons enfin qu'avant la conquête d'Alger le mot *Maure* désignait tous les habitants du nord de l'Afrique, car on ne faisait pas de distinction entre les Turcs, les Maures des villes, les Arabes et les Kabyles.

Comme autrefois pour les Scythes, le nom de Maures s'est étendu, avec le temps, à certaines races qui n'avaient aucun rapport avec la race originelle.

À quels Africains s'applique aujourd'hui le nom de Maures ?

Nous avons déjà fait connaître les conclusions de Faidhere, à ce sujet, dans notre dernière communication. D'après MM. Collignon et Deniker, le terme Maure se rapporte à trois groupes ethniques distincts :

- 1° Les habitants musulmans des villes de l'Algérie et de la Tunisie, d'origine mixte ;
- 2° Certains montagnards berbères du Maroc, et en particulier les habitants du massif du Rif, près des frontières algériennes ;
- 3° Les tribus qui nomadisent dans le Sahara occidental, au nord du Sénégal jusqu'au Maroc. »

Fernand Delisle, qui a écouté avec attention la communication de Paul Atgier sur l'origine du mot « Maure », la trouve insuffisante<sup>320</sup>.

« Je ne saurais accepter que le mot puisse être pris comme synonyme de Noir. Ceux qu'on a appelés et qu'on appelle les Maures n'ont jamais été des noirs, ni des descendants de noirs.

Du reste, il paraît clair que c'est un mot dérivé de son sens primitif. Sans doute les Romains, après avoir conquis l'Afrique du Nord-Ouest, l'ont divisée en plusieurs provinces, Maurétanies Tingitane, Césarienne, Sitifiennne et Province Romaine d'Afrique (la Tunisie actuelle), mais en cela, ils n'ont agi qu'au point de vue purement administratif, procédé toujours en vigueur partout ; en France on a bien créé les départements de la Seine-Inférieure, Seine-et-Oise, Seine et Seine-et-Marne.

On sait que pas une preuve sérieuse ne permet de confirmer les assertions de M. Atgier, que depuis longtemps, il y avait eu des apports de populations venues d'Espagne ayant traversé les colonnes d'Hercule, et que ces populations devaient se rattacher aux Ibères de même qu'il en était venu de l'Est et du Sud.

<sup>320</sup> ATGIER Paul. « Les Maures d'Afrique, origine ethnique du mot « Maure » et ses diverses significations successives » in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 17 décembre 1903, Volume 4, Numéro 4, pp. 619-623.

Notre collègue le Dr Verneau a montré, à la suite de ses intéressantes recherches aux îles Canaries, que la population la plus ancienne de cet archipel rappelait à la fois le type des Berbères et celui de l'antique race de Cro-Magnon qui ne sont, ni l'une, ni l'autre, apparentées à un groupe négritisé, quel qu'il soit.

Jusqu'à ce jour les rares fouilles faites dans le Nord-Ouest africain n'ont pas permis de reconnaître la présence du type de Grimaldi dont il a été question dans l'une des séances précédentes le seul qui présente des caractères négroïdes. Quant à la question linguistique telle que vient de la présenter notre collègue, je ne saurais non plus l'accepter, elle prête fort à controverses.

En résumé la manière de voir de M. Atgier sur cette question n'est appuyée d'aucune preuve sérieuse. »

## Étymologies africaines

Salluste écrivit au 1<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ que le terme «Maure» avait été une expression employée par les Libyens pour désigner, dans leur idiome barbare, les Mèdes qui anciennement émigrèrent en Afrique<sup>321</sup>. L'auteur latin faisait dériver ce terme d'une corruption du mot *Medi*, mais cette étymologie n'était pas basée sur un argumentaire sérieux.

Selon Charles de Brosse, qui s'intéressa au sujet au XVIII<sup>e</sup> siècle, Salluste «a mal rencontré ou a été trompé»<sup>322</sup>. Cependant, il estima que Salluste nous apprenait d'où était tiré le nom de Maure lorsqu'il écrivait que ces peuples furent les premiers de la côte d'Afrique qui commercèrent avec l'Espagne: «Maure» en langage africain (il ne précise pas lequel) signifie commerçant<sup>323</sup>.

<sup>321</sup> BLOCH Adolphe. «Étymologie et définitions diverses du nom de Maure» in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 17 décembre 1903, Volume 4, Numéro 4, pp. 624-628.

<sup>322</sup> *Ibid.* «Mal rencontré» est un terme utilisé par les auteurs anciens pour exprimer le fait qu'un chercheur ou explorateur ait rencontré de mauvais informateurs.

<sup>323</sup> *Ibid.*

Camille Sabatier soutenait en 1881 que «Maure» provient d'*aamaur* ou *aamour* qui veut dire «montagnard» en langue kabyle et s'appliquait à tous les montagnards du nord de l'Afrique; les Maures étaient selon lui des gens de la montagne, par opposition aux Numides qui étaient des gens de la plaine<sup>324</sup>.

Adolf Bloch rejeta toutefois cette étymologie. «La *Maourousia* des Grecs, appelée ensuite *Mouritanie* ou *Maurétanie* par les Romains, ne comprenait, à l'origine, que la partie de l'Afrique qui correspond au Maroc septentrional, et ce n'est qu'après la conquête des Romains que l'ancienne *Maourousia* s'étendit à l'est en englobant la Numidie, d'où les dénominations de *Mauritanie orientale* et de *Mauritanie occidentale*, et plus tard encore celles de *Mauritanie césarienne* et de *Mauritanie tingitane*.

Ainsi, Polybe (II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) en parlant de *Maoursiens* ajoute qu'ils étaient voisins de l'Océan.

C'est donc le nord du Maroc actuel, qui représentait, tout au début, le seul et véritable pays des anciens Maures, et ce n'est que postérieurement que ce nom de peuple s'étendit abusivement aux autres peuples de l'Afrique septentrionale: par conséquent si Strabon dit que l'expression *Mauri* était employée par les indigènes comme par les Romains, cela signifie sans doute que les Africains adoptèrent le nom usité par les Romains.

D'un autre côté, si le terme de Maure ne concernait primitivement que les indigènes du Maroc, il ne pouvait s'appliquer aux autres indigènes montagnards ou non de l'Afrique septentrionale, d'où il résulte que *Maure* ne pouvait signifier *montagnard* comme l'admet M. Sabatier.

Quant au sens de *commerçant*, il est encore moins probable.»<sup>325</sup>

Pour Thomas Hyde, érudit anglais du XVII<sup>e</sup> siècle, le mot «Maure» provenait de *Mabri* ou *Mav'ri*, «quelqu'un qui habite le long du passage», ce qui selon lui convient assez aux colonnes d'Hercule... puisque les colonnes d'Hercule

<sup>324</sup> *Ibid.*

<sup>325</sup> *Ibid.*

durant une longue période, servirent de borne aux voyages des peuples maures<sup>326</sup>.

Récemment, le journaliste et chercheur algérien Messaoudi Djaafar a émis deux hypothèses selon lesquelles «Maures/Mauri» proviendrait de la langue berbère<sup>327</sup> :

«1. L'appellation «Mauritanie» serait construite sur un mot unique à la forme du pluriel ; à savoir «(i) mûriten». Sans désinences, on aura «mûr». Ce radical est attesté avec différentes significations dans plusieurs parlers amazighs actuels. En voici quelques-unes : pays/terre «tamûrt/tamurt» en rifain, mozabite et kabyle, pieux/piété «tamurt» en chleuh, bleu foncé «amûri» en kabyle, etc. Les deux formes «tamûrt/tamurt» seront exclues, car leur pluriel ne s'obtient pas par l'ajout de «iten», mais de «a» ou «in», i. e. «timura/timurin». Donc, c'est dans le terme de couleur «amûri» qu'on doit chercher. D'ailleurs, de nombreux ethnonymes et anthroponymes dérivés de termes de couleur sont attestés chez les Berbères. Exemples : Aït Zeggagh, Chemlal, Mellal, Awrigh, etc. Ce qui nous pousse à penser que «(i) mûriten» serait à l'origine le nom d'une tribu, ensuite il serait transformé en un nom qui désignait le lieu où cette tribu s'était installée. Ce phénomène est également attesté ; c'est la tribu «(i) haggaren», («Huwwara» chez Ibn Khaldoun) qui a donné son nom à la région/montagne de «Ahaggar», rendu Hoggar en français, et qui signifie rouge et touareg. Donc, «(i) mûriten» signifierait les gens bleu foncé, peut-être ainsi nommés en raison de leurs habits ; ne dit-on pas figurativement des Touaregs actuels, qui s'habillent en bleu, les hommes bleus ?

2. L'appellation «Mauritanie» serait construite sur un mot composé ; ses éléments constituants seraient «mûrs», pays/terre, et «itân» (variante de «idân), chiens. Dans ce cas, le toponyme «Mauritanie» serait en berbère «Muri-tân», le pays de(s) chiens. Bien que cette interprétation paraisse bizarre, elle n'est pas à exclure, car plusieurs endroits

<sup>326</sup> *Histoire universelle depuis le commencement jusqu'à présent*, Volume 29, Moutard, 1781, p. 4.

<sup>327</sup> MESSAOUDI Djaafar. «L'étymologie du toponyme «Mauritanie»» ([www.kabyle.com/archives/L-etymologie-du-toponyme.html](http://www.kabyle.com/archives/L-etymologie-du-toponyme.html)).

dans la Berbérie actuelle portent un nom qui comporte un élément se référant à un animal. Exemples : Ghil-izan (lit. : la crête des mouches), In Amenas (lit. : la place du jeune chameau), Tala G'Illef (lit. : la fontaine du sanglier), etc. »

## Étymologie arabe

Certains auteurs ont fait dériver le vocable « Maure » du mot arabe *Maghreb* qui signifie « Occident ». Mais admettre cette hypothèse implique de supposer, en contradiction totale avec l'évidence historique, que les Arabes avaient déjà pénétré au Maroc avant l'islamisme<sup>328</sup>.

## Pays de Chinguetti

La Mauritanie actuelle était autrefois appelée « le pays de Chinguetti » ou « Chinguett ». Chinguetti<sup>329</sup> est une ville du centre ouest de la Mauritanie, située sur les plateaux désertiques de l'Adrar. Elle connut un grand prestige du XVII<sup>e</sup> jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle grâce à ses nombreuses écoles et universités et ses collections de manuscrits<sup>330</sup>. Les pèlerins se regroupaient à Chinguetti avant de prendre la route de La Mecque. En raison de son importance spirituelle et de son grand prestige, la ville donna son nom au pays à une époque lointaine : la Mauritanie était ainsi désignée comme « le pays de Chinguetti ». Aujourd'hui, Chinguetti figure au Patrimoine mondial de l'UNESCO et elle

<sup>328</sup> BLOCH Adolphe. « Étymologie et définitions diverses du nom de Maure » in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 17 décembre 1903, Volume 4, Numéro 4, p. 624.

<sup>329</sup> Également orthographiée « Chinguitti » et même « Shenguett » ou « Shenguitt ».

<sup>330</sup> Les livres étaient achetés ou rapportés de l'Orient à l'occasion des pèlerinages à La Mecque. On trouve encore à Chinguetti des manuscrits datant de sept cents ans. Ces ouvrages traitent de sujets aussi divers et variés que le Coran et les sciences religieuses, la grammaire, la philosophie, la poésie, l'astronomie, les sciences, la médecine. Certains présentent une valeur historique et artistique certaine : enluminures dorées, copies d'auteur, manuscrits sur peaux de gazelle. En outre, un grand nombre de documents historiques (lettres, jugements et actes notariés) permettent de retracer l'histoire de la cité et du monde saharien environnant. De nos jours, quatorze familles de Chinguetti conservent les livres rares dans leurs bibliothèques privées.

## AFRIQUE

est devenue la septième ville sainte de l'islam sous le nom de « ville des bibliothèques ».

# Mozambique



Le Mozambique (anciennement orthographié aussi *Moçambique*) doit son nom à une petite île située en face de son territoire. Lors de sa première expédition en 1498, le Portugais Vasco de Gama débarqua sur le site de la future Lourenço Marques (aujourd'hui Maputo, capitale de l'actuel Mozambique). Il découvrit en face de Madagascar une petite île contrôlée par un sultan. C'est le nom de celui-ci, Mussa Mbiki, qui donna en portugais *Moçambique*, mot qui désigna tout d'abord l'île avant d'être étendu au territoire lui faisant face.

Les chercheurs et historiens européens anciens, quand ils n'arrivaient pas à établir l'étymologie d'un toponyme

africain avec exactitude et certitude, tendaient à recourir à ce que nous appelons « le mythe de l'incompréhension du nègre » : toute étymologie inexacte ou approximative était imputée aux informations erronées données par les populations locales. Dans ce sillage, la légende populaire voudrait que les Portugais, en arrivant au port de Sofala, aient interrogé les habitants sur le nom de leur pays. Ceux-ci, probablement à cause d'une incompréhension, prononcèrent le nom de leur chef (Moussa Ben Mbiki ou Mussa Mbiki), ce qui aurait poussé les colonisateurs à baptiser la région « Moçambique ».

Une autre légende très répandue raconte que « Mozambique » proviendrait du mot portugais *mosambuco* qui signifierait « rassemblement des bateaux ». Or ce mot ne figure dans aucun texte ancien, dans aucune relation de voyage ancienne des navigateurs portugais. Cette étymologie nous paraît donc peu crédible.

Enfin, une hypothèse fait dériver le nom « Mozambique » de la corruption portugaise de l'arabe *Muça Miliki* qui aurait donné « Moçambique ». *Muça* aurait été le fils d'un pirate arabe ; et *Miliki* signifierait « roi »<sup>331</sup>. Cependant, cette hypothèse semble peu crédible, aucun texte ancien parvenu à notre connaissance ne faisant allusion au fils d'un pirate dénommé *Muça*.

## Terre des bonnes gens

Le Mozambique fut surnommé *Terra da boa gente* (« terre des bonnes gens ») par Vasco de Gama en raison de l'accueil chaleureux et de la convivialité des habitants qu'il y rencontra lorsqu'il fit escale sur la côte orientale de l'Afrique, à Inhambane, lors de son périple vers les Indes.

<sup>331</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Klincksieck, 1971, p. 160. « Mozambique, région d'Afrique. Corruption portugaise de l'ar. « *Muça Miliki* » qui a donné « Moçambique ». « *Muça* » était le fils d'un pirate arabe ; « *Miliki* » = « roi ». (X. Fernandes, T.G., II, 171). »

# Namibie



La Namibie tient son nom du Namib, un long désert côtier situé entre l'Angola et le cours du fleuve Orange. Il est considéré comme le plus vieux désert du monde. *Namib* signifie en langue nama «terre, pays où il n'y a rien». L'on ignore à quelle époque est apparu le toponyme.

## Sud-Ouest africain

Le territoire correspondant à l'actuelle Namibie fut nommé «Sud-Ouest africain», et également connu sous l'appellation «Afrique du Sud-Ouest», entre 1884 et 1990.

## AFRIQUE

Entre 1884 et 1915, sous la colonisation des troupes de Guillaumell, il fut officiellement le protectorat du Sud-Ouest africain allemand (*Deutsch-Südwestafrika* en allemand). Appellation qui lui fut donnée en raison de sa position géographique.

À la fin de la Première Guerre mondiale, le traité de Versailles du 28 juin 1919 obligea l'Allemagne à abandonner ses colonies. En 1920, la Société des Nations confia par mandat le Sud-Ouest africain à l'Union sud-africaine (dominion britannique constitué en 1909, aujourd'hui l'Afrique du Sud). Le pays conserva le nom de Sud-Ouest africain jusqu'en 1968 : à la suite de la révocation du mandat par l'Organisation des Nations Unies cette année-là, le Sud-Ouest africain fut officiellement rebaptisé « Namibie ». Cependant, les deux appellations, Sud-Ouest africain et Namibie, restèrent dans l'usage jusqu'en 1990. Le 21 mars 1991, le pays devint officiellement indépendant sous l'unique nom « Namibie ».

# Niger



Le Niger est une ancienne colonie française devenue un État indépendant en 1960. Il tient son nom du fleuve Niger, qui le traverse à l'ouest, et dériverait lui-même du touareg *n'eghirren*, «eaux qui coulent»<sup>332</sup>, ou de *ghir-n-igheren*, «le fleuve des fleuves»<sup>333</sup> (*ghir* ou *gher* signifiant «fleuve» en berbère). Il est utile, en soutien à cette étymologie berbère, de relever que la table de

<sup>332</sup> Dorling Kindersley. *Atlas A-Z*. New York, 2004, p. 289.

<sup>333</sup> FLUTRE Louis-Ferdinand. *Pour une étude de la toponymie de l'AOF*. Université de Dakar, 1957, p. 45 ; LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencksieck, 1971, p. 165.

Peutinger<sup>334</sup>, au XIII<sup>e</sup> siècle, mentionne le *flumen Grin* (« fleuve Grin ») : « *Hoc flumen quidam Grin vocant, alii Nilum appellans, dicitur enim sub terra Etyopium in Nylum ire Lacum* », « Ce fleuve est nommé Grin, d'autres l'appellent Nil, on dit qu'il coule au sud de (« sous ») l'Éthiopie (« l'Afrique ») et se jette dans le lac du Nil ». Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, les Européens et les Arabes d'Afrique du Nord n'ont eu que des informations vagues et inexactes sur le fleuve Grin (on trouve également la forme « Girin »). Le savant géographe Léon l'Africain fut le premier à bien le distinguer du Nil et l'identifier, vers 1526<sup>335</sup>. Il est fort probable que « fleuve Grin » fasse référence à l'actuel fleuve Niger et que le mot Grin ait été une corruption de *ngher* ou *ghir-n*, forme abrégée de *gher-n-gheren* ou de *ghir-n-igheren* (« fleuve des fleuves » en berbère) qui était longtemps en usage le long des rives du fleuve Niger à Tombouctou.

Une autre interprétation fait dériver « Niger » de *Ni Gir*, qui signifierait en langue locale « rivière Gir » (ou « Guir » ou « Geir ») en référence à l'Oued Guir ou Geir, qui prend sa source dans l'est marocain et s'étend jusqu'au sud-ouest algérien. Cette variante s'appuie sur un texte de Pline l'Ancien<sup>336</sup> rapportant que le général romain Suetonius Paulinus, en mission en Mauritanie, avait franchi l'Atlas et le désert puis atteint en 41-42 « un fleuve appelé Ger ». C'est là qu'il rencontra les premiers Noirs. Les écrits et descriptions de Ptolémée (141 apr. J.-C.)<sup>337</sup> laissent penser que le fleuve Niger actuel semble bien correspondre aux anciens « Oued Guir-Saoura », « Geir » et « Djedi »<sup>338</sup>. Il en ressort qu'au II<sup>e</sup> siècle de notre ère on croyait à Alexandrie qu'entre les montagnes de Thala (Ahaggar) et celles de Mandron (Haut Atlas) coulait un fleuve *Nigeir*, alimentant un lac *Nigritis*.

<sup>334</sup> Carte romaine du XIII<sup>e</sup> siècle où figurent les routes et les villes principales de l'Empire romain. *Table de Peutinger*, Jean Moret, 1598, Anvers ([http://www.hs-augsburg.de/~harsch/Chronologia/Lspost03/Tabula/tab\\_pe00.html](http://www.hs-augsburg.de/~harsch/Chronologia/Lspost03/Tabula/tab_pe00.html)).

<sup>335</sup> DERROY Louis et MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 340.

<sup>336</sup> Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Paris : Dubochet, 1848-1850, Livre V.

<sup>337</sup> FLUTRE Louis-Ferdinand. *op.cit.*, p. 45.

<sup>338</sup> Selon un passage de la *Géographie*, probablement fondé sur une information de Marinus de Tyr.

Le nom du fleuve « Niger » a souvent été mal interprété par certains auteurs qui l'ont abusivement fait dériver du latin *niger* qui signifie « noir » et a donné « nègre » et « noir » en français, *nero* en italien, *negro* en espagnol et portugais, *negre* en occitan. Pline l'Ancien écrivait dans son *Histoire naturelle* que « le fleuve Nigris sépare l'Afrique de l'Éthiopie » (l'Afrique étant pour lui la province romaine correspondant à notre Afrique du Nord et l'Éthiopie, un terme générique pour toute l'Afrique noire)<sup>339</sup>. Puis il indiquait que « Dans l'intérieur de l'Afrique, du côté du midi, au-dessus des Gétules, et après avoir traversé des déserts, on trouve d'abord les Libyégypsiens, puis les Leucéthiopiens ; plus loin, des nations éthiopiennes : les Nigrites, ainsi nommés du fleuve dont nous avons parlé. » Cette mention corrobore l'hypothèse présentée ci-dessus. D'après cet auteur latin, c'est le fleuve qui aurait donné son nom aux habitants de la région et non l'inverse. Dans ce sillage, Olfert Dapper affirme dans sa *Description de l'Afrique* que « Les anciens appelaient les habitants de cette contrée Éthiopiens nigrites ou Negretes et melanes. Comme on les nomme présentement les nègres : Fait que ce peuple ait pris ce nom du fleuve Niger qui passe au travers du pays, fait qu'ils viennent de la poussière noire qui couvre tous ces déserts, qui s'étendent depuis le mont Atlas jusqu'au fleuve Niger, fait à cause de leur couleur naturelle. »<sup>340</sup>

L'hypothèse latiniste et eurocentriste attribuant à « Niger » la signification « fleuve des noirs » provient de l'interprétation fantasmagorique et forcée de l'expression *ghir-n-igheren* dont on a fait un jeu de mots latin-arabe doublé d'un contre-sens : « Niger » = « le fleuve noir » c'est-à-dire « le fleuve des noirs »<sup>341</sup>. Pour un savant eurocentriste, il semble normal de trouver un fleuve noir en Afrique, même si ses eaux n'ont jamais été noires. Si ce fleuve avait été nommé en raison

<sup>339</sup> Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre V.

<sup>340</sup> DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties*. Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686, p. 218.

<sup>341</sup> RAFFENEL Anne. *Nouveau voyage dans le pays des Nègres ; (suivi d') Études sur la colonie du Sénégal ; et de documents historiques, géographiques et scientifiques. T. 2*, publié par le Ministère de la marine et des colonies, p. 17.

d'une caractéristique particulière imposant une référence à la couleur noire, les Portugais, premiers explorateurs et colonisateurs des côtes africaines, auraient certainement laissé sur leurs cartes un *Rio Negro* sans avoir recours au latin, comme ils l'ont fait au Brésil, par exemple, en nommant un cours d'eau *Rio Negro*. En conclusion, nous insistons sur le fait que « Niger » en tant que fleuve n'est pas un mot latin, mais découle probablement d'une corruption du mot touareg *ghir-n-igheren* ou *n'eghirren*.

Localement, le fleuve est désigné sous plusieurs noms. Les peuples de langue mandé (mandingue) l'appellent souvent *Ba*, qui veut dire simplement « fleuve », et utilisent en outre l'appellation plus particulière *Baba*, qui signifie « le plus grand fleuve », ou encore *Dièliba* (orthographiée souvent *Dioliba*), qui veut dire « le fleuve des Dièli », c'est-à-dire des « griots », les chanteurs et musiciens professionnels, parce que tous les griots que l'on rencontre en Guinée, au Sénégal et au Mali se disent originaires des régions du haut Niger<sup>342</sup>. Cette hypothèse, acceptée par beaucoup d'auteurs, est rejetée par Louis-Ferdinand Flutre. Selon lui, *Dièliba* ou *Dioliba* signifie « le fleuve du sang » (de *ba* et *dyeli* ou *gyeli* en bambara, *dyoli* ou *gyoli* en mandingue). Il avance que ce nom aurait été donné au fleuve Niger en raison des victimes immolées périodiquement aux divinités protectrices de la région du Manding dont le sang était versé dans ses eaux<sup>343</sup>. Quant aux Haoussa du Niger, ils appellent le fleuve tantôt *Baba-n-goulbi* « le grand fleuve », tantôt *Kouara*, mot dont nous ignorons l'étymologie<sup>344</sup>. Enfin, le fleuve est appelé en langue songhai<sup>345</sup> *Issa Beri*, ce qui signifie littéralement « le grand cours d'eau ».

<sup>342</sup> DELAFOSSE Maurice, *Haut-Sénégal*, p. 63, n.1; FLUTRE Louis-Ferdinand. *Pour une étude de la toponymie de l'AOF*. Université de Dakar, 1957, p. 104.

<sup>343</sup> FLUTRE Louis-Ferdinand. *Pour une étude de la toponymie de l'AOF*. Université de Dakar, 1957, p. 126.

<sup>344</sup> DELAFOSSE Maurice, *Haut Sénégal*, p. 63, n.1.

<sup>345</sup> Langue de la famille nilo-saharienne parlée essentiellement le long du fleuve Niger dans la partie occidentale du Niger et au nord-ouest du Nigeria.

# Nigeria



Le nom « Nigeria » remonte au début de l'entreprise coloniale britannique<sup>346</sup>. Il s'inspire de celui du fleuve Niger (voir étymologie de Niger, p. 223) qui arrose son territoire. On parlait des *Royal Niger Company's Territories*, dénomination fort incommode et mal reçue car elle montrait explicitement que ce territoire était une possession exclusive de la *Royal Niger Company*. Les marchands britanniques entreprirent de grouper les nombreux petits royaumes et émirats, qu'ils réunirent en deux protectorats en 1900. La

---

<sup>346</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 341.

nécessité se fit sentir de trouver un nom plus consensuel pour désigner ce territoire. « Goldesia » fut proposé en l'honneur de George Goldie (1846-1925) surnommé « le fondateur du Nigeria ». Cet administrateur colonial britannique avait fondé la *National African Company*, devenue la *Royal Niger Company*. Son rôle en Afrique de l'Ouest était comparable à celui de Cecil Rhodes en Afrique du Sud, l'homme d'affaires britannique fondateur de la *British South Africa Company*, qui donna son nom à la Rhodésie du Nord (actuelle Zambie) et du Sud (actuel Zimbabwe). (Voir étymologie de Zambie, p. 299, et de Zimbabwe, p. 303). Contrairement à Cecil Rhodes, George Goldie préférait l'anonymat à la lumière et rejeta vigoureusement la proposition qu'on lui fit de nommer la colonie « Goldesia » ; par principe, il ne voulait pas que son patronyme soit associé à un territoire<sup>347</sup>. L'on préféra finalement « Nigeria », un nom suggéré par Flora Louisa Shaw, chef de la section « Afrique » du *Times*, dès janvier 1897<sup>348</sup>. Ce nom fut préféré à « Soudan Niger » ou « Negrétia » (en référence au fleuve)<sup>349</sup>. Les deux protectorats furent appelés *Northern Nigeria* et *Southern Nigeria* avant d'être réunis en 1914 pour former une colonie sous le nom de « Nigeria ». Celle-ci devint un État indépendant en 1960. Dans la langue française, le nom de ce pays a longtemps été considéré comme un mot féminin : la Nigéria.

## Biafra

Le Biafra fut un État sécessionniste de 1967 à 1970. Cette brève République, correspondant à la région administrative

<sup>347</sup> George Goldie était un homme effacé, dédaignant la publicité. Afin de rester dans l'anonymat et dans les oubliettes de l'histoire, il détruisit ses papiers et tous les documents donnant des renseignements sur son existence. Il promit qu'une malédiction s'abattrait sur n'importe lequel de ses enfants qui oserait écrire ou raconter sa vie après sa mort.

<sup>348</sup> *Times*, 8 janvier 1897. Quelques années plus tard, Flora Louisa Shaw devint l'épouse de Frederick Lugard, le futur premier gouverneur de la colonie du Nigeria.

<sup>349</sup> GANTLY Patrick. *Histoire de la société des Missions Africaines (SMA) 1856-1907*. Tome II: Des années 1890 à 1907. Karthala, 22 nov. 2010, p. 389 ; GRISWOLD Wendy. *Bearing Witness: Readers, Writers, and the Novel in Nigeria*. Princeton University Press, 30 mai 2000, pp. 6-8.

coloniale de l'Est du Nigeria, est née des antagonismes politiques, économiques et religieux qui existaient entre les trois ethnies majoritaires du Nigeria, les Haoussas, les Yorubas et les Ibos. Les Haoussas, les plus nombreux, sont majoritairement musulmans et vivent au nord; les Yorubas, musulmans et chrétiens, vivent à l'ouest et au sud-ouest; et les Ibos (ou Igbo), majoritairement chrétiens et animistes, vivent au sud-est. Les Ibos désiraient faire sécession afin de s'affranchir du régime fédéral nigérian. En effet, l'ethnie ibo s'estimait persécutée sous le pouvoir du général Yakubu Gowon, et considérait que le nouveau découpage administratif proposé par Gowon la privait d'une grande partie des ressources pétrolières. Le 26 mai 1967 le Conseil consultatif de la région de l'est vota la sécession de la région, et l'indépendance de la République du Biafra fut proclamée quelques jours plus tard (seuls quatre pays africains – Côte d'Ivoire, Gabon, Tanzanie, Zambie – ainsi qu'Haïti la reconnurent). Il s'ensuivit une guerre civile meurtrière. Les différents belligérants étaient soutenus dans l'ombre par les grandes puissances occidentales qui lorgnaient les richesses du sous-sol nigérian. Ainsi, le Biafra était aidé par le Portugal, la Chine et la France, par des envois d'armes et de mercenaires. Le gouvernement fédéral nigérian était quant à lui soutenu par le Royaume-Uni, l'Union soviétique et les États-Unis. Plus d'un million de personnes furent victimes de cette guerre, qui s'acheva le 15 janvier 1970.

Le nom « Biafra » provient du golfe du Biafra situé au sud du Nigeria, sur la côte atlantique. L'étymologie de ce mot est incertaine. On le retrouve plusieurs fois dans les anciens ouvrages et sur les cartes des explorateurs en tant que « *Biafara regnum* », le « royaume du Biafra », et sous les formes *Biafara*, *Biafar*, *Biafares*. De nombreuses sources indiquent que ce royaume se serait trouvé à l'emplacement actuel du Cameroun<sup>350</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, André Alvares

<sup>350</sup> HIRIBARREN Vincent. *Les frontières du Biafra de la colonisation à 1970*. Thèse de master 2, Université Paris 1-Sorbonne, juin 2007 ([www.africafederation.net/Biafra\\_1967.pdf](http://www.africafederation.net/Biafra_1967.pdf)).

de Almeda écrit que ce terme était couramment employé en portugais<sup>351</sup>.

Sur les cartes de l'époque moderne<sup>352</sup>, si le nom « Biafara » revient régulièrement, les limites de son territoire sont souvent très floues. Il ne recouvre plus simplement un espace proche du Cameroun actuel. Sur certaines cartes le « Biafara », qui correspond d'habitude à l'angle du golfe de Guinée, est présenté comme une terre sénégalienne<sup>353</sup>. Cela tendrait à montrer que « Biafara » est un nom générique désignant une terre inconnue<sup>354</sup>.

On retrouve le nom « Biafra » et ses dérivés à des emplacements si divers qu'on est tenté de se demander si le *Biafara regnum* a réellement existé. Nous pensons que le nom a désigné initialement une zone proche de l'emplacement du Cameroun actuel, avant de connaître une dissipation hasardeuse sur les cartes au fil du temps. Cette hypothèse est soutenue par le fait que « Biafra » désigne aujourd'hui une région à la frontière entre le Cameroun et le Nigeria.

## Géant de l'Afrique de l'Ouest

Le Nigeria est surnommé « le géant de l'Afrique de l'Ouest » en raison de sa puissance économique et de sa démographie. En effet, avec près de 160 millions d'habitants, le Nigeria est le pays le plus peuplé du continent – environ un Africain sur cinq est Nigérian.

<sup>351</sup> ALVARES D'ALMADA André. « Chapter 11. Which discusses the Rio Grande, the land of the Beafares, and the customs of the Beafares », pp. 102-114, in *Brief Treatise on the rivers of Guinea*, 1594. University of Liverpool, 1984, 134 p. 15.

<sup>352</sup> L'époque moderne désigne la période commençant à la fin du Moyen Âge (entre 1453 et 1492) et s'achevant avec la Révolution française (1789).

<sup>353</sup> HIRIBARREN Vincent. *Les frontières du Biafra de la colonisation à 1970*. Thèse de master 2, Université Paris 1-Sorbonne, juin 2007 ([www.africafederation.net/Biafra\\_1967.pdf](http://www.africafederation.net/Biafra_1967.pdf)).

<sup>354</sup> « Le Biafara est-il simplement, ce bout de carte qu'il est impossible de nommer parce qu'on ne le connaît pas ? Le nom « Biafara » comme le royaume d'Éthiopie sont révélateurs de cette manière de penser. On donne un nom générique et quelque peu prestigieux à une terre inconnue. » Vincent Hiribarren, *Les frontières du Biafra de la colonisation à 1970*, Thèse de master 2, Université Paris 1-Sorbonne, juin 2007.

# Ouganda



Ce pays tire son nom de la forme swahilie du Buganda, ancien royaume des 52 clans du peuple Baganda. *Uganda* fut adopté par le pouvoir colonial britannique en 1894 lorsqu'il créa le protectorat centré au Buganda. *Uganda* est composé de *u-*, préfixe classificateur des noms de lieux et de régions dans les langues de famille bantoue de ce pays<sup>355</sup>, et de *ganda*, qui désigne la principale ethnie locale, mais dont l'origine n'est pas établie avec certitude. *Buganda* signifie «terre des Baganda». *Baganda* («frères et sœurs») est la forme courte de *baganda ba katonda*

<sup>355</sup> Luganda, nyanrore, chiga, sogu, etc.

(«frères et sœurs de Dieu»), une référence au mythe local de la création<sup>356</sup>.

Selon la légende baganda, le premier homme sur terre, père de l'humanité, s'appelait Kintu. Il vivait tout seul avec sa vache qu'il aimait profondément. Un jour, il rencontra Nnambi et Kayiikuuzi, deux des nombreux enfants de Ggulu («le Ciel»), qui étaient descendus se promener et s'amuser sur terre. Nnambi fut fascinée par Kintu et éprouva de la pitié pour lui parce qu'il vivait seul. Elle finit par tomber amoureuse de lui et décida de l'épouser, de rester avec lui sur terre malgré l'opposition de ses frères. Confrontée au refus de ceux-ci, elle emmena Kintu avec elle au ciel pour demander à son père la permission de l'épouser.

Ggulu exprima lui aussi son désaccord mais, devant l'insistance et les supplications de sa fille, il consentit au mariage. Cependant il leur conseilla de quitter le ciel secrètement pour ne pas être vus par Walumbe («la Maladie, la Mort»), l'un des frères de Nnambi.

Arrivée sur terre, Nnambi se rendit compte qu'elle avait oublié au ciel du fourrage pour les animaux. Malgré la désapprobation de Kintu, elle remonta au ciel chercher le fourrage oublié. C'est alors que Walumbe l'aperçut et suivit le couple sur terre. Kintu et Nnambi vivaient heureux et avaient de nombreux enfants. Malheureusement, Walumbe commença à tuer ces enfants. Alerté, Ggulu envoya Kayiikuuzi sur terre à la recherche de Walumbe afin de le ramener au ciel, par la force si nécessaire. Walumbe refusa de partir. Il s'ensuivit une violente bagarre entre les deux frères au cours de laquelle Walumbe réussit à s'enfuir au fond de la terre. Kayiikuuzi ordonna à Kintu de rester chez lui avec sa famille pour que Walumbe ne se doute pas qu'il était recherché. Kayiikuuzi («celui qui creuse les trous») creusa d'énormes trous à la surface de la terre pour essayer d'attraper son frère. Walumbe, qui était sur le point d'être

<sup>356</sup> STAM N. «*The religious conceptions of some tribes of Buganda (British Equatorial Africa)*». *Anthropos*, n°3, 1908; PRUNIER Gérard. *L'Ouganda contemporain*. Paris, Karthala, 1994; *Mythes et légendes du monde entier* [Kintu et la fille du ciel (mythe ougandais)], Paris, Gautier-Languereau, 1999; *The founding of Buganda* ([www.buganda.com/kintu.htm](http://www.buganda.com/kintu.htm)).

découvert, fut alerté par les cris des enfants de Kintu et Nnambi, qui n'avaient pas respecté la consigne de rester chez eux ; ils n'étaient pas unis. En conséquence, Walumbe réussit à s'échapper.

Esquinté et déçu par la désunion qui prévalait entre les enfants de sa sœur, Kayiikuuzi décida de remonter au ciel, laissant Walumbe (c'est-à-dire la maladie et la mort) sur terre ; avant de partir Kayiikuuzi donna à Nnambi et Kintu un code de conduite qui aiderait leurs enfants à rester toujours ensemble « en fagot » (*omuganda*), unis. De là découlerait le mot « Baganda », dont l'une des significations est « du peuple en fagot ». Kayiikuuzi affirma que c'était la seule manière de lutter contre Walumbe, un fagot étant moins facile à briser qu'une seule tige, l'union faisant la force. Ayant suivi les conseils de leur oncle Kayiikuuzi, les enfants de Nnambi et Kintu furent féconds : ils se multiplièrent et remplirent la terre.

## Buganda

Le Buganda était un royaume d'Ouganda fondé au début du XIV<sup>e</sup> siècle par le roi Kintu au nord-ouest du lac Victoria. Le Buganda était composé des 52 clans du peuple baganda (au singulier *muganda* ou *ganda*). Royaume le plus puissant de la région, il ne fut jamais conquis par les puissances coloniales. En 1894, le roi Mwanga signa un accord de protectorat avec la Grande-Bretagne. Le Buganda et les royaumes subordonnés furent unifiés sous le nom *Uganda*, en un territoire correspondant approximativement à celui de l'actuel Ouganda.

L'Ouganda indépendant regroupait les royaumes suivants : le Buganda, le Bunyoro, l'Ankolé, le Toro et le Busoga. Mais le royaume du Buganda a toujours maintenu sa domination. La Constitution de 1962 illustre bien cet état de fait : elle instituait un régime parlementaire maintenant les privilèges des royaumes et faisant du roi (*kabaka*) du Buganda le président de la République de l'Ouganda. Le premier d'entre eux fut Mutesa II, qui prit la tête de l'Ouganda

à l'indépendance le 9 octobre 1962. En 1965, le premier ministre Milton Obote profita d'une tentative de renversement de son gouvernement pour suspendre la Constitution et cumuler les fonctions de chef d'État et de gouvernement. Il déposa Mutesa II avec l'appui de son chef d'état-major. Il convient de mentionner qu'Obote, qui n'était pas Bugandais, était très hostile au kabaka. En 1967, par une nouvelle constitution il abolit officiellement les royautés mises en place et institua un régime présidentiel à parti unique. Après plusieurs tergiversations<sup>357</sup>, la monarchie du Buganda fut finalement restaurée en 1993 avec le fils de Mutesa II, Ronald Muwenda Mutebi II, comme nouveau kabaka.

## Perle de l'Afrique

L'Ouganda est surnommé « la perle de l'Afrique » en raison de ses paysages extraordinaires, de sa faune emblématique et incomparable, de ses montagnes luxuriantes, de son système féodal puissant et organisé, du raffinement et de l'intelligence de ses habitants. C'est Winston Churchill qui est à l'origine de ce surnom. Tout jeune sous-secrétaire d'État aux Colonies, il accomplit à l'automne 1907 une tournée en Afrique de l'Est au cours de laquelle il fut émerveillé par la beauté de l'Ouganda. Il décrit le pays en ces mots : « L'Ouganda est l'un des plus beaux pays du monde et ses richesses agricoles et minérales potentielles sont considérables. Par sa magnificence, par la variété de ses formes et de ses couleurs, par la profusion de sa vie, de sa végétation, de ses oiseaux et de ses animaux sauvages, l'Ouganda est réellement la perle de l'Afrique. [...] le royaume d'Ouganda est un conte de fées. Vous grimpez le long d'une voie ferrée plutôt que sur une tige de haricot et, à la fin, un monde nouveau et merveilleux vous attend. Le décor est différent, la végétation est différente, le climat est différent et, par-dessus tout, les gens sont différents de tout ce que vous

<sup>357</sup> Une grande partie des Ougandais étaient opposés au rétablissement de la monarchie, craignant que cela ne renforce le poids politique des Baganda.

avez pu voir ailleurs dans l'Afrique tout entière. Au lieu des plateaux venteux, c'est un jardin tropical dans lequel nous arrivons. Au lieu des sauvages nus et peinturlurés, qui croisent le fer et jacassent tous en chœur devant leurs chefs de tribu, un régime politique global et élaboré nous est présenté. Sous l'autorité d'un roi dynastique, épaulé d'un parlement et d'un système féodal puissant, rassemblée dans une monarchie bien organisée, une race aimable, vêtue, polie et intelligente habite sur les riches terres situées entre les lacs Victoria et Albert. [...] L'Ouganda est un jardin magnifique, où les aliments de base de la population poussent pratiquement sans travail et où presque tout le reste peut être cultivé mieux et plus facilement que n'importe où dans le monde. Le planteur des meilleures îles des Antilles est étonné par la richesse du sol. Le coton pousse partout. Le caoutchouc, la fibre, le chanvre, la cannelle, le cacao, le café, le thé, la coca, la vanille, les oranges, les citrons, les ananas poussent naturellement ou bien prospèrent dès qu'on les plante. Quant aux produits de nos jardins anglais, mis en contact avec la surface de l'Ouganda, ils s'épanouissent d'un coup tout en fleur ou tout en fruit et explosent de joie. Ne dirait-on pas un paradis sur terre ? »<sup>358</sup>

---

<sup>358</sup> CHURCHILL Winston. *Mon voyage en Afrique : 1907*. Éditions Tallandier, 4 mars 2010, pp. 91-93.



# Rwanda



Le nom «Rwanda» (également orthographié *Ruanda* ou *Rouanda*) est étroitement associé au pouvoir de la famille (ou du clan) nyiginya et a toujours désigné le territoire sur lequel elle exerçait son autorité. À l'origine du royaume, que l'on situe aux XII-XIV<sup>e</sup> siècles, le Rwanda était une petite principauté (tutsie) parmi d'autres. Elle était basée à Gasabo, colline située sur la rive du lac Muhazi. De là, les Nyiginya s'engagèrent dans une lutte pour la suprématie avec les autres clans tutsis. Ils s'imposèrent sur eux, avant de les fédérer, puis de les réunir sous leur pouvoir. Au fil des siècles, les Nyiginya élargirent le Rwanda, par la conquête progressive des entités hutues au-delà de la rivière

Nyabarongo. Ce mouvement s'acheva au XIX<sup>e</sup> siècle sous le règne du Mwami Kigeri Rwabugiri<sup>359</sup>. Le nom «Rwanda» fut conservé sous la colonisation allemande et le mandat belge, puis dès l'indépendance le 1<sup>er</sup> juillet 1962<sup>360</sup>.

L'étymologie du toponyme «Rwanda» demeure obscure et incertaine. Plusieurs hypothèses ont été émises. La plus reconnue est celle de l'abbé Alexis Kagame (1912-1981). Prêtre philosophe, essayiste et historien rwandais, il publia notamment une grande partie du patrimoine oral rwandais qui lui fut transmis par le collège des Abiru (détenteurs du code ésotérique royal) dont il faisait partie avant l'avènement de la République. Selon lui, «Rwanda» proviendrait d'une racine ancienne /+aand-/ ayant donné *kwaanda*, «s'élargir». Ce toponyme, partout où on le rencontre dans la région des grands lacs, indique le cheminement migratoire des Abanyiginya, clan des monarques rwandais<sup>361</sup>. «Rwanda» signifierait donc «la grande extension» et afficherait ainsi les prétentions guerrières et surtout territoriales de la monarchie tutsi<sup>362</sup>.

Si la plupart des chercheurs s'accordent avec Alexis Kagame, le linguiste Eugène Shimamungu pousse plus loin l'analyse étymologique: «faut-il s'en tenir à l'explication d'Alexis Kagame qui jusqu'ici a tenu comme un dogme? Sans aller chercher loin, nous savons que ce toponyme comporte la même racine que le mot kinyarwanda *umwaanda* «saleté» (j'évite ici de dire un gros mot qui est la bonne traduction!) dont la dérivation *urwaanda* signifie «grosse

<sup>359</sup> LUGAN Bernard. *Histoire du Rwanda, de la préhistoire à nos jours*. Bartillat, 1997, pp. 16-17.

<sup>360</sup> NANTET Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique: histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 260.

<sup>361</sup> On le trouve en Ankole (Uganda) comme Rwanda de Gashara, dans le Mubali (au Rwanda) Rwanda de Binaga, à Kigali Rwanda près Gasabo, à Gitarama Rwanda près Kamonyi (Alexis Kagame, cité par Eugène Shimamungu, «L'expansionnisme tutsi et l'origine du mot Rwanda», [www.editions-sources-du-nil.com/article-32343852.html](http://www.editions-sources-du-nil.com/article-32343852.html)).

<sup>362</sup> Alexis Kagame nous a laissé de nombreuses études sur le Rwanda. Travailleur acharné et infatigable, il joua un rôle considérable dans l'historiographie en produisant 74 livres et 117 articles scientifiques de niveau international dont 18 volumes d'écrits à usage biblique. C'est en partie grâce à ses travaux de conservation et de transcription que l'on connaît aujourd'hui l'histoire du Rwanda (Alexis Kagame, cité par Eugène Shimamungu, «L'expansionnisme tutsi et l'origine du mot Rwanda» (<http://www.editions-sources-du-nil.com/article-32343852.html>)).

saleté » – il faut remarquer que l'idée expansionniste ne disparaît pas avec cette traduction. De cette racine proviennent aussi des mots comme *kwaandavura* «devenir sale», *kwaandarika* «exposer à la saleté», *kwaandurura* «ranger, soustraire à la saleté». Par ailleurs [...] la secte Imaandwa (pratique religieuse animiste) implantée dans la culture rwandaise a transformé le toponyme u *Rwanda* = *urwaavu* «saleté». Le langage de la secte imaandwa est un langage ordurier qui transforme les appellations valorisantes en appellations dévalorisantes, mais lorsque l'appellation est suffisamment dévalorisante, c'est simplement un équivalent qui est adopté. L'on peut croire aussi qu'en voulant porter chance à l'entreprise expansionniste, les conquérants tutsi ont donné un mauvais nom à leur territoire pour conjurer le mauvais sort. Lorsqu'en kinyarwanda un père a perdu beaucoup d'enfants, il commence à donner des noms orduriers à ses enfants comme *Semabyi* «ordures», *Kabwana* «chiot» etc. Pour ne pas continuer à en perdre.»<sup>363</sup>

Selon une autre version largement diffusée, le nom «Rwanda» viendrait de celui du peuple Vanyaruanda (dont la signification est inconnue)<sup>364</sup>.

Il existe une proximité phonétique entre le nom du pays et celui de la langue parlée par l'immense majorité des Rwandais, le kinyarwanda (anciennement kinyarouanda). Le nom de la langue dérive très probablement de celui du territoire, à l'instar de plusieurs mots formés sur «Rwanda». En guise d'exemple, *Banyarwanda* signifie littéralement «ceux qui viennent du Rwanda», et désigne en réalité les populations d'ethnie hutue ou tutsie.

## Pays des mille collines

Le Rwanda est surnommé le «pays des mille collines» parce qu'il est enclavé dans les hautes terres de l'Afrique

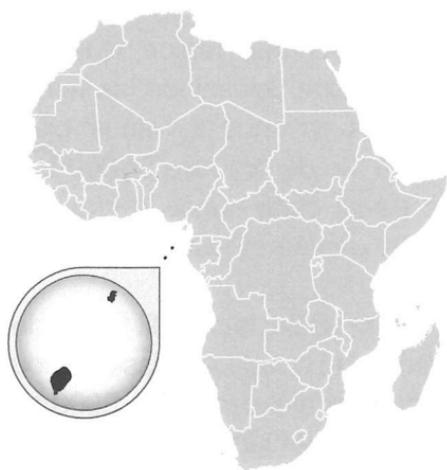
<sup>363</sup> SHIMAMUNGU Eugène. «L'expansionnisme tutsi et l'origine du mot Rwanda», <http://www.editions-sources-du-nil.com/article-32343852.html>.

<sup>364</sup> ASKHARI Hodari. *The African Book of Names: 5,000+ Common and Uncommon Names from the African Continent*. HCI, 2009.

## AFRIQUE

des grands lacs, un peu au sud de l'équateur. Il est bordé au nord par une chaîne de volcans élevés (3500 à 4500 mètres) et regorge de collines.

# São Tomé et Príncipe



L'État de São Tomé et Príncipe, l'un des plus petits d'Afrique, est ainsi appelé du nom des deux îles principales qui le composent. Les explorateurs portugais (probablement João de Santarem et Pedro Escobar) découvrirent l'une d'entre elles le 21 décembre 1470 ou 1471, le jour de la Saint-Thomas, qui se dit *São Tomé* en portugais.

L'île voisine de Príncipe fut appelée à l'origine *Santo Antão*, probablement parce qu'elle fut découverte le jour de la Saint-Antoine, le 17 janvier de l'année 1471 ou 1472. Puis son nom fut changé en *Ilha do Príncipe* («île du prince») en 1502, en l'honneur du prince héritier du

Portugal Jean II à qui l'on payait les taxes sur le sucre produit sur l'île<sup>365</sup>.

## Île chocolat

À l'indépendance du Brésil en 1822, de nombreux colons portugais quittèrent le pays pour retourner à São Tomé et Príncipe, où ils possédaient de vastes plantations de canne à sucre. Ils y apportèrent des cacaoyers. C'est ainsi que le cacao rejoignit pour la première fois le continent africain et que São Tomé et Príncipe devint le « berceau du cacao africain ». Au bénéfice d'une situation géographique et de conditions climatiques exceptionnelles, l'île se montra favorable au développement rapide de la culture du cacao. La richesse de sa terre volcanique, sa température et son hygrométrie idéales ainsi que la mise en place d'infrastructures permirent à l'île de produire 36 000 tonnes de cacao en 1913. Elle devint cette année-là le premier producteur mondial de cette denrée et justifia ainsi son surnom d'« île chocolat ».

Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, le pays fit face à des révoltes violemment réprimées et suite à la baisse du cours mondial du cacao, la production n'excéda plus 3 000 tonnes. L'effondrement des revenus de l'industrie du cacao et la dissolution des plantations eurent des conséquences dramatiques pour ce pays, dont l'économie était essentiellement basée sur la production de cacao. Si São Tomé et Príncipe conserva malgré tout ses surnoms de « berceau du cacao africain » et d'« île chocolat », elle se retrouva bientôt parmi les pays les plus pauvres de l'Afrique.

<sup>365</sup> Léon l'Africain, *De l'Afrique contenant la description de ce pays*, tome II, Paris, 1830, p. 541. « Du côté de cette île (Saint Thomas) s'en trouve une autre petite appelée le principal, distante de cent et vingt milles et maintenant habitée et fort bien cultivée avec un grand apport et revenu provenant des sucres et appartient au fils aîné notre roi au moyen de quoi elle est nommée la principale ».

# Sénégal



Le Sénégal est un État indépendant depuis 1960. Il doit son nom au fleuve d'Afrique occidentale qui se jette dans l'océan Atlantique près de Saint-Louis. L'embouchure de ce fleuve a été découverte par les navigateurs portugais au XV<sup>e</sup> siècle. En 1445 Lanzarote fait référence à ce fleuve qu'il appelle *Senega*<sup>366</sup>. Dix ans plus tard, Ca'da Mosto emploie ce même nom pour désigner à la fois le cours inférieur du fleuve et la région environnante. On trouve sur des cartes anciennes les graphies *Sanaga* et *Çanaga*<sup>367</sup>. La

---

<sup>366</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 440.

<sup>367</sup> *Ibid.*

forme *Sénégal* est fixée depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, et c'est depuis 1859 qu'elle est officiellement employée pour désigner ce pays colonisé par la France.

Il paraît clair que le nom «Sénégal» a d'abord désigné le cours inférieur du fleuve. Mais on n'en sait pas davantage sur son origine et sa signification. La version émise pour la première fois par l'abbé «franco-sénégalais» David Boilat en 1850 qui fait dériver «Sénégal» de l'expression wolof *sunugaal* signifiant «notre pirogue» est la plus largement véhiculée. Elle a été popularisée en partie par Léopold Sédar Senghor, le «poète-président», entre les années 1960 et 1980<sup>368</sup>. Cette version est très souvent relayée par les médias et les politiciens. «Notre pirogue», c'est-à-dire «tous dans un même bateau», est une excellente formule pour consolider l'unité nationale.

Cette hypothèse est très ancrée dans l'esprit des Sénégalais. Le nom *Sunugal* a été repris par l'organe d'information de l'armée nationale sénégalaise, qui s'intitule fièrement *Sunugal*; Paulin Soumanou Vieyra, considéré comme le premier cinéaste de l'Afrique subsaharienne, a réalisé un court-métrage intitulé *Sunugal*, et ce nom est également très populaire auprès des sites internet du pays et des nombreux restaurants que compte la capitale sénégalaise; il a même été utilisé comme titre de chanson par le rappeur sénégalais Awadi qui se fait la voix des immigrés clandestins tentant d'atteindre les îles Canaries au péril de leur vie. Par ailleurs, l'hebdomadaire satirique dakarois *Le Cafard libéré* a forgé le substantif «Sunugalien» qui désigne les habitants du Sénégal<sup>369</sup>. Roland Colin, sans son ouvrage intitulé *Sénégal, notre pirogue*, annonce en quatrième de couverture que Sunyu gaal en wolof, «notre pirogue», éclaire l'étymologie du Sénégal, «ce fleuve qui n'a cessé d'engendrer un pays»<sup>370</sup>.

<sup>368</sup> KANDJI Saliou. *Sénégal n'est pas Sunugal*. Dakar, Presses universitaires de Dakar, 2006, pp. 13-14.

<sup>369</sup> KANDJI Saliou. *Sénégal n'est pas Sunugal*. Dakar, Presses universitaires de Dakar, 2006.

<sup>370</sup> COLIN Roland. *Sénégal, notre pirogue*. Présence africaine. Roland Colin a servi pendant plusieurs années au Sénégal à des postes-clés: au Cabinet du gouvernement, à celui de Mamadou Dia, premier chef du gouvernement de l'autonomie, puis de l'indépendance.

L'ouvrage du défunt professeur Saliou Kandji *Sénégal n'est pas Sunugal, ou De l'étymologie du toponyme Sénégal* a le mérite d'avoir posé de manière claire, fouillée et documentée le problème de l'étymologie du nom Sénégal. Cet ouvrage a été le socle de notre travail.

## Hypothèse de David Boilat

L'abbé David Boilat affirme dans *Esquisses sénégalaises* que «La découverte du Sénégal est donc due à Denis Fernandez en 1446. C'est le premier Européen qui passa l'embouchure de Sénégal et lui donna ce nom : nom facile à expliquer quand on connaît la langue woloffe, car il l'appelle *Sanaga* ou *Sénégal*. Il me paraît évident qu'il dut demander au premier piroguier qu'il rencontra le nom du fleuve ; celui-ci crut qu'il demandait le nom de sa pirogue, et lui répondit : *Samagal* (mon bateau) ou bien *Soumougal* (nos bateaux), et qu'il crut entendre *Sanaga* pour *Samagal*, ou *Sénégal* pour *Soumougal*. »<sup>371</sup> Pour Saliou Kandji, la démarche de Boilat aurait été la suivante : «Examinant, tout d'abord, les deux vocables, à savoir : SENEGAL, d'une part, et SIINGAAN, de l'autre, qui étaient indifféremment employés, à l'époque, pour désigner NDAR-GEEJ (plus tard Saint-Louis) et ses environs immédiats, l'ABBÉ BOILAT préféra le premier au second. Et, procédant à une segmentation (découpage) syllabe par syllabe du mot SENEGAL, il obtint les trois syllabes suivantes : SE/NE/GAL.

Après avoir éliminé le (e) final de la deuxième syllabe «NE», il rattache le «N» à la première syllabe «SE» pour avoir «SEN». Et, décrétant, arbitrairement, que cette syllabe «SEN» est un pronom possessif de la première personne du pluriel WOLOF (alors qu'on s'attendait à avoir «SUNU»), il passe au deuxième terme : «GAL», qu'il considéra comme un substantif signifiant = embarcation, pirogue. Et, au terme de cette laborieuse acrobatie intellectuelle où les règles les

<sup>371</sup> BOILAT David. *Esquisses sénégalaises : physiologie du pays, peuplades, commerce, religions*. P. Bertrand, 1853, pp. 196-198.

plus élémentaires de la phonétique – qui soit dit en passant est une science – ont été violées, notre honorable compatriote a dû s'écrier [...] : SENEGAL = SUNUGAL.

Mais, notre éminent théologien savait parfaitement qu'il [...] faut des preuves pour convaincre, si invraisemblables soient-elles, pour étayer la proposition que l'on avance.

Aussi alla-t-il bâtir son autre hypothèse d'un prétendu dialogue que Denis Fernandes (1446) (navigateur portugais supposé avoir le premier descendu le fleuve SENEGAL) aurait engagé avec un non moins hypothétique pêcheur qu'il aurait, ou trouvé sur les berges de ce cours d'eau ou croisé, en remontant celui-ci.

Voici donc, dans l'hypothèse de BOILAT, notre navigateur longeant les côtes Ouest (ou Nord-Ouest?) africaines et qui, atteignant l'embouchure du fleuve, l'aurait empruntée. Après avoir vogué quelque temps, il croisa, au milieu du fleuve, un piroguier à qui il fit signe de ralentir son allure. Et, ayant sorti son carnet de notes, lui posa la question suivante :

— Comment s'appelle votre pirogue ?

La banalité de la question est telle – vous en convenez avec moi – qu'elle ne mérite guère qu'on s'y attarde. Mais, demandons-nous malgré tout en quel langage « notre voyageur » a posé sa question ? Certes, l'ABBÉ BOILAT n'a pas estimé important de le préciser. Toujours est-il que la réponse de notre illustre inconnu piroguier est, elle, bel et bien WOLOF. De fait, cette réponse n'a apparemment rien à voir avec la question. Toujours est-il qu'elle est supposée traduire ce que notre illustre inconnu aurait réellement compris qu'on lui demandait.

En effet, notre innocent piroguier, comprenant (ou, plutôt, croyant) que ce curieux voyageur voulait savoir à qui « appartenait » sa pirogue, lui répond, le plus naturellement du monde : SA MA GAAL = mon bateau, ou : SOUNOU GAAL = notre bateau. Et le voyageur crut entendre, SANAGA, au lieu de SAMAGAL ou Sénégal, au lieu de SOUNOUGAL.

[...] Cette « explication », si séduisante qu'elle puisse paraître à première vue, ne résiste néanmoins pas à une analyse tant soit peu sérieuse.

En effet, dans le WOLOF classique du philosophe KOCC BARMA, du poète NDAAMAL GOSAAS ou du Savant CHEICK ANTA DIOP, à la question «KU MOOM GAAL GI» = «À qui appartient la pirogue?» [...] la réponse devait être rendue d'une des manières suivantes :

- 1) SAMA GAAL LA = c'est ma pirogue ; SAMA GAALA = idem
- 2) SUNU GAAL LA = c'est notre pirogue ; SUNU GAALA = idem

La seule différence entre les deux énoncés WOLOF, c'est que, dans le premier, le déterminatif «LA» est détaché du substantif «GAAL», alors que, dans le deuxième énoncé, ce «LA» est annexé par le substantif avec, pour conséquence, la chute du (L) final de «GAAL».

Si l'une des deux réponses possibles que voilà avait été donnée par notre imaginaire piroguier wolof, il faudrait supposer que notre aventurier de navigateur a dû noter sur son carnet tout autre chose que ce qui aurait été réellement prononcé. En effet, si nous supposons que le navigateur en question avait réellement entendu et noté : SUNU GAALA, SUNU GAAL LA, ou SAMA GAALA, l'on comprend difficilement par quelle opération du Saint Esprit serait-on passé de l'une ou l'autre de ces formes pour aboutir à SENEGAL ! Mais il y a mieux. C'est que, nulle part dans les écrits des anciens auteurs négro-africains, arabes, portugais ou autres, que je connais, cette forme «SUNU GAAL» n'a été attestée. Il y a, aussi, et surtout, les réfutations qu'un certain nombre de spécialistes ont articulées contre cette hypothèse de l'ABBÉ BOILAT.<sup>372</sup>

Le point de vue de Boilat a été contesté par les professeurs Raymond Mauny et Théodore Monot<sup>373</sup>. Ils affirment que «l'étymologie «Sunu Gal» est «incorrecte et populaire», «que Denis Dias, alias Denis Fernandes (le prétendu navigateur de Boilat), n'a jamais emprunté l'embouchure du fleuve (Sénégal)» et que «donc sa rencontre

<sup>372</sup> KANDJI Saliou. *Sénégal n'est pas Sunugal*. Dakar, Presses universitaires de Dakar, 2006, pp. 13-14.

<sup>373</sup> *Chroniques de Guinée de Gomès Eanès Dezurrara de 1454*. IFAN, 1960, p. 178, note 2.

avec on ne sait quel pêcheur ne saurait être que purement imaginaire». Selon Saliou Kandji, cette affirmation recoupe l'avis antérieurement exprimé par Valentin Fernandes dans *Description de la Côte de l'Afrique*. En effet, selon cet auteur, Denis Dias «passa au large de l'embouchure du Sénégal, sans l'avoir aperçu»<sup>374</sup>.

Nous sommes persuadés que l'abbé Boilat a été induit en erreur par les travaux peu sérieux du père Labat, de l'ordre des frères prêcheurs, dont il s'est largement inspiré dans ses écrits. L'abbé Boilat y a d'ailleurs relevé quelques incongruités et mensonges historiques. Cet extrait de son livre *Esquisses africaines* atteste que le père Labat veut par chauvinisme accorder aux Dieppois les premières visites européennes sur les côtes occidentales de l'Afrique: «Le Père Labat affirma que dès le mois de novembre 1364, les Dieppois avaient fréquenté et visité les côtes de l'Afrique occidentale, et avaient établi leur commerce à Rufisque, à Portudal, à Joal, et jusqu'au-delà de l'embouchure de la rivière de Sierra-Leone. Il oubliait sans doute que les noms mêmes qu'il citait étaient tous portugais et démentaient son assertion, puisque ces endroits s'appelaient, avant les Portugais, des noms de Tangueth au lieu de Rufisque, Sali au lieu de Portudal et Fassègna au lieu de Joal, etc... Et que les Portugais ne revinrent pas dans ces comptoirs après les Français.»<sup>375</sup>

Le père Labat s'était déjà penché sur la recherche de l'étymologie du nom Sénégal. Son hypothèse a peut-être induit l'abbé David Boilat en erreur: «Deux choses ont contribué à faire donner au Niger le nom de *Senega* ou *Sénégal*: la première est un marigot ou espèce d'acul que cette rivière fait dans les terres sur la côte septentrionale environ à dix lieues de son embouchure dans la mer, on l'appelait le marigot de *Senega*, peut-être à cause de quelque nègre de ce nom qui demeurait en cet endroit. On peut croire que le nom de ce marigot s'est à la fin étendu à toute

<sup>374</sup> FERNANDES Valentin. *Description de la Côte de l'Afrique*, p. 164, cité par KANDJI Saliou. *Sénégal n'est pas Sunugal*. Dakar, Presses universitaires de Dakar, 2006.

<sup>375</sup> BOILAT David. *Esquisses sénégalaises : physionomie du pays, peuplades, commerce, religions*.

la rivière. La seconde est que les Européens étant arrivés à l'embouchure de cette rivière et ne la connaissant pas, ils en demandèrent le nom à des pêcheurs qu'ils y rencontrèrent, celui à qui ils parlaient n'entendant que très imparfaitement ce qu'ils lui disaient crut qu'ils lui demandaient son nom et leur répondit *Zenega* ou *Zanaga*, que ces Européens prirent pour le nom de la rivière. De ce nom s'est formé dans la suite celui de Sénégal, que la plupart des Européens donnent à cette rivière. Il n'en est pas de même des Maures qui fréquentent quelques endroits de la côte septentrionale, ils l'appellent en leur langue *Hued Nigar*, qui signifie, si je ne me trompe, « Rivière Noire » et en latin *Fluvius Niger*. »<sup>376</sup>

Anne Raffenel estime que ces hypothèses et explications de Labat sont fausses pour deux raisons : à ce que l'on sache *Zanega* ou *Zanaga* n'a jamais été le nom d'un « Nègre », mais bien celui d'une tribu arabe, ce qui est très différent, et il n'a jamais existé de marigot appelé Sénégal auprès de l'embouchure du fleuve<sup>377</sup>. D'autre part, l'hypothèse latiniste et eurocentriste qui veut que *Fluvius Niger* signifie « Fleuve des noirs » provient de l'interprétation fantasmagorique et forcée de l'expression *Ghir-n-igheren* dont on a fait un jeu de mots latin-arabe doublé d'un contresens, « Niger » = « le fleuve noir » c'est-à-dire « le fleuve des Noirs » (voir étymologie du Niger, page 223). Cet élément témoigne du fait que les travaux du père Labat sont à prendre avec précautions. N'avait-il pas affirmé : « J'ai connu l'Afrique et je n'y ai jamais mis les pieds » ?

## Hypothèse de Sanut

À en croire le géographe vénitien du XVI<sup>e</sup> siècle Sanut (Livio Sanuto), la région qui nous intéresse a été connue des

<sup>376</sup> LABAT Jean-Baptiste. *Relation de l'Afrique occidentale: contenant une description exacte du Sénégal et des pays situés entre le Cap-Blanc et la rivière de Serrelienne*. Tome II, Chapitre VIII, pp. 113-114 ; RAFFENEL Anne. *Nouveau voyage dans le pays des Nègres; (suivi d') Études sur la colonie du Sénégal ; et de documents historiques, géographiques et scientifiques*. Tome 2, pp. 15-16.

<sup>377</sup> *Ibid.*

anciens sous les noms *Asanaga* et *Asana*, assez proches du nom « Sénégal » qu'elle porte à présent<sup>378</sup>. Anne Raffenel s'inscrit en faux contre cette hypothèse. Elle estime que la citation de Sanut doit être combattue. « Les anciens n'ont pu donner au Sénégal d'autre nom que celui du Niger, en supposant toutefois qu'ils l'aient reconnu. Le seul voyageur de l'Antiquité auquel on pourrait associer cette reconnaissance est Euthymènes, qui parle d'un grand fleuve soumis comme le Nil à des crues périodiques ; mais est-ce le Sénégal ou le Rio-do-Ouro des Portugais ? Quant à Hanno, Seylax et Polybe, ils se sont arrêtés comme tout porte à le croire aux caps où viennent aboutir les grands rameaux de l'Atlas. Cademosto, lui, fournit des données dont certaines sont péremptoires. La peuplade qui est maîtresse du pays lorsque les Portugais y paraissent pour la première fois est la tribu, ou comme il l'explique lui-même, la génération des *azanaghes*. De là naturellement le nom du fleuve. On le trouve écrit sur les anciennes cartes sous les formes *Zanega*, *Sénéga*, puis *Sénégal* ainsi qu'il est appelé aujourd'hui. De là aussi le nom *Zanhaga* donné à toute la contrée sur ces mêmes cartes et conservé jusqu'à celles de d'Anville. Ce n'est point s'écarter du sujet que de s'arrêter à l'opinion des anciens sur la commune alimentation du Nil et du Niger, opinion rappelée dans l'avant-dernier paragraphe de Cademosto. Longtemps abandonnée, elle a repris particulièrement faveur à l'époque où la masse des découvertes géographiques fit de la géographie descriptive une science. »<sup>379</sup>

### Hypothèse d'Olfert Dapper

Selon Olfert Dapper, le fleuve Sénégal reçut divers noms des peuples qu'il baignait suivant son cours : les jalofes

<sup>378</sup> LABAT Jean-Baptiste. *Relation de l'Afrique occidentale : contenant une description exacte du Sénégal et des pays situés entre le Cap-Blanc et la rivière de Serrelienne*. Tome II, Chapitre VIII. pp. 113-114.

<sup>379</sup> RAFFENEL Anne. *Nouveau voyage dans le pays des Nègres ; (suivi d') Études sur la colonie du Sénégal ; et de documents historiques, géographiques et scientifiques*. Tome 2, Ministère de la marine et des colonies, pp. 15-16.

l'appelaient *Denguch*, les Tucorons *Mafo*, les Niragoles *Colle*; les baganes *Zimbala*; et les habitants du royaume de Tombut *Iza*. C'est par ignorance que les Portugais l'auraient appelé *Zénéga* ou *Sanaga* du nom d'un seigneur qui fut le premier avec qui ils firent connaissance lorsqu'ils abordèrent la région<sup>380</sup>. Cette hypothèse est à notre sens fautive, *Zénéga* ou *Sanaga* n'étant pas le nom d'un seigneur mais celui d'une tribu.

### Hypothèse du professeur Raymond Mauny

Raymond Mauny affirme que « le nom « Sénégal » ne vient pas du wolof *sounougal* « ces pirogues nous appartiennent », que des pêcheurs auraient dit lors de la découverte de leur pays par des gens venus de la mer. Outre que nulle part les Portugais n'ont parlé d'une telle légende, il est établi que, depuis le X<sup>e</sup> s. environ, les auteurs arabes n'ignoraient pas que la tribu berbère des *Zénéga* (*Sanhangya*) habitait au bord du fleuve, qu'il était tout naturel par suite d'appeler de leur nom. Et le nom du fleuve a été étendu depuis à tout le pays qu'il bordait. »<sup>381</sup> Mauny cite aussi Valentin Fernandes, *Descripçam*, qui affirme que le Ryo de çanaga était appelé par les Maures et les Noirs « Ryo Ennyl », fleuve sur lequel se trouvait Tombouctou.

Pour Raymond Mauny, l'étymologie de cet hydronyme vient tout simplement des Berbères *Zanaga* ou *Zénéga* qui peuplaient la rive nord du fleuve. Son hypothèse semble être en accord avec celle d'Alvise Ca'da Mosto: « Aux dires des indigènes, résidant sur les bords du *Sénéga* ou *Sénégal*, le nom de ce fleuve serait la corruption de celui de *Sanhadja*, *Zenega* ou *Zanaga*. [...] « Azenègues », « Zenaga » ou « Zanaga » est un des plus importants groupes ethniques berbères, du nom de leur chef: *Zanag* ou *Sanhag*. Ils

<sup>380</sup> DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties*. Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686, p. 230.

<sup>381</sup> MAUNY Raymond. *Paris-Dakar*. 12 juillet 1948; FLUTRE Louis-Ferdinand. *Pour une étude de la toponymie de l'AOF*. Université de Dakar, 1957, pp. 100-101.

atteignirent leur apogée au X<sup>e</sup> siècle et fondèrent les principautés des Zirites, Hammadites, Almoravides; ils se réfugièrent dans le désert, lorsque les Arabes les subjuguèrent; au XII<sup>e</sup> siècle, ils étaient tributaires du nouveau royaume du Mali sur le Niger Supérieur.»<sup>382</sup>

Saliou Kandji s'insurge contre cette hypothèse de Raymond Mauny. Elle lui semble «procéder de cet esprit raciste, de ce mépris culturel qui se traduit, de la part de certains «Africanistes», par une volonté systématique d'expliquer toute manifestation culturelle négro-africaine par ce que le feu CHEICK ANTA DIOP appelait, si justement: «La recherche du blanc mythique».»<sup>383</sup> Saliou Kandji estime qu'autant Raymond Mauny, interprétant Valentin Fernandes, avait raison de qualifier l'étymologie de Boilat «d'inexacte» et de «populaire», autant il est lui-même à côté de la vérité lorsqu'il prétend que *Çanaga* ou *Zanaga* ont abouti à Sénégal, sans préciser comment cette évolution aurait été phonétiquement possible<sup>384</sup>. Saliou Kandji s'appuie sur les «Chroniques de Guinée» de Gomes Eanes de Zurra pour démontrer cette hypothèse. Le vocable *Çanaga* y est mentionné dans une phrase où il est également fait état des Azenègues (éléments berbères) qui avaient été faits prisonniers: «Quand ceux des caravelles virent les premiers palmiers et les premiers grands arbres comme nous l'avons déjà raconté, ils reconnurent bien qu'ils étaient près du fleuve Nil, du côté où il vient se jeter dans la mer de PONANT, fleuve qu'on appelle ÇANAGA car l'infant leur avait dit que, un peu plus de vingt lieues après avoir vu les grands arbres, ils devaient faire attention à ce fleuve, et c'étaient là ce qu'il avait appris de quelques-uns de ces Azenègues qu'il retenait captifs.»<sup>385</sup> De cette phrase, Saliou Kandji tire une série d'observations: Gomes Eanes de Zurrara ne dit pas clairement de qui il tient l'appellation *Çanaga* donnée au fleuve du Nil (comprendre: Sénégal); les captifs azenè-

<sup>382</sup> CA'DA MOSTO Alvisé. *Voyages en Afrique noire*. Chandeigne, 2003, pp. 43 et 53.

<sup>383</sup> KANDJI Saliou. *Op.cit.*, p. 18.

<sup>384</sup> KANDJI Saliou. *Op.cit.*, p. 19.

<sup>385</sup> KANDJI Saliou. *Op.cit.*, p. 19.

gues, qui avaient indiqué à l'explorateur et ses compagnons l'emplacement du fleuve, n'habitaient pas sur sa rive droite immédiate, mais plutôt à l'île de Tider, où ils ont été capturés et qui se situe à plus de 400 kilomètres au nord du fleuve; les vocables *Çanaga* ou *Zanaga* qui figurent sur les textes des aventuriers portugais datent tous du XV<sup>e</sup> siècle, alors que le fleuve et ses rives droite et gauche étaient appelés depuis longtemps *Siin Gaan* ou *Sii Gaal*. «On peut donc légitimement s'étonner de ce que M. MAUNY, qui ne pouvait pas ignorer ces appellations, n'en ait pas fait état, quitte à les réfuter après, s'il y a lieu !» conclut Saliou Kandji<sup>386</sup>.

### Hypothèse de Paul Marty

Paul Marty fait observer dans *son Islam au Sénégal* que «Le terme *Singhane* ou *Sénégal* est le terme hassania par lequel les Maures désignent la province du Cayor (appellation des Wolofs), ancien centre politique du Sénégal. C'est évidemment de ce terme que les Européens de Saint-Louis, en contact avec les Maures de cette ville, on fait *Sénégal*.»<sup>387</sup> Aussi conclut-il que «Les étymologies *Sanhaja*, *Zenega* sont, à n'en pas douter, fantaisistes». Marty décrète que «Le nom même de «Sénégal», sous lequel nous désignons depuis plusieurs siècles le pays compris entre les fleuves Sénégal et Gambie, et que les Noirs eux-mêmes, les intéressés, nous ont emprunté: *Senegany* du portulan médécéen de 1351, le *Sanghana* d'Al Bakry (XI<sup>e</sup> siècle) nous a été imposé par les Maures»<sup>388</sup>. Le «Sénégal» primitif des cartes, pour Marty, correspond exactement au «*Seneghane*». Avant de revenir sur ces termes pour en préciser les étymologies, Saliou Kandji livre d'abord le texte d'Al Bakry auquel Marty fait allusion ci-dessus. Procédant à la «description du pays des Noirs, de ses villes les plus célèbres et des merveilles qu'elles renferment», Al Bakry précise que «Les Béni

<sup>386</sup> KANDJI Saliou. *Op.cit.*, p. 20.

<sup>387</sup> MARTY Paul. *Islam au Sénégal*. 1971, Paris, Ernest Leroux, pp. 337-338.

<sup>388</sup> MARTY Paul. *Islam au Sénégal*. 1971, Paris, Ernest Leroux, pp. 8-9.

Djoddala, dont le territoire touche à celui des Noirs, demeurent sur l'extrême limite du pays où l'on professe l'Islamisme. La ville nègre la plus rapprochée de la contrée des Béni Djoddala se nomme *Sanghana*. Elle est à six jours de marche de distance et se compose de deux villes séparées par le Nil » (comprendre : le Sénégal)<sup>389</sup>. Dans la phrase suivante, Saliou Kandji relève que le traducteur a totalement raté le sens du texte arabe et déforme le propos d'Al Bakry. Voici cette fameuse phrase : « Le pays des Béni Djoddala offre une suite ininterrompue de lieux habités jusqu'à l'océan environnant ». Cette traduction erronée a dû induire en erreur les historiens et géopoliticiens qui n'ont pas eu directement accès au texte arabe (« *Wa madiinatou sangaana, madiinatoun a laa dhaffatayyil niil. Wa imaara-touaa, mouttassilatoun ilal-bahri al-mouhiit* »). On a sciemment substitué au mot « *Sanghana* » l'expression « Béni Djoddala ». Cette phrase prise à la lettre accrédite l'idée qu'à l'époque (XI<sup>e</sup> siècle) le territoire des Berbères (Béni Djoddala ou autres) s'étendait du fleuve Sénégal à l'océan et au nord. Al Bakry n'a pas dit cela. Il affirmait au contraire dans la première partie du paragraphe que : « Les plus proches Berbères du pays des Noirs, c'était les Béni Djoddala ; et que ceux-ci se trouvaient à six jours de marche de la frontière nord au pays des Noirs. » Saliou Kandji donne la traduction correcte (littérale simple) : « La ville de Sangana est une ville à cheval sur les deux rives du Nil, et ses exploitations se touchent (les unes les autres) jusqu'à l'océan environnant. »

Saliou Kandji conclut de ces citations de Paul Marty et d'Al Bakry les remarques que voici : premièrement, les étymologies *çanaga* et *zanaga* avancées par Raymond Mauny sont fantaisistes. Deuxièmement, les Berbères et les Arabes n'ont pas occupé la rive droite du fleuve Sénégal au XI<sup>e</sup> siècle. Troisièmement, à cette époque déjà, le fleuve Sénégal et ses rives s'appelaient précisément *Sanghana*. Quatrièmement, contrairement à ce qu'affirme Paul Marty, le terme *Sanghana* n'est pas de l'arabe hassania ; c'est un terme négro-africain. Et finalement, le toponyme

<sup>389</sup> Traduction française de B. Slane, Maisonneuve, Paris, 1859, p. 324.

*Sanghanny*, du portulan médécéen, attesté dès 1351 (près d'un siècle avant Denis Dias et Valentin Fernandes), est strictement le même que le *Sanghanna* d'Al Bakry.

## Hypothèse de Maurice Delafosse

Maurice Delafosse considère que le nom vient du mot *Sénékana* ou *Sénékan*, qui désignait autrefois les Wolofs et leur pays<sup>390</sup>. Voici ses considérations très documentées historiquement et phonétiquement: «À l'époque où Ibn-Batouta accomplissait son voyage (vers 1352), des navigateurs normands, espagnols et italiens avaient commencé déjà à longer la côte occidentale d'Afrique et avaient redécouvert, environ deux mille ans après l'amiral carthaginois Hannon, l'embouchure du Sénégal. Ce sont eux qui donnèrent à ce fleuve le nom qu'il porte encore. On dit communément que cette appellation lui vient de ce que les Berbères *Zenaga* ou *Sanaga* habitaient sa rive nord; mais il se pourrait fort bien que cette étymologie soit inexacte, et que le Sénégal ait reçu son nom du pays qui traverse son cours inférieur. Ce pays est appelé *Senegana* ou *Sangana* par Bekri (XI<sup>e</sup> s.), qui semble appliquer ce terme à une région ou à une tribu occupant à peu près le territoire que se partagent aujourd'hui les Maures Trarza et les Ouolofs, c'est-à-dire à cheval sur le bas Sénégal. Ce nom de *Senegana* n'a assurément rien à faire avec celui des *Zenaga*; d'abord parce que l'orthographe adoptée par Bekri pour les deux mots est complètement différente; ensuite parce que les Maures ont conservé de nos jours encore ce terme, sous la forme de *Isongân*, pour désigner la rive ouolove du bas Sénégal, et qu'ils prononcent et écrivent de façon très distincte de ce dernier mot d'une part et le nom des *Zenaga* de l'autre; enfin parce qu'il est plus que probable que, au temps de Bekri, les *Zenaga* venaient seulement de se porter jusqu'au Sénégal, que les Noirs étaient encore beaucoup

<sup>390</sup> DELAFOSSÉ Maurice. *Haut-Sénégal*. I, pp. 57-59; FLUTRE Louis-Ferdinand, *Pour une étude de la toponymie de l'AOF*, Université de Dakar, 1957, pp. 100-101.

plus nombreux que les Berbères sur la rive nord, et que les *Senegana*, ou gens du Senegana, étaient, Bekri le dit explicitement, des Nègres et non pas des Berbères.

Lors des voyages de navigation accomplis à hauteur du cap Vert dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> s., il est probable que les *Zenaga* étaient répandus déjà dans le pays actuel des Trarza, mais il devait y avoir encore beaucoup de Noirs au nord du Sénégal, et il n'est même pas invraisemblable de supposer que ces Noirs possédaient le territoire et peut-être même exerçaient l'hégémonie politique. En tout cas, le *Senegana* ou *Isongân* devait comprendre alors les deux rives du bas fleuve, et c'est probablement le nom de ce pays qui fut donné par les premiers navigateurs européens au fleuve qui le traversait.

Sur l'une des premières cartes que nous possédions de cette région, le portulan des Médicis de 1351, le fleuve Sénégal figure sur le nom de *senegany* (cf. cultru, hist. du Sénégal, p. 25). Les cartes postérieures adoptèrent en général l'orthographe *Senega*, *Sanaga* ou *Çanaga*. Ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> s., semble-t-il, que l'on commence à employer l'orthographe Sénégal. Mais il est à remarquer que, jusqu'au XVI<sup>e</sup> s., presque toutes les cartes portent deux orthographes différentes pour le nom des *Zenaga* et celui du fleuve Sénégal : c'est ainsi que Denis Fernandez (1146) appelle les premiers *Assenages* et le second *Sanaga* ; que Cadamosto (1455) appelle les premiers *Azanaghes* et le second *Senega*, et parle d'un royaume de *Senega* qui était le Djolof ; que la carte de Thevet (1575) porte un royaume des *Zanhaga* à hauteur du cap blanc, et plus au Sud un royaume de *Sénéga* bordé au nord par un fleuve *Sénéga* arrosant une ville du même nom ; que la carte de Livio Sanuto (1588) indique les *Zanhagae populi* et le *Çanaga fluvius*. Marmol (fin du XVI<sup>e</sup> s.) nous dit bien que l'on a appelé momentanément le fleuve arrosant le royaume de Gualata (Oulatata) « rivières des Sénègues » (c.-à-d. des *Zenaga*), mais il entendait sans doute par là le Niger et non le Sénégal ; en tout cas, il nous apprend que le bas fleuve, ici c'est bien du Sénégal qu'il s'agit, était appelé *Senedec* par les Sénègues (*Zenaga*) et *Senega* par les Portugais, parce qu'un navigateur de cette

nation, il s'agit de Lancelot du lac, qui visita le Sénégal en 1447 avait donné au fleuve le nom d'un royaume avec le prince duquel il avait trafiqué tout d'abord ; les habitants de ce royaume, des Ouolof sans doute, appelaient eux-mêmes ce fleuve *Ovidech*. Marmol ajoute que la langue des Ouolof était le *Zunguay*. Il semble permis de conclure de tout cela que le nom du Sénégal vient, plutôt que de celui des *Zenaga*, du mot *Senegana* ou *Senegan*, qui désignait autrefois les Ouolof et leur pays, et qui désigne encore de nos jours, au moins parmi les Maures, la partie de la vallée du Sénégal habitée par les Ouolof. »

### Hypothèse de Saliou Kandji

Saliou Kandji, ayant conclu qu'aucune des étymologies jusqu'ici avancées ne saurait légitimement servir de fondement explicatif du toponyme « Sénégal », proposa sa propre hypothèse.

« – DENIS DIAS (le DENIS FERNANDES de BOILAT) n'a pas pu découvrir l'embouchure du fleuve – qu'il ne pouvait apercevoir, selon Valentin Fernandes. Le SOUNOUGAL de BOILAT est non seulement « incorrect », mais tout simplement « imaginaire ».

– Cinq siècles avant que GOMES EANES DE ZURRERA ne capture ses Berbères ZENEGUES à l'île de TIDER, située à plus de 400 km au Nord du fleuve, celui-ci et les pays qui le bordent au Nord et au Sud s'appelaient, déjà, *SANGHAANA*. »<sup>391</sup>

D'après Saliou Kandji, il faut remonter à *Sanghaana* d'Al Bakry au *Seneghaany* du portulan médécéen pour retrouver l'origine et la signification exacte du mot « Sénégal ». Pour lui, *Seneghaany* est une variante de *Sanghaana*, nom d'une grande ville nègre à cheval sur les deux rives du fleuve. Partant de ces constats d'Al Bakry que les données géographiques, historiques, archéologiques et socio-culturelles notamment linguistiques ont désormais confirmées, Saliou

<sup>391</sup> KANDJI Saliou. *Op.cit.*, pp. 26-36.

Kandji affirme que *Sanghana* est composé de *san* et *ghana*. Si la première syllabe *san* ne livre aucun sens intelligible, avec [i] bref ou [ii] long, nous obtenons *sin* ou *siin*, qui, en négro-africain, notamment en séeréer, signifie « ciel, lune, terre, mère », etc. Le groupement ethnolinguistique séeréer faisant partie des tous premiers habitants de la vallée du fleuve après l'Égypte et le Sahara, il est acceptable que ce soit ceux-ci qui aient donné à leur lieu d'habitation le nom de *Sin* ou *Siin*. Saliou Kandji affirme avec Al Bakry, en s'appuyant sur l'ethnologie et la linguistique, qu'au XI<sup>e</sup> siècle, les rives du fleuve Sénégal s'appelaient *Sin* ou *Siin Ghaana*, c'est-à-dire *Siin* province du Ghaana. Et c'est ainsi que l'actuel *Tagant*(t) « mauritanien » s'appelait le *Siin Tagant*. De même Shinguet, ville aujourd'hui mauritanienne, s'appelait en réalité *Siin*. Enfin, au XVI<sup>e</sup> siècle, l'auteur du *Taeikh El Fettach* signalait une ville du nom de *Siin* à mi-chemin entre le lac Débo et Bandiagara. Si l'on s'en tient à la démonstration de Saliou Kandji, l'évolution phonétique de *Siin Gaan* (a) aurait généré *Siingaal* ou *Sinegal* qui deviendra *Sénégal* à partir de l'hypothèse de David Boilat que l'école française imposera et universalisera.

Voici un extrait détaillé et argumenté de l'hypothèse de Saliou Kandji pour une meilleure compréhension de sa démarche analytique.

« Il apparaît donc clairement que c'est à ce SANGHAANA de AL BAKRY, au SENEGHAANY du portulan médécéen, qu'il nous faut remonter pour retrouver l'origine et la signification exacte du mot « Sénégal ». Pour ce faire, il me faut répondre à la question principale que voici :

— Quelle est l'origine du mot SANGHANA ou de sa variante « SENGHAANY » ?

SANGHAANY est la transcription française, donnée par M. G. Slane – le 2<sup>e</sup> traducteur d'Al Bakry – C'est le nom d'une belle et grande ville nègre à cheval sur les deux rives du fleuve.

Dans le texte arabe, ce mot est noté consonnantiquement, c'est-à-dire uniquement avec les consonnes S. N. G (A). N., donc sans mention d'aucun des signes vocaliques (voyelles), signes en l'absence desquels il est

*impossible*, pour celui qui ne connaît pas le sens du mot, d'en donner une lecture correcte.

Toutefois, étant donné la présence, entre le «G» et le «N», d'un «A» qui, ici, a valeur de marque d'accentuation de la voyelle d'articulation du «G», étant donné aussi, par ailleurs, qu'en arabe, une voyelle ne peut être accentuée que par une voyelle de même nature, il s'en suit que la voyelle d'articulation du «G» – voyelle non inscrite – doit naturellement être un «A». D'où l'obligation de mettre entre le «A» et son «A» d'accentuation, ce «A» d'articulation. Ce qui nous donne cette syllabe longue «GAA».

D'autre part, dans la notation du mot en arabe, le «N» n'est pas en finale absolue. Il a pour appui une lettre «AH» qui pourrait être qualifiée ici de semi-voyelle, mais qui est, en arabe, une véritable consonne. Il s'agit en effet de ce «AH», dit «KABIIR», c'est-à-dire grand «AH», lorsqu'il est en initiale ou en médiane ou «SAGHIIR», c'est-à-dire : petit «AH», quand celui-ci est en finale absolue. Et ce «AH» SAGHIIR, ce petit «AH», dans les mots où il n'est pas originel, il a pour fonction de servir d'appui à la voyelle d'articulation de la consonne qui le précède, en l'occurrence le «N» final de S – N – G (A) N. La raison de cette consonne d'appui découle de la règle fondamentale de prononciation arabe qui veut que :

«l'arabe» ne commence pas son énoncé par une syllabe fermée, et ne s'arrête pas sur une syllabe ouverte. Aussi, la dernière syllabe de S.N.G.(A)N. devrait-elle être accentuée «NAH», et non «NA» simplement. Quoi qu'il en soit, l'application de ces règles fondamentales de lecture et de morphologie nous permet de noter correctement les deux dernières syllabes du mot comme ceci GAANA(H). Ainsi donc, dans ce vocable S.N.G.(A)N., seule la première syllabe «SN» pose problème, provisoirement. Et il s'agit de savoir, des trois voyelles de bases arabes : (I), (A), (U) laquelle d'entre elles doit-on placer entre (S) et (N) pour avoir la bonne lecture qui permette de donner au mot son sens vrai.

Nous avons vu que le traducteur, lui, n'a pas hésité. Il a, d'autorité, choisi de placer la voyelle (A) entre (S) et (N).

Ce qui lui a fait écrire : SANGHANA. Vous remarquerez qu'il a manqué d'accentuer le (A) de (GA), ce qui est, bien sûr, non seulement fautif, mais aussi peut induire une fausse lecture, conduisant à un faux sens. Et cela est d'autant plus regrettable que AL BAKRY, serrant de près la prononciation des autochtones, avait pris soins d'indiquer que la voyelle requise pour l'articulation de la consonne «G» devait avoir une double longueur (ouverture) – les spécialistes parlent de gémination.

Cette double ouverture a été donc signalée par la présence, devant le «G» d'une voyelle «A» = *alif*, pour l'accentuation de l'articulation du «G» dont le signe vocalique (-) = *fatha*, n'est pas inscrit. D'où, encore une fois : GAANA, ou GAAN, et non GANA.

Mais, revenons à la première lecture reçue pour la première syllabe «SAN». J'avais déjà fait entendre que cette lecture paraissait fausse. Pour le supposer, je suis parti de ma certitude que «SANGHAANA», avec ou sans (H), n'est ni un mot berbère, ni un mot arabe. Et, en tant que mot négro-africain désignant : une personne, un village, un pays ou un cours d'eau, il doit avoir, généralement, une signification objective. Or AL BAKRY nous a déjà précisé que son SNG (A) N désignait non seulement «la ville à cheval sur les deux rives du fleuve», mais également les pays s'étendant au Nord et au Sud de ce même fleuve. Par ailleurs, nous savons qu'à l'époque considérée (XI<sup>e</sup> siècle), cette partie de l'Ouest africain était peuplée, comme aujourd'hui, par des Séeréer, des Soninké, des Wolof, des Pèl et autres Pulaari-sés en voie de constitution. Toujours d'après AL BAKRY, le SANGHAANA formait un royaume, à côté de ceux de SILLA et TAKRUUR, tous vassaux du grand Empire du GHANA (GHANNA ou GHAANA).

Partant de ces constatations d'AL BAKRY – constatations que les données géographiques, historiques, archéologiques et socio-culturelles – notamment linguistiques – ont maintenant confirmées –, on peut avancer, sans grand risque d'erreur, que le SANGHANA qui nous préoccupe est un nom composé de «SAN» et de «GHANA». Mais, si le second élément : GHANA, GHANNA, peu importe, suggère

un sens qui semble « sauter aux yeux », le premier élément « SAN » avec « A » comme voyelle, ne paraît pas offrir une quelconque signification. Ce qui serait, on en conviendra, inconcevable s'agissant d'un nom négro-africain.

J'ai déjà indiqué, ci-dessus, que l'arabe ne note que trois signes vocaliques fondamentaux qui sont : a, i et ou. Et nous avons déjà vu qu'avec (a) la première syllabe « SAN » ne nous livre aucun sens intelligible. Ensuite si nous essayons le signe (ou), et écrivons « SOUN », nous aurions, certes, en Wolof, une syllabe significative : SOUN ou SOUNOU, qui suggère le pronom possessif de la première personne du pluriel = « *nôtre* », qui, accolé à GHAANA, donnerait SOUN GHAANA = notre GHAANA. Toutefois, ce sens, bien qu'apparemment intelligible, n'en est pas, pour autant pertinent. Reste le troisième signe (i).

Avec (i), bref ou long (ii), nous obtenons « SIN » ou « SIIN », qui, en négro-africain, notamment en Séeréer, signifie : Ciel, Lune, Terre, Mère, etc.

Et si nous nous rappelons que le groupement ethnolinguistique séeréer fait partie des tous premiers habitants de la vallée du fleuve après l'Égypte et le Sahara, il devient acceptable que ce soit ceux-ci qui donnèrent à leur lieu d'habitation le nom de *SIN* ou *SIIN*.

Donc, comme l'atteste AL BAKRY, confirmé par l'ethnoculture et la linguistique, au XI<sup>e</sup> siècle, les rives du fleuve Sénégal s'appelaient *SIN* ou *SIIN GHAANA*, c'est-à-dire, *SIIN du GHAANA*, le *SIIN province du GHAANA*. Et c'est ainsi que l'actuel TAGAN(T) « mauritanien » s'appelait le *SIIN TAGANT*. De même que SHINGHET, la ville aujourd'hui mauritanienne s'appelait, en réalité, *SIIN GETT*, c'est-à-dire le GETT = enclos = abreuvoir du SIIN [...] Enfin, au XVI<sup>e</sup> siècle, l'auteur du *Tarikh El Fettach* signalait une ville du nom de SIIN, à mi-chemin entre le lac Débo et Bandiagara.

Sur le chemin de leur migration, du Nord vers le Sud, les Séeréer, fuyant la barbarie sémito-arabe, sous couvert d'« islamisation », ont parsemé leur parcours de localités portant, aujourd'hui encore, le vocable *SIIN*. Localités qui sont autant de haltes avant leur arrêt définitif dans le *SIIN* actuel. En somme, c'est peut-être toute la Ségambie

qu'il faudrait, un jour, rebaptiser «SIIN GANNA», et ses habitants : «SIINGANNAYENS».

Je pense avoir réussi, chemin faisant, à dégager, et l'étymologie, et la signification géo-politico-administrative du vocable SENEGAL. Il me reste, maintenant, pour terminer, à essayer d'expliquer comment, de *SIIN GAANA*, on est arrivé à *SENEGAL*.

## De SIIN GAAN (A) à SENEGAL

L'évolution phonétique, qui, de SIIN GAAN (A), conduisit à SENEGAL, est, à la fois, amusante et simple. Pour la saisir, il faut, d'abord, savoir – ou se rappeler – que c'est dans la transcription en caractères arabes du vocable que la confusion entre deux graphies commence à être attestée dès le X/XI<sup>e</sup> siècle. En effet, c'est à cette époque que les graphies (écritures) SIINGAAN et SIINGAANA ont commencé à être usitées indifféremment.

Pour comprendre le pourquoi de ces graphies, il suffit d'avoir en mémoire la règle fondamentale de prononciation de l'Arabe : à savoir que les locuteurs originaires de cette langue « ne commencent jamais leur énoncé par une syllabe fermée (non accentuée), et ne terminent jamais leur phrase sur une syllabe ouverte ».

Pour illustrer cela, prenons, pour exemples de vocables à syllabe initiale fermée, les termes négro-africains suivants : NGAAY, MBAY, MBAKKE. Devant les termes que voilà, l'Arabe est obligé, sauf entraînement préalable, d'écrire et de prononcer, respectivement : A'NGAAY, A'MBAY, A'MBAKKE. Nos amis Français ne feraient pas mieux. Ces illustrations sont données pour la clarté de l'exposé seulement. Mais c'est plutôt les illustrations qui suivent, et qui se rapportent au cas de la syllabe finale ouverte, qui intéressent directement notre SIINGAAN (A) ou SIIN GAAL.

En effet, devant une syllabe ouverte à la fin d'un énoncé, l'Arabe a recours à deux procédés :

- 1) Soit amuïr = atténuer = assourdir l'accent de la syllabe ;

- 2) Soit transformer la dernière syllabe en suffixant un «AH» appelé: «AH» de la pose, de l'arrêt = «AH U SEUK». Ce signe «AH» n'est pas, en arabe [...], une voyelle, mais bel et bien une consonne; et qui donc en tant que telle, peut recevoir chacun des trois signes vocaliques: (I) (OU) (A).

En guise d'illustration de syllabe finale ouverte, je donne les deux exemples suivants:

- Premièrement: KHAALA = il a dit. Alors qu'on écrit ce verbe en deux syllabes accentuées: KHAA LA, on devra, en s'y arrêtant, prononcer: KHAAL, en faisant tomber le dernier signe vocalique (A).
- Deuxièmement: ALJANNATOU = le jardin = le paradis. En application du même principe, l'Arabe, en s'arrêtant dans son discours sur ce mot, prononcera: ALJANNA (H). C'est ce dernier exemple qui nous ramène directement à notre GAANA ou GANNA (sans ce H parfaitement superflu).

En entendant, pour la première fois, les Négro-Africains prononcer le mot «SIIN GANNA», les Arabo-Berbères ont dû manifester quelques hésitations quant à la manière dont ils allaient le traiter selon leur phonétisme, leur règle fondamentale d'énonciation et de transcription. C'est la raison pour laquelle on les entend prononcer, comme ils écrivaient tantôt SIINGAAN sans (A) final, tantôt SIINGANNA avec ce fameux (ah) de la pose.

La première graphie traduit l'application, par les Arabo-Berbères, au mot SIINGAANA, de la même règle de prononciation d'une syllabe ouverte en finale – règle illustrée plus haut. Ainsi ils ont *amuï* la dernière syllabe (NA) en lui ôtant son signe d'accentuation (A). Ce qui a donné SIINGAAN.

La deuxième graphie se justifie par le souci du scribe arabe de respecter, autant que possible, la prononciation exacte du vocable négro-africain qui, pour être bien rendu doit, entre autres, avoir nécessairement sa dernière syllabe ouverte = accentuée. D'où le recours à ce «ah SAGHIIR» post posé, qui reçoit la «pause de la voix, c'est-à-dire la baisse de la tonalité, en permettant de garder ouverte la syllabe «NA».

Bien que cette deuxième graphie soit la plus correcte, parce que respectant la prononciation originelle, c'est malheureusement la première qui s'imposa, probablement parce qu'elle parut plus simple aux scribes.

## De SIIN GAAN à SIIN GAAL

Mais, après s'être imposée à l'usage, la forme SIINGAAN – avec une sifflante (S) = (SIIN) à la place de la palatale (S) = (SAAD), allait générer par la suite une troisième forme: SIINGAAL.

Pour expliquer comment SIINGAAN a pu générer SIINGAAL, un sommaire rappel de l'évolution de l'écriture arabe paraît nécessaire.

Aucune des écritures connues, y compris l'écriture arabe, n'est tombée du ciel. Avant d'avoir atteint sa structure actuelle l'écriture arabe a connu une série d'adaptations tant morphologiques qu'orthographiques.

Dérivée de la cursive nabatéenne, l'écriture arabe, initialement « raide et anguleuse » (Ibn SA'D, Ibn A. DAAUD) était une écriture « défectueuse », c'est-à-dire qu'elle ne notait que les consonnes, les voyelles longues (i) et (u), mais jamais les voyelles brèves de ces timbres. De plus, cette imperfection était aggravée par l'absence de signes distinctifs pour certaines lettres, de forme identique certes, mais de valeur phonétique différente. Et c'est ainsi que, en initiale, un unique signe: (-) rendait les lettres b, t, th et y. Simplement parce que le point (.) du (ba); les deux points (..) du (ta); les trois points (...) du (tha); et enfin, les deux points (..) du (ya) ne seront inventés que vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle.

Pour les mêmes raisons, dans certains termes, nominaux ou verbaux, tels: (*Anfaal*) = butins; (*Kaana*) = il a été, leurs consonnes finales, (l) pour (*anfaal*) et (N) pour *Kaana* selon les scribes, pouvaient être prises l'une pour l'autre. Ce qui, bien entendu, conduisait à des contresens suite à une lecture fautive. Aussi avait-on fini par décider de placer, le cas échéant, un point sur le (n) pour le distinguer

de (l) lorsque ces lettres sont en finale dans un vocable où l'antépénultième est un (alif) (A).

Mais ce point (.), ce signe diacritique, purement facultatif, était souvent omis. De sorte que, assez fréquemment, des mots dont la finale était originellement un (N) ont été retrouvés orthographiés avec un (l) en finale.

Lorsque le mot était d'origine arabe, le contexte pouvait permettre à « celui qui sait », de partir du sens général de la phrase pour arriver à une « lecture correcte ».

Mais, devant un mot étranger, ou arabe, mais de sens inconnu du scribe, la perplexité devant plusieurs leçons continuait souvent. Et c'est précisément ce qui se passa avec notre SIINGAAN qui, plus d'une fois, a été noté SIINGAAN sans point diacritique sur le (N) final et a donc ainsi été lu : SIINGAAL.

De cette variante SIINGAAL ou *SINEGAL* – les voyelles longues des langues africaines n'étaient pas rendues par l'orthographe coloniale – on a tiré notre *SINEGAL*, qui deviendra *SENEGAL* à partir de l'hypothèse de D. BOILAT que l'école française imposera en l'universalisant.

Si le remplacement du (i), bref ou long (ii), par le (é) a fini par faire perdre le sens et, partant, l'origine de ce premier élément (SIIN), le deuxième élément atteste toujours, dans la prononciation, la longueur de la voyelle (AA) de (GAAL), originellement = GAAN, c'est-à-dire GANNA.<sup>392</sup>

## Anciens noms du fleuve Sénégal

Le fleuve Sénégal été appelé *Bafing* par les Mandingues et les Zénégas, ce qui a la signification de « fleuve noir »<sup>393</sup> ; les Wolofs (Ouolofs) lui donnaient le nom de *Dengueh*. D'autres peuplades noires l'appelaient *Senedec*. Dans les temps anciens, ce fleuve était appelé *Mayo* ou *Muyo et Solle* du nom des tribus et des peuplades qui habitaient ses

<sup>392</sup> KANDJI Saliou. *Op.cit.*, pp. 26-36.

<sup>393</sup> RITTER Carl. *Géographie générale comparée, ou Étude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme*. Paulin, 1835, p. 227.

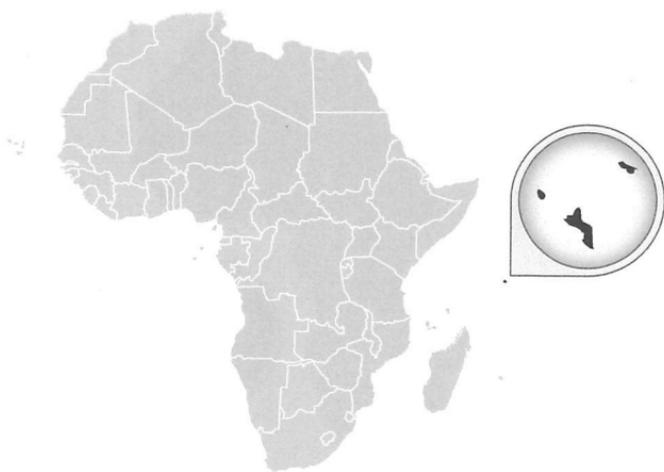
rives<sup>394</sup>. Il a été appelé *Hued-Nichar* ou *Hued Nigar* par les Arabes. Selon Valentin Fernandes, le *Ryo de Çanaga* (fleuve Sénégal) était appelé par les Maures et les Noirs *Ryo Ennyl*, fleuve sur lequel se trouvait Tombouctou<sup>395</sup>. On donna aussi le nom de «Niger» au Sénégal; d'où la multitude d'erreurs qui se sont introduites dans la géographie. De nos jours, le Sénégal est surnommé «le pays de la Téranga», un mot wolof qui renvoie à l'hospitalité très chaleureuse de son peuple.

---

<sup>394</sup> DE BARROS João. *Asia*, Décade I, Livre II, Chapitre VII.

<sup>395</sup> Gomes Eanes de Zurara. *Chronique de Guinée* (1453), traduite et annotée par Léon Bourdon et présentée par Jacques Paviot, Éditions Chandeigne, p. 320.

# Seychelles



Ayant échoué par hasard sur l'île principale avec son équipage lors d'une expédition en 1742, le capitaine Lazare Picault la nomma tout d'abord « l'île d'abondance ». Il revint sur l'île deux ans plus tard, en 1744, sur ordre de Bertrand-François Mahé de Labourdonnais, gouverneur général des Mascareignes, et la rebaptisa alors « Mahé » pour lui rendre hommage. L'archipel, cédé en 1756 à la Compagnie française des Indes orientales, fut renommé en l'honneur du vicomte Moreau de Séchelles, contrôleur général des finances de Louis XV entre 1754 et 1756. L'orthographe de l'époque « Séchelles » a évolué pour donner aujourd'hui « Seychelles ».

## AFRIQUE

L'archipel constitue un État indépendant depuis 1976 avec pour capitale Victoria. Il est surnommé «le paradis sur terre» en raison de la beauté et de l'aspect paradisiaque de ses plages.

# Sierra Leone



La Sierra Leone a été fondée en 1787 en tant que territoire destiné à accueillir d'anciens esclaves venus des États-Unis et des Antilles ; le nom de la capitale, Freetown (« la ville libre »), symbolise le rêve de liberté de ces anciens esclaves. Devenue colonie britannique en 1808, la Sierra Leone accède à l'indépendance le 27 avril 1961.

Ce pays doit son nom au navigateur portugais Pedro de Sintra. Au début des années 1460, il débarque sur cette côte ouest-africaine et nomme la région *Serra Leoa* ce qui signifie « montagnes du lion », en référence au relief local. La presqu'île montagneuse (sur laquelle sera bâtie Freetown) sera rebaptisée plus tard « Sierra Leone » par les Espagnols.

Ce nom apparaît déjà en 1500 sur la carte de l'Afrique publiée par le navigateur et géographe espagnol Juan de la Cosa<sup>396</sup>. Par la suite, cette appellation sera étendue à l'ensemble du territoire. De nombreux auteurs anciens et contemporains se sont évertués à expliquer l'allusion au lion, sans que le mystère ne soit résolu.

Le navigateur Alvise da Ca'da Mosto, qui explora la côte africaine entre 1455 et 1456, évoqua certaines sources soutenant que Pedra de Sintra aurait baptisé Serra Leoa la péninsule où se dresse actuellement Freetown à cause d'une montagne culminant à 915 m et dont la silhouette évoquerait celle d'un lion. Cette version est relativement suivie, tout comme celle qui voudrait que les montagnes lui aient rappelé les dents d'un lion.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, une centaine d'années après la découverte de la région, Léon l'Africain<sup>397</sup> avança l'explication suivante : « L'on vient à découvrir une très haute montagne nommée Serre-Lionne, étant presque en tout temps à la cime chargée de certains brouillards et nuées causant plusieurs tonnerres et continuels éclairs de sorte que le bruit et tintamarre qui est au-dessus de cette montagne pénètre jusqu'à quarante ou cinquante milles dans la mer et jamais cette nuée ne bouge du plus haut de la montagne. »

Un siècle plus tard, l'écrivain Olfert Dapper allait dans le même sens : « les flots donnant sur un des écueils qui est sur cette côte font un bruit qui s'entend de fort loin et qui ressemble fort au rugissement d'une lionne ; ajoutez à cela que les sommets des montagnes sont toujours couverts de nuées, quoique le soleil y donne à plomb deux fois l'année, ce qui fait qu'il en sort des foudres, des éclairs et des tonnerres qui le font entendre en pleine mer, à vingt ou trente lieues de la côte. »<sup>398</sup> Olfert Dapper, qui n'avait jamais été en Afrique lui-même, travailla sur les rapports d'un certain

<sup>396</sup> DERROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 445.

<sup>397</sup> Léon l'Africain. *De l'Afrique contenant la description de ce pays*, tome II. Paris, 1830, p. 542.

<sup>398</sup> DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties*. Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686, p. 246.

Samuel Blomert dont on ignore tout, et avait peut-être lu Léon l'Africain. Il convient donc de prendre ses analyses avec précaution.

À croire ces deux auteurs, la montagne aurait été appelée « montagne du lion » à cause des bruits du tonnerre résonnant en pleine mer qui auraient amené Pedro de Sintra à penser aux rugissements d'un lion. À l'appui de cette hypothèse, Bernard Nantet soutient que la région reçoit effectivement des orages fréquents, avec 3000 mm de pluie annuelle<sup>399</sup>.

## Salone

La Sierra Leone est surnommée « Salone ». Il s'agit d'un mot de la langue krio<sup>400</sup>, donc une « kriorisation » ou « créolisation » du nom du pays. « Sa » est un diminutif de « Sierra » et « Lone » de « Leone ». Une radio locale porte même le nom de « Radio Salone », tandis que l'auteur Laurent Bonnet a publié un roman intitulé *Salone* dans lequel il navigue entre le passé et le présent de ce pays méconnu et beaucoup oublié.

<sup>399</sup> NANTET Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique: histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 132.

<sup>400</sup> À base lexicale anglaise, le krio sierra-léonais a été influencé à l'origine par le yoruba et le wolof, puis par le créole de la Jamaïque. Le krio (ou créole) est la langue maternelle d'au moins 10 % de la population du pays, et il est également utilisé comme langue véhiculaire par une majorité des habitants : on estime que 95 % le comprennent. C'est la langue interethnique pour tous ceux qui ne parlent pas l'anglais.



# Somalie



L'État somalien naît en 1960 de la fusion de deux colonies devenues indépendantes, le Somaliland ou Somalie britannique et la Somalia ou Somalie italienne<sup>401</sup>. Depuis 1991, la Somalie est sans gouvernement réel. Ce pays est l'exemple typique d'un État en déliquescence.

La « Somalie » tient son nom des *Somalis*, un peuple de la Corne de l'Afrique vivant principalement en Somalie et

---

<sup>401</sup> Le protectorat britannique du Somaliland proclame son indépendance le 26 juin 1960, la Somalie italienne accède à son tour à l'indépendance le 1<sup>er</sup> juillet 1960, et les deux fusionnent peu après pour former la Somalie. Il existait aussi une Somalie française appelée « Côte française des Somalis », puis « Territoire français des Afars et des Issas », qui est devenue la « République de Djibouti » (voir étymologie de Djibouti, page 123).

que l'on retrouve aussi en Éthiopie, au Kenya, à Djibouti et au Yémen. Ces peuples ont pour langue le somali.

L'étymologie de « somali » demeure incertaine, et donne lieu à des interprétations souvent très avancées. Certaines hypothèses font dériver ce mot de *sac maal* qui signifie « ceux qui gardent le bétail ». Selon d'autres, il viendrait de *soo mal* qui signifie « va traire ! », injonction donnée lorsque les hôtes et visiteurs se rendent auprès du bétail pour obtenir du lait à offrir en signe de bienvenue. Une autre hypothèse voudrait que « somali » provienne de la référence faite à un patriarche mythique appelé Samaale. Une autre origine fait dériver « somali » du mot arabe *zumal* qui signifie « peuple riche en bétail » ou de sa déformation *as-sûmâl* signifiant bétail. Les Arabes auraient appelé cette contrée *bilâd aS-Sûmâl* en référence au nombre impressionnant de bétail qu'ils y trouvèrent. Toutes ces hypothèses ayant en commun la référence au bétail, il serait fort probable que ce pays doive effectivement son nom à son bétail ou ses éleveurs.

Une version différente des précédentes soutient que le mot « somali » dérive de l'adjectif *somal* ou *sumal* signifiant en somali « foncé, sombre, noir »<sup>402</sup>. Subséquemment, le nom « Somali » aurait été employé et répandu par une population voisine plus claire de peau.

## Puntland et Somaliland

La Somalie est en proie à de nombreuses divisions, à des guerres et des conflits incessants. Le Somaliland (au nord-ouest) et le Puntland (au nord-est) ont fait sécession par le passé, même s'ils ne sont pas reconnus officiellement par la communauté internationale.

Le Somaliland a proclamé son indépendance le premier en 1991, et cherche depuis à être reconnu comme un État souverain. Il se fait appeler ainsi en référence à l'ancien Somaliland britannique qui fut brièvement indépendant du

<sup>402</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 452.

26 juin au 1er juillet 1960 avant de fusionner peu après avec la Somalie italienne pour former l'actuelle Somalie. Le nom Somaliland, qui combine les mots *Somali* (ethnie majoritaire) et l'anglais *land*, signifie littéralement le « pays des Somalis ».

La région du Pountland ou Pount s'est déclarée autonome en 1998 sous la présidence d'Abdullah Yusuf Ahmed (député-président du Somali Salvation Democratic Front). Contrairement à l'État autoproclamé de Somaliland, le Pountland ne cherche pas à être reconnu comme un pays indépendant par la communauté internationale ; il défend son autonomie en tant qu'entité fédérale dans une République fédérale de Somalie unie et unifiée. Les bâtisseurs de cette région autonome ont choisi le toponyme Pount, parce qu'il est mentionné dans les textes de l'Égypte ancienne et qu'il a été localisé par certains chercheurs dans la Somalie actuelle (quoique le débat sur la localisation du pays de Pount se poursuive).

Si le Somaliland et le Pountland ne sont pas reconnus par la communauté internationale, ils sont néanmoins soutenus politiquement et économiquement par l'Éthiopie.

## La perle blanche de l'océan Indien

Avant d'être transformée en champ de ruines, la Somalie était surnommée la « perle blanche » de l'océan Indien en raison de la beauté de ses édifices et constructions, de la propreté et la paisibilité de ses rues. Hélas, il est aujourd'hui impossible de reconnaître la somptueuse « perle blanche » de l'océan Indien. La Somalie dévastée par la guerre présente désormais un décor apocalyptique : les constructions sont détruites et les rues insalubres sont envahies par un épais nuage de sable et de poussière. La Somalie est devenue un *no man's land* livré aux islamistes (Shebab), aux chefs de clans et autres gangs commandant la piraterie maritime ou les trafics en tout genre. Depuis 2008, elle est classée pays le plus corrompu et le plus défaillant du monde<sup>403</sup>.

<sup>403</sup> Failed States Index 2011 ([www.fundforpeace.org/global/?q=fsi-grid2011](http://www.fundforpeace.org/global/?q=fsi-grid2011)).



# Soudan



Le mot «Soudan» vient de l'expression arabe *Bilad as-Sudan* (*Beled as-sudan, balad as-sūdaan, Bilal es Sudan, bilād as-Sūdān, blad-es-soudân* selon les sources<sup>404</sup>) formée de *bilad* qui signifie «pays ou terre» et *as-Sudan*, pluriel du mot *aswad* (noir)<sup>405</sup>. Soudan signifie donc proprement dit «les Noirs». Ce nom fut donné par les marchands

---

<sup>404</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992; Nantet Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique: histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2006, p. 275; *Haut-Sénégal-Niger (Soudan français)*, première série, Tome II, p. 277; *Encyclopædia Britannica*, article «Sudan».

<sup>405</sup> Flutre Louis-Ferdinand. *Pour une étude de la toponymie de l'AOF*. Université de Dakar, 1957, p. 45.

musulmans du Moyen Âge aux régions situées au sud du Sahara s'étendant de l'océan Atlantique à la mer Rouge<sup>406</sup>. Cette appellation véhiculée par les anciens géographes arabes a été utilisée par les explorateurs européens depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle pour désigner cette contrée. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, une partie de l'Afrique occidentale française a été appelée le Soudan français (c'est maintenant la République du Mali – voir étymologie du Mali, page 189).

Après une cinquantaine d'années de lutte acharnée contre le pouvoir central de Khartoum, le Soudan du Sud a déclaré son indépendance à l'issue d'un référendum d'auto-détermination en janvier 2011. Le Soudan s'est retrouvé séparé en deux, la partie méridionale prenant le nom de « Soudan du Sud » et la partie nord « République du Soudan ». Le nom du nouvel État a été choisi pour des raisons de facilité d'usage parmi plusieurs autres propositions telles que « République du Nil », « Nouveau Soudan », « Équatorie » (en référence à l'ancienne Ecuatoria), « Koush » (en référence à l'antique royaume de Koush) ou « Djouwama » (*Juwama* en anglais, langue officielle, nom construit à partir des premières syllabes des trois capitales régionales, Juba, Wau et Malakal)<sup>407</sup>.

Dans le cadre de notre étude étymologique et historique, pour mieux différencier ces deux pays nous allons nous intéresser à l'origine du nom de leurs capitales.

## Khartoum, capitale de la République du Soudan

Khartoum fut fondée au début des années 1820 au confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu, et devint la capitale du Soudan en 1832<sup>408</sup>. Elle tire son nom de l'expression

<sup>406</sup> NANTET Bernard. *Op.cit.*, p. 275.

<sup>407</sup> *The Transitional Constitution of the Republic of South Sudan*, 2011 ([www.sudantribune.com/IMG/pdf/The\\_Draft\\_Transitional\\_Constitution\\_of\\_the\\_ROSS2-2.pdf](http://www.sudantribune.com/IMG/pdf/The_Draft_Transitional_Constitution_of_the_ROSS2-2.pdf)).

<sup>408</sup> LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencksieck, 1971, p. 131.

arabe *Ras-el-Khartum* qui signifie « trompe d'éléphant »<sup>409</sup>. Ce nom a probablement été choisi en référence à l'étroite bande de terre en forme de trompe d'éléphant s'étendant entre le Nil Bleu et le Nil Blanc<sup>410</sup>.

Une autre hypothèse émane du capitaine J. A. Grant, qui a atteint la ville en 1863 avec l'expédition du capitaine Speke. Il estime fort probable que le nom « Khartoum » dérive du mot arabe *qurtum* (*gartoon*) qui dérive lui-même de carthame (*Carthamus tinctorius*), une plante qui a été cultivée intensivement en Égypte pour son huile, utilisée dans la combustion<sup>411</sup>.

## Djouba, capitale du Soudan du Sud

L'étymologie de Djouba (en anglais, langue officielle, *Juba*) nous est inconnue. Cette ville a donné son nom au *Juba-Arabic*, l'« arabe de la ville de Juba », une variété d'arabe pidginisé ou créolisé utilisé comme langue véhiculaire dans le Soudan du Sud.

## Nubie

Le Soudan actuel correspond en grande partie à la Nubie antique, qui englobait également le sud de l'Égypte traversé par le Nil. On ne trouve aucune mention de ce nom durant la période correspondant à l'Égypte antique. Les Égyptiens anciens nommaient la région *Ta-Seti*, « pays de l'arc », en référence à l'arme caractéristique de ses habitants. Le nom « Nubie » apparaît pour la première fois vers 29 avant Jésus-Christ dans la *Géographie* du Grec Strabon<sup>412</sup>. Certains auteurs affirment sur la base de hiéroglyphes anciens que ce nom provenait d'un métal aussi abondant dans

<sup>409</sup> *Al-khartum* désigne en arabe « le nez, le museau, le groin, la trompe ».

<sup>410</sup> ROOM, Adrian. *Placenames of the World* (2<sup>e</sup> édition). McFarland, 2006, p. 194.

<sup>411</sup> WALKLEY C. E. J. *The Story of Khartoum*. Sudan Notes and Records, University of Khartoum, 1936, pp. 221-241.

<sup>412</sup> *Musée de la Nubie*, p. 17, édité par le Ministère égyptien de la culture.

cette contrée que la poussière des chemins: *nwb*, qui signifie «or» en égyptien<sup>413</sup>. «Nubie» signifierait selon cette hypothèse «pays de l'or».

---

<sup>413</sup> BRUCE James, PATERSON William, CASTÉRA Jean-Henri. *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie pendant les années 1768, 1779, 1770, 1771 et 1772*. Hôtel de Thou, Volume 2, 1790.

# Swaziland



Le Swaziland est ainsi appelé d'après le peuple swazi. L'ethnie principale du pays tire son nom de Mswati I, son plus grand roi guerrier. La combinaison de «swazi» et du mot anglais *land* («terre, pays») signifie donc «le pays des Swazis». Si cette étymologie est bien établie, on rencontre également une version fantaisiste qui fait dériver «swazi» du mot *mswati* qui signifierait en langue locale «tige» ou «bâton»<sup>414</sup>.

Le pays est couramment appelé «Dlamini» du nom du clan qui a toujours dirigé la nation swazie depuis la

---

<sup>414</sup> ASKHARI Hodari. *The African Book of Names: 5,000+ Common and Uncommon Names from the African Continent*. HCI, 2009.

naissance du royaume des Swazis vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Le Swaziland est également appelé «Ngwane», du nom d'un ancien roi des Swazis. Cette appellation a été entérinée par l'Organisation de l'unité africaine entre 1963 et 1967 sur initiative d'un parti politique d'opposition, vraisemblablement le Ngwane National Liberatory Congress, mais sans aucune suite officielle puisque le pays accéda à l'indépendance le 6 septembre 1968 sous le nom de «Swaziland». Quoique aujourd'hui dépourvu de caractère officiel, le nom post-colonial «Ngwane» est encore très souvent employé. Enfin, le Swaziland est surnommé «la Suisse de l'Afrique» en raison de ses paysages verdoyants, montagneux et vallonnés.

# Tanzanie



« Tanzanie » est un mot-valise formé sur les noms de deux États qui ont fusionné : le Tanganyika et l'île de Zanzibar, indépendants respectivement depuis le 9 décembre 1961 et le 10 décembre 1963, se sont unis le 26 avril 1964 pour donner naissance à un seul État. Le nom reflète la fusion politique : *Tan* de Tanganyika ajouté au *Zan* de Zanzibar a donné *Tanzania* en anglais ou Tanzanie en français.

## Tanganyika

Le Tanganyika tient son nom d'un lac de la région, le Tanganyika ou Tanganika. Sir Richard Francis Burton et John

Hanning Speke furent les premiers Européens à apercevoir cette étendue d'eau en 1858. Le premier expliqua que le nom du lac dérivait de l'expression en langue autochtone (sans préciser laquelle) *tou tanganyika* signifiant « se joindre, se rencontrer, rejoindre », dans le sens de « où se rejoignent ou rencontrent les eaux ». Une autre hypothèse soutient que le nom de ce lac vient de la langue ebembe, dans laquelle il est appelé *Étanga 'ya ni'a*, ce qui signifie « lieu de mélange ».

Mais c'est à l'explorateur Henry Morton Stanley que l'on doit les recherches les plus poussées sur l'origine de ce mot. En 1871, il déclara que le mot « Tanganyika » venait de *tonga* (« île ») et *hika* (« plaine »). Pour lui, *Tanga-nika* devait signifier « lac semblable à une plaine »<sup>415</sup>. L'explorateur discuta l'étymologie présentée ci-dessus dans une lettre du 7 août 1876 : « Quelqu'un a dit que le mot Tanganyika était dérivé des mots kiswahili *kuchanganya* et *kuchanganika* qui signifient en anglais « se mélanger »<sup>416</sup>. Cependant, il émit des doutes quant à la véracité de cette hypothèse<sup>417</sup> : « Que ce soit M. Cooley ou le capitaine Burton, l'idée n'en est pas moins ingénieuse. Mais le mot a le tort d'avoir été emprunté à une langue étrangère, parce que le hasard lui avait prêté une certaine analogie avec un mot dont se servent les Wajiji. On ne pourra affirmer de longtemps encore si c'est le kishwahili ou un autre dialecte septentrional qui constitue la langue mère. Or, en attendant qu'on ait éclairci cette question, par la comparaison des diverses langues et dialectes et par l'examen du parcours suivi par les anciennes bandes d'émigrants, il y a tout lieu de douter que cette interprétation soit la bonne. » Stanley ne parvenait pas à une explication plus précise : « les recherches que j'ai faites pour découvrir le sens du terme *tanganyika* et les efforts des Wajiji pour me l'expliquer ont abouti à la

<sup>415</sup> DE LAVELEYE Émile. *Afrique centrale et la conférence géographique de Bruxelles. Lettres et découvertes de Stanley. Les Égyptiens dans l'Afrique équatoriale.* C. Muquardt, Bruxelles, 1878, p. 104.

<sup>416</sup> DE LAVELEYE Émile. *Afrique centrale et la conférence géographique de Bruxelles. Lettres et découvertes de Stanley. Les Égyptiens dans l'Afrique équatoriale.* C. Muquardt, Bruxelles, 1878, p. 101.

<sup>417</sup> *Ibid.*, pp. 101-102.

conclusion que les indigènes l'ignorent eux-mêmes, peut-être le mot vient-il de ce que le fleuve est très vaste, que le bruit des vagues est très distinct et qu'il est possible à un canot d'y faire un voyage de long cours, d'où je conclus qu'il signifie grand, vaste ou long lac, lac orageux, eaux vagissantes, lac aux grosses eaux etc.»<sup>418</sup>

Toutefois, obsédé par la recherche de l'origine de ce mot, Stanley ne put s'empêcher d'explorer d'autres pistes. Il évoqua l'hypothèse selon laquelle le lac Tanganyika tenait peut-être son nom d'un poisson électrique surnommé *nika* dont il avait appris l'existence dans le lac. Il ne tarda pas à relever les limites et les insuffisances de cette hypothèse : « mais en ce cas, les deux premières syllabes *Tanga* défendent de supposer que le lac ait tiré son nom de ce poisson et d'ailleurs, ce poisson n'est pas par lui-même tellement remarquable qu'il doive prêter son nom à un cours d'eau aussi étendu. Toutes ces questions paraissent contrarier les indigènes et je n'avais pas réussi à trouver une solution satisfaisante à ce problème.»<sup>419</sup> Il en arriva finalement au mot *Kitanga*, « petit étang, lac, marais, lac sur lequel les canots ne peuvent naviguer » et *nika*, « plaine ». Il en déduisit que « *Tanga-nika* doit signifier « lac semblable à une plaine », d'autant plus que dans l'intérieur de l'Afrique tout le monde adopte la plaine comme un terme de comparaison pour les grandes étendues de terre ou d'eau, de même que le mot *babo* ou *mer* est en usage parmi les habitants de la côte.»<sup>420</sup>

Ces différentes théories et hypothèses demeurent incertaines. À ce jour, l'étymologie du nom « Tanganyika » n'a pas encore été établie avec exactitude. Le sujet est très présent dans la tradition orale : un grand nombre de mythes et légendes racontent l'origine du nom du lac. En voici trois, recensées par Henry Morton Stanley. Deux d'entre elles émanent des Wajiji, une tribu qui occupe actuellement un petit territoire vers le centre de la côte orientale du Tanganyika

<sup>418</sup> *Ibid.*, pp. 103-104.

<sup>419</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>420</sup> *Ibid.*, p. 104.

après avoir émigré d'Urimdi, une troisième légende nous vient des Wagubba<sup>421</sup>, une tribu établie sur la rive ouest du lac Tanganyika.

« La première légende rapporte que la partie de ce continent actuellement occupée par le grand lac était jadis une plaine sur laquelle s'élevait une grande ville dont on ne connaît pas au juste le siège. Dans cette ville vivaient un homme et sa femme, dont la demeure était entourée d'une cloison, et dans cette demeure se trouvait un puits ou une fontaine d'une profondeur peu ordinaire et d'où les époux tiraient une provision de poisson frais qui suffisait à tous leurs besoins. Ils avaient soin toutefois de cacher à leurs voisins l'existence de la fontaine et du trésor qu'elle contenait, car le secret se transmettait depuis bien longtemps dans cette famille, de père en fils, avec défense absolue de le révéler, sous peine d'un malheur terrible. Bien pénétrés de cette recommandation, les propriétaires de la fontaine vécurent de longs jours.

La vertu de l'épouse n'était pas cependant inébranlable, car elle laissa un étranger partager en secret l'amour dont son mari eût seul dû jouir, et lui accordait fréquemment, entre autres faveurs, une partie du poisson frais en question. Or l'amant n'en ayant jamais goûté avant cette époque, le poisson lui faisait l'effet d'une délicieuse espèce de viande, et le désir d'en apprendre la provenance finit par s'emparer de tout son être. Il ne se lassa pas pendant longtemps d'interroger la femme qui se refusait obstinément à satisfaire sa curiosité.

Un jour, le mari étant obligé d'entreprendre un voyage à Uvinza, enjoignit sérieusement à sa femme, avant de partir, de veiller attentivement sur la maison, de n'admettre dans ses pénates aucune commère, et surtout de ne point faire voir la fontaine. Cette Ève d'Afrique jura qu'elle obéirait fidèlement à ces recommandations, quoiqu'elle se réjouît intérieurement de la perspective de cette absence.

<sup>421</sup> DE LAVELEYE Émile. *Afrique centrale et la conférence géographique de Bruxelles. Lettres et découvertes de Stanley. Les Égyptiens dans l'Afrique équatoriale.* C. Muquardt, Bruxelles, 1878, pp. 95-98.

Quelques heures après le départ de son mari, elle courut chercher son amant et, l'ayant trouvé, lui parla en ces termes: « Il y a longtemps que vous cherchez à savoir où je me procure cette viande délicieuse que vous avez si fréquemment vantée. Suivez-moi, et je vous en indiquerai la source. » La femme le conduisit alors chez elle, enfreignant les ordres de son époux; puis, afin de rehausser les attraits de la fontaine et le plaisir de voir les poissons faire miroiter dans l'eau leurs nageoires argentées, elle commença par offrir à son amant des plats préparés de diverses façons, sans oublier de le désaltérer avec du vin de sa propre fabrication. Puis, comme ce noir Lothaire commençait à s'impatienter de ses lenteurs, ne voyant aucune raison pour qu'elle tardât plus longtemps à lui découvrir son secret, elle le pria de la suivre. Une haie de jonc enduite de terre s'élevait devant le puits mystérieux au fond duquel il aperçut les poissons comme à travers une couche de cristal. Pendant quelque temps, il contempla ces belles créatures avec un sentiment d'admiration; puis, le désir d'en toucher un et de le regarder de plus près s'étant emparé de lui, il plongea sa main dans l'eau pour en saisir un au passage. Au même moment, le puits creva, la terre entrouvrit ses entrailles et un lac énorme vint se dérouler sur la plaine. Quelques jours après, le mari, de retour à Uvinza, fut fort surpris, en arrivant devant Ujiji, d'apercevoir un grand lac à l'endroit où s'élevaient auparavant plusieurs villes bâties sur la terre ferme. Il devina alors que sa femme avait divulgué le secret de la mystérieuse fontaine et que ce châtement leur avait été infligé à elle et à ses voisins par suite de son crime.

L'autre tradition [...] rapporte qu'à une époque bien éloignée (personne ne sait au juste quand) la Luwegeri, rivière située près d'Urimba et se jetant à l'ouest dans une vallée, fut arrêtée par la Lukuga qui se jette vers l'est, les eaux de la Luwegeri, refoulées par celles de la Lukuga, se répandirent dans la vallée et formèrent le Tanganyika. D'où le surnom de mère de la Lukuga qu'on donne à la Luwegeri.

Les Wagubba ont aussi leur légende. Il existait jadis près d'Urungu une petite colline, creuse à l'intérieur, très profonde et remplie d'eau. Un jour, la colline ayant crevé

l'eau se répandit sur le sol qui se transforma en lac. Le chef de la tribu qui habite près de l'embouchure de la Lukuga affirme que cette ouverture était autrefois une petite rivière se jetant dans le Tanganyika, après s'être grossie en chemin de plusieurs autres cours d'eau, mais que le Tanganyika en s'emplissant avait absorbé la Lukuga dont elle avait fait un petit lac ou un confluent. Pendant la saison des pluies, ce confluent déversait son trop-plein dans le bassin du Tanganyika. Depuis deux ans, toutefois, le niveau du Tanganyika s'est élevé à une telle hauteur que le terrain neutre situé entre l'embouchure du cours d'eau et la Lukuga proprement dite a été inondé, de sorte que les deux parties de la Lukuga se sont fondues en une seule. Voilà à quoi se réduisent les traditions. »

## Zanzibar

Le toponyme «Zanzibar» dérive des Zengi ou Zengj, un peuple local dont le nom signifie «noir» en persan. Cette racine a été couplée à l'arabe *barr*, signifiant «côte», «rivage», «terre» pour donner *Zendj el bar* et finalement Zanzibar, qui signifie littéralement la «côte des Zendj» ou «côte des Noirs».

Zanzibar est surnommée «l'île aux épices» en raison de la variété exceptionnelle qu'on y trouve : clous de girofle, cannelle, poivre, cumin, citronnelle, vanille, muscade, cardamome, gingembre...

Unguja, l'île principale de l'archipel, est abusivement appelée «Zanzibar» ce qui n'est pas sans créer de confusion. L'île de Pemba est surnommée «*Al Jazeera Al Khadra*», ce qui signifie en arabe «l'île verte», en raison de la verdure de sa végétation due à un sol très fertile.

# Tchad



Ce pays a été nommé d'après le lac Tchad. Cette appellation provient du mot *tsade*, *sad* ou *chad* qui signifie « grande étendue d'eau » ou « lac » dans la langue locale kanouri ou bornou. Ce nom a été emprunté et cité sous la forme *Tchadi* par divers auteurs arabes à partir du XV<sup>e</sup> siècle, et c'est par ce biais qu'il est entré dans les langues de l'Europe occidentale. On l'appelle « lac Tchad » en français, *Lake Chad* en anglais, *Tschadsee* en allemand, etc. Ces appellations sont en réalité tautologiques, puisque « lac » et « Tchad » ont la même signification.

La région a fait l'objet d'une conquête française au début du XX<sup>e</sup> siècle, qui a abouti à la création d'une colonie

## AFRIQUE

appelée « Tchad » d'après le lac. Le territoire est devenu indépendant le 11 août 1960 et a conservé ce nom.

Le Tchad est surnommé « le cœur mort de l'Afrique » en raison de son enclavement au centre du continent et de son climat particulièrement désertique.

# Togo



Le Togo tient son nom du village de Togodo<sup>422</sup> (aujourd'hui Togoville). Ce toponyme serait formé de *to* « près » et *go* « rive », et signifierait « au-delà de la rive, au-delà de la rivière ou situé sur l'autre rive » en langue éwé<sup>423</sup>. Ce village a également donné son nom au lac Togo.

Cette version est battue en brèche par une autre hypothèse stipulant que le nom du village signifie plutôt ville « au-delà de la falaise » et non « au-delà de la rivière » en

---

<sup>422</sup> LECLERC Jacques. « Togo » in *L'aménagement linguistique dans le monde*, TLFQ, Université Laval, Québec, 28 avril 2010 ([www.axl.cefano.ulaval.ca/afrique/togo.htm](http://www.axl.cefano.ulaval.ca/afrique/togo.htm)).

<sup>423</sup> MANDA TCHEBWA Antoine, *L'Afrique en musiques*. Paris, L'Harmattan, 2012, p. 128.

langue éwé<sup>424</sup>. D'après cette version, la situation du village Togodo au bord d'une lagune très peu profonde, qui a pour nom « lac Togo » aurait induit beaucoup de chercheurs en erreur sur l'origine et l'étymologie du mot « Togo ». Contrairement à ce qu'indiquent à tort certaines versions étymologiques, ce pays ne tire pas son nom du lac Togo, mais bien du village éponyme.

Le nom « Togo » n'est attesté officiellement qu'en 1884 lorsque l'explorateur allemand Gustav Nachtigal négocia avec des chefs indigènes éwés un traité de protectorat. Ce nom était alors employé pour désigner un lac, une localité et la région alentour. Le Togo devint protectorat allemand sous l'appellation « Togoland ». Après la défaite de l'Allemagne à l'issue la Première Guerre mondiale, le territoire devint en 1919 un mandat de la Société des Nations, partagé entre la France et le Royaume-Uni. Le nom « Togo » fut étendu pour désigner ces deux parties : la française fut appelée « Togo français » ou encore « Togo oriental » ou « Togoland français », tandis que la britannique fut connue comme « British Togo » ou « Togo occidental » ou « Togoland britannique ». Après la Seconde Guerre mondiale, le territoire fut placé sous tutelle de l'Organisation des Nations Unies, toujours administré par la France et le Royaume-Uni. En 1956, à l'issue d'un référendum, le Togo britannique fut incorporé à la Côte-de-l'Or (ou *Gold Coast*) qui devint le Ghana indépendant en 1957. En février 1960, le chef du gouvernement togolais Sylvanus Olympio refusa l'offre du président ghanéen Kwame Nkrumah d'unir le Togo et le Ghana. Le nom « Togo » subsista quand le pays devint une République autonome le 27 avril 1960.

## Suisse de l'Afrique

Le Togo des années 1970-1980 est caractérisé par une remarquable stabilité économique et par un consensus

<sup>424</sup> BELLALI Sidi Moustapha Ould. *La République togolaise Pays du coton et du phosphate*. Horizons N° 6212, 10 mars 2014, p. 8.

politique. Le gouvernement initie même une politique de grands travaux et de nationalisation. À cette époque, les investisseurs étrangers affluent, assurant le développement et la prospérité économique du pays. Le système bancaire togolais devient l'un des plus performants du continent, ce qui lui a valu le surnom de « Suisse de l'Afrique »<sup>425</sup>.

Aujourd'hui, l'ancienne « Suisse de l'Afrique » peine à retrouver sa prospérité économique d'antan. Soumis dans les années 1990 aux programmes de privatisation sauvage dictés par la Banque mondiale, aux projets de développement concoctés par les anciennes puissances coloniales et aux politiciens corrompus et sans scrupule, le Togo croule sous le poids de la dette.

---

<sup>425</sup> LABARTHE Gilles. *Le Togo, de l'esclavage au libéralisme mafieux*. Agone, 2005.



# Tunisie



Ce pays tient son nom de sa capitale, Tunis. Ce toponyme a été lancé par des géographes et historiens français par analogie avec le nom «Algérie» forgé sur celui d'«Alger». Cette déclinaison s'est répandue dans la plupart des langues européennes, tandis qu'en arabe la forme تونس désigne à la fois la capitale et le pays, seul le contexte permettant de distinguer le sens<sup>426</sup>.

L'étymologie du toponyme «Tunis» demeure incertaine. Les mentions de ce nom les plus anciennes qui nous soient

---

<sup>426</sup> C'est également le cas du russe et de l'espagnol : *Тунис* (Tunis) et *Túnez* désignent aussi bien le pays que sa capitale.

parvenues sont celles d'auteurs grecs et latins à partir du II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ : *Tunes* (génitif *Tunetos*) apparaît en grec chez Polybe et Diodore de Sicile, *Tunes* (génitif *Tunetis*) en latin chez Tite-Live<sup>427</sup>.

Plusieurs hypothèses ont été avancées pour déterminer l'origine de ce nom. Une version théophorique le dérive du nom de la déesse phénicienne Tanith<sup>428</sup>. En effet, plusieurs villes antiques ont été nommées d'après le nom de leurs dieux et déesses.

Certains chercheurs ont suggéré que «Tunis» tire son origine du nom de l'ancienne ville arabe Tarsis ou Tarshish<sup>429</sup>. Cette interprétation s'appuie sur un passage de Léon l'Africain, selon lequel «*Thunes* est appelé par les latins *Tunetum* et *Tunis* par les Arabes, mais ils retiennent ce vocable d'un autre corrompu car en leur langue, il ne veut signifier aucune chose. Anciennement, elle était nommée *Tarsis* à l'imitation de celle qui était située en Asie»<sup>430</sup>.

Selon une autre version, le nom «Tunis» dériverait de la ville antique *Thynes*<sup>431</sup> dont l'existence a été attestée dès le IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ par Diodore de Sicile.

Une autre interprétation fait dériver le toponyme de la racine berbère *ens*, signifiant «s'allonger», «être couché» ou «se coucher» et par extension «aller passer la nuit à», «arriver de manière à passer la nuit»<sup>432</sup>. Parmi les nombreux dérivés de ce terme, on trouve *tinés* (pluriel de *ténésé*) indiquant «le fait d'être couché»<sup>433</sup> et par extension le «fait de

<sup>427</sup> DERROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 490.

<sup>428</sup> TAYLOR Isaac. *Names and Their Histories: A Handbook of Historical Geography and Topographical Nomenclature*. BiblioBazaar, LLC, 2008, p. 281 ; ROOM Adrian. *Place-names of the World: Origins and Meanings of the Names for 6,600 Countries, Cities, Territories, Natural Features, and Historic Sites*, McFarland, 2006, p.385.

<sup>429</sup> HOUTSMA Martijn Theodoor. *E.J. Brill's First Encyclopaedia of Islam, 1913-1936*. Brill, 1987, p. 838.

<sup>430</sup> *Ibid.*

<sup>431</sup> Léon l'Africain, *De l'Afrique contenant la description de ce pays*, tome II, Paris, 1830, p. 33.

<sup>432</sup> ROSSI Peter, WHITE Wayne Edward. *Articles on the Middle East, 1947-1971: A Cumulation of the Bibliographies from the Middle East Journal*, Pierian Press, Université de Michigan, 1980, p. 132.

<sup>433</sup> *Ibid.*

passer la nuit»<sup>434</sup>. Compte tenu des mutations phonétiques dans le temps et l'espace, le nom «Tunis» aurait donc le sens de «campement de nuit» ou «bivouac»<sup>435</sup>. Cette hypothèse est étayée par l'existence de toponymes berbères comme *Bir-n-nsa* et *Oued-n-nsa*, où *nsa* signifie «lieu de couchage».

Aucune explication de l'étymologie de ce nom n'est péremptoire. Devant le mystère de l'origine, une légende raconte que ce nom aurait été donné par les premiers compagnons du Prophète Mohamed quand ils sont arrivés dans cette contrée après avoir traversé le désert libyen. Ils y auraient trouvé un accueil très chaleureux et s'y seraient sentis comme chez eux. En arabe, «être chaleureux» ou «d'une compagnie agréable» se dit *anassa* ce qui, conjugué à la troisième personne du singulier, se dit *tou'nisou*. Dans l'arabe parlé en Tunisie, on ampute une partie du mot, ce qui donne *tounes*. Il s'agit bel et bien d'une légende, contredite par les sources antiques faisant mention du nom «Tunis» bien avant l'époque du Prophète, outre le fait que celui-ci ne s'était jamais rendu dans la ville.

## Ifriqiyya

L'actuelle Tunisie était anciennement appelée *Africa* par les Romains puis *Ifriqiyya* par les Arabes. De nombreuses hypothèses ont été émises sur l'origine du mot *Ifriqiyya*. Il pourrait provenir du radical *ifri*, qui désigne une divinité berbère, mais également du mot *Ifren*, qui a donné son nom à la tribu des Banous Ifren<sup>436</sup> connue également sous les noms *Iforen*, *Ifuraces* ou *Afer*<sup>437</sup>. Pour d'autres, *Ifriqiyya* viendrait du berbère *taferka*, désignant

<sup>434</sup> *Ibid.*

<sup>435</sup> SEBAG Paul. *Tunis, Histoire d'une ville*. éd. L'Harmattan, 1998, p. 54.

<sup>436</sup> BABINGTON Michell. «The Berbers», *Journal of the Royal African Society*, vol. 2, n°6, janvier 1903, pp. 161-194 ; Al Idrissi (Trad. Reinhart Dozy et Michael Jan de Goeje), *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 102 ; H. R. Palmer, «Oases of the Libyan Desert», *The Geographical Journal*, vol. 73, no 3, mars 1929, pp. 302-303.

<sup>437</sup> AL IDRISSEI. *Op.cit.*

## AFRIQUE

une propriété terrienne, dont les habitants étaient appelés *Aferkiw*, qui a donné *africanus* en latin (voir étymologie de « Afrique », page 17).

# Zambie



Le nom «Zambie» vient de celui du fleuve Zambèze (également orthographié *Zambèse* au XIX<sup>e</sup> siècle). Ce fleuve prend sa source en Zambie ; il en délimite la frontière avec la Namibie puis avec le Zimbabwe avant de traverser le Mozambique où il se jette dans l'océan Indien. Vasco de Gama atteignit son embouchure le 23 janvier 1498 et l'appela d'emblée *Rio dos Bons Sinaes*, «fleuve des bons signes» en portugais, parce qu'en longeant cette voie d'eau, il rencontra une population mêlée, laissant croire qu'il arriverait bientôt dans la zone commerciale des Arabes<sup>438</sup>.

---

<sup>438</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 525.

Plus tard, les Portugais connurent mieux la partie côtière du fleuve et le nom que lui donnaient les populations locales. Ainsi, le fleuve commença à apparaître dans les textes anciens des Portugais sous l'appellation *Zembère* ou *Zembere*<sup>439</sup>. Il est fort probable que ce nom signifie « fleuve » ou « mère des eaux »<sup>440</sup>.

Plus tard encore, après 1840, le missionnaire anglais David Livingstone explora davantage le cours du fleuve. C'est ainsi qu'il nota l'existence de diverses formes – *Zambezi*, *Ambezi*, *Ojimbezi*, etc. – qui étaient en réalité des variantes d'une même appellation signifiant « le fleuve, le grand fleuve, le fleuve par excellence »<sup>441</sup>.

En 1894, ce territoire fut appelé la « *Zambézie du Nord* » (ou « *Haut-Zambèze* ») par son administrateur la British South African Company de Cecil Rhodes en raison de sa position géographique par rapport au fleuve *Zambèze*. Puis la région fut appelée « *Rhodésie du Nord* » dès 1911, du nom de Cecil Rhodes, qui rêvait de construire une transcontinentale afin de relier Le Cap au Caire, en vue d'étendre la domination britannique sur toute l'Afrique. N'avait-il pas déclaré : « J'annexerais les planètes si je le pouvais » ? La mention du nord dans le nom de ce territoire a permis de le différencier de la *Rhodésie du Sud* (actuel Zimbabwe).

Quand la *Rhodésie du Nord* accéda à l'indépendance en 1965, elle prit le nom de *Zambia*, signe fort de la rupture avec l'époque coloniale. *Zambia* est « un néologisme

<sup>439</sup> « Le Cuama, qu'on appelle zembère dans l'intérieur du pays » ; « Le même fleuve auquel les Portugais donnèrent le nom de Zembère est maintenant appelé par les géographes Zambeze. Les Portugais le prirent d'abord pour le lac Ptolémée, d'où sortent le Nil et beaucoup d'autres fleuves », Carl Ritter, *Géographie générale comparée : ou Étude de la terre*, Volume 1, Paulin, 1835, p. 180 ; « Le Zambère des Portugais est le Zambèze des géographes modernes. Les Portugais le prirent d'abord pour le lac de Ptolémée, prétendue source du Nil et de beaucoup d'autres fleuves, et crurent découvrir, dans les montagnes qui l'entourent, les montagnes de la Lune des anciens. [...] Le Zambèze, qui tire son nom d'un peuple cafre, est navigable dans le pays de Chicowa », Hoefler Jean Chrétien Ferdinand, *Afrique australe, Cap de Bonne-Espérance, Congo, etc.*, 1848 ; *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, par le capitaine Burton, traduit de l'anglais par H. Loreau.

<sup>440</sup> « Et Zembere, c. à d. mère des eaux », *Nouveau dictionnaire d'histoire et de géographie anciennes et modernes* (2<sup>e</sup> édition augmentée d'un nouveau supplément), Ed. D'Ault-Dumesnil, Louis Dubeux et l'abbé A. Crampon, p. 1426.

<sup>441</sup> DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire des noms de lieux*. Le Robert, 1992, p. 525.

fondamentalement anglais », selon le *Dictionnaire de noms de lieux*, qui estime que la forme dérivée du nom du fleuve aurait dû être *Zambezia*, mais que *Zambia* a été préféré pour se distinguer de l'ancienne colonie portugaise d'Afrique centrale appelée *Zambezia*, qui réunissait les pays traversés par le fleuve Zambèze (soit une partie de l'Angola à l'Afrique orientale portugaise en passant par la Rhodésie et le Nyassaland)<sup>442</sup>.

---

<sup>442</sup> *Ibid.*



# Zimbabwe



Le Zimbabwe a été ainsi nommé en référence au puissant empire du Grand Zimbabwe<sup>443</sup>. Il existe de nombreuses théories sur l'étymologie de ce nom. Il fut enregistré pour la première fois en 1531 sous la forme *Symbaoe* par le capitaine de la garnison portugaise de Sofala (Mozambique) Vincent Pegado.

L'une d'elles le fait dériver de l'expression *dzimba-dze-mabwe* qui signifie en langue karanga des Shona « maisons de pierres » (de *dzimba* signifiant « maisons »

---

<sup>443</sup> Un ancien empire du sud du pays, dont les ruines sont encore visibles aujourd'hui. Cet empire a existé approximativement entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle.

et *mabwe* «pierres»). Une autre version soutient que «Zimbabwe» est la forme contractée de l'expression shona *dzimba-hwe* qui signifie en dialecte zeruru du peuple shona «maisons vénérées ou estimées». Cette expression serait habituellement appliquée aux maisons ou aux tombes des chefs. Une autre hypothèse stipule que le mot «Zimbabwe» signifie en langue shona la «cour du roi»<sup>444</sup>. Elle s'appuie sur la description du Zimbabwe de Vincent Pegado, qui relevait en 1531 que «parmi les mines d'or des plaines intérieures entre les fleuves Limpopo et Zambezi, il y a une forteresse construite des pierres de taille merveilleuse, et il ne semble y avoir aucun mortier les joignant... Cet édifice est presque entouré par des collines, d'autres qui lui ressemblent sont façonnés de pierres en absence du mortier ; et l'un d'entre eux est une tour plus de 12 brasses (22 m) haut. Les indigènes du pays appellent ces derniers des édifices *Symbaoe*, ce qui selon leur langue signifie la cour».

Le Zimbabwe a changé plusieurs fois de dénomination au cours de son histoire. Il fut appelé officiellement Rhodésie du Sud en 1895, en l'honneur de Cecil Rhodes, homme d'affaires britannique fondateur de la British South Africa Company, qui administra le territoire dès cette année-là. Quand il devint une colonie britannique en 1923, le territoire conserva l'appellation «Rhodésie du Sud», qui allait perdurer jusqu'à l'indépendance proclamée en 1965. En 1970, le pays prit le nom de «République de Rhodésie». Il reçut l'éphémère dénomination de «Zimbabwe-Rhodésie» entre le 1<sup>er</sup> juin et le 12 décembre 1979. L'expérience du «Zimbabwe-Rhodésie» était une tentative de régler le problème de discrimination raciale qui sévissait dans ce pays. Ce nom composé avait été choisi pour symboliser l'union nationale entre Blancs et Noirs. N'ayant pas réussi à mettre en place un gouvernement multiracial et d'union nationale, le «Zimbabwe-Rhodésie» signa son acte de décès et le territoire repassa sous domination britannique.

<sup>444</sup> LUGAN Bernard. «La civilisation de Great Zimbabwe», article publié sur [Clio.fr](http://Clio.fr); ENDERS Armelle. *Histoire de l'Afrique Lusophone*. Chandeigne, 1994, p. 42.

La Rhodésie du Sud accéda finalement à une véritable indépendance en 1980 à l'issue des accords de Lancaster House. Elle prit le nom de «Zimbabwe». Dès 1961, les mouvements nationalistes de libération du pays avaient utilisé ce nom pour désigner le pays en référence aux ruines précoloniales de «Grand Zimbabwe»<sup>445</sup>. L'adoption du nom «Zimbabwe» à l'indépendance fut donc un signe fort de la volonté de rupture avec l'époque coloniale. Autre référence à l'ancien empire du Grand Zimbabwe, le pays adopta comme emblème national un oiseau dont les sculptures ornaient certaines parois et monolithes de la ville de Grand Zimbabwe<sup>446</sup>. Cet oiseau apparaît sur les drapeaux et armoiries nationaux du Zimbabwe ainsi que sur les billets et pièces de monnaie.

En 1979, un peu avant que le pays n'adopte officiellement son nouveau nom, Bob Marley avait composé une chanson intitulée «Zimbabwe»<sup>447</sup> pour soutenir le peuple noir qui se battait contre l'oppression de la minorité blanche en Rhodésie du Sud. Cette chanson, qui appelait tous les Africains à investir le «Zimbabwe» pour le libérer, devint rapidement l'hymne des rebelles de Rhodésie du Sud. Lors de la cérémonie d'indépendance du Zimbabwe les 17 et 18 avril 1980, Bob Marley fut invité à entonner sa chanson devant un parterre de chefs d'État et une foule en délire.

### **Zimbabwe, Bob Marley et les Wailers**

Chaque homme a le droit de décider de son destin  
 Et dans son jugement il n'y a pas de partialité  
 Alors main dans la main avec les armes  
 Nous ferons cette petite lutte  
 Parce que c'est le seul moyen  
 De résoudre notre petit problème

<sup>445</sup> Parmi ces mouvements nationalistes, on distingue la *Zimbabwe African People's Union* fondée en 1961 par le leader nationaliste Joshua Nkomo et la *Zimbabwe African National Union* de Robert Mugabe.

<sup>446</sup> Il s'agit très probablement de l'aigle bateleur des savanes (*Terathopius ecaudatus*).

<sup>447</sup> Album *Survival*.

## AFRIQUE

Frère, tu as raison, tu as raison  
Tu as raison, tu as raison, tu as vraiment raison  
Nous allons lutter, nous devons lutter  
Nous allons lutter, lutter pour nos droits !

Natty Dread est au Zimbabwe  
Investissez le Zimbabwe  
Détruisez tout au Zimbabwe  
Africains libérez le Zimbabwe

Plus de luttes internes pour le pouvoir  
Nous nous rassemblons  
Pour résoudre le petit problème  
Bientôt nous saurons qui est le vrai révolutionnaire  
Car je ne veux pas que mon peuple s'y oppose

Frère, tu as raison, tu as raison  
Tu as raison, tu as raison, tu as vraiment raison  
Nous devons lutter, nous allons lutter  
Nous devons lutter, lutter pour nos droits !

Détruisez tout au Zimbabwe  
Natty écrase tout au Zimbabwe  
Africains libérez le Zimbabwe  
Nous libérerons le Zimbabwe

Frère, tu as raison, tu as raison  
Tu as raison, tu as raison, tu as vraiment raison  
Nous allons lutter, nous devons lutter  
Nous allons lutter, lutter pour nos droits !

Diviser pour régner ne peut que nous déchirer  
Dans la poitrine de chaque homme il y a un cœur qui bat  
Alors nous saurons qui sont les vrais révolutionnaires  
Et je ne veux pas que mon peuple soit piégé par des mercenaires

## ZIMBABWE

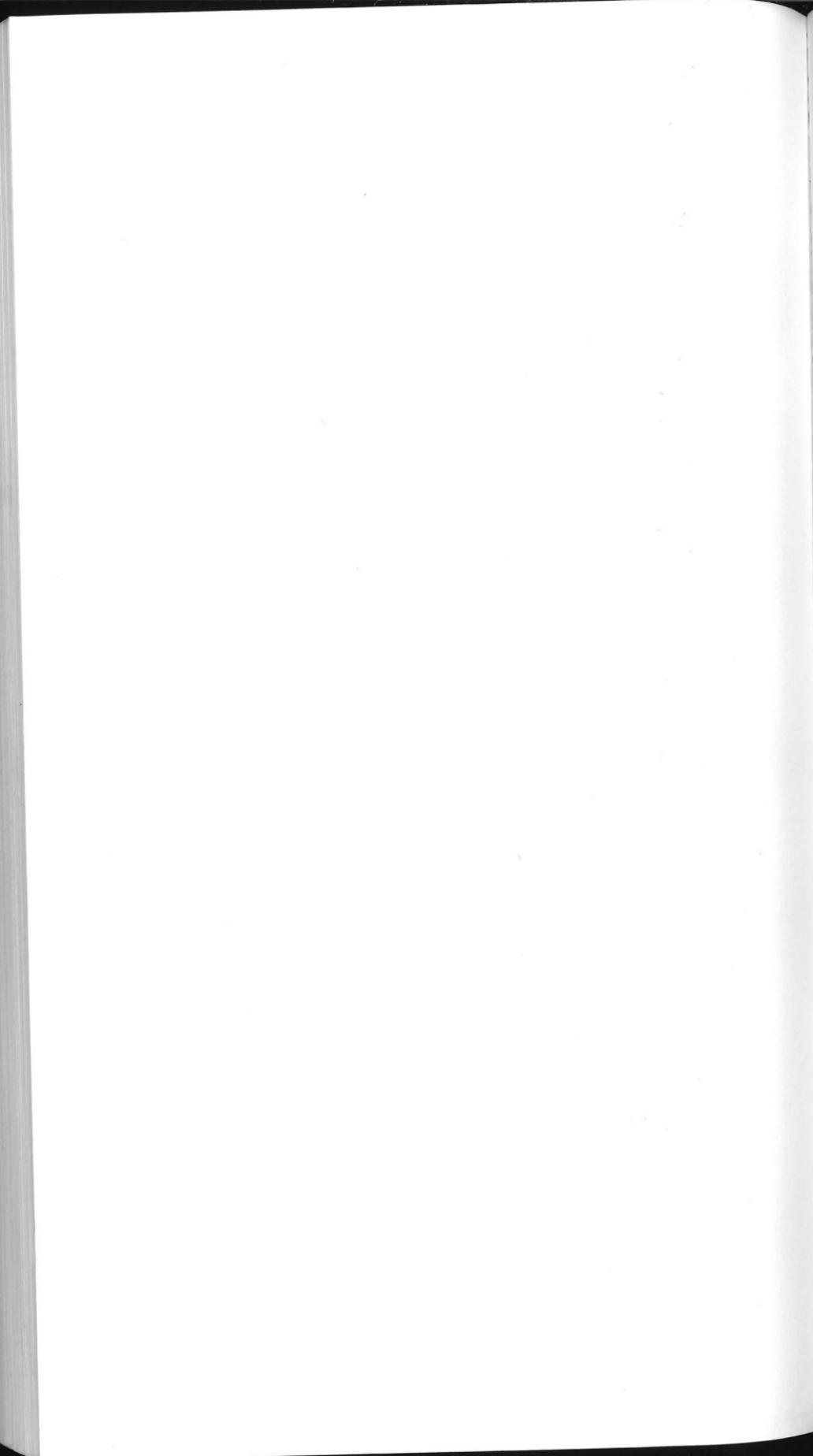
Frère, tu as raison, tu as raison  
Tu as raison, tu as raison, tu as vraiment raison  
Nous devons lutter, nous allons lutter  
Nous devons lutter, lutter pour nos droits !

Natty écrase tout au Zimbabwe  
Détruisez tout au Zimbabwe  
Investissez le Zimbabwe  
Africains libérez le Zimbabwe  
Africains libérez le Zimbabwe  
Natty chante au Zimbabwe

Investissez le Zimbabwe  
Africains libérez le Zimbabwe  
Chaque homme a le droit de décider de son destin

### Le grenier à blé de l'Afrique

Le Zimbabwe était autrefois surnommé le «grenier à blé de l'Afrique» en raison de son immense production. Son secteur agricole était traditionnellement très productif avec du blé, des arachides, du café et du tabac à profusion. Cependant, le Zimbabwe a vu son agriculture périlcliter sous l'effet de plusieurs facteurs : réformes agraires controversées, crises politiques, hyperinflation et sécheresses récurrentes. En conséquence, le Zimbabwe est confronté à de graves pénuries alimentaires chroniques ces dernières années. Si bien que l'ancien grenier à blé de l'Afrique, fournisseur de denrées au Programme alimentaire mondial, dépend aujourd'hui de l'aide alimentaire internationale.



# Bibliographie

- ALVISE Ca' da Mosto. *Voyages en Afrique noire*. Chandeigne, 2003.
- ASKHARI Hodari. *The African Book of Names: 5,000+ Common and Uncommon Names from the African Continent*. HCI, 2009.
- ATGIER Paul. *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Volume 4. 1903.
- AULT-DUMESNIL Édouard (d'), DUBEUX Louis, CRAMPON Augustinus. *Nouveau dictionnaire d'histoire et de géographie ancienne et moderne. Comprenant dans la partie historique et biographique*. Jacques Lecoffre, 1874.
- AUZIAS Dominique, LABOURDETTE Jean-Paul. *Burundi*. Petit Futé, 2010.
- AUZIAS Dominique, LABOURDETTE Jean-Paul. *Togo*. Petit Futé, 2010.
- AUZIAS Dominique, LABOURDETTE Jean-Paul. *Maurice, Rodrigues*. Petit Futé, 2008.
- AVEZAC Armand (d'). *L'univers, Îles de l'Afrique*. Paris: Firmin Didot frères, 1848.
- BAKOLY Domenichini-Ramiaramanna. *Du Ohabolana au Hainteny: Langue, littérature et politique à Madagascar*. Karthala, 1983.
- BALBI Adriano. *Abrégé de géographie*, Volume 2. J. Renouard et Cie, 1838.
- BARBÉ André. *Les îles du Cap-Vert: De la découverte à nos jours*. Éditions L'Harmattan, 2003.
- BELLAMY William. *Une Identité nouvelle pour l'Afrique du Sud*. Publications de la Sorbonne, 1996.
- BERHANOU Abebe. *Histoire de l'Éthiopie d'Axoum à la révolution*. Paris, Maisonneuve & Larose, 1998.
- BERTRAND Jordane. *Histoire des indépendances africaines et de ceux qui les ont faites*. Afromundi Éditions, 2010.
- BIGOT Jean. *Où va le Kenya? Un grand d'Afrique entre tensions et développement*. L'Harmattan, 2011.

## AFRIQUE

- BIHL Wolfdieter (éd.). *Deutsche Quellen zur Geschichte des Ersten Weltkrieges*. Darmstadt, 1991.
- BLANCHE Patrick. *Madagascar : L'île continent*. Georges Naef, 2009.
- BLOCH O., VON WARTBURG W. *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris, 1960.
- BRÉGEON Jean-Joël. *Un rêve d'Afrique: administrateurs en Oubangui-Chari, la cendrillon de l'empire*. Éditions Denoël, 1998.
- BRUZEN DE LA MARTINIÈRE Antoine Augustin. *Le grand dictionnaire géographique, historique et critique*. Paris, Les Libraires Associés, 1768.
- BURNS Cameron. *Kilimanjaro & Mount Kenya, A Climbing and Trekking Guide*. Cordee, Leicester, 1998.
- BURTON Richard Francis, LAUREAU Henriette, LAVIEILLE Eugène. *Voyages aux grands lacs de l'Afrique orientale*. Hachette, 1862.
- CAILLÉ René. *Voyage d'un faux musulman à travers l'Afrique*. E. Ardant, 1882.
- CHANGU Mannathoko. «Democracy in the Management of Teacher Education in Botswana», in *British Journal of Sociology of Education*. Londres, vol. 15, no. 4, 1994.
- CHENIER Louis (de). *Recherche historique sur les Maures et histoire de l'Empire du Maroc*. Tome II, Paris, 1787.
- CHURCHILL Winston. *Mon voyage en Afrique: 1907*. Éditions Tallandier, 2010.
- COLLIGNON R., DENIKER J.. «Les Maures du Sénégal», in *L'Anthrop*, 1896.
- COPPOLANI Georges. *Xavier Coppolani, Fils de Corse, Homme d'Afrique: Fondateur de la Mauritanie*. Paris, L'Harmattan, 2005.
- CUVIER Frédéric. *Dictionnaire des sciences naturelles*. Le Normant, 1819.
- DAPPER Olfert. *Description de l'Afrique: contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties*. Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686.
- DARBON Dominique. «La nouvelle Afrique du Sud, Hérodote», in *Revue de géographie et de géopolitique*, n°82/3, 1996.
- DELAFOSSÉ Maurice. *Haut-Sénégal-Niger (Soudan français)*. Maisonneuve et Larose, 1912.
- DELTOMBE Thomas, DOMERGUE Manuel, TATSITSA Jacob. *Kamerun! Une guerre aux origines de la Françafrique (1948-1971)*. Paris, Éditions La Découverte, 2010.
- DEROY Louis, MULON Marianne. *Dictionnaire de noms de Lieux*. Paris, Le Robert, 1992.
- DEVIC L.-Marcel. *Le pays des Zendjs, ou La côte orientale d'Afrique au moyen âge: (géographie, mœurs, productions, animaux légendaires), d'après les écrivains arabes*. Paris, Hachette, 1883.
- DISSEZ Anne. *Afrique du Sud enjeux de la nation arc-en-ciel*. Acoria, 2010.
- DORLING KINDERSLEY. *Atlas A-Z*. New York, 2004.
- DUTTON E.A.T., GREGORY, J.W. *Kenya Mountain - Appendix 3: The Geology of Mount Kenya*. Jonathan Cape, Londres, 1926.

## BIBLIOGRAPHIE

- *Encyclopédie des gens du monde*. Librairie de Treuttel et Wurtz, 1844.
- ENDERS Armelle. *Histoire de l'Afrique Lusophone*. Chandeigne, 1994.
- ESTAMPES Louis. *La France au pays noir*. Paris, Bloud & Barral, 1892.
- EUSEBE de Salverte. *Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux, considérés principalement dans leurs supports avec la civilisation*, Volume 2. Bossange Père, 1824.
- FAURE Urbain. *L'archipel aux sultans batailleurs*. Promo al Camar, 1970.
- FAUVELLE AYMAR François-Xavier. *Histoire de l'Afrique du Sud*. Paris, Seuil, 2006.
- FERRAND Gabriel. *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*. Paris, E. Leroux, 1902.
- FISCHER Fritz. *Griff nach der Weltmacht. Die Kriegszielpolitik des kaiserlichen Deutschland 1914/18*. Düsseldorf, 1964.
- FLACOURT Étienne. *Histoire de la grande île Madagascar*. Alexandre Lesselin, 1658.
- FLINT John Edgar. *Sir George Goldie and the Making of Nigeria*. Oxford University Press, 1960.
- FLUTRE Louis-Ferdinand. *Pour une étude de la toponymie de l'AOF*. Université de Dakar, 1957.
- FOA Édouard. *À travers l'Afrique centrale. Du Cap au lac Nyassa*. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1897.
- FOOTTIT Claire. *Kenya. The Brade Travel Guide*, Bradt Travel Guides Ltd, 2004.
- FORTIA D'URBAN Agricol. *Histoire générale du Portugal depuis l'origine des Lusitaniens*. Gauthier, 1829.
- FRANCOIS PRÉVOST Antoine. *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues*. Didot, 1761.
- GADJI DAGBO Joseph. *L'affaire Kragbé Gnagbé*. Nouvelles éditions ivoiriennes, 2002.
- GANTLY Patrick. *Histoire de la Société des Missions Africaines (SMA) 1856-1907*. Tome second: Des années 1890 à 1907. Karthala Éditions, 2010.
- GERVAIS-LAMBONY Philippe. *L'Afrique du sud et les États voisins*. Paris, Arman Colin, coll. «U Géographie», 1998.
- GOCHET Alexis-Marie. *La France coloniale illustré: Algérie, Tunisie, Congo, Madagascar, Tonkin et les autres colonies françaises considérées au point de vue historique, ethnographique et commercial*. A. Marne, 1888.
- GOMES Eanes de Zurara. *Chronique de Guinée*. Chandeigne, 1994.
- GRISWOLD Wendy. *Bearing Witness: Readers, Writers, and the Novel in Nigeria*. Princeton University Press, 2000.
- GUÉRIN-MÉNEVILLE Félix-Édouard. *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle et des phénomènes de la nature*. Paris, 1839.

## AFRIQUE

- HERBELOT Barthélémy, GALLAND Antoine, TOUSSAINT LEMOYNE DESESSARTS Nicolas. *Bibliothèque orientale: Ghebr-Luthfallah*. Moutard, 1783.
- HOEFER Ferdinand. *Afrique australe, Cap de Bonne-Espérance, Congo, Afrique orientale, Mozambique, Monomotapa, Zanguebar, Gallas, Kordofan*. Firmin-Didot, 1848.
- HOUTSMA MARTIJN Theodoor. *E.J. Brill's First Encyclopaedia of Islam, 1913-1936*. Brill, 1987.
- HUNTINGTON, *Reform and stability in a modernising multi-ethnic society*. Conference of the SA Political Association, Rand Afrikaanse University, Johannesburg, 1981.
- JACOBS Alfred. *Afrique nouvelle, récents voyages, état moral, intellectuel et social dans le Continent noir*. Paris, Didier, 1862.
- KALCK Pierre. *Histoire de la République Centrafricaine: des origines à nos jours*. Berger-Levrault, 1974.
- KRAPF Johann Ludwig. Extrait du journal de Krapf, *Church Missionary Intelligencer*. Volume 1, 1850.
- LABARTHE Gilles. *Le Togo, de l'esclavage au libéralisme mafieux*. Agone, 2005.
- LABAT Jean-Baptiste. *Relation de l'Afrique occidentale: contenant une description exacte du Sénégal*. Pierre-François Giffart, 1728.
- LAFITAU Joseph-François. *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*. Tome 1. Paris, Saugrain l'aîné - Coignard, 1733.
- LAROUSSE universel en 2 volumes, 1922.
- LAVELEYE Émile de, MORTAN STANLEY Henry, BUJAC Émile. *Afrique centrale et la conférence géographique de Bruxelles. Lettres et découvertes de Stanley. Les Égyptiens dans l'Afrique équatoriale*. Librairie européenne, Muquardt, 1878.
- LESSON René Primevère. *Traité d'ornithologie, ou Tableau méthodique des ordres, sous-ordres, familles, tribus, genres, sous-genres et races d'oiseaux*. Paris, 1831.
- LEMARCHAND Philippe. *L'Afrique et l'Europe: atlas du XX<sup>e</sup> siècle*. Éditions complexe, 1994.
- LENRUN Henri. *Voyages et découvertes dans l'Afrique centrale et l'Afrique septentrionale*. Chez A. Marne et Cie, 1859.
- LÉON L'AFRICAIN, *De l'Afrique contenant la description de ce pays*. Paris, 1830.
- LESCHI Louis. *Origines d'Alger*. Conférence faite le 16 juin 1941 publié dans *Feuillets d'El-Djezair*, juillet 1941.
- LIJPHART Arend. *Electoral systems, party systems and conflict management in segmented societies*, in SHRIR R. *Critical choices for South Africa: an agenda for the 1990s*. Oxford University Press, Le Cap, 1990.
- LORY Georges. *L'Afrique du Sud*, Karthala Éditions, 2010.
- LOSIQUE Serge. *Dictionnaire étymologique des noms des pays et des peuples*. Kliencsiek, 1971.
- LUGAN Bernard. *Histoire du Maroc: Des origines à nos jours*. Ellipses Marketing, 2011.

## BIBLIOGRAPHIE

- LUGAN Bernard. *Histoire du Rwanda: De la préhistoire à nos jours*. Bartillat, 1997.
- MEDJEBER Smaïl. *Une expérience éditoriale en Algérie*. Paris, L'Harmattan, 2006.
- MENDELLE Edme. *Encyclopédie méthodique: Géographie ancienne*, volume 2. Chez Panckoucke, libraire, 1792.
- MOLLIEN Gaspard Théodore. *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie*. Bertrand, 1822.
- MORERI Louis, DASAIN et SAILLANT. *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'Histoire sacrée et profane*. Chez les librairies associés, 1759.
- MOULIN Alfred. *L'Afrique à travers les âges*. P. Ollendorff, 1914.
- MOUNIER Emmanuel. *L'éveil de l'Afrique noire*. Éditions du Seuil, 1948.
- MUNSTER Sebastian, BELLEFOREST François de. *La cosmographie universelle de tout le monde*, Volume 2. Michel Sonnius, 1575.
- NANTET Bernard. *Dictionnaire de l'Afrique - Histoire, civilisation, actualité*. Larousse, 2008.
- NYATI-RAMAHOBO Lydia. *The National Language A Resource or a Problem*. Gaborone, Pula Press, 1999.
- PAVER Bertram Garrett. *Zimbabwe cavalcade: Rhodesia's romance*. Central News Agency, 1950.
- PELLEGRIN Arthur. *Essai sur les noms de lieux d'Algérie et de Tunisie: étymologie, signification*. Éditions S.A.P.I., 1949.
- PERROT Aristide-Michel. *Alger. Esquisse topographique et historique du royaume et de la ville*. Paris, Ladvoat, 1830.
- PICARD Louis A. *The Evolution of Modern Botswana*. London, Ed. Collings, 1985.
- PIGEAUD Fanny. *Au Cameroun de Paul Biya*. Karthala, 2011.
- PLINE L'ANCIEN (trad. Émile Littré), *Histoire naturelle*, éd. Firmin-Didot, coll. Auteurs latins, Paris, 1855.
- PROCOPE. *Histoire de la guerre contre les Vandales*. L.III, C.X.
- PYRARD François. *Voyage de François Pyrard de Laval*. Louis Billaine, 1679.
- RAFFENEL Anne. *Nouveau voyage dans le pays des Nègres; Suivi d'Études sur la colonie du Sénégal; et de documents historiques, géographiques et scientifiques*. Paris, N. Chaix. 1856.
- RITTER Carl. *Géographie générale comparée*. Paulin, 1835.
- ROOM Adrian. *Placenames of the World: Origins and Meanings of the Names for Over 5000 Natural Features, Countries, Capitals, Territories, Cities and Historic Sights*. McFarland, 2003.
- ROQUEFORT Jean-Baptiste-Bonaventure. *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris, Decourchant, 1829.
- ROUSSELOT DE SURGY Jacques-Philibert. *Histoire générale des voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues*. Paris, Chez Didot, 1759.
- RUSILLON H. *Un petit continent-Madagascar*. Paris, Société des Missions Évangéliques, 1933.

## AFRIQUE

- SAVARY DES BRULONS Jacques, SAVARY Philémon-Louis. *Dictionnaire universel de commerce: d'histoire naturelle, & des arts & métiers*. Chez les frères Cl. & Ant. Phillibert, 1765.
- SEBAG Paul. Tunis. *Histoire d'une ville*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- SÉKÉNÉ Mody Cissoko. *Un combat pour l'unité de l'Afrique de l'Ouest, la Fédération du Mali (1959-1960)*. Dakar, Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal, 2005.
- TASSADIT Yacine. «Aux origines des cultures du peuple», in *Revue Awal*, n°9.
- TAYLOR Isaac. *Names and Their Histories: A Handbook of Historical Geography and Topographical Nomenclature*. BiblioBazaar, LLC, 2008.
- THOMSON Joseph. *Through Masai Land*, 3<sup>e</sup> édition, Frank Cass & Co Ltd, Londres, 1885.
- WALCKENAER Charles Athanase. *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre: Premiers voyages dans l'océan Atlantique méridional, sur toute la côte occidentale d'Afrique, depuis le cap Lopez-Gonzalvo jusqu'au Cap Negro; Livre XV: Observations des premiers voyageurs sur les royaumes de Loango, de Congo, d'Angola, de Benguella et des pays voisins*. Lefèvre, 1828.
- WALTER GREGORY John. «Contributions to the Geology of British East Africa - Part I. the Glacial Geology of Mount Kenya», in *Quarterly Journal of the Geological Society* vol. 50. Geological Society of London, 1894.
- WELLESDEY Dorothy. *Sir George Goldie, Founder of Nigeria (1934, reprinted 1977)*. Arno Press, 1977.
- ZULU Paulus. «Les illusions perdues de la réforme politique» in *La république sud-africaine, état des lieux* (sous la direction de Dominique Darbon). Karthala, 1992.

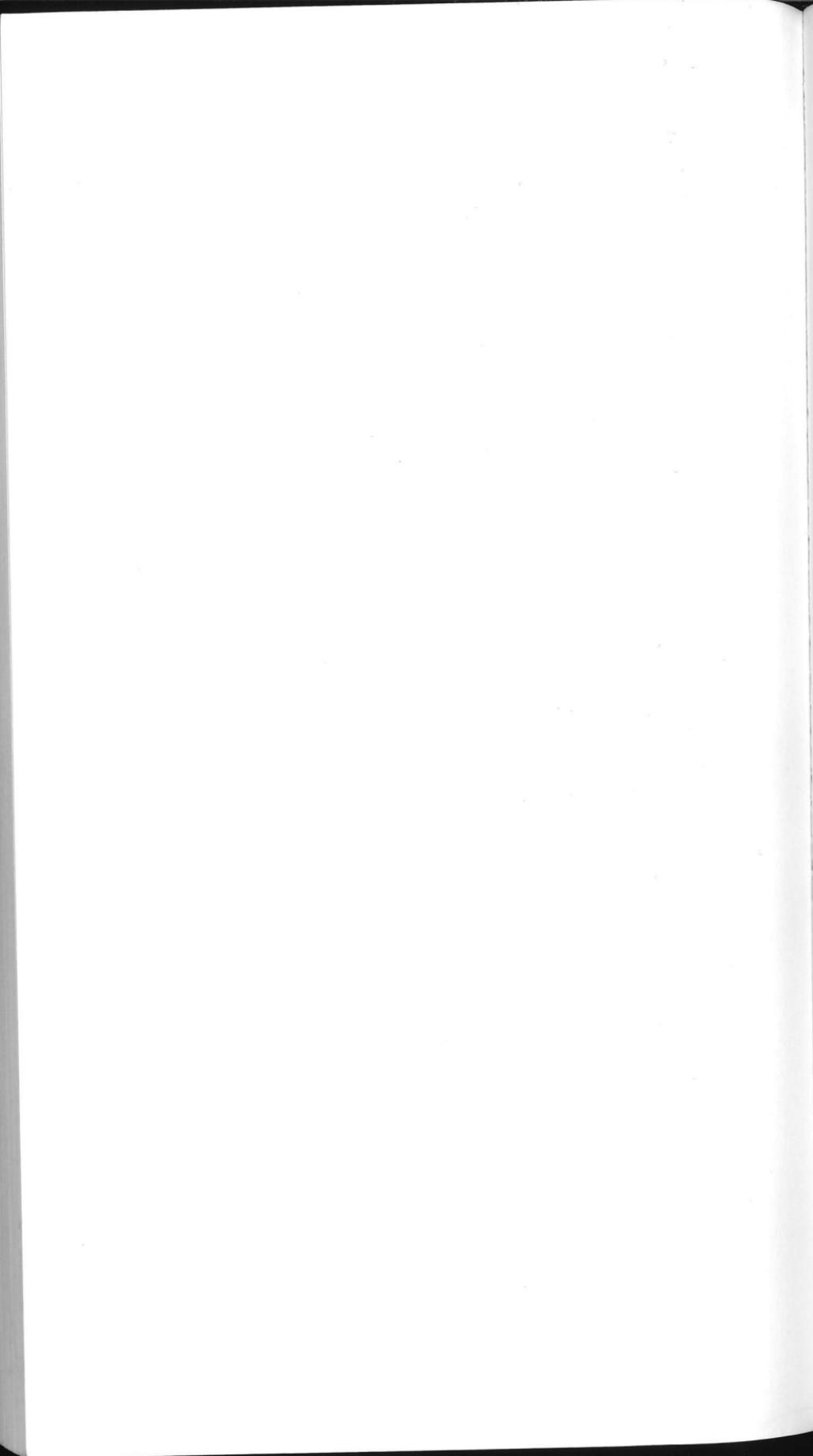
# Remerciements

Il est difficile de remercier individuellement toutes celles et ceux qui m'ont aidé dans la réalisation de ce travail, tant la liste est longue. Pour ne pas susciter une légitime rancœur chez les personnes que je pourrais oublier, je remercie de manière générale toutes celles et ceux qui m'ont accompagné et soutenu dans la réalisation de ce travail. Que cet ouvrage soit le témoignage de ma plus profonde gratitude.

Je tiens à remercier plus particulièrement Jacques et Monique Fache pour leur amour et leur soutien indéfectible ; Olivier Jaulent, qui m'a donné l'opportunité d'atteindre et de réaliser mes ambitions ; Odile Tobner pour avoir accepté de préfacier ce livre et pour ses combats ô combien nobles.

Mes remerciements vont aussi à toutes celles et ceux qui m'ont toujours soutenu dans les épreuves de la vie et qui ont toujours cru en moi : la famille Henry, Aurélie Serra, Michaëlle Itsede, Ababacar Gaye, Bilardo Jean-François, Assia Meddah, Potifa Oppeyenko, Jean Kevin Mouanda.

Sans oublier enfin ma famille et mes proches pour leur présence de tous les instants, en particulier mon père Jean Mbiaba, mes frères et sœurs, Daniela Rosa et la présence spirituelle de ma mère, sans le soutien desquels je n'aurais jamais eu la force et le courage de mener mon projet à son terme.



Achévé d'imprimer en août 2014  
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery  
58500 Clamecy



Dépôt légal : août 2014  
N° d'impression : 408102

*Imprimé en France*

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert®





# Dictionnaire de l'origine DES NOMS ET SURNOMS DES PAYS AFRICAINS

Arol

Ketchiemen

Nombreux sont les pays d'Afrique à avoir changé d'appellation au fil du temps, au gré notamment des différentes phases de colonisation et des modifications apportées au tracé des frontières. L'étude des noms de lieux offre ainsi un accès privilégié à l'histoire du continent.

Fruit d'un travail de recherche semé d'embûches, ce dictionnaire retrace l'étymologie et l'évolution des noms et surnoms des pays africains au cours de l'histoire, pour tordre le cou aux inexactitudes et aux idées reçues et rendre hommage aux grands hommes qui ont marqué l'histoire africaine et sont à l'origine des noms de certains États.

De l'Afrique du Sud au Zimbabwe, on découvre qu'il y a de tout dans les étymologies des noms et surnoms de pays : mythes et mythologies, anecdotes, récit des unions avortées entre pays et velléités séparatistes, idéologies nationalistes, typologie des habitants qui y vivent ou y ont vécu, topographie, etc. Les toponymes sont issus des langues locales, mais aussi indo-européennes (grec, latin, français, portugais, espagnol, italien etc.), héritage des explorations et des conquêtes. Le nom des pays africains peut être considéré comme leur ADN historique. S'y intéresser revient à s'embarquer pour un voyage passionnant dans le temps et dans l'espace.

**Arol Ketchiemen** est né en 1990 à Bangoua, au Cameroun. Étudiant à l'École d'ingénieurs informatique et systèmes d'information pour la santé (ISIS) de Castres, en France, il est passionné par l'informatique et les médias, mais aussi fêru d'histoire.

ISBN 978-2-8289-1407-3



9 782828 914073